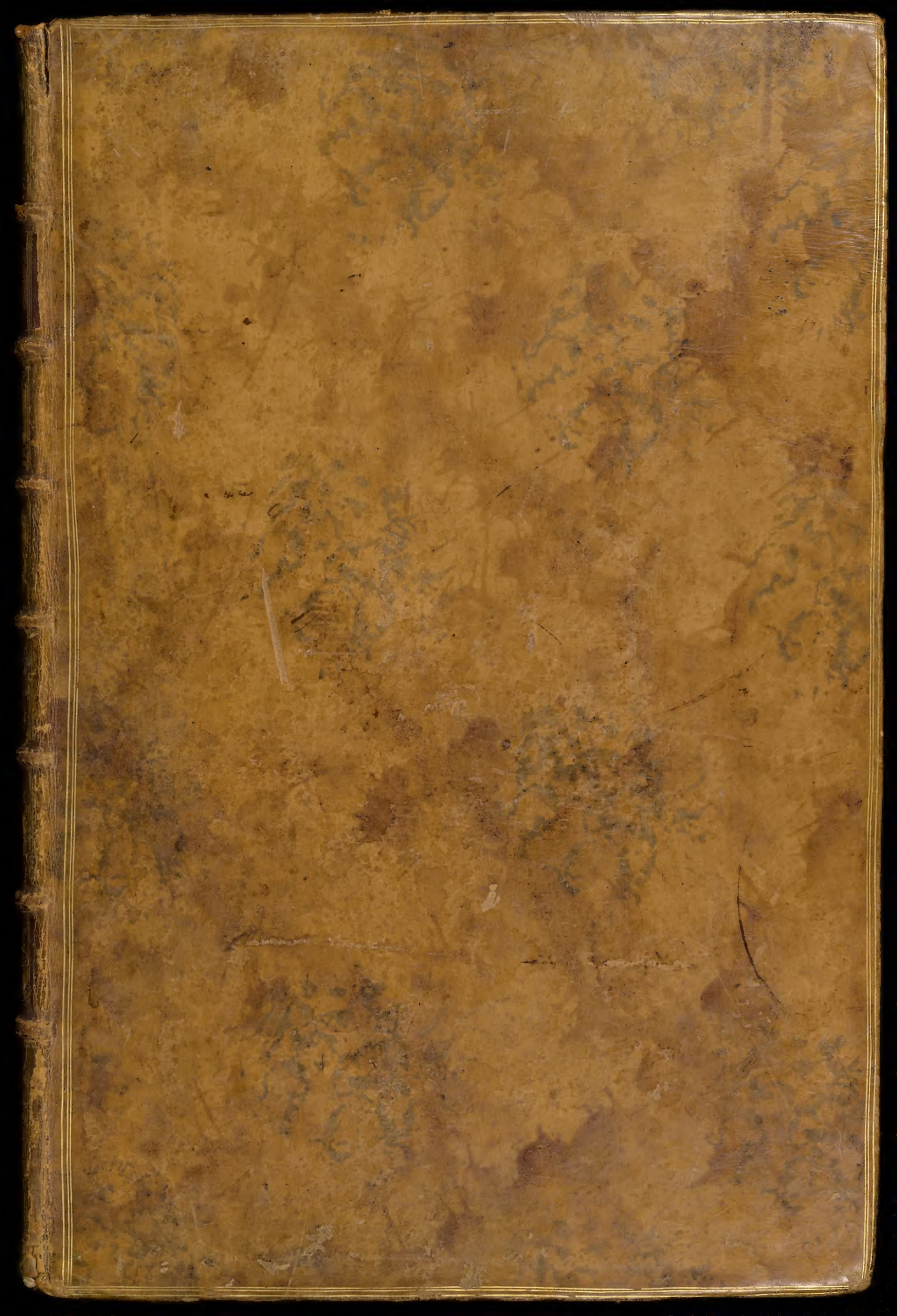
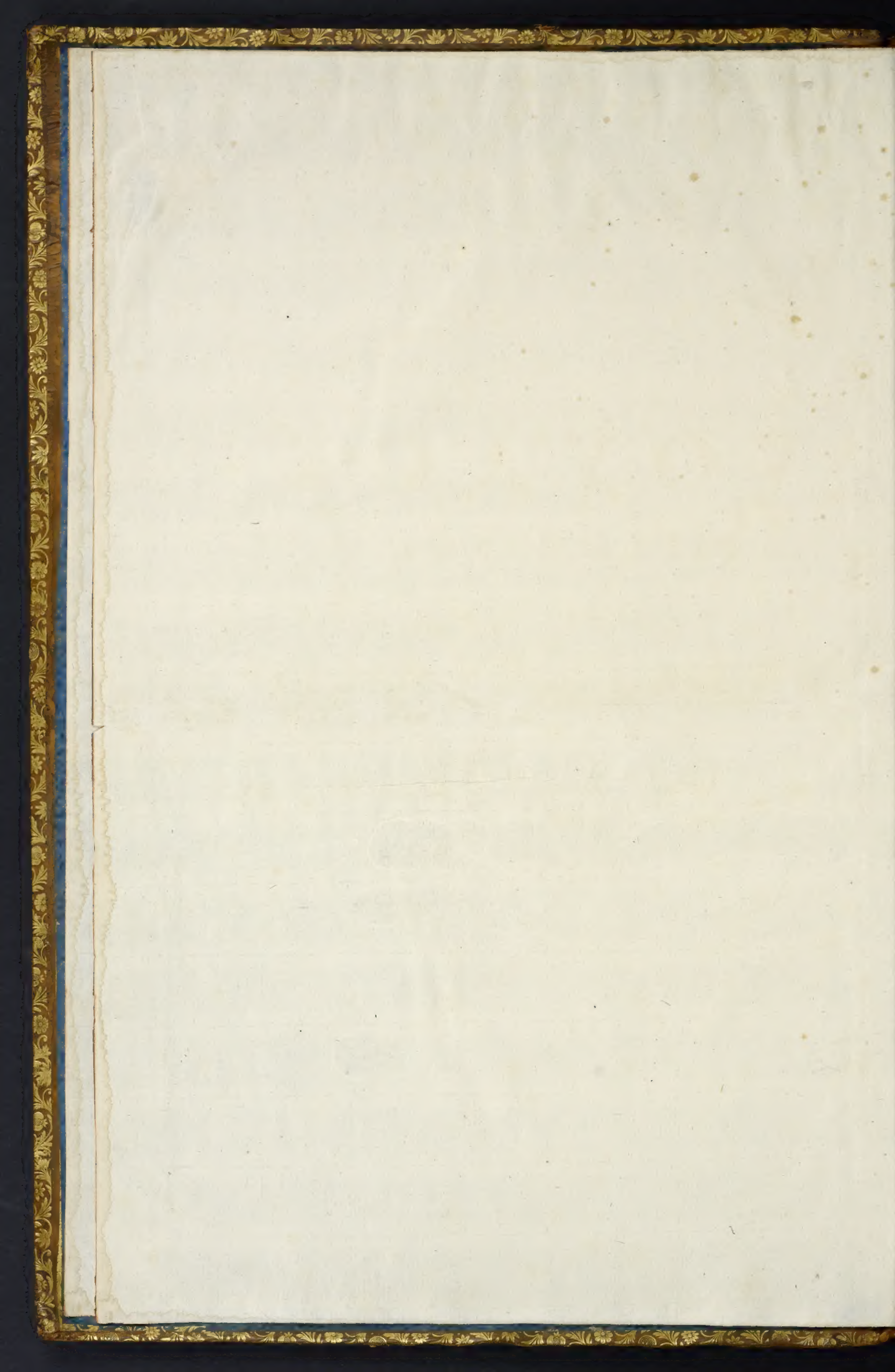



JOUR DE MA VIE
The Right Honourable
George John Earl De La Warr







# VOYAGE
## PITTORESQUE
### DES ISLES
# DE SICILE, DE MALTE
### ET
# DE LIPARI.

# VOYAGE

## PITTORESQUE

DES ISLES

# DE SICILE, DE MALTE

ET

# DE LIPARI,

Où l'on traite des Antiquités qui s'y trouvent encore; des principaux Phénomènes que la Nature y offre; du Costume des habitans, & de quelques Usages.

*Par* JEAN HOUEL, *Peintre du Roi, de l'Académie des Beaux-Arts de Parme, de celle des Sciences & Arts de Rouen, & du Musée de Paris.*

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXV.





*Fragments de Statues et d'Architecture antique*

# VOYAGE
## PITTORESQUE
### DES ISLES
## DE SICILE, DE MALTE,
### ET
## DE LIPARI.

### CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.



# VOYAGE
## PITTORESQUE
### DES ISLES
## DE SICILE, DE MALTE,
### ET
## DE LIPARI.

## CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

*Débris d'Architecture & de Sculpture. Bains du Couvent de l'Indrizzo. Bains du Temple de Bacchus. Intérieur de la Cathédrale, & Fêtes de Sainte Agathe, &c.*

Ce que j'ai dit du théâtre & des autres édifices de Catane, de leur magnificence, de la richesse de leurs ornemens, de la beauté de leur construction, est bien propre à donner une grande idée de ce qu'ils étoient autrefois ; mais ces descriptions ne parlent guères qu'à l'imagination des personnes qui sont déja familiarisées avec ces sortes d'objets : afin donc d'en donner une idée plus précise à ceux de mes lecteurs à qui ces objets sont inconnus, j'ai résolu d'exposer à leurs yeux quelques-uns des débris que j'ai pu recueillir de ces beaux édifices ; ils verront que je n'ai rien exagéré.

Le Prince de Biscaris, ainsi que je l'ai déja observé, a rassemblé avec beaucoup de soins & de dépenses, tous les fragmens qu'on a trouvés dans les fouilles qui avoient été faites, & dans celles qu'il a pu faire à Catane ou dans ses environs, & dans tous les lieux où il savoit qu'il y avoit des monumens antiques. Il a conservé dans son Museum ces restes de l'antiquité avec une véritable vénération. C'est là que je les ai vus, & que je les ai dessinés tels que je vais les offrir.

## PLANCHE CENT QUARANTE-CINQUIEME.

*Fragmens de Statues & d'Architecture antiques.*

On ne m'a pu dire de quels monumens proviennent tous les débris que je présente ici. Cependant

les morceaux d'architecture A, B, C, & la ſtatue D ont été trouvés au théâtre de Catane, & tirés de l'avant-ſcène. Ces morceaux d'architecture ſont, à tous égards, de la plus belle exécution. Ils prouvent, par la beauté de leurs ornemens, que cet édifice a été élevé dans le temps où les arts de la Grèce étoient les plus floriſſans.

La figure E eſt le plus beau morceau de ſculpture que j'aie jamais vu. Je le juge plus beau que tout ce qu'on pourroit lui comparer, même parmi les ſtatues antiques qui ſont à Rome. Le beau Torſe antique qu'on garde dans le Muſeum du Vatican, n'eſt pas de cette beauté : il n'a pas la nobleſſe de celui-ci dans le choix des formes, & dans l'élégance des proportions. Celui-ci étoit vraiſemblablement un Jupiter. Le ſtatuaire a eu l'art de réunir en lui toutes les beautés naturelles & idéales qu'on peut ſe former de l'humanité, avec celles qu'on peut imaginer qui caractériſent la ſuprême Divinité. On y voit réunis avec une grande vérité de formes la nobleſſe, l'élégance & le fini le plus précieux : on y trouve tout ce que le connoiſſeur le plus ſévère peut ſouhaiter ; je ne pourrai jamais trouver de termes pour louer ce chef-d'œuvre autant qu'il le mérite. Le Prince m'a dit qu'il l'avoit tiré de l'avant-ſcène du grand théâtre de Catane.

## PLANCHE CENT QUARANTE-SIXIEME.

### *Piédeſtal tiré du théâtre de Catane. Buſte de Cérès. Statues, Vaſes & autres débris antiques.*

Ce beau piédeſtal décoroit une des extrémités de l'orcheſtre du théâtre de Catane : il y en avoit un ſemblable à l'autre extrémité. Je les ai repréſentés au plan & à la coupe de ce théâtre, Pl. CXXXIX & CXL.

En comparant la beauté de ce morceau, la richeſſe de ſa ſculpture, celle des bas-reliefs qu'il préſente à chacune de ſes faces, la parfaite exécution dont ils ſont, on ne peut s'empêcher de penſer à la beauté dont devoit être la ſtatue, ou le groupe qui étoit porté ſur un piédeſtal auſſi parfait de tout point. C'eſt ainſi que les débris que nous avons repréſentés ci-deſſus nous font conjecturer la beauté des ornemens de toutes les autres parties de cet édifice ; cela étonne l'imagination qui n'oſe aller juſques là.

La moulure de la baſe de ce piédeſtal eſt liſſe : je ne doute pas qu'elle n'ait été revêtue d'ornemens de bronze, dont la magnificence répondoit à celle des ornemens qui décoroient le haut de ce piédeſtal. Je crois qu'on les avoit faits de ce métal, afin qu'ils réſiſtaſſent davantage à tous les chocs auxquels ils étoient expoſés dans l'orcheſtre.

Les marbres qui ornoient ces édifices offroient, par la variété de leurs couleurs diſtribuées artiſtement, & unies aux grandes formes & aux grandes maſſes de l'architecture, des effets admirables qui tiennent de la fiction, & qui n'en ſont point une. Ce n'eſt qu'une conſéquence qui réſulte de tout ce que nous avons obſervé ſur ce majeſtueux monument, auquel je devois bien rendre hommage, ou plutôt juſtice, après l'enthouſiaſme que ſa vue m'a inſpiré.

La magnificence de ce théâtre bien démontrée, & la beauté des riches débris que nous offrons ici, portent juſqu'à l'évidence la grandeur & la ſomptuoſité des autres édifices de Catane.

Ces débris expirans, ſont les preuves les plus importantes, les plus déciſives & les plus inconteſtables de la perfection des arts, & de la ſplendeur dont cette ville a joui autrefois.

Quand on ſonge qu'il y avoit deux théâtres, un grand amphithéâtre, un cirque, un hippodrôme, une naumachie, un gymnaſe, dix temples magnifiques, une foule prodigieuſe de fontaines, d'aqueducs,







Des. né et gravé par J. Houel

Piédestal tiré du Théâtre de Catane

Buste de Cérès, Statue, Vases, et autres debris antiques.



de bains publics, de places, de palais soit pour les tribunaux, soit pour le gouvernement, sans compter la multitude des édifices particuliers & somptueux; quand on songe à tous les arts, à toute l'opulence qu'entraîne après soi une telle magnificence, & qu'on apprend que Catane chez les anciens, n'étoit pourtant qu'une ville du second ordre; l'étonnement causé par tant de prodiges s'en accroît encore; l'on demeure confondu, & l'on est forcé de concevoir une très-grande idée des villes de l'antiquité (1).

---

(1) *Museum du Prince de Biscaris, tel que je l'ai vu en 1778.*

Le Prince de Biscaris, pour conserver & pour réunir sous un même point de vue tout ce qu'il a pu enlever à la terre des objets précieux enfouis de toutes parts dans son sein, en a formé un Museum, où non-seulement il a réuni des antiquités, mais où il a joint encore toutes sortes de productions des arts de différens siècles & de différens pays, & les plus exquises productions de la nature en tout genre.

Ce ne sont pas seulement quelques chambres ou quelques galeries qui composent le Museum du Prince de Biscaris, il faut comprendre aussi sous ce nom, deux grandes cours de son palais, qui sont remplies de morceaux précieux, d'un poids & d'un volume trop fort pour être contenus dans une salle.

La première cour contient le grand piédestal en marbre, d'un seul morceau, que nous avons décrit ci-dessus, & plusieurs fragmens d'architecture d'une grandeur considérable & d'un travail exquis.

On passe de cette cour dans une seconde par un vaste corridor. Cette seconde cour est toute remplie de fragmens d'architecture, & de statues soit en marbre ou en pierres. La plus grande partie de ces débris est d'un travail précieux. On y voit des portions de statues nues & drapées, des têtes, des inscriptions, des colonnes entières ou rompues, confondues, & rangées avec des architraves, des frises, des corniches, des bases & des chapiteaux, de différens ordres & de différentes grandeurs. Les granites, les porphyres, les marbres de toutes couleurs, & chargés d'hiéroglyphes, y sont rassemblés avec les ouvrages de simple pierre, ou de terre-cuite, tels que des tuiles, des briques, des carreaux, des canaux, &c.

Le corridor qui regne entre ces deux cours, & qui conduit aux salles du Museum, offre de tous côtés des statues antiques plus ou moins entières, des bras, des jambes, des têtes & des pieds rangés avec ordre, & montrant d'un coup-d'œil les travaux & la diversité des genres & des connoissances des différens siècles, & des différentes nations qui ont cultivé les arts.

On y trouve des portions de têtes, des moitiés de mains ou de pieds; pourvu que ces fragmens soient d'une belle exécution ils y sont admis: on y a placé des éclats de corniche, des morceaux de tombeaux, qui par leurs ornemens, ou la beauté de leur exécution, avoient, aux yeux du connoisseur, un mérite qui les rendoit dignes d'être déposés en ce lieu. C'est-là que j'ai dessiné les figures 4 & 5 de la planche V du chapitre XXIV.

Le Museum proprement dit, où l'on entre en sortant de ce corridor, est composé de deux galeries contigues, qui se communiquent dans toute leur longueur. Là sont rangés avec beaucoup d'ordre, tout ce qui peut intéresser la curiosité en fait d'industrie; tout ce qui est de fabrique étrangère, meubles, ustensiles, habits, armes, sur-tout s'ils sont antiques. Là les productions des siècles les plus reculés, & des pays les plus éloignés, se trouvent rapprochés, & servent à l'instruction du spectateur, qui s'instruit plus par la comparaison en un clin d'œil, qu'il ne feroit en dix ans par la lecture.

A droite en entrant, on trouve à l'extrémité de la première galerie, un torse en marbre d'environ neuf pieds de proportion, marqué E planche CXLV; puis trente ou quarante têtes de grandeur, de matière & de caractère différens; plus de soixante bustes d'Empereurs, d'Impératrices, d'hommes illustres, presque tous de grandeur colossale: une statue de Caligula; une prodigieuse quantité d'inscriptions, dont les principales se trouvent imprimées dans un livre qu'on a fait pour décrire ce Museum.

Ces galeries ont plusieurs divisions; dans quelques-unes on trouve quantité de ces vases en terre-cuite, qu'on appelle étrusques, quoiqu'ils aient été fabriqués par des Romains, des Grecs, des Siciliens. La plupart de ceux-ci ont été achetés à Rome, à Naples, en Sicile, & une très-grande partie a été trouvée en faisant des fouilles, & en cherchant dans des souterrains ou dans des tombeaux. Ils sont fort estimés par la beauté des peintures qui les décorent: on en compte de ce genre plus de cent quarante, & plus de six cents autres de différentes espèces, de matières, de forme, de grandeurs différentes. Dans une autre division, on voit des masques en terre-cuite, & trois à quatre cents lampes plus ou moins décorées.

Dans une division voisine sont les bronzes de tout genre. Un buste de Jules-César, des Divinités, un Mercure, un Apollon, de petites Vénus, des instrumens pour les sacrifices, de petits autels, des fragmens de trépieds, des candelabres, beaucoup de vases, & de petites fioles de verre. Des bagues & des cachets antiques de divers métaux, de formes & de grandeur différentes. Des clefs très-différentes des nôtres, dont quelques-unes servoient à-la-fois à ouvrir une porte, & à sceller un paquet ou un écrit. On mettoit alors son cachet à sa clef, comme on le met aujourd'hui à son étui.

Dans une autre division, on a recueilli des ouvrages antiques, tels que des tissus, des étoffes, des ouvrages à filigranes, des pierres gravées.

Tout ce qu'on découvre chaque jour, confirme cette opinion. Dans le quartier occidental de Catane, marqué 16 & 17 au plan, il y a une grande quantité de portions d'édifices qui n'ont pas été entièrement recouvertes par le torrent de lave qui les inonda en 1669. C'est la preuve que beaucoup d'édifices ont péri ensevelis sous la lave; & ces fleuves de feu sont d'autant plus funestes, qu'ils anéantissent jusqu'aux débris mêmes des ouvrages qu'ils renversent.

Dans l'endroit marqué O dans le plan, près de l'Eglise S. Antoine, on voit les restes d'un beau bain antique. Il paroît qu'on n'y faisoit usage que d'eau froide. Les diverses chambres en sont découvertes : il y en a une très-remarquable par son extrême régularité. Elle est quarrée : aux quatre faces étoient quatre petits escaliers, par lesquels on descendoit dans le bassin qui contenoit l'eau. On voit encore les divers canaux par où l'eau arrivoit dans ce bain. Il est actuellement à dix ou douze pieds de profondeur en terre. C'est une des découvertes du Prince de Biscaris.

Le Forum, marqué N au plan, est encore un monument très-considérable. Il est recouvert en partie de maisons modernes & de terre; mais il est aisé d'en suivre la forme dans les rues & les cours des maisons qui le dérobent aux yeux. Il passe au travers de la rue de la Course, marquée 17 au plan, & il s'étend jusqu'au-delà du couvent des Augustins. En observant les différentes

---

Dans une quatrième division, on voit une autre suite de métaux antiques, représentant toutes sortes d'objets, & des fragmens très-curieux. Il y a entr'autres une cinquantaine de poids à peser qui sont de marbre appelé serpentine. Il y en a un d'une grandeur démesurée, du poids de cent livres. Il y en a deux, chacun de dix livres, sur l'un desquels on a gravé, entre la marque qui indique son poids, ces propres mots : EX. AVGT. Q. IVNI. RVSTICI. PRAEF. VRB. VC. On y voit aussi des poids de demi-livre, & des poids propres à diviser la livre. Il y en a en plomb. On y trouve aussi des vases de plomb, qui ont été pris dans des tombeaux.

La cinquième division renferme un médailler de la plus grande importance, soit par le nombre, soit par la rareté des médailles, soit par les camées & pierres précieuses.

On y compte quatre mille cinq cens médailles impériales en bronze, de diverses grandeurs, & environ trois cens en argent. On y trouve une suite de mille médailles consulaires en argent; trois cens autres des Provinces impériales, tant grecques que latines. On y trouve trois cens médailles des Rois de la Grèce, & un beau médaillon de Marc-Aurele, dont le revers présente un char tiré par des Centaures accompagnés de Satyres.

Il y a environ soixante & dix médailles de plomb; plus de quinze cens pièces de monnoies de la Sicile, dont une grande partie en or ou en argent. Plus de cent pièces de monnoies des autres pays. Plus de deux cens des villes ou des isles d'Italie, appellées la Grande Grèce. Puis beaucoup des Papes, des Cardinaux, des Evêques, & autres Ecclésiastiques. Une suite assez complette des médailles des Rois de France & d'Angleterre, sur-tout de celles de Louis XIV. Celles des Maisons de Médicis & de Farnèse. Celles de la République de Venise.

Dans un troisième médailler sont les monnoies de l'Empire d'Orient & des médailles en or, avec un grand nombre de camées antiques d'une grande beauté.

Une partie de ce Museum est consacrée à l'Histoire Naturelle : on y remarque un très-beau coquillier. Les Crustacées & les Testacées y sont rangées avec beaucoup d'ordre, selon les différentes mers qui les ont produites. Il renferme une très-belle suite de Madrepores & de Lithophytes : de superbes morceaux de Corail blanc, rouge, lisse & articulé, variés par de singuliers accidens, & adhérens à des corps étrangers.

On y a rassemblé les oiseaux du pays, & ceux des pays étrangers, & beaucoup de monstruosités de toutes sortes de genres.

Il y a une collection d'ambre de toutes couleurs, dont plusieurs morceaux contiennent des objets très-curieux. Une grande quantité de cet ambre a été trouvée sur les rivages du fleuve Simete en Sicile, & à son embouchure au bord de la mer. On travaille beaucoup de cet ambre à Catane. On en fait des bijoux, des ornemens de tête & des bracelets pour les femmes.

On y trouve des échantillons de toutes les mines de la Sicile, en métaux, demi-métaux, pyrites, marcassites, pierres, bitumes, soufres, charbons fossiles, cristallisations, &c. & des pierres précieuses.

Il y a une suite très-curieuse de toutes les espèces de laves vomies par l'Etna & par les isles de Stromboli : cristaux, pierres-ponces, verre de volcan, cristallisations, basaltes, &c.

Enfin on y voit des pétrifications tirées de toutes les montagnes de la Sicile, & des pays étrangers : il y a des ossemens d'animaux, des bois, des fruits, des poissons pétrifiés, dont on reconnoît la forme, & jusqu'à la moindre fibre. Tous ces objets sont très-curieux, & le cabinet qui rassemble une si grande variété de tous les genres, est peut-être le plus riche de l'Europe, après ceux de quelques Rois.

constructions

conſtruction de ſes murs, on voit que les Romains l'avoient conſidérablement augmenté. Une de ſes faces, qui forme aujourd'hui une grande cour, préſente huit arcades du côté de l'Orient, & ſix au Midi. On en diſtingue ſept du côté du Nord.

En deſcendant cette rue de la Courſe, on voit dans des maiſons particulières, qui ſont vis-à-vis du théâtre, des portions conſidérables de murs & d'arcs, que je n'ai pas marquées dans le plan de cet édifice, parce qu'on ne ſent pas les rapports qu'elles ont avec l'enſemble de ce théâtre; mais leur étendue & leur élévation déſignent un édifice important.

A côté du théâtre, dans un monaſtère où l'on voit au plan un dôme marqué 11, il y a des portions aſſez vaſtes de murs dirigés en tous ſens.

A l'endroit marqué T on trouve dans des maiſons appartenantes à des particuliers une longue ſuite de murs et d'arcades de très-belle conſtruction, mais romaine. Près de là, à l'endroit marqué S, dans le Couvent de l'Indrizzo, dont les Religieux ſont des Carmes, on voit une ſalle de bain dont nous allons parler.

## *Intérieur d'une Salle de Bains antiques.*

Lorſqu'on entre dans le Couvent des Carmes de l'Indrizzo, par la porte de la baſſe-cour, on paſſe par un eſpèce de veſtibule, circulaire dans ſon intérieur. Il eſt facile de s'appercevoir qu'il a fait autrefois partie d'un grand édifice, dont il eſt impoſſible aujourd'hui de retrouver l'enſemble & le caractère. L'Egliſe de ce Monaſtère & quelques maiſons attenantes ſont bâties ſur ſes antiques fondemens, & on a employé pluſieurs parties des murs de cet édifice, comme étant leurs propres murailles.

L'intérieur de ce bain me préſenta une belle portion d'architecture : ſa grandeur, ſa forme, ſes détails, ceux ſur-tout qui ſont relatifs à l'uſage des bains ſe ſont bien conſervés, & le rendent intéreſſant à l'œil de tout curieux. Ce n'eſt pourtant qu'un ouvrage du Bas-Empire, c'eſt-à-dire, un ouvrage fait du temps que les ſucceſſeurs de Conſtantin dominoient dans la Sicile.

En ſortant de ce lieu, en dirigeant ſes pas vers la rue qui conduit à la place V, où eſt l'éléphant de lave, on paſſe par un endroit T, où dans l'intérieur des maiſons on peut encore voir une ſuite de pluſieurs arcades & de gros murs d'une belle conſtruction romaine. Ces beaux reſtes ſont tellement enveloppés de toutes parts, qu'on ne peut y diſtinguer de caractère particulier (1).

---

(1) Tandis que je parcours ce quartier avec mon lecteur, je dois lui parler d'un lieu que tous les étrangers vont voir comme une curioſité. Voici ce que c'eſt. Près du vieux chateau des Urſins, marqué 13 au plan, entre les endroits marqués 3 & 17, les murs de l'ancienne Catane paſſent au travers d'une vaſte cour, qui appartient au Chanoine Corvaia. On a creuſé au pied de ces murs dans la lave, pour y prendre des pierres & en bâtir la maiſon de ce Chanoine. Enſuite on a fouillé juſques aux fondemens de ces anciens murs pour ſavoir ſi le flux de cette lave, qui vint les joindre en 1669, auroit porté quelque atteinte à ces murs, qui ont été conſtruits eux-mêmes de lave, mais d'une lave exceſſivement antique. On fut ſurpris en voyant que ce torrent de lave bouillante n'avoit ni par ſa ſolidité, ni par ſon contact, ni par ſon poids, ni par ſa chaleur, apporté la moindre altération aux pierres de ce mur.

Cette obſervation confirme ce que j'ai déja dit, que la lave devenue pierre, ne peut être fondue par la lave encore fluide, à moins qu'elle ne ſoit encore chaude. Alors, elle n'a pas acquis par le rapprochement extrême de toutes ſes parties, que le froid ſeul occaſionne, cette ſolidité qui la met en état de réſiſter au choc & à la chaleur de la lave fluide.

Je n'ai pas gravé ce morceau, quoique très-pittoreſque : il ne préſente que de la ſingularité, & la gravure n'auroit pas plus inſtruit que la deſcription.

Un ruiſſeau ſouterrain, d'environ un pied de profondeur, & de l'eau la plus limpide & la meilleure, paſſe au fond de cette excavation. Cette vaſte excavation a été rendue praticable par des eſcaliers. On y jouit d'une fraîcheur délicieuſe, de la vue & du murmure du ruiſſeau. Avec un peu de goût & de dépenſe on en feroit un ſéjour agréable pour l'été & même pour l'hiver.

# PLANCHE CENT QUARANTE-SEPTIEME.

## *Bains antiques du Temple de Bacchus, avec ſon plan à vue d'oiſeau; ſa coupe en perſpective, & les ſtucs qui ſont aux voûtes de ce bain.*

Le temple de Bacchus eſt le ſeul temple de Catane dont les veſtiges ſoient encore ſuſceptibles de quelque intérêt. Ses murs s'étendent autour de la Cathédrale, & paſſent de là juſqu'aux murs de la ville, & juſqu'au palais de l'Archevêque, ce qui donne une idée de l'étonnante grandeur de ce temple.

---

Près de là, vers l'edifice antique marqué 9 & 17, eſt un lieu charmant, & qui dans ſon origine paroiſſoit deſtiné à être toujours horrible. C'eſt une immenſe étendue du torrent de lave de 1669. Il préſentoit là, comme dans tout ſon cours, une ſurface noire & impraticable, hériſſée de toutes parts d'aſpérités rebutantes dont l'aſpect effraye, dont le contact déchire, & dont la dureté eſt telle, qu'elle ôte toute idée de chercher à les applanir. D'ailleurs, leurs inégalités ſont ſi fortes, que les travaux néceſſaires pour unir un pareil ſol, ſemblent au deſſus des forces humaines.

Le Prince de Biſcaris, dont l'ame veritablement grande ne ſe rebute d'aucun obſtacle, réſolut de changer en lieu de délice ce lieu qui ſembloit l'image du tartare, ou le chemin de l'enfer.

Il y a mis des ouvriers, il les a dirigés lui-même; tantôt il a fait applanir le terrain, tantôt il a formé des terraſſes, des eſcaliers, des perrons. D'une monticule en ſpirale, il a fait un belveder, & il en a orné le ſommet d'un petit temple.

Il y a formé de grandes allées unies; il les a ornées de grands vaſes de terre-cuite, remplis de roſiers, de lauriers-roſes, de toutes ſortes de grands arbuſtes. Ces allées conduiſent à des chemins bas, que leur enfoncement dérobe à l'œil: les noires ſcories de la lave rendent par leurs rudeſſes ces allées agréables à l'œil, en contraſtant avec la couleur des ſables dont elles ſont couvertes. Ces chemins creux conduiſent à des foſſés pratiqués dans des rochers de lave, qui offrent de petits promontoires & des grottes. Ils ſont remplis d'une eau courante & limpide qui deſcend de l'Etna. Ces eaux abreuvent des gazons, des mouſſes, des roſeaux, & une multitude de plantes & d'arbriſſaux dont la riante verdure, toujours variée par ſes teintes & par ſes formes, eſt dans tous les temps émaillée de quelques fleurs; de ſorte que ce lieu jadis ſemblable au tartare, ſemble aujourd'hui faire partie des Champs Elyſées, où les ombres heureuſes vont jouir d'un bonheur ſans mélange.

Lorſqu'on lève les yeux, & qu'on les détourne de cet endroit où l'art a tout fait, où il a verſé les tréſors de la nature, & où il ſemble embelli par elle, on voit la vaſte mer qui occupe la moitié de l'horizon: l'autre moitié préſente un rivage ſablonneux, dont le raccourci laiſſe diſtinguer divers pays, qui vont ſe perdre dans un lointain bleuâtre, qui prend ſes dernières teintes des couleurs du ciel, avec lequel il ſemble ſe confondre. Les variations que les nuages produiſent dans l'atmoſphère, ſur la verdure des champs, & ſur l'azur des flots, en interceptant les rayons du ſoleil, donnent une ſorte de mobilité à ce tableau en en changeant ſans ceſſe les aſpects. Le ſoleil dore les vagues, le ſouffle du zéphir en blanchit le ſommet. Ces ondes, d'un bleu foncé dans le lointain, s'approchent, & viennent frapper la rive en flots argentés, qui brillent de toutes parts, & qui ſemblent entourer ces beaux jardins, ſur-tout au lever & au coucher du ſoleil, d'une bordure étincelante de feu & d'or.

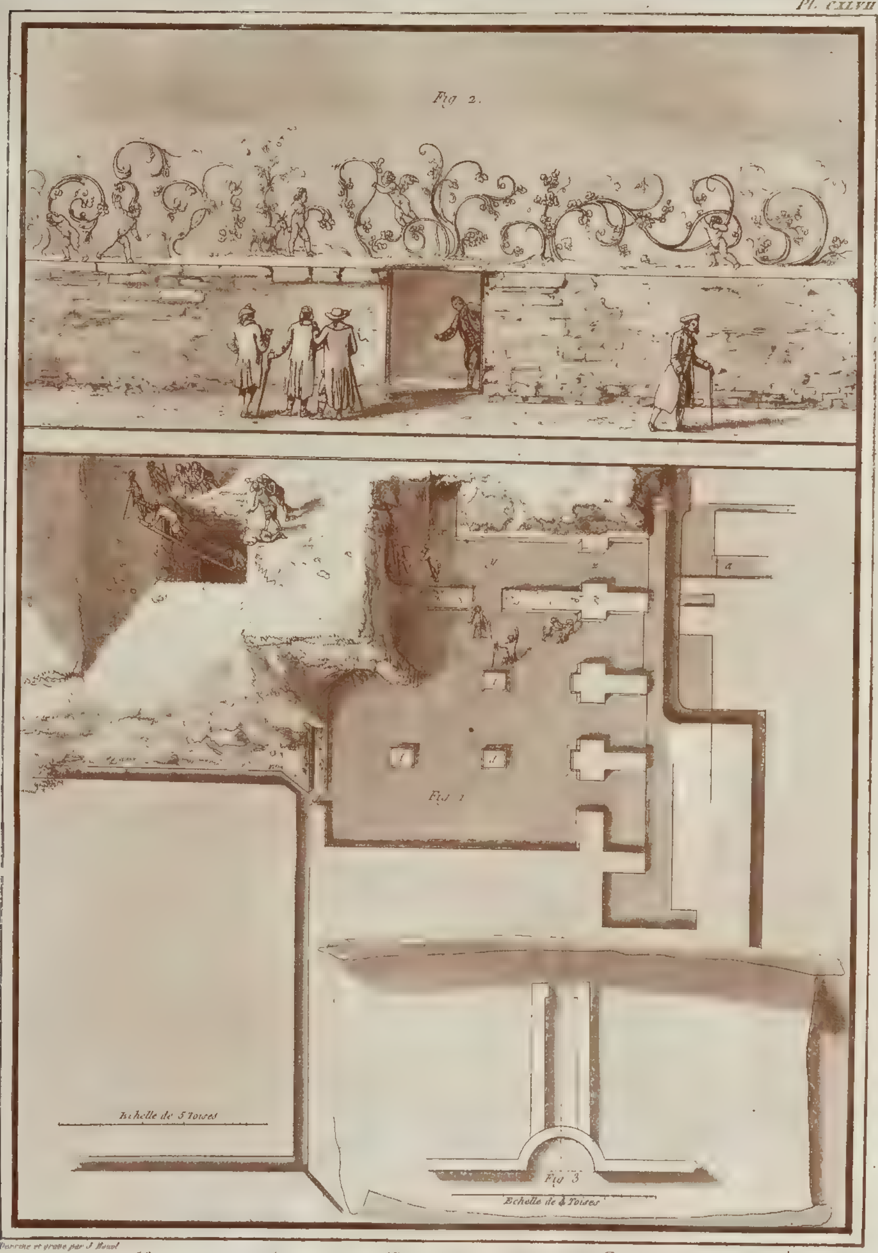
En continuant de deſcendre dans ces jardins, on trouve un endroit charmant; c'eſt un lac où ſe raſſemblent toutes les eaux des fontaines & des ſources qui coulent dans les environs. On a placé au bord de ce lac un caſin, c'eſt-à-dire, une petite maiſon, un pavillon conſtruit pour le plaiſir. Ce caſin eſt entouré de grands arbres, que des terres rapportées ont fait croître aux bords de ces eaux qui les fertiliſent. Ils ombragent de leurs rameaux touffus & ce caſin, & le perron, & les murs du parapet qui l'environnent.

Les parties de ce bocage que le ſoleil éclaire, celles qui ſont dans l'obſcurité, la tranſparence des arbres, les maſſes brutes des rochers, dont l'âpreté eſt un peu adoucie par des tapis de mouſſes dorées: tous ces objets ſi chers aux regards, réfléchis par le criſtal d'une onde calme & limpide, font un enſemble délicieux, & ſemblent animer la ſurface des eaux.

Cette ſurface unie & mobile répète encore l'arc de quelques ponts qu'on voit dans le lointain, & ces objets réfléchis ſont interrompus quelquefois par des touffes de plantes aquatiques, par des amas de roſeaux, par des barques légères & galamment ornées, qui voguent ſur ces eaux: la rame en frappant l'onde éclate de lumière, & ſemble ſemer les rubis & les diamens, lorſqu'en s'élevant en l'air, elle laiſſe retomber des goutes d'eau où ſe réfléchiſſent les rayons du ſoleil, & où brillent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

De nombreuſes cohortes de poiſſons divers, mais tous revêtus par la nature même, des plus riches écailles, dont l'éclat éblouiſſant ſurpaſſe nos tiſſus d'argent & d'or, animent & peuplent toute l'étendue de ce beau lac. Leurs courſes rapides, leurs jeux, la chaſſe qu'ils font à mille inſectes qui oſent nager ou voler ſur la ſurface de l'atmoſphère qu'ils habitent, ne ſont jamais interrompus par ces appâts trompeurs, que la voracité de l'homme tend à la gourmandiſe des poiſſons.

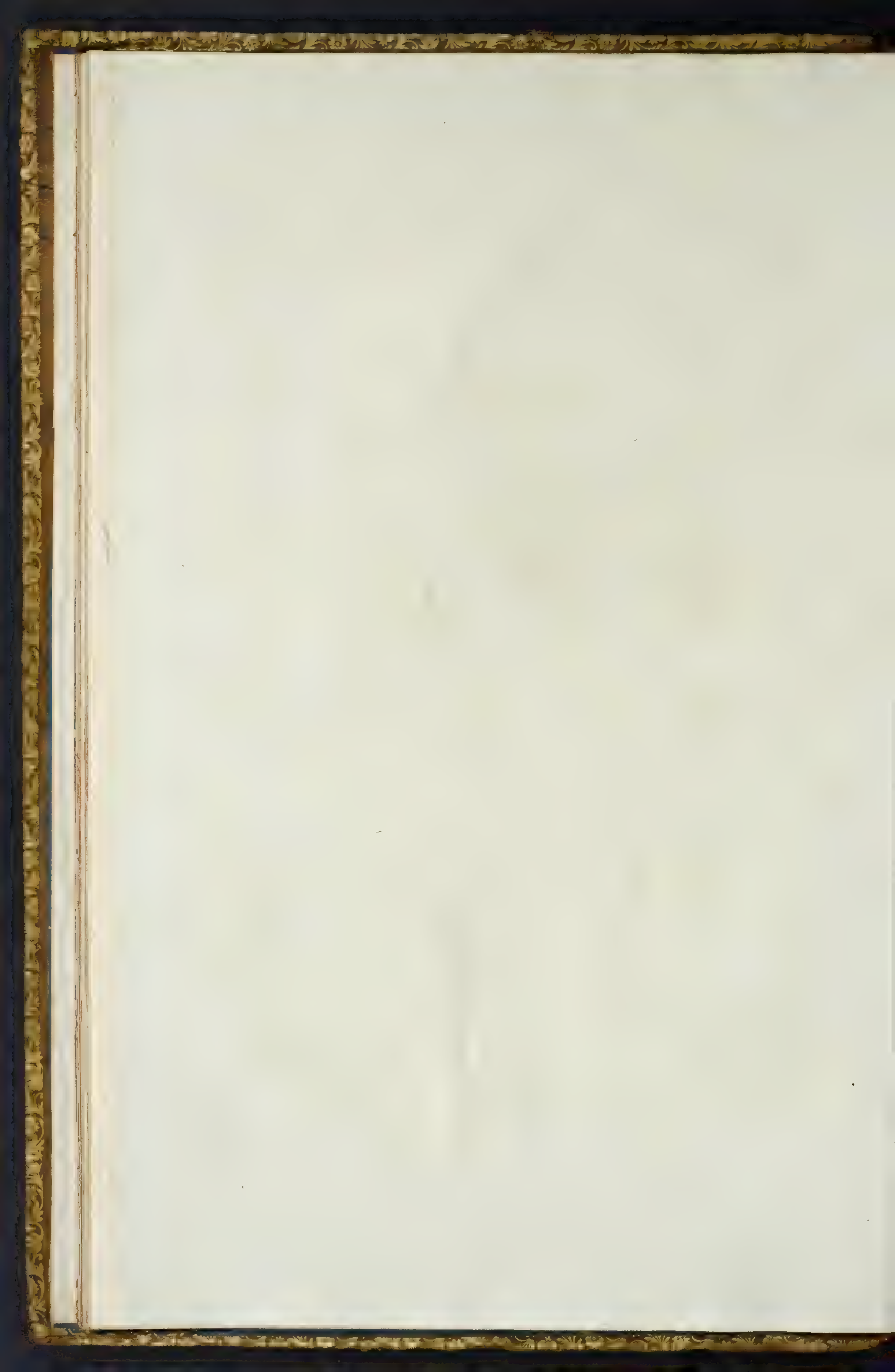





Dessiné et gravé par J. Houel

*Plan à vue d'oiseau du Bain du Temple de Bacchus, Fig. 1*

*Vues de ce Bain, Fig. 2, et Plan d'un Edifice inconnu, Fig. 3.*



Mais ce qui prouve ſa magnificence, ce ſont les débris d'un bain qui eſt adhérent à ſes murs, & qui faiſoit autrefois une partie de cet édifice. Je crois que ce bain ſervoit aux cérémonies de l'initiation.

Si toutes les villes antiques ont éprouvé des révolutions qui les ont entièrement changées, quand elles ne les ont pas détruites, il faut avouer que Catane eſt celle qui a ſubi les plus terribles. Non-ſeulement ſes anciens citoyens, mais même ceux qui l'habitoient lorſqu'elle étoit ſous le joug des Romains, ne la reconnoîtroient pas aujourd'hui.

Le ſol de ſes rues eſt beaucoup plus élevé qu'il ne l'étoit quand on a conſtruit ce bain. On ne peut ſavoir ſi alors on y entroit de plein pied : aujourd'hui on n'y parvient que par une excavation C, qu'on a faite tout près du portail de la Cathédrale dans la place publique.

Quand un étranger eſt curieux de voir ce beau reſte antique, il faut qu'il s'adreſſe au Prince de Biſcaris, & ce Prince ordonne que l'on ouvre la terre, & qu'on l'y conduiſe. Il deſcend avec une échelle à une profondeur d'environ ſix pieds ; là il trouve la voûte du corridor Y ; une ouverture dans cette voûte ſert de paſſage pour arriver au ſol de ce bain, qui eſt ſept ou huit pieds plus bas. Voyez au plan, fig. 1, où j'ai repréſenté cette deſcente.

Je ſuppoſe, pour bien faire connoître cet édifice, qu'il eſt coupé à la hauteur de l'impoſte qui couronne chaque pilier D, & au deſſus deſquels s'élève la voûte E, qui lie tous ces piliers & tous les murs du pourtour de ce bain.

Je ſuppoſe qu'on en a ſupprimé la voûte, & qu'on n'en a laiſſé ſubſiſter qu'une partie E dans l'angle ; par-là je fais connoître ſuffiſamment cet édifice, & le corridor qui lui ſert d'entrée, & où il y a une porte X, qui eſt condamnée, & qui étoit vraiſemblablement celle par où l'on entroit : je n'ai pu ſavoir où elle répondoit : j'ai repréſenté l'extrémité du corridor par où l'on deſcend, à l'aide d'une échelle qui ſe place dans le trou C que l'on creuſe exprès. J'ai placé de petites figures qui paroiſſent y deſcendre, afin de donner une juſte idée de la manière dont on y parvient. Après avoir paſſé par la porte Z, l'on voit un canal O rempli de l'eau la plus limpide. Elle provient de l'Etna par un ruiſſeau ſouterrain. Il ſervoit autrefois à l'uſage de ce bain, & il va tomber dans la mer à environ dix toiſes de là.

Il y a en A une voûte dont l'iſſue eſt inconnue. Il y a en B des corridors qui communiquoient au temple de Bacchus. Ils ſont bouchés à l'endroit où je les ai terminés dans ce deſſin. Je ſuis entré avec beaucoup de peine par la porte F.

Le ſol antique, le pavé de ce bain n'eſt pas celui ſur lequel on marche aujourd'hui. Le déblai des terres dont il étoit rempli n'a jamais été fait en totalité.

La figure 2 offre les beaux reſtes d'un bas-relief en ſtuc blanc, qui ſubſiſte encore à la voûte de la galerie Y. Ces fragmens de ſtuc ſont fort détruits : on apperçoit à peine les beautés de ces ornemens : mais enfin tels qu'ils ſont, ils ſuffiſent pour faire ſentir à notre intelligence de quelle magnificence étoit ce lieu du temps de ſa ſplendeur ; & ſi ce bain étoit ſi richement orné, de quelle beauté ne devoit pas être le temple, dont il n'étoit vraiſemblablement qu'un foible acceſſoire ?

Ce bas-relief, faiſoit partie de la voûte de ce bain, il tournoit autour des piliers & des murs, & s'il étoit coloré, il devoit former à l'œil un très-beau payſage, embelli par des figures & des animaux, ainſi qu'on peut le voir dans l'eſtampe ; & dans la ſuppoſition qu'il étoit coloré, le haut

---

Le Prince de Biſcaris, auſſi ſenſible que magnifique, ne permet pas que ces innocens animaux, qui contribuent à ſes plaiſirs, ſoient arrachés à leur heureux ſéjour, & périſſent par un hameçon perfide.

Ce bel endroit, ce jardin délicieux s'appelle la Sciara, mot ſicilien qui veut dire amas de lave ; à peu près comme le jardin des Rois de France à Paris s'appelle Tuileries. Ces noms, qui rappellent ce qu'étoient ces endroits avant qu'ils fuſſent métamorphoſés en Elyſées, en Paradis terreſtre, contraſtent ſingulièremnent avec leur état actuel.

de la voûte devoit repréſenter un ciel, où s'élevoient des oiſeaux qui ſembloient s'échapper des bocages repréſentés dans ce bas-relief. La portion de mur qui eſt au deſſous devoit être décorée de pilaſtres & de panneaux de marbres divers : la richeſſe de leurs couleurs ajoutoit beaucoup d'agrémens à la beauté de l'architecture. Ce lieu pouvoit être auſſi orné de candelabres, de buſtes & de gaînes ſurmontées de vaſes, ainſi qu'il étoit d'uſage dans les appartemens des anciens.

Ces débris n'ont pas le ſeul mérite d'exalter l'imagination, & de nous encourager à chercher des décombres, mais ils nous inſtruiſent, ils excitent l'émulation, ils rectifient nos idées ſur les anciens, & ils nous donnent une connoiſſance plus préciſe de la grandeur de leurs édifices, & de la perfection de leur travail, que celle que leurs écrits pouvoient nous en donner.

J'ai profité d'une petite place dans le coin de cette planche, pour mettre ſous les yeux de mes lecteurs le plan des ruines d'un édifice qui eſt environné de lave au bord de la mer, près de Longnina, au deſſus de l'endroit que j'ai repréſenté dans le Chapitre IX, planche CXIII, où l'on voit une ſuite d'arcades de baſalte. Cet édifice eſt, ou ſemble être, une grande niche percée à jour. Au-delà on voit un corridor qui avoit une porte. La lave dérobe le reſte de l'édifice qu'elle a englouti.

## PLANCHE CENT QUARANTE-HUITIEME.

### *Vue intérieure du Bain du Temple de Bacchus, ci-deſſus décrit.*

J'ai repréſenté cet intérieur, afin qu'après la deſcription ci-deſſus, qui en fait connoître la ſituation, la forme générale & l'étendue, on ſache auſſi de quelle manière cet édifice ſe préſente à la vue, lorſqu'on y entre & qu'on le parcourt : ſa régularité fait que de tout côté il offre à-peu-près le même aſpect. Cette vue ſuffit, avec ce que j'en ai dit ci-deſſus, pour le bien connoître : il eſt aiſé de ſe convaincre, par le peu d'élévation de la corniche qui regne autour des piliers, que le ſol actuel n'eſt pas la hauteur du pavé de ce bain, qui doit ſe trouver bien plus bas : on peut juger par les ornemens que j'ai fait connoître, & qui décoroient ce lieu, qu'il devoit être un endroit magnifique.

J'ai deſſiné ce tableau lorſque M. le Comte & Madame la Comteſſe de Teſſé & leur compagnie ſont venus viſiter ce bain. Le célèbre Chanoine Recupero les conduiſoit. Les autres figures qu'on voit dans cette eſtampe, ſont les perſonnes qui ſe trouvèrent alors dans cet endroit pour voir ce lieu ſouterrain & très-curieux.

## PLANCHE CENT QUARANTE-NEUVIEME.

### *Tombeau voiſin de l'hôpital de Saint Marc*, fig. 1. *Plan & coupe du petit édifice de Licatia*, fig. 2. *Cierge de la proceſſion de Sainte Agathe*, fig. 3. *Réſervoir d'eau*, fig. 4.

Ce tombeau eſt à côté de l'hôpital de S. Marc, qui eſt marqué de la lettre Z au plan de Catane. C'eſt un des monumens funéraires le plus curieux que j'aie jamais vu. La chambre ſépulcrale en eſt quarrée : elle avoit de grandes niches à chacune de ſes faces : une coupole ſurbaiſſée, ouverte circulairement dans ſa partie la plus élevée, couvroit cette chambre & lui ſervoit de voûte.

Sous le plancher, ou le pavé de cette chambre, il y avoit de petites voûtes diſpoſées régulièrement par couches, & placées les unes au deſſus des autres. Les corps qu'on y mettoit les rempliſſoient très-exactement,



Pl. CXVIII.

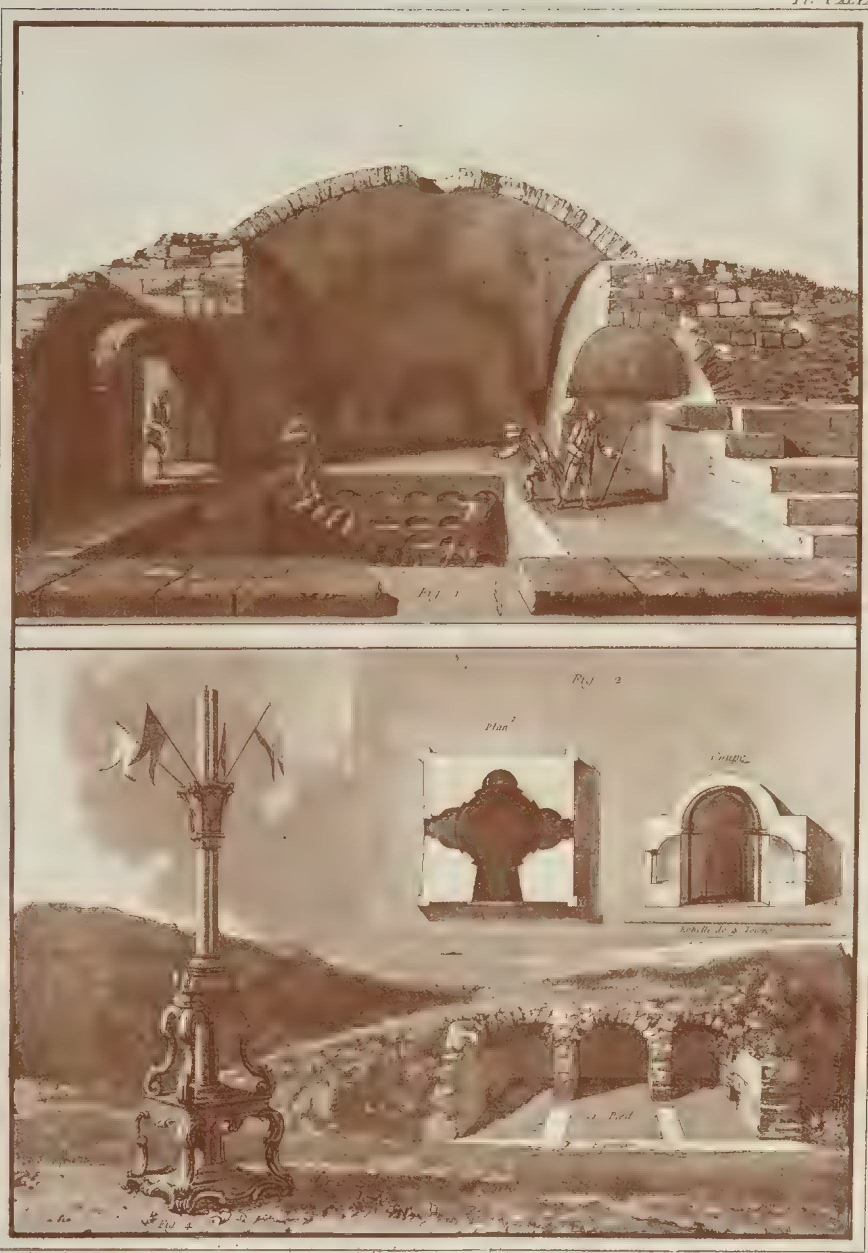
Dessiné et gravé par J. Houel

Vue interieure du Bain du Temple de Bacchus
de Catane





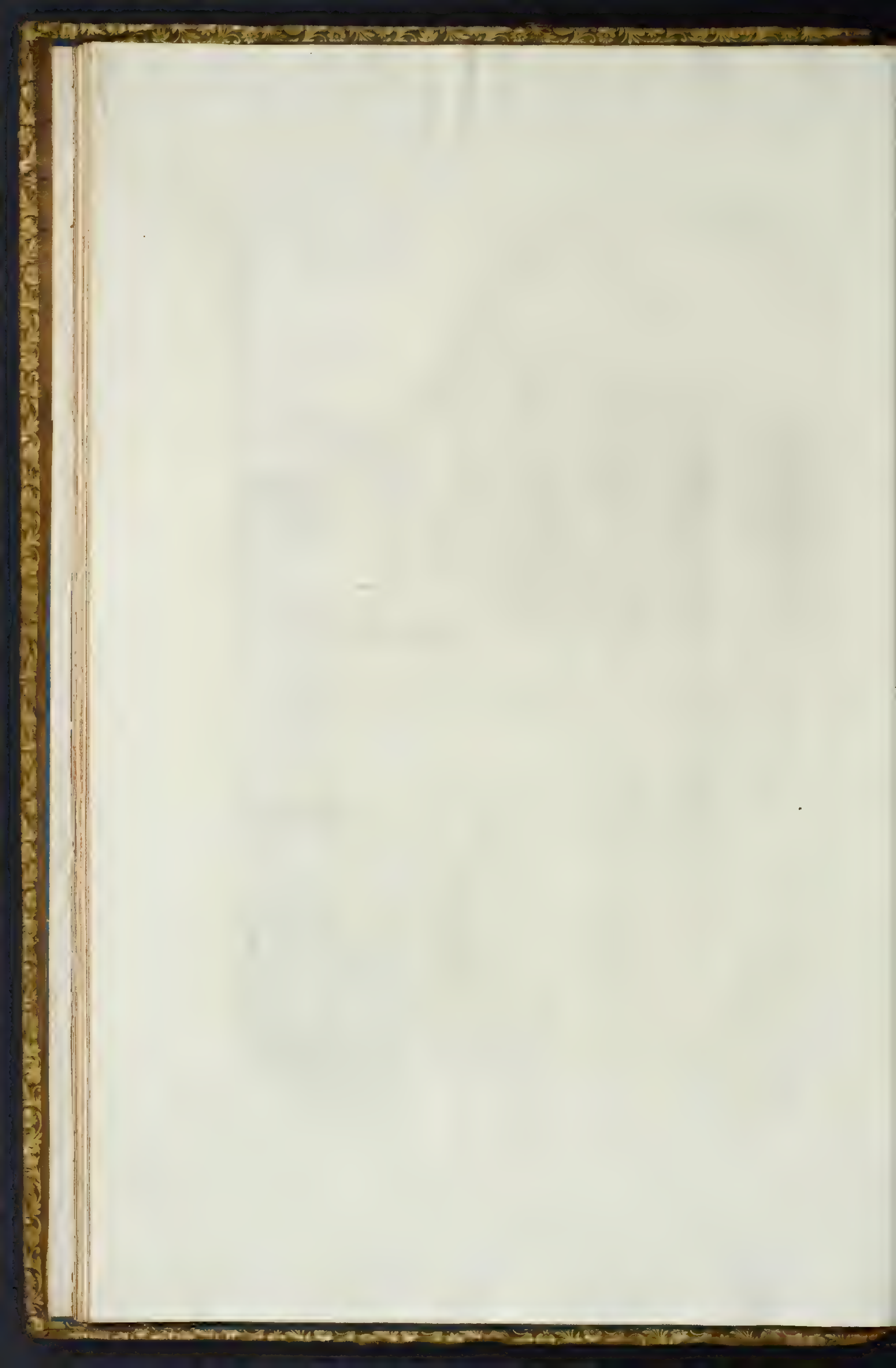





Dessiné et gravé par J. Houel.

Tombeau antique près de l'Hopital St. Marc, Fig. 1.

Plan et Coupe du petit Edifice de Licatia, Fig. 2 Cierge de la Procession de Ste. Agathe, Reserve d'Eau appellée l'Aumonè, près de Catane



très-exactement, & étoient si bien privés d'air, qu'ils pouvoient se conserver long-temps. Cette manière d'arranger les morts économise beaucoup de places, & permet d'en mettre une grande quantité dans peu d'espace, sans que leur nombre nuise aux vivans.

Ces sortes de tombeaux renfermoient les corps de toute la famille à laquelle ils appartenoient. Je n'ai pu voir celui-ci : je l'ai copié d'après un dessin que m'a prêté le Prince de Biscaris. Il est tiré de la collection de ceux qu'il a fait faire par D. Louis Meyer, pour les antiquités de Catane.

Les figures que j'ai placées sont occupées à enlever de quelques-unes de ces petites voûtes où l'on plaçoit les morts, d'antiques ossemens que l'on y a trouvés, du moins je le suppose, quand on les a ouvertes pour la première fois.

Je profite encore d'un peu d'espace qui se trouve au bas de cette estampe, pour y placer, fig. 2, le plan & la coupe du soi-disant temple de Proserpine, situé à Licatia, au pied du mont Etna, afin de ne laisser à mes lecteurs aucun doute sur ce monument : je l'ai dessiné sur le lieu. On pourra par cette coupe géométrale & en perspective, juger, en voyant sa forme & sa grandeur, s'il a pu être élevé en l'honneur de cette divinité ; ou s'il est un simple ex-voto, ou même, comme il est isolé, s'il n'est pas un simple tombeau, tel que je l'ai supposé d'abord. Il se pourroit toutefois, & quelques savans que j'ai consultés, seroient assez portés à croire, comme moi, que ce fut une petite chapelle, où Proserpine avoit une statue vénérée du peuple, & où il alloit en pélerinage ; car les anciens en faisoient aussi-bien que les Indiens, les Musulmans, & les Chrétiens catholiques.

Au dessous de ce plan, j'ai placé, fig. 3, la vue d'une portion considérable d'un édifice situé à deux milles au sud-ouest de Catane dans un lieu qu'on appelle Aumône : on voit qu'il étoit destiné à conserver de l'eau. Je l'ai dessiné d'après nature tel que je le présente ici.

Sur un promontoire de lave, à l'orient de Catane, on a élevé un petit tombeau rond, un peu au dessus du rivage de la mer, dont les vagues viennent mourir au pied de ce promontoire. Les Moines ou les Prêtres toujours empressés à multiplier les objets de la piété des Chrétiens, ont fait de ce petit monument très-profane le sanctuaire d'une chapelle qu'ils ont élevée autour, & qu'ils ont dédiée à S. Salvator, c'est-à-dire, au Sauveur. Ils ont pratiqué un chemin qui s'élève du rivage jusqu'à ce tombeau : par-là ils nous ont conservé un objet antique. J'avois quelqu'envie de faire une estampe de cette chapelle ; mais comme je me suis interdit de tracer ici des objets modernes, à moins qu'ils ne soient d'un genre supérieur, ou pour l'agrément, ou pour l'instruction, je me contente d'en parler.

Je profite encore d'un peu d'espace pour offrir la figure d'un de ces énormes cierges qu'on porte en procession à la fête de Sainte Agathe à Catane, fig. 4.

## *De la Cathédrale de Catane, consacrée à Sainte Agathe.*

Cette église, dans son origine, fut dédiée à la Vierge Marie ; mais lorsque le temps l'eut assez détruite pour qu'on fût dans la nécessité de la rebâtir, on la reconsacra de nouveau. Pierre Carrera rapporte dans son Histoire de Catane, que les citoyens se divisèrent à cette occasion. Les uns vouloient, dit-il, qu'elle continuât à être la demeure de la Vierge : les autres prétendirent qu'elle devoit changer d'invocation, & devenir la demeure de Sainte Agathe. Les habitans de cette ville étoient alors dans le feu de leur zèle pour cette Sainte. Ils venoient d'apprendre que Sainte Agathe étoit de leur pays ; qu'elle étoit née en Sicile, dans le troisième siècle de l'Eglise ; qu'elle avoit été persécutée sous le regne de Décius par Quintien, Gouverneur de Sicile ; que ce Gouverneur n'ayant pu la corrompre, lui avoit fait abattre les mamelles ; que Dieu, pendant la nuit, l'avoit guérie, & lui

en avoit rendu deux autres tout aussi belles : que ce miracle n'avoit pas converti ce Gouverneur, qui la fit mourir le lendemain, en la faisant traîner toute nue devant lui sur des pots & des bouteilles cassés, jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Les Siciliens étoient si pénétrés de la grandeur de ce miracle, & de la pudeur de Sainte Agathe, que la plupart ne voulurent jamais souffrir que la nouvelle église fût consacrée à la Vierge. Les deux partis cherchant à se concilier, convinrent qu'on mettroit les noms de la Vierge & de Sainte Agathe dans un vase, & qu'on les tireroit trois fois au sort; que la Sainte dont le nom sortiroit deux fois, seroit la Patrone de l'église, & même de la ville. Celui de Sainte Agathe sortit trois fois : il n'y eut pas de doute ; cependant on promit à la Vierge de lui bâtir incessamment une autre église ; mais quand la dédicace eût été faite à Sainte Agathe, ils trouvèrent qu'il en couteroit trop de construire encore une église ; c'est pourquoi ils se contentèrent de lui dédier l'une des deux principales chapelles latérales de cette église, qu'elle avoit autrefois toute entière.

Depuis, on bâtit plusieurs autres églises à Sainte Agathe : il y en a aujourd'hui à Catane neuf qui lui sont dédiées.

## *Fête de Sainte Agathe. Décoration.*

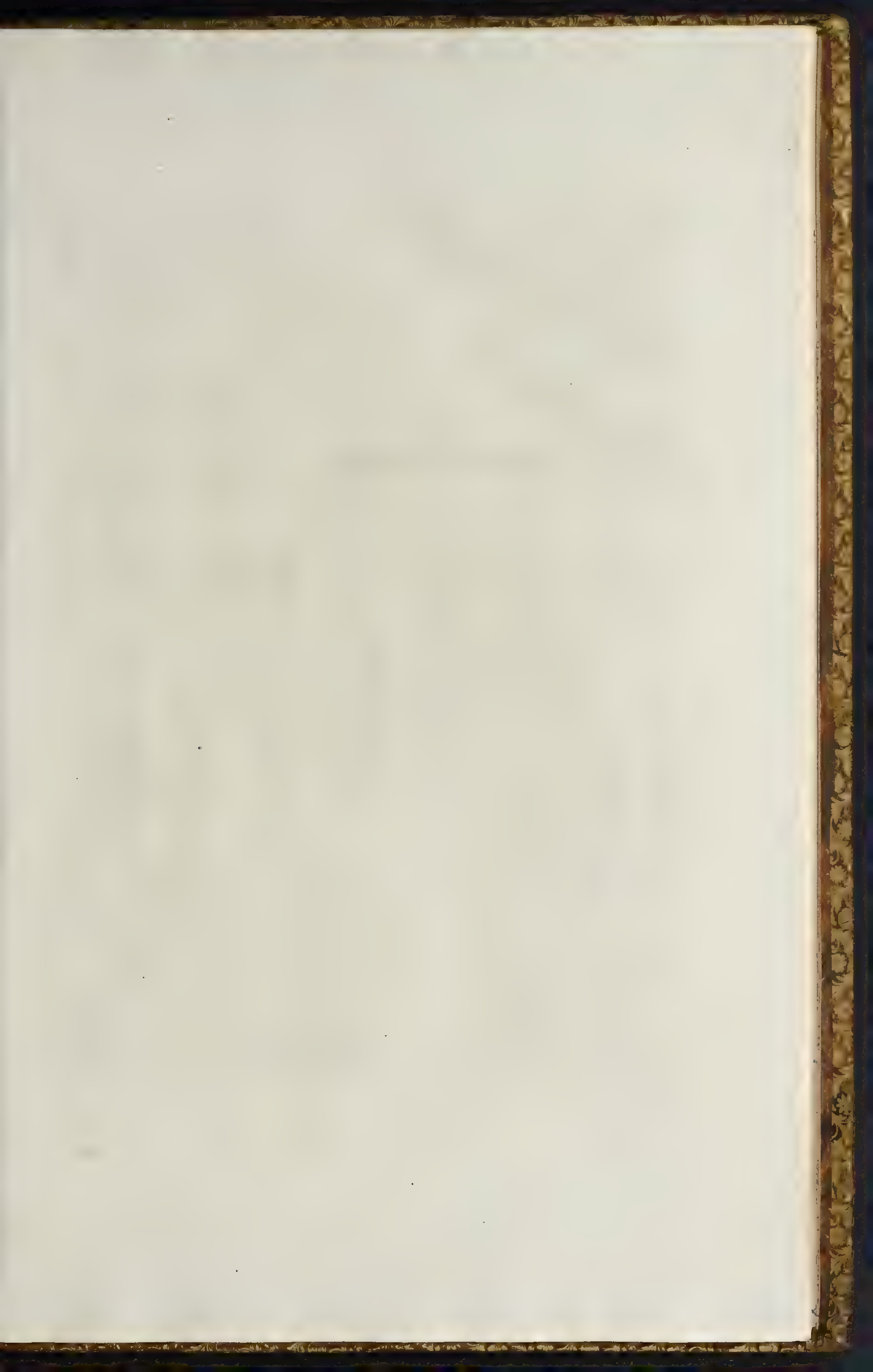
On célèbre deux fois l'année à Catane la fête de cette Sainte, Patrone de la ville. La première fête & la plus magnifique dure depuis le cinq jusqu'au dix de février. La seconde se célèbre le dix-neuf & le vingt d'août, avec moins de pompe & de magnificence.

Chaque année dès le quinze janvier on commence les grands préparatifs de cette fête. Ils consistent en trois objets, qui exigent chacun un travail considérable ; savoir, 1°. la fonte des cierges : 2°. la fabrication des simulacres, qu'on appelle Giglis & dans celle du char ; & 3°. la décoration de l'intérieur de la Cathédrale.

Les Giglis sont des édifices de carton, isolés, & de forme pyramidale ; ils sont offerts & présentés à la Sainte par les différens corps de métiers qui sont dans cette ville : les plus grands ont jusqu'à cinq à six ordres d'architecture l'un sur l'autre : ils sont très-chargés d'ornemens, de figures, de Cariatides, de Chérubins, d'attributs analogues à la vie de Sainte Agathe & à son martyre. Ils sont terminés au sommet par l'effigie de cette Sainte.

Ces édifices apparens sont au nombre de douze : quelques-uns ont jusqu'à soixante pieds de haut, quelques autres n'en ont que douze ou vingt. Ils ressemblent assez à ces petits édifices gotiques qu'on trouve sur la route de Paris à Saint Denis ; excepté que ces derniers sont en pierres, & que ceux de Sainte-Agathe sont en carton & en toile, placés artistement sur une carcasse d'un bois léger, qui n'est point assemblé, mais dont toutes les parties sont attachées avec des clous & des cordes. Toute cette charpente cordée est cachée par une enveloppe peinte & dorée, ou argentée çà & là. Les couleurs en sont très-vives & très-tranchantes : on veut par ces couleurs imiter la variété des marbres ; mais tout cela ne sert qu'à leur donner un air de fayence ou de porcelaine, qui ne sied pas mal à une telle fête. Vingt hommes peuvent à peine porter un de ces Giglis. Quand ils sont entièrement finis, on les range régulièrement dans la place de Porta d'Aci, devant le palais de l'Hôpital & de l'autre côté de la place.

Ces giglis, ces pyramides, ces arcs de triomphes, n'étoient dans l'origine que de simples cierges : tout fait des progrès avec le temps ; ils devinrent si gros, que ne pouvant plus les porter, on les mit sur un piédestal. Chacun orna son cierge & son pied, & chacun à force d'orner le sien, & d'avoir une noble émulation, un saint desir de l'emporter en piété sur son voisin, parvint, d'année en année, à en faire un petit édifice, qui est aujourd'hui de dix toises de haut, mais qui s'élèvera encore, si ce beau zèle se soutient.





Dessiné et gravé par J. Houël.

*Interieur de la Cathédrale de Catane,*

*decorée pour la fête de Ste. Agathe, départ de la Châsse pour la Procession de cette Sainte.*



Outre ces giglis, il y a un char de triomphe dans le même goût; il est fabriqué & présenté par le corps des menuisiers. Sur ce char il y a trois figures; savoir, la Vierge & Jésus-Christ couronnant Sainte Agathe. Lorsque j'ai vu cette fête le char étoit au fond de l'une des extrémités de cette allée de giglis, au milieu de la place d'Aci, marquée au plan, à-peu-près à l'endroit A.

# PLANCHE CENT CINQUANTIEME.

## *Vue intérieure de la Cathédrale de Catane, décorée pour la Fête de Sainte Agathe & départ de la Procession.*

Je vais détailler cette décoration appellée Apparato, parce qu'elle est un ouvrage de goût, qui mérite d'être connu des artistes, & parce que cela instruira mes lecteurs d'un usage général dans toutes les villes de la Sicile pour célébrer les grandes fêtes.

L'église de Catane est composée d'une nef, formée par deux rangs de piliers unis ensemble par des arcs; ces piliers sont ornés chacun de deux pilastres, & surmontés d'un entablement d'ordre corinthien : des deux côtés latéraux de cette nef, où sont des chapelles, chacune en face des arcs qui lient les piliers : d'une seconde nef qui coupe la première, à angles droits; & enfin du chœur au delà de cette seconde nef. Devant ce chœur, où siègent les Chanoines, on a placé le maître-autel. On couvre dans cette fête ce maître-autel d'un vaste baldaquin. Au dessus de ce baldaquin est la coupole, surmontée à l'extérieur d'un dôme qui marque le centre de cette église.

Ce baldaquin est très-orné de sculptures & de dorures : des rideaux d'une étoffe très-riche, ornés de broderies en relief, qui semblent destinés à cacher l'autel, si jamais on les abaissoit, sont artistement relevés, & forment de beaux plis. Les cordons qui les soutiennent en font paroître le revers, dont la couleur tranchante avec celle du dessus produit un très-bel effet.

Un autre rideau, plus grand que ceux-ci, semble les envelopper. Il est aussi relevé, & par son ampleur, il fait avec ses plis une espèce de voussure, sous laquelle est un dais qui couronne immédiatement le tabernacle de l'autel. Le buste de Sainte Agathe, fait en argent, est devant ce tabernacle.

De chaque côté les piliers qui soutiennent le dôme sont revêtus de longues pièces de velours cramoisi, dont les jonctions ou les coutures sont cachées par de larges galons d'or fin. On a soin de faire des couronnemens, qui marquent la hauteur des chapiteaux & celle de la corniche de l'entablement, & qui soient conformes à l'ordre d'architecture qui décore cette église.

La nef de cette église, comme on la voit dans cette estampe, est très-richement décorée, avec des velours, des satins, des franges éclatantes d'argent. Les chapiteaux sont en partie couverts d'une écharpe suspendue en guirlande à chaque volute. Aux archivoltes sont attachés de doubles rideaux relevés & soutenus avec des cordons, ornés de franges magnifiques. La corniche est décorée d'une longue pièce de gaze d'or & d'argent, dont le revers diffère pour la couleur, & qui par les beaux plis que lui fait prendre la forme de guirlande à laquelle on l'astreint, jette de toutes parts un éclat éblouissant. Sur la corniche au dessus des pilastres, on a peint un ornement surmonté d'une autre corniche où est attachée une guirlande en draperie, au dessus de laquelle est un médaillon, qui termine le couronnement de ces pilastres, & qui accompagne les croisées qui sont pratiquées dans la voûte. Les moulures de cette architecture sont chargées d'ornemens très-brillans, ainsi que quelques-unes des draperies. Ces ornemens éclatans n'ont pas tous le même dégré de vivacité, ni les mêmes couleurs, ce qui produit une douce harmonie, dont l'œil est enchanté.

L'extrémité de la voûte de cette nef est ornée aussi d'un rideau suspendu, garni d'une riche

frange qui femble deftinée à la fermer, & qui paroît avoir été relevée pour laiffer voir la cérémonie qui fe paffe dans le fanctuaire.

Sur chaque pilier entre les pilaftres, on place un grand miroir ; au deffous on met des bougies allumées qui s'y réfléchiffent, & qui par leur éclat fe réuniffent à des milliers de cierges, diftribués fur des centaines de petits luftres dont l'églife eft remplie, & qui defcendent du haut de la voûte jufqu'à la hauteur néceffaire pour ne pas gêner ceux qui font dans l'églife. Chacun de ces luftres, qu'ils appellent nymphes, a au moins cinq cierges ; quelques-uns en avoient fix ; j'en ai compté en tout quatre cents dix pour ces feules nymphes, en y comprenant le luftre dû maître-autel. Car il y a bien d'autres lumières. Or en comptant celles-ci, & toutes les bougies & les cierges portés à la proceffion, on en compte en tout trois mille, & peut-être y en a-t-il davantage. En fuppofant que l'un portant l'autre chaque cierge pèfe un quarteron, cela fait en tout fept cent-cinquante livres pefant de cire.

Il eft d'ufage que chaque corps de métier offre à Sainte Agathe une torche maffive de cire blanche, d'une groffeur énorme. Ces torches arrivent précédées de celle du Sénat, qui l'eft par celle du Roi.

J'ai mefuré plufieurs de ces torches : les plus groffes avoient onze pouces & demi de diamètre, & dix à onze pieds de hauteur ; quelques-unes en avoient davantage. Les plus menues avoient cinq à fix pouces de diamètre, & à-peu-près la même longueur que les autres. Ces torches font formées par la réunion de quatre gros cierges. La torche des Jardiniers pefoit cinq cent-fix de nos livres, poids de France. Celle des Cordiers en pefoit quatre cent-vingt. On peut juger par proportion de ce que pefoit celle du Sénat, & celle du Roi qui l'emportoit fur toutes les autres.

Ces torches s'ajuftent dans un piédeftal percé à jour & très-orné, tel que je l'ai repréfenté dans la planche précédente : il faut quatre ou fix hommes pour en porter une feule.

Ces torches font ornées, à deux pieds & demi de leur extrémité brûlante, d'une ample bobèche, où font attachés de petits drapeaux. Voyez planche CXLIX, fig. 3.

Le Sacriftain de cette Cathédrale me donna une lifte de toutes ces torches, dont les poids bien additionnés fe montoient à quatre mille cent quinze livres de cire, auxquels en joignant les fept cent-cinquante livres de petites bougies brûlantes dans les luftres de l'églife, faifoient une quantité de cire égale à quatre mille huit cent-foixante-cinq livres.

Je crus d'abord que c'étoit un don magnifique, que la piété des citoyens faifoit tous les ans à la Cathédrale, & j'en félicitois le Sacriftain. Je fus bien furpris d'apprendre que la cérémonie finie, chaque corps de métier, le Sénat même reporte fa torche au marchand cirier qui l'a fournie, & ne lui paye le prix que de ce qui s'eft brûlé. On voit par cette fête, & par toutes celles que j'ai décrites, que les Siciliens aiment beaucoup la pompe, le fpectacle, tout ce qui repréfente à l'œil & qui parle à l'imagination ; ils ont le goût & le génie des décorations. Je ne doute pas que fi chez eux les arts renaiffoient de leurs cendres, que fi le commerce leur ramenoit leurs antiques richeffes, ils ne décoraffent encore leurs villes de bâtimens magnifiques, leur ifle de jardins fuperbes ; & que par les fêtes, par les repréfentations théâtrales, & par des fpectacles de tous genres, ils ne l'emportaffent bientôt fur toutes les nations.

## *Première Fête de Sainte Agathe.*

Cette fête dure plufieurs jours, comme toutes les grandes fêtes qu'on célèbre en Sicile. Celle-ci commence le 5 février : elle s'ouvre par une foire qui fait accorder des franchifes à tous les marchands qui s'y rendent, & qui attire beaucoup de monde à Catane. On y vend principalement des draps, des étoffes de foie, des galons, des chapeaux, beaucoup d'orfévrerie, de bijouterie &

de

de mercerie. Cette foire fe tient fous des boutiques fabriquées dans le parvis & dans les environs de l'églife de Sainte Agathe. Elle dure & garde fes franchifes jufqu'au 15 de février.

Le premier jour de la fête, lorfque je l'ai vue, dès le matin les fix Jurés, le Capitaine de juftice, le Patrice, le Syndic & le Notaire du Sénat, fe rendirent tous les dix avec un grand cortège de cavaliers & de gentilshommes à l'églife de cette Sainte, où ils trouvèrent expofés les Pallio, ou prix des courfes de chevaux qui devoient fe faire dans les rues les jours fuivans; car cette manière d'honorer les Saints eft en ufage dans toutes les villes de la Sicile. Des eftaffiers magnifiquement habillés, prennent ces Pallio, & les emportent en cérémonie.

Le premier & le plus riche eft de brocard d'or; il eft deftiné pour la courfe des chevaux de première qualité, qu'on appelle Giannetti. Le Capociourta, c'eft-à-dire, le plus jeune Officier des gardes de nuit, le porte entre deux cavaliers. Les autres pallio font portés dans le même ordre. Il y en a un violet: celui qui le gagne en reçoit le prix en argent, & le pallio eft rapporté à la Sainte; on lui en fait hommage. L'étendart de la ville, couleur bleu célefte, & l'étendart du Roi, couleur de feu, font portés, le premier par trois Officiers, le fecond par quatre, entre le Patrice & le Capitaine de juftice. Les Miniftres du Sénat, les tambours, les trompettes, les hautbois, les baffons, fuivent ces étendarts & ces pallio, qu'on porte à l'hôtel-de-ville, & qu'on y expofe à la vue du public.

Dès ce foir même, dans les rues marquées 11 au plan de Catane, on fit trois courfes de chevaux différens, fur les quatre heures après midi. Chaque courfe eft compofée de fix à huit chevaux: ce font les giannetti dont nous avons parlé, les jumens & les guardalori, chevaux d'une qualité inférieure. Le premier prix ou pallio eft eftimé environ quatre-vingt-quatre de nos livres tournois, le fecond foixante-douze, le troifième trente-fix. Ces pallio, qui font des étoffes brochées d'or ou d'argent, de fix aunes de long, font ornés de rubans & couronnés de laurier. On les porte en triomphe. On anime avec art ces chevaux, pendant plus d'une heure, avant le moment du départ; ce font des jeunes garçons qui les montent: ils partent avec impétuofité, & volent au milieu du peuple, & des carroffes rangés des deux côtés de la rue.

Le fecond jour de cette fête, les gros cierges, ou plutôt les groffes torches, fe réunirent dans une place; ils étoient pofés fur un piédeftal, & portés fur des brancards affez femblables à une chaife-à-porteur. Ils fe rendirent delà à la Cathédrale, précédé chacun par le Conful, ou le Syndic du corps de métier qui le préfente, ce qui forme une proceffion affez originale. Arrivés à l'églife & rangés en ordre, ils ont été bénis.

Le troifième jour le foleil s'eft levé à-peu-près fans nuages. La nobleffe monta à cheval, & s'affembla en grande pompe pour accompagner le Sénat, & fes Officiers qui marchoient avec lui: ils font partis du palais fénatorial; & paffant par la rue de la Courfe, ils fe font rendus à l'autre extrémité, où il y avoit un lieu préparé pour recevoir le Sénat. Ils marchoient dans cet ordre: vingt-quatre hommes portant des halebardes: quatre drapeaux portés par les gardes de nuit; enfuite on voyoit venir quatre timbaliers, fix trompettes, tous à cheval, un corps de livrée richement habillé, puis la Nobleffe, puis les Officiers du Sénat, Juges, Capitaines de juftice, les fix Sénateurs, les Pages, & le grand & magnifique carroffe du Sénat, fuivi de plufieurs autres voitures.

Arrivés à l'endroit où on les attendoit, chacun s'eft affis felon fon rang. Qu'on fe figure un fiége au moins de huit toifes de long, décoré de velours cramoifi, galonné d'or & garni de couffins. Aux deux extrémités flottoient dans les airs des drapeaux d'un bleu célefte. Les Sénateurs, vêtus de drap d'or, & d'une toge noire mife pardeffus l'habit, s'afféyoient fur ce fiége entre ces drapeaux, qui fe déployant avec éclat au gré du vent, marquoient au loin le lieu principal de la fête.

La Nobleffe à cheval, rangée en demi-cercle, fe tenoit aux deux côtés de cette extrémité

de la lice, que fermoit le banc du Sénat. Là aboutissoient les courses des chevaux.

On fit ranger le peuple des deux côtés de la rue; & quand le milieu fut libre, on tira deux boîtes, auxquelles les directeurs de la course, à l'autre bout de la rue, répondirent par deux autres boîtes. Le signal se donna incontinent, & les chevaux partirent.

Le Sénat fut témoin des trois plus belles courses de chevaux, qui s'exécutèrent avec beaucoup d'ordre, de célérité, & même de bravoure de la part des petits écuyers qui montoient les chevaux. On distribua les prix aux vainqueurs, qui retournèrent au lieu de leur départ, le front couronné de fleurs, suivis du prix de leur victoire, portés en triomphe, & au milieu des acclamations du peuple, qui les regarde comme des prédestinés. Le Sénat retourna ensuite à l'hôtel-de-ville, dans le même ordre qu'il étoit venu; mais précédé de flambeaux, & voyant des deux côtés la rue illuminée d'une multitude prodigieuse de lampions dessinant des colonnes, des portiques, des pyramides, &c.

Le quatrième jour la Noblesse monta à cheval, comme la veille, mais vêtue d'habits tout différens; elle vint avec le Sénat, par la très-belle rue tracée au plan entre la lettre X & le nombre 16, rue qui conduit de la Cathédrale à la porte d'Aci. Là, sur un long siége semblable à celui que j'ai décrit ci-dessus, le Sénat se plaça entre ses drapeaux. Dans cette rue on rassemble devant le Sénat tous les giglis & tous les dons offerts à la Sainte, & le grand char qu'on lui offre. Ce char, ces cierges, ces giglis, cette noblesse à cheval, ces Sénateurs assis, formoient le plus superbe coup-d'œil.

Aux approches de la nuit la Noblesse vint reprendre le Sénat, & le conduisit à la place de la Cathédrale; la Noblesse fit le tour de la place; le Sénat descendit de son vaste carrosse, & s'assit encore sur un très-long banc, avec les Officiers de justice entre ses drapeaux. Tous les giglis les suivoient; on les rangea dans cette place. Près du Sénat on avoit mis la grosse, l'énorme torche que le Roi devoit offrir à la Sainte. Alors on commença la grande procession formée de tous les Ordres religieux du pays. Les Capucins, les Recolets, les Réformés, les Observantins, & autres moines; puis les Séminaristes, les Chanoines de la Collégiale, puis les Demi-Chanoines, puis les Vice-Chanoines, puis les vrais Chanoines, car il y en a de toute espèce.

Après eux venoient les giglis offerts par les corps de métiers: la nuit étoit déja très-obscure, & de toutes parts les illuminations ramenoient la clarté. Chaque pyramide étoit illuminée, & précédée de son Consul, & des maîtres du corps auquel elle appartenoit: quand elle passa devant le Sénat, elle le salua d'une salve de fusées volantes. Le char, magnifiquement illuminé, étoit traîné après ces pyramides: il étoit suivi du Corps de justice, qui l'étoit du Sénat, & du très-gros cierge qu'il alloit offrir à Sainte Agathe de la part du Roi.

Toute la ville alors se livre à une joie tumultueuse qui tient du délire. On entend de toutes parts retentir ces mots: *vive Sainte Agathe!* Point de sommeil pendant la nuit dans la ville. La grosse cloche de la Cathédrale sonne de demi-heure en demi-heure, & le canon tire d'heure en heure; & long-temps avant l'aube tout le monde remplit le parvis de l'église.

Le cinquième jour commence: au lever du soleil les portes de la Cathédrale s'ouvrent tout-à-coup, & l'intérieur paroît resplendissant de lumières. Le peuple pousse des cris de joie. On prend le buste de Sainte Agathe, on l'enlève de l'autel: on le porte sous un arc de triomphe, qu'on appelle la Bara. On place ce buste, qui est d'argent & de grandeur naturelle, sur la partie antérieure de cet arc: derrière lui sur la partie postérieure sont les reliques de la Sainte, son voile, sa main, son pied, un de ses tetons, un de ses bras, car on n'a pu retrouver tout son corps: ces restes vénérés sont renfermés dans une châsse d'argent, en forme de petite église gothique. Ce présent, m'a-t-on dit, est d'un des Princes François qui ont regné en Sicile. Le dôme qui couvre & le buste & cette châsse, est supporté par six colonnes d'ordre corinthien. Dix-huit lampes sont suspendues entre ces colonnes. Tout cet édifice est d'argent. Voyez à la procession ci-après.

Cet arc eſt poſé ſur un énorme brancard, que cent hommes enlèvent & mettent ſur leurs épaules. A peine franchit-il le ſeuil de l'égliſe, que des ſalves de boîtes redoublées eſſayent de ſe faire entendre au travers du bruyant tapage, des acclamations & des cris du peuple, dont les mouvemens & les tranſports immodérés expriment la joie la plus vive.

En ſortant de l'égliſe, marquée I au plan de Catane, la proceſſion paſſe par la porte de la Marine, marquée 16. Elle ſuit les murs de la ville, & elle ne quitte pas la route marquée 16, juſqu'à ce qu'elle arrive à une autre égliſe, qui eſt dans le même plan, entre les endroits indiqués ſous la lettre B & le numéro 16, où l'on voit une eſpèce d'arc. Cette proceſſion s'arrête deux fois avant cette ſtation. Là on dépoſe la Bara pour ſe repoſer, & tout le monde va dîner.

C'eſt ſur le quai, au bord de la mer, que la proceſſion ſe développe & ſe fait voir toute entière, c'eſt-là qu'il faut être pour en bien jouir.

Elle commence par toutes les groſſes & les petites torches, qui ſont portées par un nombre d'hommes proportionné à leur poids. Ces petites torches ſont arrangées ſur un tréteau fait exprès, qu'on appelle barette, & que pluſieurs hommes portent comme un brancard. Ces deux eſpèces de torches occupent un grand eſpace, parce que les artiſans des divers métiers ſe rangent chacun auprès de la leur, comme ſous un drapeau, & que beaucoup de gens ſe jettent entre elles en danſant en rond, en ſautant, en faiſant mille contorſions, & toujours en criant *vive Sainte Agathe*. Enſuite viennent les Sbirres ou Gardes des Officiers de juſtice, puis les Gardes de jour & de nuit. La Nobleſſe, le Sénat, l'Evêque, tous à cheval, s'avancent après eux. Les Religieux du couvent des Carmes, appelé de l'Indrizzo, marchent derrière eux, & ſont précédés d'une croix & d'une bannière magnifique. Les chandeliers marchent en confuſion devant une multitude de barettes portant de gros cierges. Des ſauteurs les ſuivent, & une multitudo d'hommes, au moyen d'une corde, traînent la bara ou la châſſe de Sainte Agathe, quoiqu'elle ſoit portée par cent hommes, dont cinquante ſont de chaque côté. Deux hommes marchant l'un devant l'autre, derrière la Bara, donnent, avec une ſonnette, le ſignal pour qu'on s'arrête ou qu'on ſe mette en marche tous à-la-fois. Voyez l'eſtampe.

Après le dîner, on vint reprendre la Sainte, on lui fit achever le tour de la ville, ſuivant toujours la route marquée 16 au plan; on la fit rentrer par la même porte par où elle étoit ſortie, & on la reporta à la Cathédrale, toujours ſuivie, toujours écartant la foule, toujours bénie, toujours applaudie & invoquée. Lorſque la bara fut entrée dans l'égliſe, on mit le buſte de la Sainte ſous un dais, & ſes reliques ſous un autre, & on porta l'un & l'autre, d'abord ſur l'autel, enſuite dans les niches où ils réſident ordinairement. Les cris du peuple & la bénédiction des Prêtres terminèrent la cérémonie.

Il ne faut pas oublier de dire qu'il y a à cette proceſſion beaucoup de Pénitens blancs, c'eſt-à-dire, d'hommes enveloppés dans un ſac blanc, qui ne permet pas de les reconnoître, & que beaucoup d'hommes très-impénitens s'affublent de même. Un bon nombre de femmes, de tout rang, ſe couvrent auſſi, ſous prétexte de pénitence & de modeſtie, de leur mante noire. C'eſt un grand voile qui les couvre entièrement de la tête aux pieds, à l'exception d'un ſeul œil, qui ſert à les conduire: de ſorte que ce voile noir les rend auſſi méconnoiſſables, que les hommes le ſont ſous leur ſac blanc.

Ainſi déguiſées, elles ſuivent la proceſſion; enſuite elles courent toute la ville, arrêtent tous les hommes qu'elles connoiſſent ou qu'elles feignent de connoître: citoyens ou étrangers, prêtres, moines, gens de toutes eſpèces, perſonne n'eſt excepté: elles leur demandent, & elles ſe font donner leur foire; c'eſt ordinairement des bonbons, ou quelqu'autre bagatelle. Les attaques des femmes, l'eſpèce de défenſe que font les hommes qui veulent deviner qui elles ſont, donnent lieu quelquefois à des combats d'eſprit qui ſont fort piquans. Cette plaiſanterie reſſemble aux intrigues des bals de l'Opéra à Paris; ces plaiſanteries ſous le voile de la religion, en amènent d'autres, qui en produiſent encore de plus vives; & j'ai vu à côté de moi, dans l'inſtant où paſſoit cette proceſſion, de jeunes femmes

qui se faisoient des caresses, qui s'enfonçoient la main dans la gorge, qui se baisoient, quoiqu'elles fussent environnées d'une foule de monde qui les pressoit de toutes parts. Au milieu de la joie publique & universellement répandue, tout témoignage de plaisir semble légitime, & ne se présente que comme une légère expression de gaieté ou d'amitié : j'ai été témoin de plusieurs scènes de ce genre. Mais dans quels pays les fêtes, les pélerinages, les assemblées religieuses n'ont-elles pas produit des abus ?

## *Seconde Fête de Sainte Agathe.*

Cette seconde fête se célèbre le 19 d'août : elle n'est pas, à beaucoup près, si belle que la première, & elle ne dure que deux jours.

Le soir du premier jour on illumine avec magnificence la façade du palais royal des Etudes, marqué 3 au plan de Catane. On avoit, lorsque je l'ai vue, élevé un arc de triomphe en face de ce palais, & on y avoit placé vingt-cinq musiciens.

On avoit fait autour de cet arc de triomphe une grande enceinte de siéges & de bancs, qui, remplis de spectateurs, formoient un coup-d'œil très-agréable. On y distinguoit beaucoup de Prêtres & de Religieux. Tous les carrosses de la ville y étoient rassemblés. On distribua au commencement de cette fête nocturne de petits livrets, qui contenoient ce qui devoit y être chanté. C'étoit une musique faite exprès pour la fête ; elle eut le plus grand succès. Ce même soir toute la ville fut illuminée avec une grande profusion de lampions. Les grandes rues 11, présentoient la perspective la plus agréable.

On avoit dressé un théâtre en l'honneur de Sainte Agathe dans la place ou le parvis de la Cathédrale, marqué V au plan. Il étoit tout près de l'église. On y avoit représenté avec des espèces de marionettes découpées & peintes un sujet tiré de la vie de Sainte Agathe. On avoit fait à ce théâtre une avenue de boutiques régulièrement décorées. Ces boutiques se prolongeoient tout autour de la place : elles étoient remplies de toutes sortes d'objets du genre le plus brillant, & dont la splendeur étoit encore augmentée par une illumination très-vive. Tout cet éclat ne permettoit guère de remarquer, que dans la décoration de cette jolie petite foire il y avoit un peu de mauvais goût. Une foule innombrable de spectateurs y affluoit de toutes parts, & se pressoit sans tumulte ; ce qui laissoit chacun jouir paisiblement & avec délice de ce brillant spectacle.

Le lendemain il y eut aussi grande illumination par toute la ville. La procession sortoit de la Cathédrale : toutes les confrairies y assistoient, chacune sous son drapeau : chaque confrère portoit une torche allumée, & selon la confrairie dont il étoit, il portoit un scapulaire pendu à son col, ou un cœur brodé en or ou en argent sur un morceau de carton, & attaché à la boutonnière de son habit. Après ces pénitens venoient, chacun sous sa bannière, les ordres religieux, à commencer par les Capucins. La Collégiale venoit après, accompagnée d'instrumens, puis les chanoines de la Cathédrale, puis enfin un célébrant, qui marchoit sous un dais qui portoit un ostensoir en forme de lentille, d'environ 5 à 6 pouces de diamètre, où l'on assuroit que reposoient les reliques de la Sainte. Derrière lui défiloit le Sénat, par trois de front. L'Evêque qui venoit ensuite, avoit à sa droite le Capitaine de justice, & distribuoit des bénédictions de tous côtés à la multitude. Les valets de pied du Sénat, en habits de livrées, fermoient la marche. Les carrosses de l'Evêque, des Sénateurs, de la Noblesse terminoient la procession.

Malgré la pompe de ce cortège, le peuple n'étoit pas transporté comme à la procession de la grande fête. Je remarquai avec beaucoup de surprise, que la vue des reliques n'émouvoit pas les cœurs, & ne causoit pas des démonstrations de foi aussi vives que la vue du buste d'argent. Il n'y avoit pas le moindre cri, pas le moindre *vive Sainte Agathe*, aucun de ces transports qui m'avoient tant édifié quelques mois auparavant. Les étrangers, qui étoient en grand nombre, avoient peine à se persuader qu'on célébrât la même Sainte. On auroit dit que les habitans de Catane avoient changé de Patronne.

Pl. 11



*Fête de la Moisson*

passant dans la Place de Porte d'Arc

## CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

[illegible]



# CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

*Fête de la Moiſſon. Frères Cordeliers quêteurs. Orphelines de Catane. Voyage dans l'intérieur de la Sicile. Vue extérieure & coupe d'une Etuve à Miſter Bianco. Bas-relief antique, & vue d'un Bain & de ſes dépendances. Bain pris pour le Temple d'Adrano. Coſtume de quelques femmes de Paterno & d'Aderno.*

APRÈS avoir fait connoître à mes lecteurs quelques uſages anciens & modernes de la ville de Catane, ſoit civils, ſoit religieux, je dois leur parler d'une coutume qui réunit les deux caractères.

## PLANCHE CENT CINQUANTE-UNIEME.

### *Fête de la Moiſſon.*

Dans les campagnes des environs de cette ville, les payſans célèbrent après la moiſſon, une eſpèce d'orgie, une fête populaire en action de graces de la bonne récolte qu'ils ont faite. Des jeunes gens ouvrent la marche en formant des danſes en rond : ils ſont ſuivis d'un homme monté ſur un âne, & battant du tambour : cinq à ſix hommes montés comme lui ſur ce tranquille animal, marchent ſur ſes pas en portant de longs bâtons, garnis de haut en bas de petites gerbes de bled; au milieu d'eux, un autre homme auſſi bien monté porte un grand étendart, qui flotte majeſtueuſement au gré du vent. Une jeune femme, vêtue de blanc, & aſſiſe ſur un âne, vient enſuite; elle eſt environnée d'hommes à pied qui portent ſur leurs têtes & dans leurs bras des gerbes de bled, & qui ſemblent lui en faire hommage. Toute la foule des habitans de la campagne ſuit ce cortège en jouant de divers inſtrumens.

Les gens les plus inſtruits de Catane m'ont aſſuré que cet uſage eſt très-ancien, qu'on n'en connoît pas l'origine; mais ils ne doutent pas qu'il ne ſoit le reſte des anciennes fêtes de Cérès, & que la jeune femme ne repréſente cette Déeſſe, à laquelle on offroit les moiſſons qu'on croyoit tenir de ſa bienveillance. Cette opinion eſt très-vraiſemblable. Ce peuple aime les fêtes, il eſt très-attaché à celles qu'il célèbre : Cérès étoit ſa première protectrice; en prenant de nouveaux Dieux, il a conſervé ſes anciens uſages, & ſans doute il a été plus ſage de laiſſer ces bonnes gens ſe promener ſur des ânes autour d'une jeune fille, ce qui ne fait de mal à perſonne, que d'employer des perſécutions pour les en empêcher.

S'il y a des abus dans cette fête, comme dans toutes celles que l'on célèbre en Sicile, en Italie, & dans tous les pays chauds. Le peuple tranſporté par la joie, attendri par la dévotion, confond facilement le ſpirituel avec le ſenſuel, & paſſe promptement de l'amour céleſte à des amours pro-

fânes, nous en ferons connoître quelques exemples, même dans des cérémonies purement chrétiennes; mais où n'arrive-t-il pas des chofes pareilles? Le climat feul apporte des différences.

# PLANCHE CENT CINQUANTE-DEUXIEME.

## *Cordelier quêteur. Orphelines de Catane.*

Quelque devot que foit un peuple, il eft bon d'entretenir fon zèle par quelque motif humain, de peur qu'il ne s'affoibliffe. Les Frères de S. François du premier inftitut ont perfuadé au peuple de Catane, que quiconque leur donneroit quatre grains (environ deux de nos fous) par mois, obtiendroit dix meffes que le couvent diroit après fa mort pour le repos de fon ame; que de plus il feroit porté en terre de la manière la plus magnifique, dans un habit de foie bleu-celefte, garni de blanc. Cet article eft très-attrayant en Sicile, où l'on enterre les morts à vifage découvert, & où on les porte fur un brancard tout habillés, comme s'ils n'étoient que malades. Ils ajoutèrent que ceux qui leur donneroient quatre fols, auroient, outre ces avantages, celui d'avoir dans leurs maladies un médecin gratis, de recevoir un tarin par jour, ou dix de nos fous auffitôt qu'ils auroient la fièvre, & d'obtenir de plus cent meffes après leur mort.

L'habit, le médecin & le tarin enchantèrent les efprits; hommes & femmes auffitôt de donner les quatre fous pour eux & pour leurs enfans. Les meffes ne manquent pas de fe dire, non en détail, les cent meffes vont toujours, mais pour toute la foule des morts. Le médecin eft plus difficile à obtenir. Quand on le demande, il eft occupé, il ne peut fuffire à la foule de ceux qui l'appellent: s'il fait une vifite, il affure que le malade n'a pas la fièvre, que la maladie n'eft qu'une indifpofition un peu forte, qui paffera bientôt: pendant ces délais le malade guérit; ou fi la maladie empire, le médecin quand il trouve tout défefpéré, déclare que la fièvre vient de prendre au malade, & les tarins ne font jamais payés, au plus tôt, que quatre jours avant la mort.

Cette invention rapporte environ trois cents de nos louis au couvent tous les ans, & peut-être autant au frère quêteur ou fermier de cette recette: car ces bons pères, pour n'être pas dupés par le receveur, lui ont abandonné tout le produit moyennant cette fomme; & c'eft ainfi qu'on fait ou qu'on doit faire dans tous les couvens où l'on quête.

Ce frère quêteur offre un charmant fpectacle à un étranger: quand il fait fa ronde, on le prendroit pour un receveur des gabelles. Il va de porte en porte avec un grand livre fur fon bras, un cornet d'encre dans fa main gauche, une plume fichée dans fon chapeau, une petite cloche dans fa main droite: ajoutez à cela le manteau de Cordelier, & vous aurez au naturel le portrait de cet homme, tel que je l'ai deffiné ci-deffus. Il s'arrête & fonne devant chaque maifon: valets, fervantes, pauvres femmes, vieux bons-hommes, petits enfans accourent autour de lui, & lui apportent leurs deux ou leurs quatre fous; il ouvre fon livre, prend leur argent, demande leur nom, & marque d'un tiret ceux qui ont payé; car le nom de tous ces tributaires eft infcrit foigneufement dans fon livre.

Ces frères ont fait quelque chofe de plus efficace pour entretenir le faint zèle qui leur fait apporter tant d'argent. Ils choififfent tous les ans au fort, le jour de la Conception, quatre perfonnes du nombre de celles qui leur donnent quatre fous par mois, & ils font préfent de la valeur de quelques louis à chacune de ces perfonnes favorifées du fort; par ce moyen ils attirent beaucoup de confrères.

Les Moines de ce couvent, devenus riches & par cette quête & par les aumônes qu'elle leur attire d'ailleurs, ne fe donnent pas la peine d'enterrer leurs abonnés: ils les font porter en terre par d'autres religieux de leur ordre d'un couvent bien moins riche, auquel ils donnent une légère rétribution.

Le frère quêteur affranchi de tous fes devoirs, fort quand il lui plaît, à toutes les heures du jour





*Frere Cordelier quêteur*

De vue et gravé par J. Houel

*Orfélines de Catane.*

& de la nuit, & ne revient que quand il veut à ce couvent, pour lequel il est censé qu'il veille sans cesse. La considération dont il jouit parmi le peuple, peut paroître bien étonnante.

## *Orphelines de Catane.*

Ces enfans orphelins, & abandonnés à la charité publique, sont dans l'usage d'aller deux fois par semaine quêter quelques aumônes dans les bonnes maisons de Catane.

Lorsque Madame la Comtesse de Tessé passa par cette ville, ces pauvres filles ne manquèrent pas de venir mendier dans l'anti-chambre de la grande Dame Françoise qui venoit d'arriver: c'est là que je les vis. Le groupe que leur assemblage me présenta me parut très-pittoresque : les plus petites étoient à visage découvert; mais plus elles avancent en âge, plus elles s'enveloppent la tête dans leur mante bleue. Cette variété, les deux ecclésiastiques qui les conduisoient, la bannière de la Vierge sous laquelle elles marchent, & que portoit le plus jeune de ces deux frères : la Vierge représentée sur cette bannière, & couvrant de son large manteau une multitude d'enfans; l'attendrissement que cause le spectacle de tant de jeunes filles prédestinées à une vie malheureuse ou du moins pénible, tout cet ensemble me toucha; je pris mon crayon, & je les dessinai : heureux si mon lecteur partage le sentiment que j'éprouvai!

La ville de Catane augmente de population tous les jours, & le dernier tremblement de terre qui a renversé Messine, a dû vraisemblablement l'accroître encore. Du temps que j'y étois, en 1778, on m'assuroit qu'elle étoit de vingt-quatre mille ames. Ses principaux usages sont les mêmes que ceux des autres villes de la Sicile; les habits des femmes n'ont rien de particulier.

## *Histoire de Catane.*

La fondation de Catane remonte à une très-haute antiquité. Strabon & Thucydide l'attribuent aux citoyens de Chalcis. Théoclès & quelques citoyens de cette ville, dit ce dernier auteur, partirent de l'isle de Naxe sept ans après la fondation de Syracuse; ils vinrent en Sicile, & y bâtirent les villes de Leontium & de Catane, après avoir chassé de ces bords les Sicules par la force des armes. Ceux qui fondèrent Catane prirent Evarchus pour chef de leur colonie.

Eusèbe dans sa Chronologie place cette émigration dans l'année qu'il croit être la 3446^e^ depuis la création du monde; mais je crois qu'on ne sait pas d'une manière bien précise combien il s'est écoulé d'années depuis que le monde existe : quoique ce nombre se trouve fixé dans tant de livres qui ne s'accordent point entr'eux.

Cluvier corrige Eusèbe, & prétend que cette ville fut fondée précisément la 3462^e^ année de la création, ce qui ne nous paroît bas beaucoup plus certain : il assure qu'elle fut fondée cette année là, parce qu'elle le fut la première année de la 13^e^ Olympiade, 728 ans avant la naissance de Jésus-Christ, & 456 ans après la guerre de Troye. Mais a-t-on des époques bien certaines de tous ces événemens, & est-on bien assuré de l'année du monde à laquelle ils se rapportent?

D'autres auteurs, beaucoup moins anciens que Strabon, & presque aussi modernes que Cluvier, tels que Bochart & Carrera, disent que la ville de Catane existoit avant l'arrivée des habitans de Chalcis; & il y a quelque apparence, puisque Thucydide assure que la Colonie de l'isle de Naxe en chassa les Sicules. Bochart prétend qu'elle avoit été fondée par les Phéniciens, ces premiers navigateurs qui portèrent leurs colonies sur presque toutes les côtes de la Méditerranée. Il paroît que la situation de Catane au bord de la mer, & avec un bon port, n'étoit pas faite pour être négligée par eux.

Catane devint dans la suite une des principales villes de la Sicile : elle fut divisée en quatre quartiers, qui lui firent donner le nom de Tetrapolis, de πετρα & de πολις, c'est-à-dire, quatre villes.

Le plus considérable de ces quartiers s'appeloit Ætnapolis, ou la ville de l'Etna, nom qu'il prenoit de sa situation : le second s'appeloit Δημητηρ, ou Cérès, à cause d'un fameux temple dédié à cette Déesse. On en voit encore les débris dans le quartier qu'on appelle aujourd'hui *le Balouard degl' Infetti.*

Le troisième quartier s'appeloit *Luna*, parce qu'il renfermoit le temple de Diane. Il contenoit aussi dans son enceinte une grande place où l'on tenoit toutes les semaines une foire, appelée foire du lundi; elle subsiste encore aujourd'hui ; mais elle ne se tient peut-être pas à la même place.

Le quatrième quartier s'appeloit *Litoralis*, de sa situation au bord de la mer. Les quatre quartiers réunis s'appeloient Catane.

Cette ville fut la patrie du célèbre législateur Charondas.

Hiéron, tyran de Syracuse, prit Catane, chassa ses habitans, & ne l'appela qu'Etna : il mourut deux ans après. Ses anciens citoyens, qu'on avoit envoyés à Leontium, reprirent leur ville, en chassèrent les Léontins qu'y avoit envoyés Hiéron, renversèrent le tombeau de ce tyran, & rendirent à leur ville le nom de Catane.

La ville de Catane passa au pouvoir des Romains, ainsi que toutes les autres villes de Sicile, à la fin de la première guerre punique, lorsque la Sicile devint une des provinces de l'Empire Romain.

Les Goths s'en étoient emparés lorsqu'ils se répandirent en Italie & en Sicile : Bélisaire la leur enleva sous le règne de Justinien, au pouvoir duquel il la fit repasser.

Les Sarrazins ne s'emparèrent de Catane, que lorsque Abulassanus gouvernoit la Sicile pour les Caliphes, vers l'année 969.

Pendant la guerre que les Normands firent aux Sarrazins en Sicile, la ville de Catane fut tantôt du côté de ceux-ci, tantôt du côté de ceux-là; mais enfin vers la fin du onzième siècle, elle passa sans retour au pouvoir des Normands. Voyez Fazello, dans ses Décades.

J'ai demeuré à Catane environ six mois en différens voyages que j'y ai faits. Après avoir tout examiné avec le plus grand soin, j'en partis pour pénétrer dans l'intérieur de la Sicile.

A trois milles ou environ de Catane, on voit sur les monts Pô & Cardillo beaucoup de ruines de différentes grandeurs & caractères, plus ou moins conservées, entre lesquelles on remarque un tombeau triangulaire & une tour renversée, qui ne m'ont pas paru dignes d'être dessinés.

Après avoir passé le village de Mister Bianco, nom dérivé de Monastero Bianco, par lequel on désigne le couvent des Moines blancs qui y sont, après avoir, dis-je, passé ce village, & s'être approché d'un autre lieu appelé Herba Bianca, où est la dernière monticule de basalte dont nous avons parlé, on trouve une étuve antique.

## PLANCHE CENT CINQUANTE-TROISIEME.

### *Vue extérieure & coupe d'une Etuve & d'un Bain antique.*

Je ne présente ici de ce reste de bâtiment, que la partie qui peut nous completter l'idée que l'on doit avoir de ce genre de construction ; afin que si jamais nos usages se rapprochoient des usages antiques, on trouvât dans cet ouvrage tout ce qu'il seroit nécessaire de connoître pour construire des édifices à-peu-près semblables, en y apportant les modifications que l'on croiroit utiles.

J'ai




Vue Exterieure d'une Etuve antique.


Dessiné et gravé par J. Houel

Coupe de l'Etuve antique ci-dessus.



J'ai remarqué qu'à l'extérieur, fig. 1, il y a un aqueduc rampant, qui apportoit l'eau à ce bain. Elle venoit d'un aqueduc semblable à celui que j'ai décrit en parlant de Licodia, Pl. CXXX. Celui-ci passe à côté du grand chemin de Paterno à Catane.

On remarque à l'extérieur de ce bain des pierres saillantes & percées; il est évident qu'elles servoient à placer des morceaux de bois perpendiculaires pour tendre des bannes au dessus de la partie supérieure de ce bain A, qui paroît avoir été sans toit. J'ai observé qu'il y avoit des cuves quarrées dans lesquelles il étoit possible qu'on se baignât en plein air. On jouissoit ainsi de l'aspect de la plus belle campagne : l'Etna, comme on le voit dans le lointain de cette estampe, en fait un bel ornement.

B est une espèce de petit réduit où l'on faisoit du feu au dessous de l'arcade C, ainsi qu'on le voit à la coupe, fig. 2. L'ouverture C est la même que l'arcade C ci-dessus désignée. L'endroit marqué E est le lieu où se faisoit le feu. Sa chaleur se répandoit entre ces petites colonnes, & dans toute l'étendue des chambres qui étoient contiguës, & qui se communiquoient : la chaleur, s'étendant partout sous le plancher F, montoit dans tous les tuyaux posés contre les murs : ces tuyaux placés à côté les uns des autres, & passant au travers du plancher F, entouroient la chambre & y concentroient la chaleur de toutes parts.

On avoit le degré de chaleur qu'on desiroit, en ouvrant ou en fermant les soupapes qui étoient à la voûte; & il y avoit des chambres plus ou moins chaudes, comme je l'ai déja dit, selon que ces chambres étoient plus ou moins éloignées du foyer principal.

G, lieu où se faisoit le feu. H, aqueduc qui passoit à l'extérieur, & qui distribuoit de l'eau dans toute l'étendue de ce bâtiment. I, pierres saillantes qui recevoient les antes avec lesquelles on tendoit les bannes sur les terrasses pratiquées au dessus de ce bain. Voyez L.

Cet édifice avoit de l'étendue : il a des cours où sans doute on verroit quelques objets dignes de remarque, s'il étoit possible d'y pénétrer; je ne pus y faire faire le déblai des terres qui les remplissent.

Les appartemens qui composent les corps de logis dont les cours sont entourées, ne sont formés que de petites chambres.

J'ai placé dans cette coupe quelques figures, pour faire connoître la chaussure dont on faisoit usage dans ces sortes d'étuves, pour marcher sans s'incommoder sur un plancher presque brûlant.

De ces bains qui sont à Herba-Bianca, je vins jusqu'à Paterno sans rien rencontrer qui méritât qu'on en fît mention.

## *De Paterno.*

Paterno est situé à douze milles de Catane : on apperçoit de tous côtés des traces d'édifices qui ont été détruits. Cet amas de ruines ne peut manquer de faire appercevoir que ce lieu a été rempli de beaux édifices, & que par conséquent il a été considérable. Une maison voisine de l'hôpital a encore une très-belle portion de plancher en mosaïque; il est du meilleur goût & de la plus belle exécution. Dans un lieu appelé aujourd'hui *del Crucifisso*, on voit de charmans restes d'un bain formé de trois niches & d'un pavage à compartimens, qui décèle de la magnificence.

Il y a un peu plus au nord, dans un lieu appelé *Bella Courtina*, un reste de petit édifice voûté en coupole où est une chambre ronde, accompagnée de quatre chambres qui forment une croix. C'étoit encore un bain : on voit plusieurs des canaux qui lui apportoient de l'eau de très-loin. C'est un ouvrage Romain d'assez bonne construction.

# PLANCHE CENT CINQUANTE-QUATRIEME.

## *Bas-relief antique. Vue des canaux qui apportoient de l'eau au Bain de Bella Courtina.*

De chaque côté de cet édifice, que je confidère comme un bain, on voit s'étendre un mur fort au loin : il partageoit, ou plutôt il fervoit de limites à quelque terrain. On voit autour une quantité de canaux qui apportoient autrefois de l'eau dans ce bain. Les endroits marqués A, B, C, C, font de grandes cuves. F eft une portion toute entière d'un aqueduc. G eft une cuve ronde, autour de laquelle le canal tourne quarrément. J'ai deffiné des chiens buvant dans ces canaux, afin de faire difcerner au premier coup-d'œil que l'eau paffe dans cet endroit.

H offre une partie circulaire. I eft une cuve ronde qu'on voit tout auprès. L paroît être un puits, & n'étoit peut-être auffi qu'une cuve ronde. Auffi n'ai-je pas pu deviner à quel ufage fervoient les caves qu'on a pratiquées à cette place.

Si ce n'étoit les briques rondes ufitées dans toutes les étuves antiques, je n'aurois pas hazardé de donner le nom de bain à cet édifice, à caufe de ces cuves quarrées & rondes. J'aurois penfé que ce lieu étoit peut-être l'atelier de quelque manufacture : mais la petiteffe & la régularité de cet édifice, & les attributs de bains & d'étuves que j'ai vus, m'ont déterminé à lui donner le nom de bain, & je perfifte à le croire tel après un mûr examen. Cependant il feroit poffible que ce petit édifice eût été un bain, & que les cuves A, B, C, D euffent appartenu à une manufacture voifine.

J'ai déja dit que ce lieu eft au pied de l'Etna, au nord de Paterno, & qu'il a une très-grande abondance d'eau, dont les propriétés font très-favorables à la teinture : elles contiennent beaucoup d'alun & de foufre. On voit de tous côtés des reftes d'édifices. S'ils ne préfentent pas un grand caractère, ils ont quelquefois des formes fingulières, qui ont pu appartenir à des manufactures.

Dans les environs de ce lieu, mais près de Paterno, il y a une ruine qu'on appelle la Trigona : ce n'eft qu'un refte de quelque Eglife gothique. Il y a non loin une tour quarrée qui n'eft pas moins gothique. Vers le vieux pont du Symerte eft une chapelle de S. Marc, du même genre d'architecture. Les curieux du pays l'eftiment beaucoup, mais je n'ai pu me déterminer à en faire cas. On voit auffi des reftes du pont du Simette : il a dû être conftruit après la deftruction de celui de Centorbi : il a été remplacé par un bac.

Toutes les antiquités qu'on trouve à Paterno & aux environs, ne font que les reftes des fauxbourgs de l'antique ville d'Ineffa, qui d'abord avoit reçu le nom d'Atneofia, & qu'on avoit furnommée Hybla : ce que je conjecture d'après une infcription dont j'ai pris copie, & qui a été découverte dans fes environs. Je trouve que Cluvier penfoit auffi que la ville d'Ineffa avoit été furnommée Hybla Major ; aujourd'hui on l'appelle *la Civita.*

Paterno n'eft qu'un quartier revivifié. J'ai été conduit fur le véritable fol d'Ineffa, on n'y voit que les pitoyables reftes de fes débris ; les éruptions de l'Etna ont tout détruit, tout envahi, tout englouti.

En continuant ma route vers le midi, j'arrivai à Préfalaci, où il n'y a plus qu'une métairie : les débris qu'on y voit encore, annoncent que ce lieu a eu jadis de grands édifices. Il y en a un de forme ronde ; fa conftruction, qui ne reffemble ni à celle des Grecs, ni à celle des Romains, m'a fait conjecturer que cet édifice étoit des anciens Sicaniens, peuples qui ont habité la Sicile avant les Grecs.

Les murs de cette grande rotonde étoient formés de grandes pierres minces, pofées de champ l'une contre l'autre ; & par leurs deux épaiffeurs, elles donnent celle du mur. A l'extrémité de ces deux pierres

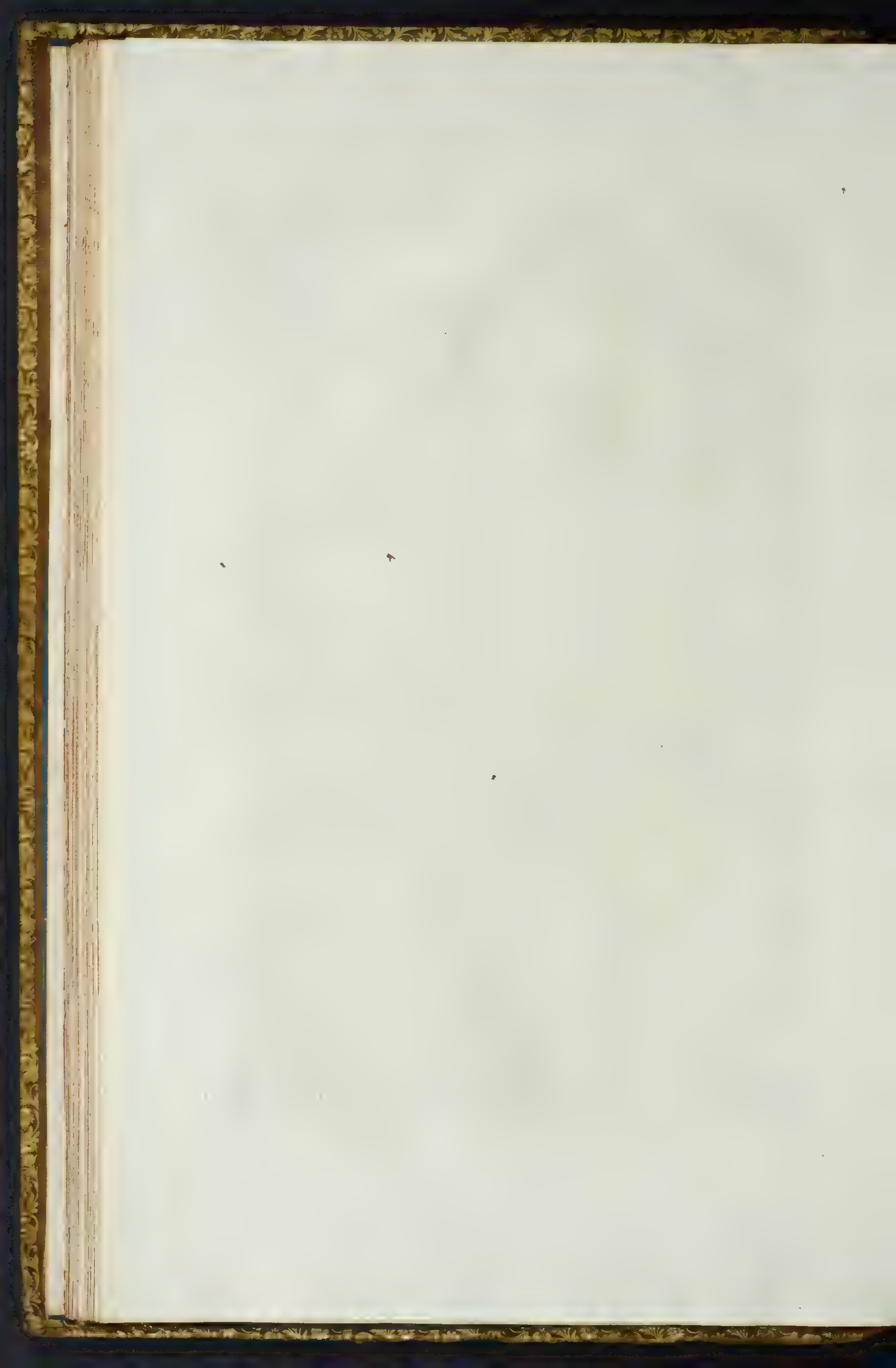


Pl. CLIV.



Bas-relief antique.

Vue des Canaux qui apportoient de l'eau au Bain de Bella Courtina.



de même grandeur, il y en a une autre qui par sa longueur fait toute l'épaisseur de ce mur, & qui assure la jonction de celles qui sont adossées l'une à l'autre. Cette manière de construire est très-ancienne.

Il y a des tronçons de colonnes qui sont enterrés, d'autres qui sont coupés au niveau de la terre. J'ai vu différentes pierres grandes, belles, bien taillées, & disposées çà & là, & des moulins de pierres de lave de la forme de ceux qu'on fait aujourd'hui pour moudre le café. Près de ce lieu il y a de belles sources.

Je me suis trouvé à Paterno dans différentes saisons; j'y ai vu célébrer la fête de la Patronne du pays, la fameuse Sainte Barbe. Ce sont à-peu-près les mêmes cérémonies & les mêmes divertissemens que ceux de Catane, mais dans la même proportion qu'il y a entre ces deux villes.

La veille, aux premières vêpres, on sort de l'Eglise les reliques & la figure de la Sainte toute en argent. Les habitans en sont si amoureux, que ne sachant comment exprimer la beauté qu'ils lui trouvent, ils disent dans leur transport, qu'elle est belle comme une Dame vêtue à la françoise. Honneur soit à nos modes qui ont rendu nos femmes si célèbres jusques dans les moindres villes de l'Europe! L'arc de triomphe sous lequel elle est placée est en argent, & porté par quarante hommes. Vingt ou trente autres marchent devant elle en sautant & en appelant la Sainte par tous les noms les plus doux & les plus tendres. Puis viennent aussi de gros cierges portés par la confrairie des Jardiniers & par celle des Pêcheurs, &c.

Les femmes forment ensuite une espèce de mascarade. D'abord c'étoit par dévotion; elles revêtoient l'habit de pénitentes, avec un vaste capuchon qui enveloppoit toute la tête, & au travers duquel on ne voyoit que par deux trous pratiqués vis-à-vis des yeux; mais cet habit n'est plus aujourd'hui qu'une mante blanche, bordée d'une large dentelle, qui descend jusqu'à un pied près du bas du jupon, pour en faire voir la belle & fine étoffe. La tête est soigneusement enveloppée, afin que les yeux puissent voir sans que le visage soit vu: ainsi cachées, elles se mettent ensemble trois ou quatre amies, courent les rues, arrêtent & agacent tous les hommes qu'elles connoissent, en exigent, sous le nom de foire, toutes les bagatelles qui leur font plaisir, & jouissent ce jour-là d'une très-grande liberté. Voyez groupe 1 & 2, Pl. CLVI, & après.

On ne manque pas de faire aussi à Paterno dans cette occasion des courses de chevaux chaque jour, car cette fête en dure quatre. Le premier jour on ne porte en procession que les reliques de la Sainte: le second, on porte sa figure & ses reliques: le troisième, on expose cette figure sur l'autel à la vénération du peuple; & le quatrième, on ne fait plus que quelques petits actes de dévotion.

Les Pêcheurs forment à Paterno un corps considérable. La pêche se fait dans le fleuve Simette. Ce qui est digne de remarque, c'est la quantité d'anguilles que produit ce fleuve; on ne peut consommer dans le pays & dans les environs toutes celles qu'on y pêche, on les sale, & on les exporte en barils dans les pays étrangers.

Ces anguilles sont si estimées, que tout Sicilien qui passe par cette ville, ne manque pas de s'en pourvoir pour en faire des présens dans son pays: elles sont si bonnes, si tendres, si fondantes, qu'on ne dit pas manger une anguille, mais boire une anguille: on ne connoît rien de plus délicat.

En suivant la route d'Aderno, je m'élevai un peu sur la base de l'Etna. En approchant de cette ville, on voit encore sur la droite & sur la gauche des restes de cette croûte calcaire qui étoit formée par les dépôts de la mer, dont j'ai parlé dans la théorie de l'Etna.

## *D'Aderno.*

Le premier objet qui me frappa en arrivant, ce font les magnifiques reftes des murs de la ville antique ; c'eft un chef-d'œuvre en ce genre.

Ils font conftruits en belles pierres de lave, taillées avec une perfection très-rare : ces murs ont huit pieds d'épaiffeur, & les pierres qui rempliffent cette épaiffeur font auffi-bien taillées que celles des faces. Cette perfection dans la taille ajoutoit à la dureté naturelle, & donnoit à ces murs une folidité à laquelle rien n'eft comparable, auffi n'ont-ils pas été détruits par le temps ; il ne leur manque que les pierres qu'on en a tirées, comme d'une carrière, pour bâtir d'autres édifices. L'avantage de trouver d'auffi beaux matériaux, étoit un grand attrait qui engageoit à les enlever. Ces murs font flanqués d'efpace en efpace par de groffes tours quarrées : les parties fupérieures de ces tours font tombées, ce qui les fait reffembler à des baftions : l'extérieur en eft affez bien confervé.

En paffant dans un endroit fitué au milieu de la ville, où l'on croit qu'il y a eu jadis un temple de Jupiter, on me fit remarquer un lieu où l'on a trouvé un tronc antique de pierre de lave : il a été tranfporté, & il eft dépofé aujourd'hui dans le vieux château. Je l'ai vu, il eft de forme conique ; la bafe a dix-huit pouces de face, & dix pouces de haut. On a creufé au milieu de la furface fupérieure de cette bafe une cavité d'un pouce de profondeur. Cette cavité eft circulaire ; fon diamètre eft de quinze pouces : au milieu de cette cavité on en a creufé une autre plus profonde, & d'une forme telle qu'elle pourroit être le moule d'un globe. A chacun des quatre angles du quarré qui contient la première cavité, il y a un trou ; ils ont été faits pour recevoir des barres qui uniffoient la partie fupérieure à fa bafe.

La partie fupérieure de ce tronc eft parfaitement bien adaptée à cette bafe. Elle entre à feuillure dans la première cavité, & elle oppofe à la feconde cavité ronde, qui forme une efpèce de baffin, un vide conique, comme le moule d'un pain de fucre, qui répond parfaitement à la forme qu'on lui a donnée extérieurement. Il y a à fon fommet une fente longue & étroite par où paffoit l'argent que l'on gliffoit dans ce tronc. On y a trouvé quelques pièces de monnoie de bronze.

A deux milles d'Aderno, dans le fief de Policello, on voit une infcription rapportée dans Roc Pirro ; elle eft gravée fur une pierre de lave noire, en caractères Syriaques, que cet Auteur traduit ainfi :

*Hic eft cafus necis Albaguzzari regis Sarracenorum.*

Dans une campagne voifine du Couvent des Capucins, j'ai vu un tombeau fait fous le Bas-Empire : quand on le voit de loin, on le prend pour une petite maifon, dont un pignon & quelques murs font abattus.

De cette plaine, je paffai dans la terre du Chanoine Ciancio : elle renferme plufieurs ruines enveloppées d'arbres & d'arbuftes. J'y ai remarqué deux reftes de tombeaux voifins l'un de l'autre, prefque enfevelis dans les brouffailles, & d'un abord très-difficile. Ils ne nous apprennent rien de particulier. Il n'y a pas d'infcription ; du moins j'en ai cherché en vain. Je n'en fais mention que pour éviter le reproche de n'en avoir point parlé ; car dans tout ouvrage, tandis que l'homme du monde ne veut qu'effleurer toutes les connoiffances, & fe plaint qu'on lui dit trop, l'homme ftudieux fe plaint qu'on n'approfondit pas fon fujet, & trouve toujours qu'on n'entre point dans affez de détails.

# PLANCHE CENT CINQUANTE-CINQUIEME.

## *Bain antique.*

Près de là, dans le champ même du Chanoine Ciancio, il exifte une maffe d'une conftruction affez

Pl. CLI



*Bain antique*

*d'Aderno.*



importante, & assez singulière pour se faire remarquer. L'ignorance des prétendus antiquaires du pays, la vanité patriotique, la légèreté avec laquelle la plupart des voyageurs examinent ce qu'ils voient, l'ont fait regarder comme les restes du fameux temple d'Adrano, si célèbre par des traits plus merveilleux que vraisemblables. Les dessinateurs du Voyage de l'Italie & de la Grande Grèce, n'ont pas manqué d'embrasser cette brillante fiction. Ils ont pris des murs dégradés & enveloppés de lierres très-touffus qui ont poussé sur ces débris, pour les ruines de ce temple. Mais s'ils se fussent donné la peine de franchir un amas de petites pierres, & il ne falloit pour les traverser que suivre l'exemple des animaux que j'ai placés dans cette estampe, ces dessinateurs auroient vu la face principale de ce reste d'édifice; alors ils auroient conçu qu'un si petit monument ne pouvoit être un temple ; que tous les temples des anciens étant au moins de pierres de taille, & cet édifice étant de briques & de moilons de lave, ce ne pouvoit être là le temple d'Adrano, ce temple si vanté. Ils auroient jugé comme moi, que ce n'étoit qu'un bain, & même un bain de la basse-antiquité, du temps où la Sicile & l'Empire Romain avoient perdu leurs grands artistes.

On en sera convaincu par la construction, que j'ai fidellement imitée dans toutes ses parties, & ces Messieurs auroient vu, avec un examen un peu sévère, qu'une construction si médiocre ne pouvoit pas être d'un âge aussi ancien : elle étoit incapable de subsister aussi long-temps. Une telle manière de bâtir, un plan de cette espèce, ne convient point à un grand édifice ; mais quand on voit qu'à six pieds de là, dans un canal de maçonnerie, il y a un ruisseau d'à-peu-près un pied de très-belle eau, on ne peut s'empêcher de croire que ce lieu n'étoit qu'un bain : je lui en ai trouvé la forme, l'étendue & la position.

J'ai mis dans cette estampe le plan que j'ai tracé de ce morceau de basse antiquité, afin d'en donner une idée complette & juste, & d'achever de détruire le préjugé qui en fait le temple d'Adrano ; temple qui sans doute avoit beaucoup plus de quarante-trois pieds de long, & sur-tout beaucoup plus de quatorze pieds de large dans son intérieur, & dont il est vraisemblable que les extrémités n'étoient point circulaires, telles que le sont celles-ci.

Habitué à représenter fidellement les objets que je mets sous les yeux de mes lecteurs, je n'ai pas voulu obmettre la figure que j'ai vue dans cette espèce de passage lorsque je l'ai dessiné. Ce laboureur qui dirige une charue, c'étoit le Chanoine Sancio lui-même. Il s'amusoit à labourer son champ, il se faisoit un plaisir de cet exercice, qui nous paroît si pénible. Son breviaire étoit posé sur une pierre au pied d'un arbre, il traçoit quelques sillons, & pour se reposer il en lisoit quelques pages ; il reprenoit ensuite sa charue, & revenoit lire : moi j'étois aussi dans le même champ, & je dessinois. Je me disois quelquefois, Cincinnatus & d'autres Consuls Romains labouroient ainsi leurs champs.

Cette ville d'Aderno, qu'on appeloit jadis Adranum, étoit bâtie au pied du mont Etna. Diodore dit qu'elle fut fondée par Denis le Tyran. Cela peut être, mais son temple consacré au dieu Adrano, étoit beaucoup plus ancien ; & il y a beaucoup plus d'apparence que les dévots & les peuples, en se rassemblant autour du temple, ont insensiblement établi une ville, qu'il ne l'est de croire que ce tyran en ait jeté les fondemens, à moins qu'il n'ait voulu faire de ce lieu une citadelle. Ce dieu Adrano avoit, selon Elien, liv. XI, chap. 20 de son Traité des Animaux, mille chiens qui lui étoient voués. Ces mille chiens, doués d'intelligence, caressoient les gens de bien qui venoient le jour visiter son temple ; à la nuit ils les reconduisoient chez eux. Mais lorsqu'un brigand ou un malfaiteur s'en approchoit, ces chiens sautoient sur lui, & le déchiroient impitoyablement. Qu'on juge après cela si Denis le Tyran choisit ce lieu pour y fonder une ville. Il n'eût jamais sorti de ce temple.

# PLANCHE CENT CINQUANTE-SIXIEME.

## *Habit des femmes d'Aderno.*

J'avois logé chez des Capucins à Paterno : je logeai ici chez des Récolets. Ils me reçurent à l'invitation d'un Religieux que je rencontrai en arrivant à Aderno ; il me reconnut pour m'avoir vu dans un autre Couvent de son Ordre. Ce procédé ressembloit à l'hospitalité des anciens, où les citoyens alloient aux portes de leur ville, & prioient les étrangers de venir demeurer chez eux.

Le lendemain dimanche je fus à la messe de ces bons Religieux : je vis des figures ajustées de la manière la plus étrange, & qui couroient du maître-autel aux petits autels des chapelles faire de profondes génuflexions & de courtes prières. Etonné de leur habillement & de leurs courses perpétuelles, je crus d'abord que c'étoient quelques infortunées; car malgré la singularité de leur ajustement je les reconnus pour femmes, quoique leur habit me donnât quelque doute; je crus, dis-je, d'abord que je voyois quelques malheureuses qui cherchoient à expier d'énormes péchés, revêtues en pénitentes, & s'adressant à tous les Saints pour en trouver un favorable : j'appris que c'étoit une dévotion fort ordinaire, parce que ces bonnes femmes sont persuadées que plus on prie de Saints en un moment, plus on gagne d'indulgence & de secours. Voyez groupe 3 & 4, Pl. CLVI.

J'appris encore que cet habit, qui me paroissoit fait pour la pénitence, n'étoit que le palandrano, le manteau à coqueluchon de leur mari, dont ces femmes se revêtoient pour aller à la messe, parce que le mari & la femme, chez qui tout doit être commun, comme on sait, n'ont qu'un habit pour eux deux; celui qui reste, le prête à celui qui sort, & le dimanche ils se le prêtent alternativement pour aller à la messe.

Tandis que je m'occupois à regarder ces femmes, j'en apperçus d'autres affublées d'un drap blanc, dont le bout étoit attaché & passé par derrière en dedans de la ceinture, & le reste pendoit jusqu'au bas de leur jupon & remontoit sur leur tête. Voyez fig. 5, où l'on remarque les angles du bas de ce drap revenant pardevant, & attaché à la partie pliée & pendante, afin que le vent ne l'enlève pas. Ces femmes vont habillées ainsi à l'Eglise & à leurs affaires, qui ne sont pas considérables, car ce peuple pauvre, sans desirs, privé de tout & ne connoissant rien, n'aime que le plaisir de ne rien faire, *il caro far niente*, comme disent les Italiens; & personne d'entre eux ne sortiroit de sa cabanne, sans la nécessité d'aller à la messe, & de chercher des alimens. Avec ce drap, ou ce palandrano, les femmes ont communément les pieds nuds : elles se passent de souliers comme de robe; la même raison les y oblige, & cette raison est l'impérieuse misère.

On m'a conté que sous le gouvernement de ses Barons, il y a quelques siècles, la Sicile fut si misérable, que dans plusieurs endroits, & particulièrement à Aderno, le peuple n'avoit pas de quoi couvrir sa nudité; les femmes, par pudeur, n'osoient plus aller à l'Eglise. Une femme sensible devint Baronne d'Aderno dans ces circonstances, & ne pouvant vêtir ces infortunées, elle leur fit dire, & elle fit publier un Edit, qui déclaroit que toute femme qui sortiroit de chez elle enveloppée dans le drap de son lit, seroit fort décemment habillée; que la Reine Blanche, mère de S. Louis, n'étoit pas autrement vêtue; & que pour leur ôter tout scrupule, elle se revêtiroit elle-même de son drap; que dorénavant elle iroit dans cet habillement à la messe & à la procession les jours de fêtes. Elle fit ce qu'elle disoit, & toutes les femmes de sa Baronnie se hâtèrent de l'imiter. Je n'ai pas besoin de dire que c'est une fable : que toute personne qui tombe dans la misère, vend ses draps avant sa culotte ou sa jupe, & qu'un peuple pauvre couche fort bien sans linge sur la paille.

Il y a une autre sorte d'habit que l'on porte à Aderno, & plus souvent encore à Paterno; c'est une jupe, un vrai cotillon que les femmes mettent sur leur tête, mais dans un sens opposé à celui qu'elles attachent à leur ceinture. Ce jupon est bleu, & le bas en est terminé par une large bordure jaune. Voy. la fig. de la Pl.

Ces vêtemens ne sont portés que par les femmes qui ne sont pas assez riches pour avoir la manteline de laine fine & blanche, qui ne couvre que les bras & la tête, avec la grande mante noire qui couvre de la tête aux pieds, & que j'ai décrite Chap. I, Pl. III.



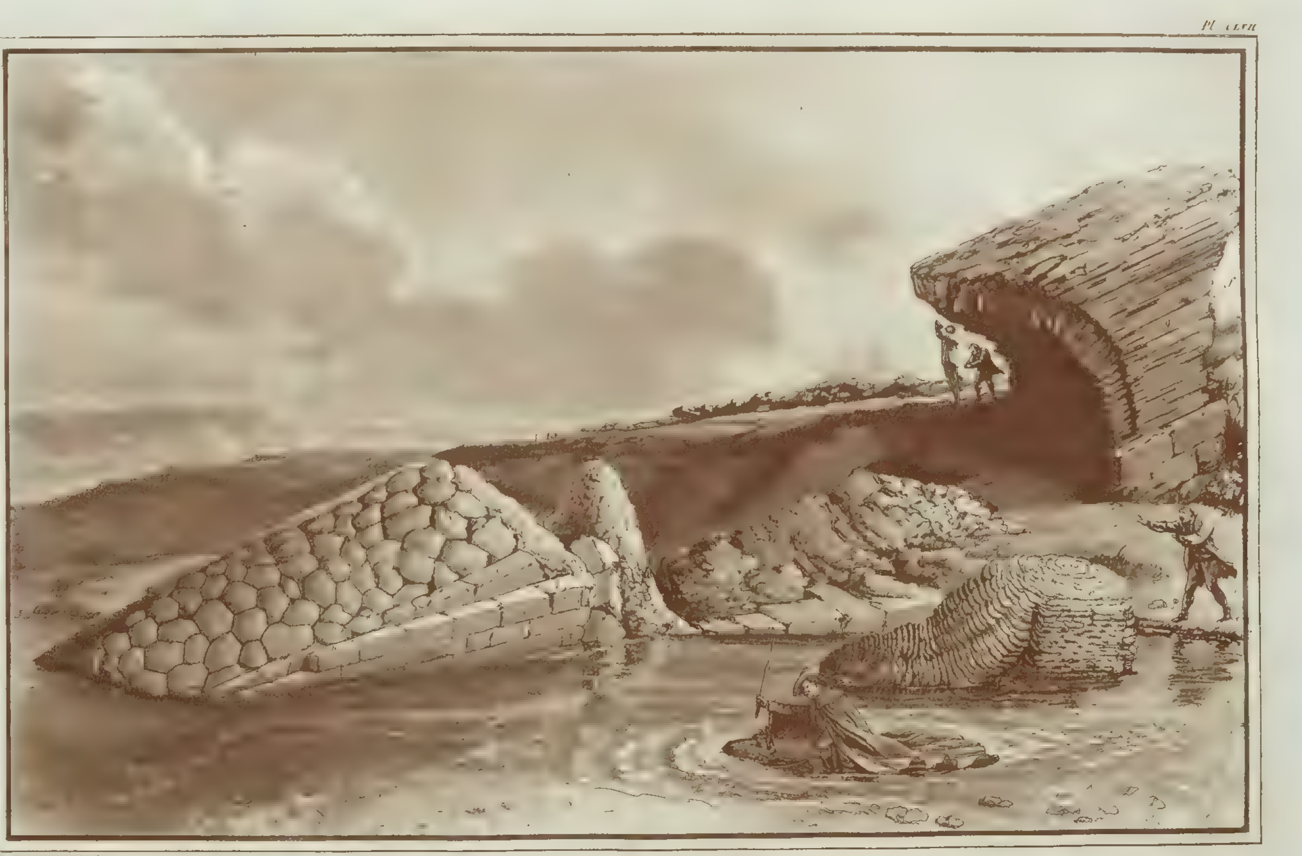
Pl. CLXI



Manière de s'habiller de quelques femmes,

Groupe 1 et 2 celles de Paterno, 3 et 4 celles d'Aderno. la Fig. 5 est l'homme vetu du Salmarco très commun en Sicile.

Pl. LVII



Vue du Pont de Centuripe,

du coté du Nord



# CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

## *Départ d'Aderno. Pont de Centuripi. Plan de cette ville. Edifice appelé la Dogana. Urne cinéraire. Plan & coupe d'une Ecurie antique. Montagne de Iudica. Très-beau reſte d'un édifice hydraulique.*

ADERNO eſt du nombre de ces villes modernes qui ont été bâties aux dépens des édifices antiques des villes qu'elles remplacent ; ce qui fait que les débris mêmes n'en exiſtent plus. Les Egliſes, les Monaſtères, qui ſont ici très-ſomptueux, les palais, les forterеſſes, tout a été conſtruit en défigurant les matériaux qui avoient ſervi autrefois à d'autres édifices.

La ſituation d'Aderno eſt élevée ; elle eſt agréable ; l'air y eſt très-ſalubre ; les eaux y abondent, & y ſont d'excellente qualité. Riche par la nature, ce pays eſt aujourd'hui pauvre pour les arts qui l'ont abandonné.

De cette ville j'ai deſcendu ſur les bords du Symette, pour paſſer le bac à moitié chemin entre Aderno & Paterno. Ce bac ſupplée aujourd'hui au pont de Paterno qui eſt détruit, & qui ſuppléoit autrefois au pont de Centorbi, détruit dans des temps bien antérieurs.

A une demi-lieue au deſſous de ce bac, on rencontre les ruines de l'ancien pont de Centorbi. Ce pont eſt un bel ouvrage des Romains.

## PLANCHE CENT CINQUANTE-SEPTIEME.

### *Vue du Pont de Centuripi, du côté du nord.*

Le pont de Centorbi, ou plutôt de Centuripi, que je donne ici dans l'état de deſtruction où il eſt, a pluſieurs ſingularités, ou particularités qui me paroiſſent dignes d'être citées, & qui m'ont déterminé à le repréſenter de deux côtés pour le bien faire connoître.

Du côté du nord, il réunit deux objets intéreſſans ; d'abord ſes débris renverſés, qui nous ſont voir que ce pont avoit pluſieurs arcades ; & enſuite les détails de ſa conſtruction, qui nous montrent qu'elle étoit une des plus belles que les Romains aient jamais faites dans ce genre. Toutes les parties de pied-droit étoient en pierres de lave, & le reſte étoit en briques. La plupart de ces briques ont été enlevées.

Ce pont étoit pavé, & n'avoit que douze pieds de large, autant que j'en ai pu juger de loin, car je n'ai pu en approcher ; cette partie étant environnée d'eau. Ce pavé eſt preſque entier dans la longueur de trente pieds. Il eſt de la même eſpèce que celui dont j'ai déja parlé, qu'on trouve encore dans les rues de l'ancienne Catane, & que les Romains appeloient *incertum* : il falloit que je le fiſſe connoître à mes lecteurs. Les pavés très-inégaux en groſſeur, longueur & largeur, ſont communément exagones, & ont tous la ſuperficie convexe.

Le bout du pont A eſt entier, à l'exception des murs du parapet B, qui ſont détruits. La différence entre les pierres du niveau du parapet B, & celles de la rangée de pierres C qui contient les pavés, montre que cette portion du pavé étoit inclinée, comme elle l'eſt ordinairement à l'entrée

d'un pont. On voit encore des portions de la première arcade D, & de la pile E sur laquelle elle étoit appuyée. Les autres arcades en F sont presque entièrement enterrées.

L'endroit marqué E est une pile renversée. On peut voir le travail que le temps & l'eau ont fait en corrodant les mortiers dont la dissolution a occasionné sa chute. La pile entière G est affaissée parce que les eaux ont dégradé le terrain qui la portoit, & ont abaissé dans cet endroit le lit du fleuve.

Les figures de ce tableau représentent un accident qui m'est arrivé en traversant un bras de ce fleuve. Je voulois aller dans une petite île afin de mieux observer cette partie du pont ; mon cheval tomba dans un trou caché sous l'eau, & assez profond pour me faire douter si je pourrois l'en tirer. J'eus beaucoup de peine, mais enfin lui & moi nous en sortîmes sans beancoup de mal.

## PLANCHE CENT CINQUANTE-HUITIEME.

*Vue générale du Pont de Centuripi, du côté du midi; Vue du lit immense du fleuve Symette, & de la base de l'Etna.*

Un des motifs qui m'ont engagé à présenter le pont de ce côté, c'est qu'on voit de ce lieu que le fleuve Symette a changé la place de son lit, ce qui arrive à tous les fleuves que les hommes ne surveillent & ne contiennent point. Les Romains pour faire communiquer les habitans de Centuripi avec la mer de Catane, leur avoient fait un chemin & un pont sur le fleuve Symette ; mais dans les temps ou les Chrétiens & les Mahométans se sont disputé la Sicile, & ont tout laissé dépérir, les eaux ont dégradé les terres G le long du rivage, dans une largeur de plus de cent toises, & dans une longueur de plus de dix milles, & elles ont restitué des terres au rivage qu'elles abandonnoient. Il est vraisemblable que le pont n'étant plus réparé, ses débris, & d'autres causes, ont embarrassé le cours des eaux, leur ont fait chercher une nouvelle route, & ont retenu les terres & les sables qu'elles apportoient, jusqu'à ce qu'enfin le passage ait été bouché, & le pont presqu'entièrement enterré; de sorte qu'aujourd'hui le bout oriental B du pont, touche la rive occidentale de ce fleuve, qui a cessé de passer dessous.

Ce pont offre un spectacle singulier, en ce qu'il est enterré jusques à ses arcs C, D, E, F, qui sont rompus & au nombre de sept. L'abandon du fleuve n'a rien qui m'étonne; mais ce qui me surprend, c'est l'élévation du terrain si fort au dessus du niveau des eaux. Le prodige étoit même plus grand il y a cinquante ans; car les endroits du pont A, B, C, que l'on voit aujourd'hui à découvert, étoient totalement enterrés. Ce sont les débordemens des dernières années qui ont précédé mon séjour en Sicile, qui les ont dégagés.

H, H est la couche de lave dont j'ai parlé, & que j'ai dit avoir été couverte en totalité par des dépôts marins ; dépôts qui forment encore les croûtes des collines, & même d'énormes montagnes.

## PLANCHE CENT CINQUANTE-NEUVIEME.

*Plan de la ville de Centorbi.*

Aucune des villes antiques dont nous avons parlé dans cet Ouvrage, ni aucune de celles dont nous parlerons dans la suite, ne m'a présenté une position aussi bizarre que celle de Centorbi. Il

Pl. CLVIII



D. siné et gravé par J. Houel

Vue générale du Pont de Centuripe,

du coté du Midi.









Dessiné et gravé par J. Houel

*Plan de la Ville de Centorbi.*



eſt certain que dans les premiers temps où la Sicile a été habitée, les hommes plaçoient leurs domiciles ſur les lieux les plus élevés, & dont les cimes eſcarpées rendoient l'abord preſqu'inacceſſible: alors ils vivoient tranquilles, ou pouvoient ſe défendre. C'eſt ainſi que dans nos ſiècles barbares on plaçoit les châteaux ſur le ſommet des rochers. Partout où règne la guerre civile, où le gouvernement eſt ſans force, où l'on ignore les arts & la police, on cherche un azyle contre les brigands, dans des lieux naturellement fortifiés.

Dans ces lieux élevés & de difficile accès il falloit avoir des ſources dont l'eau fût bonne, & l'on n'en manquoit point en Sicile. Centorbi réuniſſoit ces trois avantages ; mais le local où elle a été bâtie offroit ſur la ſommité de la montagne un ſi petit eſpace qui fût uni, qu'on n'a pu y bâtir qu'une rue, encore eſt-elle tortueuſe ; encore les maiſons qui la compoſent ont-elles été conſtruites en partie ſur le penchant de la montagne, en ſuivant toutes les ſinuoſités qu'elle fait. La Cathédrale A eſt dans le lieu qui offre horizontalement la plus grande ſurface plane, & cependant il n'a pas cinquante pas de largeur. Au delà du côté méridional eſt la ſeule rue qui forme aujourd'hui cette ville.

La ville antique devoit s'étendre tout à l'entour ſur le penchant de la montagne, en ſuivant ſes inégalités. Une cavité en forme d'entonnoir, en face du ſud-eſt, eſt l'endroit le moins incliné, & paroît avoir été le lieu le plus habité. On y voit encore une grande quantité de beaux reſtes d'édifices de toute eſpèce. La plus grande partie eſt enſevelie ſous ſes propres décombres, & ſous des terres qui ſe ſont écroulées des parties ſupérieures de la montagne. Beaucoup de ces débris ont ſervi, ſelon l'uſage, à conſtruire des égliſes, ou des maiſons. Ce qui eſt à découvert préſente toutes ſortes de caractères, ſans offrir rien de particulier. Les habitans du pays ont aſſigné aux principaux reſtes d'édifices des noms qui ne paroiſſent pas leur convenir : nous nous en ſervirons cependant, mais pour les déſigner ſeulement.

Je donne un plan de cette ville, parce que ſans un plan il ſeroit impoſſible de s'en former une idée qui ne fût très-fauſſe. La célébrité dont cette ville a joui exige que je la faſſe connoître à mes lecteurs.

La maſſe générale de ſon plan reſſemble à une eſpèce de toile irrégulière à ſix pointes, qui, partant de différens centres, divergent en ſe courbant en différens ſens. Ces pointes ſont à des diſtances inégales, & elles ont entre elles à leurs extrémités des vallons immenſes, des précipices affreux, où l'œil égaré ſe perd dans la vaſte étendue de l'air environnant, & ne trouve rien pour ſe repoſer. Il faut qu'il porte ſes regards juſqu'à vingt-quatre milles, où du côté de l'orient il trouve Paterno & la mer de Catane. Au nord, à dix-huit milles, il apperçoit Aderno, le mont Etna, les fiefs d'Aragona, & le fleuve Salſo, qui paſſe au pied de la montagne où eſt Centorbi. De tous côtés l'aſpect eſt très-varié, & l'air y eſt très-ſalubre. Ces deux avantages ſont communs à toutes les grandes élévations; mais ils ſont ici cruellement compenſés par l'extrême difficulté d'y parvenir, par l'énormité des rochers qu'il faut gravir, & la profondeur des précipices où l'on riſque ſans ceſſe de tomber.

Cependant ſur ces rochers la ville de Centorbi compte encore à-peu-près trois mille ames, reſte d'une plus grande population. Il n'y a qu'un monaſtère, ce ſont des Auguſtins, encore n'étoient-ils que quatre lorſque j'y ai ſéjourné. Je leur dois à eux & à leur Provincial un hommage public, pour la manière cordiale dont ils m'ont reçu, & pour l'agrément avec lequel ils m'ont fait paſſer quinze jours dans leur maiſon : ils m'ont fait voir tout ce qui pouvoit m'intéreſſer dans ce ſite plus ſauvage qu'habitable.

J'indiquerai, par des lettres qui renverront au plan, les lieux dont je parlerai, ſoit que je les grave, ou que je ne les grave pas, afin que ce plan ſoit le tableau de cette ville, & donne une idée exacte de ſon état actuel.

A, c'eſt la ſeule égliſe paroiſſiale de cette ville; & quoiqu'elle ſoit ſeule, les habitans l'appellent *la Madre*

*Chiesa*, la Mère Eglise : c'est le nom que les Siciliens donnent en général aux principales églises, comme ils donnent le nom d'Archiprêtre au premier Prêtre de chaque pays ; & quand une Eglise n'en a qu'un, on lui donne toujours ce titre. *La Madre* de Centorbi en a plusieurs, & l'on trouve dans la ville de petites Chapelles, qu'on a élevées pour rendre aux habitans le culte plus commode, en leur procurant le moyen d'entendre la messe le dimanche, sans qu'ils s'éloignent beaucoup de chez eux. Cette Eglise fait l'office de paroisse. Le pays a aussi un gouvernement particulier, & des loix particulières, comme en général tous les pays de la Sicile.

Dans la sacristie de cette Eglise on voit une petite urne cinéraire de marbre : elle est d'une si belle exécution, que je donne ici ce morceau. Il est du meilleur temps des Romains. Il a été trouvé dans un tombeau au commencement de ce siècle.

Dans le parvis on voit des débris de temples : ce sont des tronçons de colonnes, dont les uns sont lisses, & les autres à cannelures pleines, selon la manière des Romains ; un beau chapiteau d'ordre Ionique, de très-bon goût ; des portions d'architraves & de frises, qui sont éparses çà & là, & qui attestent par leur beauté la magnificence dont cette ville a été autrefois.

## PLANCHE CENT SOIXANTIÉME.

### *Edifice antique, appellé la Dogana ou la Douane.*

A l'endroit marqué B dans le plan de cette ville, on trouve du côté du nord une portion d'un bâtiment antique dont l'effet est assez pittoresque, & qui faisoit une partie considérable de quelque grand édifice. Il est de construction romaine, comme on peut le reconnoître au mélange d'assises de pierres & de briques, usage particulier à ce peuple. J'ai dessiné ce reste, parce qu'il est beau; mais il est si détruit, qu'après l'avoir examiné très-attentivement, je n'ai pas pu découvrir quel avoit été son caractère primitif : il se termine à la montagne contre laquelle il est adossé. Il s'étend de plusieurs toises à droite & à gauche. On lui a donné le nom de douane, parce que, dit-on, on y a trouvé des poids & des mesures de pierres, dont quelques-unes avoient à-peu-près la forme de nos boisseaux.

## PLANCHE CENT SOIXANTE-UNIEME.

### *Plan & coupe d'une Ecurie antique.*

Dans ce grand nombre de ruines qu'on voit de tous côtés à Centorbi, j'ai trouvé une écurie antique bien caractérisée, & c'est la seule que j'aie jamais vue dans toutes mes recherches, soit en Sicile, soit à Malte, soit aux isles de Lipari.

Ce qui reste de cette écurie auroit pu contenir six chevaux. On y parvient aujourd'hui par des voûtes souterraines, qui ne l'étoient point avant que ces édifices eussent été enfouis sous les décombres. Le lieu marqué L au plan, indique l'endroit où elle est. Cette partie de la ville est très-inclinée ; &, comme je l'ai déja remarqué, les décombres des édifices supérieurs ont croulé sur les inférieurs, & ils ont encombré les chemins qui conduisoient à cette écurie, & qui étoient autrefois au niveau de la rue. On trouve maintenant des maisons modernes élevées sur les voûtes : ces débris & ces voûtes servent de caves à ces maisons.

Au dessous du lieu où devoit être le ratelier, on trouve six espèces de cuvettes quarrées, élevées à la



Pl. CI.



*Édifice antique*

appellé la Dogana ou la Douane.







Vrne cineraire.



Plan et Coupe d'une Ecurie antique.

a. a. a a Plan des Mangeoires ... c Coupe de l'Ecu...

à la hauteur d'environ trois pieds ; elles servoient de mangeoires : au milieu est une porte qui conduisoit dans un corridor. Il est tellement rempli de décombres, qu'il ne m'a pas été possible d'y pénétrer. On voit au mur, au dessus de chaque cuvette, une ouverture d'un pouce & demi de large & d'un pied de haut. Il est à présumer que le licol du cheval passoit par cette fente. Ces cuvettes ont douze pouces de long sur dix-huit de large, & dix pouces de profondeur. Voyez le profil de ces mangeoires à la coupe D, où est la saillie de leur partie antérieure. Les parties supérieures aux niches quarrées qui dominent ces cuvettes, sont les parties de la voûte en briques. La portion que j'ai vue de cette écurie avoit huit pieds huit pouces de large, sur quinze pieds de long. La droite est terminée par un mur de pignon. L'entrée étoit à gauche; mais aujourd'hui cette entrée est bouchée par des décombres & des terres éboulées.

J'ai placé des chevaux dans ce lieu, pour autoriser la ressemblance que je trouve entre cet édifice & une écurie, & pour faire voir comment ils y étoient placés.

Après avoir quitté cette écurie, & s'être avancé du côté du sud, on rencontre une chapelle, marquée I dans le plan. On l'appelle *du Crucifix* : elle a été construite entre des murs antiques, tels qu'on en voit beaucoup dans les environs. Ces murs sont percés d'arcades & forment des souterrains dans toute cette partie circulaire de la ville, depuis I jusqu'en R. Sur ces édifices on a bâti des maisons.

G est le couvent des Augustins où j'ai logé. En suivant la croupe de la montagne jusqu'en H, on voit des portions considérables de murs antiques, qui sont tous renversés. Ce sont les restes d'un vieux château, que la tradition du pays dit avoir été habité par le Roi Coradin, nom qui paroît être celui de quelque Sarrasin.

Dans toute cette vallée circulaire & exposée au midi, on voit les restes des anciens murs de la ville antique. Ils sont flanqués d'une grande quantité de tours quarrées. Les savans du pays prétendent qu'elle avoit autrefois cent tours, qu'elle avoit été appellée de ce nombre la ville aux cent Tours, Centuripi, dont on a fait par corruption Centorbi.

A l'endroit marqué R, on a fait au milieu des ruines de profondes excavations, & l'on a trouvé de grandes voûtes, qui se communiquoient l'une à l'autre en tous sens. On voit hors de la terre de grandes murailles & des arrachemens d'arcades, qui prouvent que ces bâtimens ont été jadis de grands édifices qui se communiquoient.

Au nord du mont qu'on appelle Calvaire, il y a une portion d'édifice, tout bâti en petites pierres, ayant à l'extérieur des piliers buttans. Il y a aussi de petites voûtes basses, que les habitans appellent Panaria, boulangerie, à cause de la ressemblance qu'ont ces voûtes avec la bouche d'un four.

P, ce sont d'autres portions de murs antiques, auxquels les habitans de cette ville donnent les noms emphatiques de Cirques, de Théâtres, d'Amphithéâtres, parce qu'ils sont dévorés du desir de trouver dans leurs ruines des débris d'édifices aussi magnifiques que ceux qu'ils voient à Catane, sans considérer que le site de leur ville n'a jamais permis de si grands monumens, ni une assez forte population. Les grandes villes ne sont jamais que dans des plaines, au bord de la mer ou des fleuves, dans un local où l'on aborde aisément, où l'on transporte facilement & des vivres, & des marchandises, & des matériaux de toutes les espèces. Si Centuripi a eu des temples, ils n'ont pu être que petits; si elle a eu un théâtre, il n'a pu être bien grand, l'inégalité du sol ne le permettoit pas; & ce théâtre unique a dû servir, comme tant d'autres, pour le spirituel & le profâne, pour les affaires civiles & pour les politiques.

L'origine de Centuripi est inconnue : on sait qu'elle eut des Tyrans dans les temps antiques, comme toutes les villes de la Sicile. On dit que Denys l'ancien recherche l'amitié d'un Nicomède, qui tenoit alors Centuripi sous son pouvoir; & que Timoléon, après avoir rendu la liberté aux

Syracuſains, rendit le même ſervice aux Centirupiens. Leurs cent tours ne les défendirent pas des Romains. Ils conſervèrent leurs loix ſous leur empire, comme toutes les villes de la Sicile. Son gouvernement étoit démocratique, ſa population de vingt mille ames, s'il eſt vrai, comme le dit Cicéron, que les Sénateurs & dix mille Centuripiens votèrent d'abattre les ſtatues de Verrès, élevées dans leur ville; car le nombre des femmes devoit être égal à celui des votans.

Les habitans de Centuripi cultivèrent les arts & l'agriculture, particulièrement la ſculpture, & l'art de graver les camées. On n'en a trouvé nulle part autant que dans les fouilles de cette ville. Ces camées repréſentent toutes ſortes de traits d'hiſtoire.

Dans toute la Sicile on recherchoit les Centuripiens pour la culture des terres. Ils devoient leur habileté dans cet art à la néceſſité & à la difficulté de cultiver le ſol ingrat & pierreux de leurs montagnes. Les diverſes inclinaiſons des rochers produiſoient beaucoup de variétés dans l'expoſition du ſol, & forçoit à faire beaucoup d'obſervations ſur la différence des terrains, & ſur la différente manière de cultiver les mêmes arbres & les mêmes grains, ſelon leur expoſition aux rayons du ſoleil, ſelon un ſol plus ou moins humide, plus ou moins ſujet aux vents du ſud-eſt ou du nord.

Ils cultivoient entre autres le ſafran; celui qui venoit de leur terre avoit beaucoup de réputation.

Pline dit qu'au bas de leurs montagnes, à l'orient de leur ville, il y avoit des ſalines dont le ſel étoit teint de rouge; j'en ai vu, mais en petite quantité.

Centuripi priſe par les Romains, opprimée par Verrès, fut détruite par Pompée, & rétablie par Octave, qui en fit la demeure d'une colonie Romaine. Les Sarraſins la ſaccagèrent, les Normands la rétablirent.

Hugon Stard, Lieutenant du Duc d'Anjou, qui vouloit avoir la Sicile, démolit cette ville: car jamais ſes habitans, malgré leurs montagnes & leurs cent tours, ne ſurent ſe défendre. Long-temps après un pauvre hermite alla ſe loger entre ces ruines au milieu de quelques cabanes de bergers: la dévotion attira ſur ſes pas quelques ames pieuſes & pauvres, quelques malheureux payſans qui ſe fixèrent autour de lui, & qui ſe multiplièrent juſques au nombre d'environ trois mille qu'on y compte aujourd'hui.

Parmi les débris de la ville antique on trouve beaucoup de ces moulins de lave dont les anciens ſe ſervoient pour moudre le bled, ou broyer des légumes; j'en donnerai la deſcription dans un autre chapitre.

## *Voyage de Centorbi au Paradis de Iudica.*

Depuis long-temps j'entendois parler, en parcourant la Sicile, d'un endroit qu'on me vantoit comme le plus délicieux de la terre, on l'appeloit *il Paradiſo de Iudica.* Je réſolus donc d'aller voir ce Paradis. Il n'étoit pas loin de Centorbi: je priai les amis que j'avois dans cette ville de m'y conduire.

Nous prîmes notre route par le midi, & après avoir fait ſept à huit milles, nous arrivâmes à la Sciarra, vaſte forêt d'oliviers ſur l'énorme montagne de Iudica.

Continuant notre chemin & montant toujours, nous arrivâmes au lieu qu'on appelle l'Hermitage; mais ce n'eſt point l'habitation d'un ſimple hermite, ni un petit couvent occupé par ſept à huit pauvres religieux; ce ſont ſept ou huit petits corps de logis, diſtingués, ſéparés, indépendans, occupés chacun par un hermite. La ville de Caltagironé à qui cette montagne, ſa baſe & ſes environs appartiennent en propriété, a concédé ce lieu à ces hermites, & donne à chacun d'eux un terrain à cultiver, moyennant une légère redevance.

Ces hermites ſont ſéculiers & célibataires; ils ont un Chapelain qui leur dit l'office à des heures

réglées, puis chacun se retire à sa maison, fait ce qui lui plaît, ou cultive sa terre. Tel jour de la semaine ils se mettent en retraite, tel autre ils se donnent la discipline tous ensemble dans l'Eglise.

J'ai vu dans cette Eglise, sur des bancs qui sont rangés de chaque côté, j'ai vu, dis-je, sur ces bancs les disciplines de ces hermites : elles étoient de différentes espèces ; les unes toutes de cordes, avec force nœuds, d'autres de chaînes & de lanières de cuir : ces chaînons de fer étoient applatis, comme des briquets, afin que par leur peu d'épaisseur & leur tranchant ils tailladassent la peau, & fissent couler le sang : d'autres avoient des crampons de fer, à pointes recourbées, attachés par étages à des couroies. On m'a dit que ces disciplines étoient là placées plus par ostentation que pour l'usage. Les simples croyent que ces solitaires s'en flagellent ; mais tout le monde ne pense pas qu'ils pratiquent les mortifications qu'ils annoncent.

Aucune femme ne peut demeurer plus d'un jour dans ce lieu, & n'y peut passer la nuit. Le Chapelain a environ douze à treize louis d'appointemens par an : il reçoit les dimanches quelques petits présens des paysans & des bergers d'alentour qui viennent entendre sa messe, & admirer ces hermites comme des anges.

Ces bons hermites sont vêtus de grosse laine : une tunique, un scapulaire où est attaché un capuchon, composent tout leur vêtement : une grande calotte fait toute leur coiffure. Un gros flocon de barbe occupe leur menton, & fait le tour de leur bouche. Leur titre est Hermite de S. Augustin. Il n'ont point de règle, ils ne font point de vœux. Leur Eglise est dédiée à S. Michel Archange. Ils ne mangent jamais en commun : ils jouissent de leur maison & de leurs effets chacun en particulier. Leur air est simple, il respire la douceur & l'honnêteté.

Cet hermitage situé sur la sommité d'une montagne très-élevée, est ce qu'on appelle vulgairement le Paradis. La sainteté de ces bons pères, l'élévation de la cime qu'ils habitent, la difficulté d'y parvenir, la salubrité de l'air, la beauté de la vue, qui s'étend jusqu'au delà de Syracuse, ont fait donner à ce lieu le nom du Séjour des Elus, séjour aussi agréable que difficile à gagner.

La sommité de cette montagne appellée Iudica, n'a guère que cinquante pas du midi au nord ; mais elle a à-peu-près un mille du levant au couchant. Elle est taillée à pic du côté du sud-ouest, & là elle présente un précipice demi-circulaire, dont l'aspect est horrible ; c'est de là qu'on voit les villes d'Agosta, de Lintini, de Carlintini, de Militello, & plusieurs autres, jusques à la mer qui sert d'horizon. De l'autre côté la vue embrasse tout l'Etna.

Cette montagne a été habitée très-anciennement. J'y ai vu des restes d'édifices antiques, des angles de murs faits de belles pierres. Les vieillards de Centorbi m'ont dit qu'ils avoient vu détruire les restes de plusieurs édifices d'une haute antiquité. J'y ai vu encore de ces débris dont j'ai déja parlé plusieurs fois, & qui semblent attester qu'il y a eu dans le lieu où on les trouve une ville, ou du moins un bourg considérable : ces débris sont des canaux, des tuiles, des briques, des fragmens de marbre, & d'autres objets qui concernent les bâtimens.

Les rochers qui composent la montagne, sont de très-bonnes pierres ; elles invitent à bâtir. Dans les endroits où la montagne présente des faces verticales, la roche, quand on la regarde d'un peu loin, semble être un ouvrage de main d'hommes. Elle offre l'apparence d'un mur composé d'assises de pierres bien droites, bien alignées, bien mises de niveau, ayant des joints bien perpendiculaires, & disposées en liaisons les uns sur les autres. Ces assises parallèles, & qui paroissent de la même hauteur, font la plus forte illusion. Je n'ai vu qu'en ce lieu un phénomène semblable, une image si parfaite d'un mur de pierres.

On put prendre des pierres en ce lieu & en fabriquer une ville : elle s'appelloit Ergetio ; elle étoit vraisemblablement dans la belle plaine au dessous du sommet étroit où est l'hermitage. Cette plaine exposée au midi, est à l'abri des vents du nord & du nord-ouest. Mille charmes locaux semblent favoriser l'opinion qui place cette ville en ce lieu.

Les Sarrasins se rendirent maîtres de cette ville, comme de tant d'autres. Ils changèrent son nom

en celui de Zotica. Ils en furent chaſſés par les habitans de Caltagirone. Ce lieu eſt aujourd'hui entièrement dévaſté, & les Siciliens lui ont donné par corruption le nom de Iudica.

Après avoir bien obſervé & le Paradis & l'Hermitage, & les aſpects & les environs de cette montagne, nous reprîmes la route que nous avions déja parcourue, & nous revînmes tous à Centorbi, en éprouvant toutes les peines, toutes les fatigues que donnent les chemins eſcarpés de cette ville, dont l'accès eſt preſque impoſſible.

Le lendemain je quittai cette ville de difficile abord, & dont les habitans ſont pourtant très-acceſſibles, & très-remplis de bonhommie & de bienveillance.

# PLANCHE CENT SOIXANTE-DEUXIEME.

## *Très-beaux reſtes d'un Bain, d'une Fontaine, ou d'un Réſervoir antique.*

Ce beau reſte d'édifice eſt ſitué à environ un mille au deſſous de Centorbi, à-peu-près à l'endroit marqué C au plan. On croit dans cette ville que c'étoit un bain; mais ne ſe trompe-t-on pas? Ce qu'on diſtingue bien ſenſiblement hors de la terre, n'eſt qu'un mur rempli de niches de différentes grandeurs, dans leſquelles on voit encore les trous où paſſoient les tuyaux par où les eaux arrivoient dans ces niches, où vraiſemblablement elles étoient reçues dans des cuvettes: mais étoit-ce comme bains ou comme réſervoirs?

Les deux premières niches à gauche ont onze pieds de large; la troiſième en a douze: la petite du milieu, qui eſt quarrée, a ſix pieds & huit pouces: celle qui la ſuit a quinze pieds, & onze pieds trois pouces de profondeur. Celle du bout, qui eſt la plus grande, a vingt pieds ſix pouces.

Les maſſes de fondation que l'on voit en avant au deſſous de ces niches, préſentent des formes qui répondent à-peu-près à des niches ſemblables à celles que j'ai gravées ici; ce qui feroit croire qu'il y avoit deux rangées de niches pareilles, qui étoient unies enſemble, à dix-neuf pieds de diſtance, avec des voûtes & des murs coupés par des portes. Mais que ſignifient ces petites & ces grandes niches?

Cet édifice a été conſtruit au bas & à l'entrée d'un vallon formé par de hautes montagnes, où dans des temps d'alluvions il ſe raſſemble une quantité d'eau prodigieuſe. Depuis que ce lieu eſt abandonné, les torrens l'ont beaucoup creuſé; ils ont enlevé en dégradant les terres une partie de ce bel édifice, & de tous ceux qui y ſont adjacens. Car on voit à environ quarante pieds de diſtance une eſpèce de réſervoir circulaire, qui eſt du même genre de travail: réſervoir qui, ſelon toutes les apparences, recevoit les belles, les excellentes eaux d'une fontaine qui eſt très-près de lui. Ces eaux ſont aujourd'hui reçues dans un grand abreuvoir. Il eſt à préſumer que ces eaux paſſoient du réſervoir circulaire dans ce prétendu bain, qui eſt beaucoup plus bas, & qu'elles s'épanchoient dans ces niches par les doubles & triples tuyaux dont on voit encore la place.

Il y a encore dans la grande niche les débris d'un piédeſtal, qui portoit certainement une ſtatue. Mais quelle étoit cette ſtatue? S'il m'eſt permis de haſarder une conjecture, je dirai que je crois que cet édifice étoit dédié à quelque Dieu à qui l'on s'imaginoit devoir des eaux ſi belles & d'une auſſi bonne qualité.

Les Aſſouriens, voiſins de Centuripi, avoient déifié la rivière qui coule au pied de leur montagne. Les Centuripiens pouvoient, à leur exemple, avoir fait un Dieu de leur fontaine: elle ne leur étoit pas moins néceſſaire. On ſait d'ailleurs que chez les anciens chaque ſource avoit ſa nymphe: ainſi cet édifice pouvoit être un petit temple, une eſpèce de chapelle conſacrée à quelque Nayade, à quelque Divinité champêtre.

Cet édifice avoit de l'étendue & de la ſomptuoſité: il fait juger que ceux qui ſont entièrement détruits ne lui cédoient pas en magnificence; & le ſoin que prit Verrès de ſe faire élever une ſtatue dans cette ville, ſemble prouver qu'on y avoit un amour particulier pour les arts.

[illegible]

[illegible]

## [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pl. CLXII.



Très beau reste de Bains, de Fontaine ou de Reservoir antique.



# CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

## *Départ de Centorbi pour Traïna, Saint Philippo d'Argiro, Aſaro, Leon-Forte, Nicoſia, Sperlinga, Polizzi, Sclafani, Coniglione, Antella, Conteſſa, Santa-Maria del Boſco, la Sambucca, Juliana Buſachino, Palazzoadriano.*

JE partis de Centorbi pour aller à la ville de Traïna ; je paſſai par Realbuto, pays moderne, où je n'ai trouvé que quelques fûts de colonnes, ouvrages de l'antiquité : les habitations anciennes étoient ſur le ſommet de la montagne, où l'on voit encore des grottes.

Si je ne m'étois pas plaint déja pluſieurs fois des chemins affreux qui ſéparent plutôt qu'ils ne joignent les villes de la Sicile, je décrirois ceux qui ſont dans les montagnes entre Centorbi & Traïna, & je dirois les dangers auxquels ils expoſent les voyageurs.

Traïna, bâtie à l'occident de l'Etna, ſur la cime d'une haute montagne, ſelon l'uſage antique, eſt au milieu du val Demone, province ſeptentrionale de Sicile. On l'a conſtruite dans le lieu même où étoit la très-antique ville d'Imacara, dont il ne reſte au bas oriental de la montagne que quelques foibles portions des murs qui l'environnoient. Ces débris me firent un vrai plaiſir par la beauté de leur conſtruction : ce ſont de grandes & belles pierres poſées à ſec, ſans ciment ni mortier, & toutes parfaitement taillées. Il en ſubſiſte environ trente toiſes en divers endroits ; la portion la plus conſidérable n'a que dix toiſes d'étendue.

Je viſitai enſuite le château ; il eſt ſitué à l'orient de la montagne, & tout à ſon extrémité. On y voit encore quatorze aſſiſes de belles pierres, très-grandes & très-bien taillées. Elle revêtiſſoient la partie avancée de la roche : elles formoient une épaiſſeur de douze pieds, qui donnoit de l'étendue à la partie ſupérieure de cette roche, & en faiſoient un lieu de défenſe. On voit que la roche étoit ſoigneuſement taillée pour recevoir ces pierres. C'eſt là tout ce qui atteſte qu'il y a eu autrefois une ville antique en ce lieu.

L'hiſtoire dit qu'anciennement il y avoit des vents ſouterrains qui ſouffloient dans les grottes de cette montagne. Il n'y en a plus aujourd'hui ; on attribue ces changemens à des tremblemens de terre qui ont ſuccédé à ces vents, & qui les ont fait ceſſer. Dans une petite chapelle au pied de cette montagne eſt une figure de la Vierge, repréſentée avec un dragon ſous ſes pieds. On a fait croire au peuple du pays, que toutes les fois que le dragon veut s'échapper, il ébranle la montagne par ſes efforts, & que c'eſt là ce qui cauſe les tremblemens qu'elle éprouve.

La population de Traïna peut aller environ à deux mille ames. Ce pays eſt dépourvu de preſque toutes les commodités de la vie : on n'y cultive rien ; les légumes lui viennent d'Aderno. Le peuple y eſt farouche : ſi je regardois les femmes dans les rues, elles s'en ſcandaliſoient : elles me demandoient avec humeur, pourquoi je les regardois ? Ce pays ſitué au milieu des montagnes, éloigné des grandes routes, ne voit preſque jamais d'étrangers. Il eſt fort élevé, & par conſéquent froid.

La veille de mon départ, au mois de ſeptembre, l'air étant preſque glacial, comme je me retirois

chez moi, en venant de faire mes adieux, sur les huit heures du soir, j'étois bien enveloppé dans mon manteau, je tenois ma lanterne à la main: je vis venir à moi, sans lumière & sans domestique, un homme & une femme, qui formoient un étrange contraste. La femme étoit vêtue magnifiquement & coiffée à la françoise, n'ayant qu'un mantelet de satin blanc pour s'envelopper, & tenant un éventail à la main; elle marchoit fort lestement, & ne paroissoit pas s'appercevoir du froid extrême qu'il faisoit, & qu'un vent très-vif rendoit plus incommode encore. Elle donnoit le bras à son mari, dont l'habit simple & grossier, le manteau épais qui l'enveloppoit jusques sur la tête, & le bonnet qui le couvroit jusqu'au dessous des oreilles, formoient l'opposition la plus frappante, avec l'air leste & dégagé de sa chère épouse, que le désir de paroître belle & bien mise rendoit insensible aux rigueurs de la saison. C'étoit un spectacle que je ne m'attendois pas à rencontrer dans un tel pays.

## *De Nicosia, de Saint-Philippe d'Argiro & d'Asaro.*

Bien monté sur un bon cheval, je me rendis en trois heures de Traïna à Nicosia: c'étoit le 24 septembre, mois où la campagne est remplie de tous côtés de vendangeurs; mais ces vendangeurs ailleurs si gais & si tumultueux, étoient ici tranquilles, & ne chantoient, ni ne dansoient. C'étoit du bien qu'ils récoltoient & non pas du plaisir.

On apperçoit de loin les grottes qui caractérisent la ville de Nicosia. La montagne au pied de laquelle on a bâti cette ville, est toute remplie de grottes taillées dans la roche. Ces grottes ont été jadis des habitations: elles sont aujourd'hui désertes & délabrées. Ces grottes sont ce qu'il y a d'un peu ancien dans ces contrées: Nicosia elle-même n'est qu'un second rejetton de l'antique cité d'Herbesse, que les Sarrazins détruisirent. Les habitans allèrent alors se fabriquer des logemens dans les grottes de la montagne. Les Normands chassèrent les Sarrazins du pays, & fondèrent Nicosia. Tout ce pays est beau, bien peuplé, bien vivant: l'histoire naturelle seule y offre des curiosités.

Il y a dans les environs de Nicosia deux fontaines de pétrole, & des roches dont les fragmens s'enflamment quand on les met au feu, parce qu'elles contiennent beaucoup de bitume. On y trouve aussi des marcassites, &c.

Ne trouvant rien d'antique en ce lieu, je passai à S. Philippo d'Argiro. Sa situation singulière le fait reconnoître de très-loin. Il est bâti près du sommet d'une montagne conique très-élevée & parfaitement isolée. On la prend au premier coup-d'œil pour une production volcanique. En examinant cette montagne on perd bientôt cette idée: elle n'a nulle trace de volcan: c'est l'ouvrage des eaux de la mer. J'ai remarqué dans le chemin qui est à sa base une couche d'huitres pétrifiées, qu'on a découverte en creusant ce chemin, & cette couche d'huîtres a deux lieues d'étendue.

Je fus très-bien reçu dans cette ville par le Chanoine Mineo, chez qui je logeai: il a une bibliothèque assez vaste, ouverte à tous les gens studieux de cette ville. Il me sollicita beaucoup de dessiner les antiquités de son pays, mais je ne trouvai rien, à mon grand regret, qui fût digne d'être offert à mes lecteurs. Tout ce qui reste de l'antique ville d'Agiro, bâtie autrefois en ce lieu, consiste en un beau mur de construction grecque, situé près de la paroisse Sainte Marguerite, à-peu-près à mi-côte: on y trouve aussi quelques petits fragmens d'architecture. Je fus visiter le château, placé à la sommité de cette montagne: ce n'est pas une antiquité, il est l'ouvrage des Normands.

On me fit voir avec beaucoup d'empressement une petite Eglise à deux milles & demi vers le couchant, on désiroit que je la trouvasse antique; mais quelque desir que j'eusse de complaire aux habitans de ce lieu, je ne la trouvai que vieille & gothique.

L'antique Agiro étoit la patrie du fameux Diodore de Sicile. Il parle dans son Histoire, liv. IV, du prétendu voyage que fit Hercule dans cette ville, des temples qui lui furent consacrés, du culte

qu'on lui rendit, des ſacrifices qu'on lui fit, lui vivant, quoiqu'il les refusât. Ce Dieu, par reconnoiſſance pour ce doux accueil, creuſa un lac de quatre ſtades de circonférence, dans la plaine en face de cette ville. On planta un bois; on lui éleva un temple au bord de ce lac. Les Hiſtoriens antiques écrivoient des fables, & les modernes les ont mieux imités en ce point que dans aucun autre.

J'allai de S. Philippe d'Argiro, à Aſaro, ville diſtante de ſix milles, bâtie auſſi ſur une montagne, au pied de laquelle coule le fleuve Chryſa diviniſé jadis par les habitans de ce pays.

La partie méridionale de cette montagne offre des rochers curieux pour le naturaliſte : cette roche a été ſolidifiée par couches diſtinctes, peu épaiſſes, & toutes parallèles : la maſſe de cette roche s'eſt dégradée par portions circulaires, ſemblables à d'énormes colonnes qui ſe touchent : en voyant qu'elles ſont traverſées horizontalement par des couches minces, on les prend pour une conſtruction en petites pierres; cela fait la plus forte illuſion.

Je me logeai dans un couvent, comme à mon ordinaire, & je payois dans tous ma dépenſe comme dans une hôtellerie. On me parla des ruines d'un temple au ſommet de la roche; je m'y fis conduire, j'en vis les reſtes; c'eſt un mur de conſtruction tout en pierres parfaitement taillées. Il y en avoit encore huit aſſiſes, dont la plus longue avoit ſept toiſes. Ces murs ont été conſervés, parce qu'ils ont ſervi de fondemens à une petite Egliſe conſacrée à la Vierge. Elle eſt abandonnée aujourd'hui, auſſi-bien que huit ou neuf autres de ce pays. La ruine de cette Egliſe entraînera la deſtruction totale du reſte de ce temple. Si on fouilloit, on en trouveroit tous les gradins. Non loin de ce lieu, on voit des portions de murs bien faits, qu'on avoit élevés pour ſoutenir les terres, & les mettre au niveau de ce temple. Près de cet endroit la roche s'élève : on y a creuſé une grande multitude de grottes; mais elles ont été taillées avec ſoin, & même avec goût : quelques-unes communiquent entre elles; & comme elles ſervoient à différens uſages, elles ont été taillées diverſement. Pluſieurs étoient deſtinées à conſerver les morts. On voit ſur le rocher des places creuſées comme pour y poſer une inſcription : le temps a vraiſemblablement ôté celles qu'on y avoit miſes. Je citerai des exemples curieux de ce genre.

On me parla d'un temple de Chryſa : on me conduiſit par des chemins affreux, à deux milles vers le couchant, dans un lieu appelé S. Pierre; nous vîmes une petite Egliſe, de même genre que celle qu'on m'avoit montrée à S. Philippe d'Argiro. Celle-ci eſt bâtie ſur d'antiques fondemens, qui ſont peut-être ceux de l'ancien temple de Chryſa : c'eſt ſans doute ce qui en a perpétué l'idée, mais ſans nuire à la dévotion qu'on a eue pour S. Pierre qui lui avoit ſuccédé, & qu'on n'y révère plus. L'Egliſe a été à ſon tour abandonnée : le peuple veut abſolument que ce ſoit le temple même de Chryſa, qu'on avoit dédié à S. Pierre ſans y rien changer. C'eſt une preuve que quelque peu connoiſſeur qu'il ſoit, il deſire plus de trouver des conſtructions antiques quoique payennes, que des conſtructions modernes & chrétiennes.

Dans cet ancien temple de Chryſa, on adoroit une ſtatue du fleuve, ſculptée en marbre & d'une grande perfection. Cicéron dans ſa quatrième harangue contre Verrès, dit que ce Préteur, avide de s'emparer & des richeſſes & des chefs-d'œuvres de la Sicile, & joignant l'impiété à la rapacité, voulut faire voler cette ſtatue, malgré la vénération que les peuples avoient pour elle; il envoya de nuit une troupe de brigands commandés par Tlepolème. Ces brigands enfoncèrent les portes du temple; les gardiens ſonnèrent de la trompette, & appelèrent les peuples au ſecours : les habitans s'attroupèrent, & repouſsèrent les brigands : Tlepolème fut forcé de fuir, & il n'y eut de volé dans le temple qu'une petite ſtatue de bronze.

Du temps de Fazzello, il y avoit encore à la deſcente de la montagne trois grands arcs de pierres quarrées; aujourd'hui il n'y a plus rien.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir ſur Aſaro : je n'ai rien obſervé dans les uſages de ce pays

qui lui soit particulier, ou qui différât de ceux des autres villes de la Sicile. Les femmes m'y ont paru un peu moins farouches qu'elles ne le sont communément dans les pays de montagnes : elles se laissent aborder sans inquiétude ; on leur parle, on les regarde sans les intimider. Le jour de mon arrivée on mit deux jeunes filles en prison, parce qu'elles s'étoient passionnées toutes les deux, au-delà des bornes ordinaires, pour un jeune homme de grande espérance ; ce jeune-homme avoit été envoyé prisonnier au château depuis quelque temps, pour avoir refusé d'épouser une jeune demoiselle de Catane qui l'avoit trop aimé. Le cas n'étant pas très-grave, on lui accordoit quelquefois la permission de se promener hors de ce château ; & dans ses promenades il avoit rendu enceinte l'une de ces deux jeunes filles ; cinq à six autres trembloient de l'être. Toutes les femmes parloient de ce jeune homme avec un intérêt très-vif, qui faisoit beaucoup d'honneur à leur sensibilité.

D'Asaro je passai à Leon Forte, beau pays bien peuplé. Cette ville est très-bien bâtie, & est traversée dans toute sa longueur par une longue & large rue. Cette rue est coupée en deux parties égales par une belle place circulaire qui fait un très-bel effet. A la porte occidentale il y a une fontaine ; elle est belle par sa grandeur & sa forme singulière, plutôt que par le caractère de son architecture. C'est une vaste cuve de six toises de long, qui reçoit l'eau par vingt-quatre tuyaux qui la versent abondamment. Entre ces tuyaux on a placé de petites arcades régulières, & qui s'étendent d'un bout à l'autre dans toute la longueur de l'édifice. Leon Forte est une ville moderne ; elle n'existoit pas du temps des Romains. Deux voyageurs que j'y rencontrai m'engagèrent à retourner à Nicosia. Les amis que j'avois dans cette ville me déterminèrent à aller visiter Sperlinga, à trois milles au couchant de Nicosia. Ce lieu est intéressant pour notre nation ; il est célèbre par l'asyle que ses habitans donnèrent pour quelque temps aux François, lorsque les Siciliens révoltés contre eux, les égorgèrent, un après-midi, à l'heure de Vêpres, ce qui fit nommer ce massacre les Vêpres Siciliennes.

Par reconnoissance pour le service que les habitans de ce lieu rendirent à tant de François infortunés, j'ai dessiné une vue de ce pays, & j'espère que mes lecteurs verront avec plaisir ce refuge mémorable.

## PLANCHE CENT CINQUANTE-TROIZIEME.

### *Vue de Sperlinga, du côté du midi.*

Ce village est situé sur des rochers arrondis d'une espèce de grès très-dur : j'ai choisi cet aspect, parce qu'il m'offroit à-la-fois une grande quantité de maisons, & la vue du fameux rocher A, qui fut précisément le lieu du réfuge. On a creusé plusieurs chambres dans l'intérieur de ce rocher : elles sont éclairées par de petites fenêtres B. Ces croisées portent certain caractère d'antiquité, qui me les fait croire du temps des Grecs.

Ce fut dans ces chambres que se réfugièrent trois cents François, quand les Siciliens indignés de leurs vexations, de leur licence, de la pesanteur du joug que ces vainqueurs leur avoient imposé, convinrent de les égorger dans toute l'isle, & de se débarrasser à jamais de pareils maîtres.

Les François qui étoient à Sperlinga ne s'étoient point fait haïr ; ils répandoient l'abondance par leurs dépenses ; on voulut les sauver de la proscription générale : on les fit passer dans ces chambres où ils demeurèrent, tandis que la fureur des Siciliens s'assouvissoit dans le sang de huit mille victimes. On est tenté de croire que dans ce massacre ils furent plutôt guidés par la justice que par la haine, quand on voit que non-seulement à Sperlinga ils sauvèrent ces trois cents François, mais que les meurtriers s'accordèrent tous à épargner le Gouverneur de Calatafimi, &

Pl. CLXIII



Dessiné et gravé par J. Houel

Vue de Sperlinga

du coté du Midi

celui du Val de Noto, que sa bonté & ses vertus faisoient respecter de tout le monde.

Pour parvenir dans les chambres où se réfugièrent les trois cents François, il faut passer par l'intérieur d'un petit château bâti au pied de ce rocher. On a pratiqué pour y monter un escalier moitié en construction, & moitié taillé dans le roc. Cet escalier conduit à une hauteur considérable, où l'on trouve d'abord une chambre qui a vingt-trois toises de long; ensuite une de huit toises; une troisième de seize pieds, & une quatrième de neuf pieds, sur dix-sept de profondeur. Les autres chambres n'ont guère que quinze à seize pieds de large, ce qui leur donne l'air d'une galerie. La troisième chambre C servoit de cuisine, du moins j'imagine qu'elle se faisoit en ce lieu pour les trois cents réfugiés. Voyez le plan que j'ai tracé au bas de cette estampe. Il y a au milieu une espèce de table ou d'autel circulaire D de douze pieds de diamètre. Le plafond est percé au dessus en forme d'entonnoir, c'est un trou qui monte jusques au haut du rocher, & qui fait l'office d'un tuyau de cheminée. Les fenêtres ont quatre à cinq pieds de large, & semblent disposées pour recevoir un balcon; mais je crois qu'il n'y en a jamais eu.

Le service rendu par les habitans de Sperlinga à ces malheureux François, a été exprimé dans une inscription gravée sur la seconde porte d'entrée du château. Je l'ai lue & copiée, la voici.

*Quod Siculis placuit,*
*Sola Sperlinga negavit* (1).

Le château est bâti contre le rocher : il a été rendu inaccessible par des ponts-levis qui conduisent à des chemins détournés & faciles à couper : c'est l'habitation du Gouverneur. Il y a un premier

---

(1) Ce fut le mardi de Pâques 1282 que cet affreux carnage commença dans Palerme à l'heure des Vêpres. Jean de Saint-Remi, Gouverneur François de cette ville, craignant une sédition, avoit ordonné à ses soldats d'examiner si le peuple ne portoit point d'armes cachées sous ses vêtemens. Cet ordre servit de prétexte pour insulter toutes sortes de personnes. Un nommé Drouchet eut l'insolence d'arrêter dans la rue la fille de Roger, homme de qualité, &, sans égard pour le public, de lui lever la jupe, en demandant si elle ne cachoit point d'armes. Cette jeune femme jeta des cris; d'autres femmes qui l'accompagnoient, firent retentir la rue de leurs clameurs : son père & son mari accoururent : le peuple se joignit à eux, le père s'écria qu'il falloit égorger tous les François. Les Siciliens s'armèrent de leurs stilets, & en percèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. La populace s'arma de pierres & de bâtons, & assomma tous ceux qu'elle trouva. La fureur alla jusqu'à ouvrir le ventre de quelques Siciliennes qu'on disoit grosses du fait des François. Les Religieux sortirent de leur cloître, & vinrent par leurs exhortations soutenir cette fureur, qui pouvoit n'être que passagère; plusieurs donnèrent au peuple des exemples de férocité.

Saint-Remi fut forcé dans la citadelle. Il tenta de s'enfuir déguisé; mais il fut reconnu & massacré. La fureur passa promptement d'une ville à l'autre, tant les François s'étoient fait haïr. Le même jour ils furent massacrés à Mont-Réal, à Coniglione, à Thermini, & dans toutes les villes voisines. Le dernier jour de mars on les massacra à Céphalu, à Trapani, à Marzalla, à Mazzara, à Sciacca. Le lendemain, premier avril, on les égorgea à Girgenti, à Alicata, & trois jours après à Catane; enfin le 11 avril Taormine, & le 29 Messine terminèrent cette grande tragédie par le massacre des François qui étoient dans leurs murs.

Le savant Burigni dit que les François réfugiés à Sperlinga, château très-fort, y furent assiégés, & qu'ils y périrent par la famine. Les habitans de Sperlinga refusèrent de les massacrer, mais ils ne purent les sauver de la fureur générale, & c'est tout ce que dit l'inscription que j'ai rapportée.

La Sicile délivrée des François ne redevint pas une nation indépendante, elle passa sous le sceptre des Rois d'Arragon.

Dans ce massacre, qui fit périr huit mille François, les Siciliens n'en trouvèrent que deux dignes de grace : savoir, Guillaume de Porcelles, Gentilhomme Provençal, Gouverneur de Calatafimi, & Philippe de Scalambre, Gouverneur du Val de Noto. L'un & l'autre n'avoient jamais cessé de condamner les excès de leurs compatriotes, ils s'y étoient opposés autant qu'ils avoient pu, & leur avoient donné des exemples de justice, de sagesse & de modération, dont ils eurent la récompense dans ce jour de meurtre & de vengeance.

étage taillé dans le roc : on y a pratiqué auſſi de grandes écuries capables de contenir un grand nombre de chevaux : il y a d'autres grottes dont on a fait des priſons.

Au ſommet de ce rocher il y a des guérites pour des ſentinelles. Des terraſſes avec un mur de parapet regnent tout autour, le long du ſommet de ce rocher. On y a creuſé des citernes, qui reçoivent toutes les eaux pluviales qui tombent ſur ces terraſſes.

De Sperlinga je paſſai à Polizzi, autre petite ville du Val de Demone, au milieu des montagnes. Voyez la carte. Un manuſcrit que m'ont donné les ſavants de cette ville, m'apprend qu'elle eſt de la plus haute antiquité : il ne lui reſte plus de ſa magnificence que les débris d'une ſtatue qui, érigée autrefois en Divinité, avoit des autels, & qui maintenant pour aſyle n'a plus qu'un panier; voici ſon hiſtoire.

Cette ſtatue, longtemps adorée dans un temple, s'égara dans les temps de barbarie qui ſuccédèrent à ces beaux ſiècles : on la retrouva dans une citerne de cette ville. Quelques amateurs en ayant reconnu la beauté, on la plaça, pour la bien conſerver, dans la mère égliſe, & on en fit le ſupport des fonts baptiſmaux. Mais l'Evêque du Diocèſe, qu'on n'avoit point conſulté pour en faire cet uſage, craignit que quelque vieille devote ne prît cette figure payenne, pour l'image de la Vierge, quoiqu'elle n'y reſſemble point du tout; s'abandonnant à ſon pieux courroux, non-ſeulement il la fit enlever, mais il la fit briſer par un frère lai du couvent des Capucins. Un homme de cette ville, aſſez inſtruit pour gémir de cette eſpèce de meurtre, en déroba les morceaux, dans l'eſpoir de les réunir, s'il pouvoit parvenir à les raſſembler; mais il n'a pu retrouver la tête entière. J'ai vu ces morceaux giſſans confuſément dans une grande corbeille. Celui qui les poſsède aujourd'hui m'a procuré une eſtampe où cette ſtatue eſt repréſentée toute entière, dans l'état où elle étoit en ſortant des mains du ſculpteur. Elle eſt curieuſe : j'en parlerai plus bas, à la planche CLXVII, où je l'ai gravée avec d'autres objets, pour ne pas multiplier les planches.

Un religieux de Polizzi m'ayant informé qu'il y avoit au village de Sclafani un beau bas-relief, j'y courus auſſi-tôt; je paſſai par des chemins horribles qui m'étonnèrent, tout accoutumé que j'étois aux mauvaiſes routes. Je fus déteſtablement couché dans ce village, & réveillé avant l'aube par un tambour, qui, avec un vacarme effroyable, annonçoit à ces bons payſans la fête de S. Michel Archange. J'allai à la Cathédrale, où je me trouvai bien dédommagé de mes fatigues, de ma mauvaiſe nuit, de mon réveil, en voyant le bas-relief, que je deſſinai ſur le champ, & que j'offre ici à mes lecteurs.

## PLANCHE CENT SOIXANTE-QUATRIEME.

### *Bas-relief d'un Sarcophage en marbre blanc, placé dans la Cathédrale de Sclafani.*

Ce bas-relief repréſente une fête de Bacchus, avec toutes ſes allégories. Les deux petits bas-reliefs ſont les deux bouts de ce ſarcophage. Leurs ſujets ſont analogues au ſujet du grand.

Ce ſarcophage a été long-temps relegué dans le château : on s'eſt déterminé enfin à le placer ſous les yeux du public dans cette égliſe, ainſi que je l'ai appris dans une inſcription latine, gravée ſur ce même bas-relief; & quoiqu'il ſoit conſacré à Bacchus, il ne cauſe ici ni ſcrupule, ni ſcandale. On l'admire, & on ne l'adore pas. Je ne penſe pas qu'un ſi beau morceau ait été ſculpté dans ce pays très-peu habité : je penſe qu'il y a été apporté.

Au bas de la montagne ſur laquelle eſt ce village, on trouve des ſources d'eaux chaudes & ſulfureuſes, très-propres pour guérir les maladies cutanées, trop communes en Sicile.

Pl. CLXIV.

ANTIQUIORUM SCLAFANI INVICTISS HIMERÆ PROPUGNACULI COMITUM HIC OSSAMENTI QUE CUM SEPULCRO UT ACASTRO FUERUM TRANSLATA



Dessiné et gravé par J. Houel

*Bas-relief d'un Sarcofage antique*

*placé dans la Cathedrale de Sclafo*

Je quittai avec joie ce pays pauvre, pour me rendre à Coniglione, où j'avois des connoiſſances, où il y a une auberge, où l'on peut être ſervi pour ſon argent.

Je fus voir dès le lendemain de mon arrivée le lieu de l'antique ville d'Antella dans la plaine, à trois lieues delà vers le couchant. Voyez la carte. Antella étoit ſituée ſur une roche de gypſe ou de plâtre, dont la ſommité a très-peu d'étendue. On parvient à ce lieu iſolé & élevé par un chemin très-roide, & pratiqué ſur la partie inclinée de la roche. Le terrain ſur le ſommet eſt très-inégal & trop peu étendu pour une ville; mais chez les anciens ces lieux élevés & eſcarpés renfermoient le temple & les Dieux, & ſervoient de citadelle.

J'y ai vu pour tout monument antique quatre bouts de colonnes cannelées, de près de deux pieds de diamètre; un autre de deux pieds ſans cannelure; beaucoup de pierres taillées, reſtes des édifices de la ville. On y remarque des feuillures & des moulures; pluſieurs ſe ſont arrondies à force d'être uſées. J'y ai vu auſſi des morceaux de marbre & de jaſpe, des tombeaux en terre-cuite, & des vaſes de différentes formes, tous en terre-cuite. La hauteur des herbes qui ont pouſſé en ce lieu, dérobe à la vue bien des objets qui ſeroient intéreſſans pour les amateurs.

La forme de cette montagne eſt triangulaire. L'eau des ſources qui ſont au bas n'eſt pas bien bonne à boire; peut-être étoit-elle meilleure autrefois. Il y a auſſi des grottes qui ont ſervi de tombeaux.

Delà je paſſai à Conteſſa, village de deux à trois mille ames, fondé par une colonie d'Albanois, qui vinrent ſe réfugier en Sicile. Ils ſont du rit grec: ils ont gardé long-temps l'habit de leur ancienne patrie: il n'y a plus aujourd'hui que quelques femmes qui le portent encore, les autres ont pris les modes de la Sicile. Ce village a trois égliſes, une grecque, & deux latines. Cette colonie grecque n'a jamais voulu ſouffrir qu'il s'établît dans le pays aucun couvent d'aucune eſpèce; & cependant on aſſure que les femmes l'emportent en modeſtie & en ſageſſe ſur celles des pays où l'on trouve beaucoup de monaſtères.

J'ai paſſé delà chez un peuple tout différent; c'étoit chez les Moines du fameux monaſtère de Sainte Marie du Bois, *Santa Maria del Boſco*, nom qu'il tire de ſa poſition au milieu des bois. J'y demeurai un jour pour m'y repoſer. C'eſt une des plus belles maiſons de Bénédictins qu'il y ait en Sicile. L'égliſe eſt neuve, belle & d'aſſez bon goût.

Je continuai ma route & me rendis à la terre de M. le Marquis de la Sambucca, premier Miniſtre de la Cour de Naples.

J'étois recommandé par le fils de ce Miniſtre: je fus bien reçu par ſon Intendant; mais il ne m'indiqua rien de curieux, ſoit pour l'antiquité, ſoit pour l'Hiſtoire naturelle. Le lendemain je me rendis à un demi-mille dans un couvent de Capucins, où je vis un Crucifix ſculpté en bois, avec une Sainte Vierge & un S. Jean très-bien faits. C'étoit l'ouvrage du Capucin ſculpteur dont j'ai parlé à l'article de Palerme. J'y vis auſſi un tableau de S. François, peint par le père Ange de Girgenti; j'aurai occaſion de parler de lui: il eſt élève d'un père du couvent de Palerme, dont j'ai auſſi parlé.

Etant à la terre de la Sambuca, j'ai vu dans l'égliſe des Récolets ou Réformés un tableau de la Viſitation, peint en 1626, par un religieux de l'Ordre. Comme ouvrage d'un religieux, ce tableau a beaucoup de mérite. Il eſt peint avec fineſſe & vérité, cependant il eſt ſans effet.

Je fus voir la Cathédrale, chetive & pitoyable égliſe, où pour toute curioſité, on voit la ſtatue équeſtre de S. George, à qui elle eſt dédiée. La groſſeur de cette ſtatue n'empêche pas qu'on ne la porte en proceſſion; car elle n'eſt que de carton.

De ce pays je paſſai à celui de Juliana, qui n'eſt pas meilleur, & qui pourroit être le plus ſuperbe de la Sicile. Les rochers qui l'environnent ſont des blocs énormes de très-beau jaſpe & d'agathe. Les environs de ce pays en abondent; & depuis Coniglione, Antella, S. Maria del Boſco, on en trouve partout; mais les pays qui produiſent l'or ne ſont pas les plus riches.

A l'orient de la montagne où ce pays eſt ſitué, on trouve un terre rouſsâtre, que ce peuple

pauvre appelle poudre d'or. On m'assura qu'elle en contient en effet, mais en trop petite quantité pour dédommager des frais de la fusion.

J'appris avec surprise que dans ce pays, où on comptoit à peine trois mille cinq cents habitans, il y avoit dix-neuf Eglises, deux Couvents de filles, & une Abbaye de Bénédictins, logés dans un vieux château qu'ils se sont approprié, & qu'ils ont changé en un magnifique monastère. Ce nombre ne suffit pas encore; & lorsque j'y étois, on s'occupoit à bâtir une nouvelle Eglise. C'est dans ces Monastères & ces chapelles que sont renfermées toutes les richesses du pays, c'est-à-dire, le peu de bien qu'il produit; partout ailleurs on ne voit que la plus profonde misère, la plus affreuse malpropreté, & les plus débiles santés, qui sont la suite nécessaire de l'extrême indigence.

Busachino, à trois milles de là, est un pays agréablement situé, & dont la population plus forte est de six mille personnes. Les femmes s'y occupent, comme dans la plupart des villages circonvoisins, à faire de la toile. On y cultive beaucoup de lin. Les eaux y sont belles & abondantes; les rues bien pavées; la Cathédrale est une des plus belles Eglises des campagnes de la Sicile; le maître-autel est décoré de très-beau marbre, & le tabernacle de colonnes d'un jaspe violet, dont l'effet est très-agréable. Il y a un bon tableau de Martoranno, c'est un des meilleurs du peintre Palermitain. On trouve aussi une charmante figure de Vierge dans un des bas côtés de cette Eglise.

Elle est ornée en stuc, ainsi que toutes les Eglises modernes de la Sicile; mais on y a employé la dorure avec plus de discrétion & plus de goût que dans les autres. Il n'y a que le chœur qui soit doré, ce qui fait un bel effet.

Au devant de cette Eglise on a formé une place, où l'on a élevé cinq fontaines, qui donnent de l'eau en grande abondance: elles font avec cette église un fort beau spectacle.

On compte à Busachino neuf églises, & une Paroisse qui sert de Cathédrale.

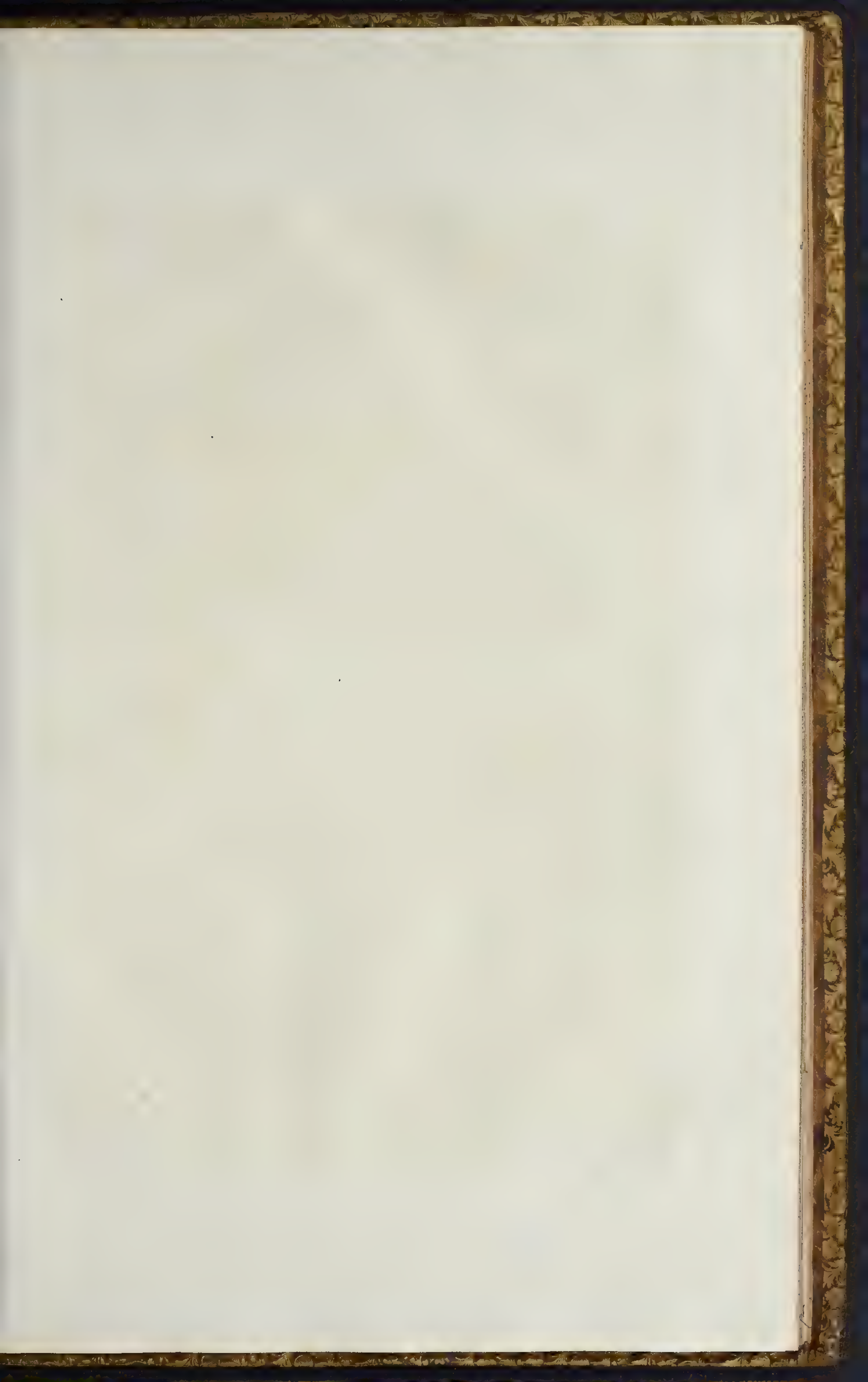
Si ce peuple y a l'air misérable, cela n'est pas étonnant. Le vainqueur des Sarrasins au lieu d'être le libérateur des Siciliens, en fut l'oppresseur: il s'empara du tiers des biens pour lui; donna l'autre tiers à l'Eglise, c'est-à-dire, aux Prêtres, aux Moines, & aux Religieuses: & il livra le troisième tiers aux compagnons de sa victoire, dont il fit les Barons de la Sicile. Les anciens habitans n'eurent plus rien: le peuple qui en descend est pauvre: s'il fait des enfans, il cherche à les placer dans des Couvents, où l'industrie, le génie, l'énergie & la race humaine s'éteignent également. Le gouvernement règne sur des déserts, & devient pauvre pour avoir voulu être trop riche.

Ce pays ne m'offrant point d'autres remarques à faire, je passai à Palazzoadriano. C'est un village très-agréable, situé au pied du mont des Roses, montagne considérable, célèbre par la quantité de roses qu'elle produit naturellement, & par beaucoup d'autres aromates dont on fait un très-grand commerce. J'y fus bien accueilli & bien logé chez M. Busolo, Archiprêtre latin. Ce village a été fondé par des Albanois réfugiés. Il y a en Sicile quatre villages ou bourgs qui doivent leur fondation à des Grecs infortunés qui y cherchèrent un asyle pour se soustraire à la persécution des Turcs. Ces quatre villages sont Muzzoiuso, Lapiana, Contessa & Palazzoadriano: ils y apportèrent leur religion; on les reçut à condition qu'ils souffriroient parmi eux une Eglise Latine; mais ils refusèrent absolument d'y laisser établir aucun couvent, soit de Moines, soit de Religieuses. J'ai vu, & j'ai peint avec bien de la satisfaction le costume des femmes de l'Albanie. Elles ont conservé l'habit de leur ancienne patrie, tandis que les hommes ont pris l'habit Sicilien, qui plus court est plus commode. En arrivant, j'assistai à un mariage grec. La singularité de la cérémonie & celle des habits me frappa, & je les dessinai.

## PLANCHE CENT SOIXANTE-CINQUIEME.

### *Mariage Albanois selon le Rit Grec, & usages des Albanois.*

Plusieurs cérémonies précèdent celles du mariage. L'époux ayant son père à sa droite, & son plus





Dessiné et gravé par J. Houel

*Mariage Albanais*
selon le Rit Grec



plus proche parent à sa gauche, suivi de tous ses parens & de tous ses amis, se rend à la maison de sa future. Le père entre seul : il fait à la jeune fille son compliment en sa langue nationale, la prend par la main pour la conduire à l'église. Lorsque les époux sont sur le seuil de la porte, on jette sur eux par les fenêtres du bled, du pain & du sel, pour témoigner qu'on leur souhaite toute sorte de biens, de la prudence & de la félicité.

La belle-mère du futur époux lui attache avec des rubans à la boutonnière de son habit une grande gimbelette de fine pâte, saupoudrée de fleur de farine, & elle lui donne sa bénédiction. L'époux ensuite part pour l'église; la future le suit; ils sont accompagnés de leurs parents & d'un nombreux cortège, qui marche au son des instrumens.

En arrivant à la porte de l'église, l'époux place sa future à sa droite; le Prêtre vient les y recevoir; il est accompagné de son Diacre & de son Sacristain, qui tient un encensoir. Là ce Prêtre leur donne trois fois la bénédiction, tour à tour, par des signes de croix qu'il leur fait sur la tête.

Ils entrent alors dans l'église; on les éclaire avec des cierges; on en donne aux conjoints. Quand ils sont parvenus au fond de l'église, on les encense l'un & l'autre, en dirigeant, le mieux qu'on peut, l'encensoir, pour lui faire décrire le signe de la croix. Le Diacre chante en grec, puis on dit l'office des épousailles.

Le Prêtre se tourne vers l'autel; il prend deux anneaux, l'un d'or, qu'il tient de sa main droite, & l'autre d'argent, qu'il tient de sa gauche: il donne encore trois fois sa bénédiction aux époux, en faisant sur leur tête le signe de la croix, puis il met l'anneau d'or à l'index de l'époux, & celui d'argent à l'index de la femme.

Le père, ou le premier parent, tenant ses bras en croix, ôte les deux anneaux des index, & les passe de l'index de l'un, à l'index de l'autre. Il fait cette cérémonie trois fois sans proférer une seule parole. S'il n'y a ni père, ni parens assez proches pour cette cérémonie, c'est alors la plus proche parente qui s'en acquitte. Cette cérémonie est l'emblême du mélange de la chair & du sang, de l'intimité qui doit regner entre les conjoints.

Ce n'est pas encore tout : les époux sont menés au centre de l'église, où on a dressé une table ronde en forme d'autel.

Le célébrant, l'encensoir à la main, chante un pseaume en grec : les assistans répondent par des chants à chaque verset. Le Prêtre prend ensuite deux couronnes, entrelacées de branches de laurier, d'olivier, de romarin, & de diverses fleurs, & il en couronne les deux époux, en les bénissant en grec. Les témoins s'approchent ensuite, & ils changent les trois couronnes de tête, en posant alternativement celle de l'époux sur la tête de la femme, & celle de la femme sur la tête du mari, & toujours en croisant les bras, comme quand on changeoit les anneaux.

Le Prêtre & les témoins posent ensuite un voile blanc de gaze sur les deux têtes par dessus les couronnes, ainsi qu'on peut le voir dans cette estampe. Ce voile pend à gauche & à droite des deux époux, qui se tiennent tous deux par le petit doigt de la même main qui porte la bougie allumée. Voyez l'estampe.

Tandis qu'ils se tiennent ainsi par les deux petits doigts de leurs mains droites, accrochés l'un dans l'autre, le Prêtre dit sur eux plusieurs oraisons. Le Prêtre va prendre ensuite sur un autel voisin une petite corbeille, couverte d'un mouchoir de soie, sous lequel est un verre de vin & un morceau de pain. Il rompt le pain en petits morceaux, il les plonge dans le vin, il fait manger à l'époux trois de ces morceaux de pain rompu, & le fait boire trois fois dans le verre; ensuite il présente le pain & le vin à la femme, & lui en fait prendre aussi trois fois, enfin il brise le verre en le laissant tomber à terre; emblême qui, dit-on, signifie qu'on doit toujours se rappeler que les biens de ce monde ont la fragilité du verre, & qu'il suffit d'un foible choc pour les anéantir.

# PLANCHE CENT SOIXANTE-SIXIEME.

## *Proceſſion du Prêtre, du Diacre, des Epoux, des Témoins, des Parens autour de l'autel.*

Après la rupture du verre, le Prêtre & le Diacre, les époux & toute l'aſſemblée font trois fois le tour de l'autel, dreſſé au milieu de l'égliſe pour la cérémonie de leur mariage. Ils ont chacun une bougie à la main. Chez les Grecs & chez les Orientaux tout eſt emblème; & cette proceſſion ſignifie, dit-on, l'allégreſſe & les réjouiſſances qui doivent ſuivre le mariage. Le Prêtre ôte enſuite aux mariés le voile & les couronnes; puis dans une prière qu'il leur dit, il leur ſouhaite toutes ſortes de proſpérités, & il les bénit, ce qui termine la cérémonie ſacrée des nôces.

Les époux ſortent de l'égliſe, & ſont ramenés chez eux avec le même cortège qui les avoit amenés. En arrivant à la maiſon de l'époux, ſes parens le reçoivent en chantant en albanois des chanſons analogues à leur heureuſe arrivée. La mère du mari les arrête ſur le ſeuil de la porte, & fait goûter à tous deux du miel qu'elle leur préſente dans une cuiller; c'eſt l'emblême ſenſible des douceurs du mariage qu'ils doivent goûter enſemble.

Le lendemain, les perſonnes qui ont été invitées à la nôce, apportent des préſens aux époux, & on emploie trois jours en divertiſſemens.

## *Baptême Grec.*

Quelque temps après j'ai vu faire un baptême ſelon le rit grec, & il m'a paru aſſez curieux pour en parler à mes lecteurs.

D'abord le prêtre, le parrain & la marraine ſe placent auprès de la porte lattérale, à gauche de l'égliſe du côté du nord, car le grand portail étant toujours à l'occident, afin que le prêtre, lorſqu'il eſt à l'autel, ait la face tournée vers l'orient, la gauche de l'égliſe eſt toujours expoſée au nord. Là le prêtre fait des exorciſmes; puis il ſe rend, avec tous ceux qui l'accompagnent, devant la principale porte, & ſucceſſivement devant les autres, renouvelant ſes exorciſmes à chacune d'elles. Ils paſſent enſuite aux fonts baptiſmaux, où, après quelques prières, on déshabille l'enfant, on le met tout nud. Le prêtre, lorſque c'eſt un enfant du peuple, le tient tout droit, & c'eſt le parrain qui lui verſe de l'eau ſur la tête en aſſez grande abondance pour que tout le corps ſoit mouillé. On dit encore quelques oraiſons, puis le prêtre & tous les aſſiſtans font en proceſſion trois fois le tour des fonts, accueillant, diſent-ils, cette ame qui ne fait qu'entrer dans le ſein de l'égliſe, à l'imitation des anges lorſqu'ils reçoivent une ame qui entre en paradis.

Lorſque l'enfant qu'on baptiſe eſt celui d'un prêtre, ou d'un homme de conſidération, on lui donne le baptême par immerſion, en le plongeant dans l'eau : on a ſoin que cette eau ſoit aſſez chaude pour ne pas incommoder l'enfant.

Ces prêtres ſont mariés, j'ai vécu avec eux; mais je ne pouvois m'accoutumer à entendre annoncer dans une viſite M. l'abbé avec ſa femme & ſes filles. Cependant des prêtres mariés ont communément des mœurs plus pures que les célibataires, ils rempliſſent mieux leurs devoirs, parce que ces devoirs ne ſont pas ſi difficiles.

Il y a auſſi à Pallazzoadriano une autre égliſe paroiſſiale, mais toutes les cérémonies qu'elle

Pl. CLXVI.



Dessiné et gravé par J. Houel

Procession du Prêtre, du Diacre, des Époux, des Temoins et des Parents autour de l'Autel lors du Mariage, selon le Rit Grec



*Habits et Coeffures des femmes Grecques Albanaises a Palazzo Adriano*



Dessiné et gravé par J. Houel

*Figure antique de Minerve appellée Sai, trouvée a Polizzi*

du quel nom dit l'inscription de la Statue est derivé celui d'Atina, Satina ou Sitana que portoit anciennement Polizzi. Diod. Livre 5 Polib. Livre 1





Pl. CLXVIII



Dessiné et gravé par

Habit des femmes du peuple chez les Albanais

pratique ſe font ſelon le rit latin. Il règne entre les prêtres de ces deux communions un extérieur d'amitié & d'eſtime ; mais dans le fond chacun ſe priſe plus que l'autre, & ſe croit bien ſupérieur. Les Grecs ont pour eux l'antériorité, & prétendent que jamais leur rit n'a ſouffert d'altération, & que celui des Latins a éprouvé de grands changemens.

# PLANCHE CENT SOIXANTE-SEPTIEME.

## *Habit des femmes Albanoiſes & Grecques. Figures antiques trouvées à Polizzi.*

Pour bien faire connoître les habits des Albanoiſes, je les repréſente en grand dans deux demi-figures ; l'une vue pardevant, & l'autre par derrière : on en diſtingue mieux les détails de leur coſtume. Ces femmes ne ſont point friſées ; elles renferment leurs cheveux dans une eſpèce de bourſe, qui ſe ſerre avec un ruban ou cordon qu'elles lient par deſſus, & qu'elles laiſſent pendre juſqu'au bas de leur jupon, comme on le voit dans l'eſtampe ſuivante.

Cette bourſe a une queue où les cheveux deſcendent dans toute leur longueur : puis cette queue ſe ploie en deſſous & s'attache. Cette bourſe eſt d'étoffe d'or, quand celle qui la porte eſt aſſez riche ; ſes cordons ſont auſſi tiſſus en or. Le collet de la chemiſe des femmes eſt très-pliſſé, comme on le voit ici. Chez les plus élégantes les plis ſont attachés enſemble, de manière qu'ils forment une eſpèce de broderie. Le collet eſt garni d'une dentelle. Les manches du corſet ne ſont attachées aux épaules du corſet que par des rubans, qui laiſſent voir & bouffer la chemiſe.

Le grand luxe chez les femmes eſt d'avoir une ceinture d'argent maſſif, & toute percée à jour, telle que je l'ai repréſentée. C'eſt un objet de prix qui demande un peu de fortune.

Je place ici une troiſième figure, vue par le dos : c'eſt une Albanoiſe qui n'eſt pas de Palazzo-adriano, comme les deux autres : je l'ai vue à Palerme, & je l'y ai deſſinée. Le cordon de ſon tablier pend juſques au bas de ſon jupon : elle a ſes cheveux nattés, & noués avec une roſette d'un large ruban.

La figure à trois têtes qu'on voit ici, eſt celle dont j'ai parlé à l'article de Polizzi, où elle a été trouvée. Elle eſt de marbre : elle a trois pieds de hauteur. Ces trois têtes ſont celle d'une femme, celle d'un jeune-homme, & celle d'un vieillard. Je ne tenterai point d'expliquer cette figure, ni ſes attributs. Elle eſt un emblême de quelques uſages religieux du temps où elle a été faite.

# PLANCHE CENT SOIXANTE-HUITIEME.

## *Habit des femmes du peuple chez les Albanois, à Palazzoadriano.*

Cet habit des femmes du peuple m'a paru d'une élégance très-digne d'être repréſentée ici ; & je l'offre d'autant plus volontiers à mes lecteurs, qu'il eſt très-rare en tout pays de voir de l'élégance dans les habillemens du pauvre.

Dans la figure repréſentée ici par derrière, on voit le cordon de la bourſe qu'on appelle la cheſna, déployé dans toute ſa longueur, & garni au bout d'un petit ornement.

Les manches des chemiſes de femmes ſont très-larges à leurs extrémités, & ſe terminent en

pointe. Elles font fi longues, qu'on les retrouffe & qu'on les noue par derrière les épaules; ce qui fait un ornement qui a beaucoup de grace. Leur jupon eft toujours un peu relevé ; ce qui donne a ces femmes une légéreté charmante. Avec la grace & la beauté de cet habit, on ne croiroit jamais que les trois femmes que j'ai gravées ici portant un paquet fur leur tête, ne fuffent que de fimples blanchiffeufes.

Je les ai repréfentées dans la campagne, où elles viennent laver leur linge : c'eft un lieu qu'on appelle la grande fontaine, à caufe de la prodigieufe abondance d'eau qu'il y a dans tous les environs, & qui découle du fameux mont des Rofes : grande & belle montagne, dont nous parlerons dans le chapitre fuivant.

## *Voyage de Prizzi.*

J'allai vifiter ce lieu, il eft à dix milles de Palazzoadriano, de l'autre côté de la montagne des Rofes : c'eft un endroit habité & cultivé depuis un temps très-moderne, mais il eft voifin d'un lieu très-antique ; c'eft l'antique ville d'Hippana. Cette ville étoit fituée fur une montagne ifolée, de peu d'étendue, & d'un accès très-difficile en bien des endroits. La nature a placé prefque à fon fommet une fource d'eau très-bonne. C'eft cette fontaine qui avoit fait jeter les fondemens de cette ville en ce lieu, qui d'ailleurs eft bien fitué pour être à l'abri des incurfions des brigands, fi communes en Sicile dans ces premiers temps. Je n'ai pu rien apprendre fur l'hiftoire de cette antique ville ; mais j'ai vu la place où elle étoit fituée.

Cette place eft fur une montagne, qu'on appelle encore la montagne aux chevaux, en grec ἵππος, ce qui peut faire croire que cette montagne abondante en excellens pâturages, & où l'on trouve aujourd'hui beaucoup de chevaux, on en a toujours nourri une grande quantité. Elle a environ un mille d'étendue à fa bafe, en allant du levant au couchant : elle en a autant de fa bafe au fommet. C'eft à la moitié de fa hauteur que la ville avoit été bâtie. On trouve aujourd'hui dans cet endroit une vafte cavité, où l'on defcend par une pente modérément inclinée. Defcendu dans ce lieu, on ne peut plus être vu d'aucun endroit des environs, & l'on ne peut plus voir que le ciel & le fommet d'une montagne peu éloignée. On y a trouvé en labourant la terre des médailles d'argent & de cuivre. Les tombeaux qu'on y rencontre avoient été pratiqués dans le fol avec des moellons & des dalles de pierres pofées de champ. Ils étoient couverts de tables de pierres de fix à fept pouces d'épaiffeur.

Dans un de ces tombeaux de cinq pieds trois pouces de large, & fix pieds trois pouces de long, on trouva les reftes de trois corps, avec des lampes & des médailles de cuivre, d'argent & d'or. Dans tous ces tombeaux on a trouvé des lampes & des vafes de différentes formes : un de ces tombeaux renfermoit onze petits vafes d'inégale grandeur, mais d'une fineffe d'exécution raviffante.

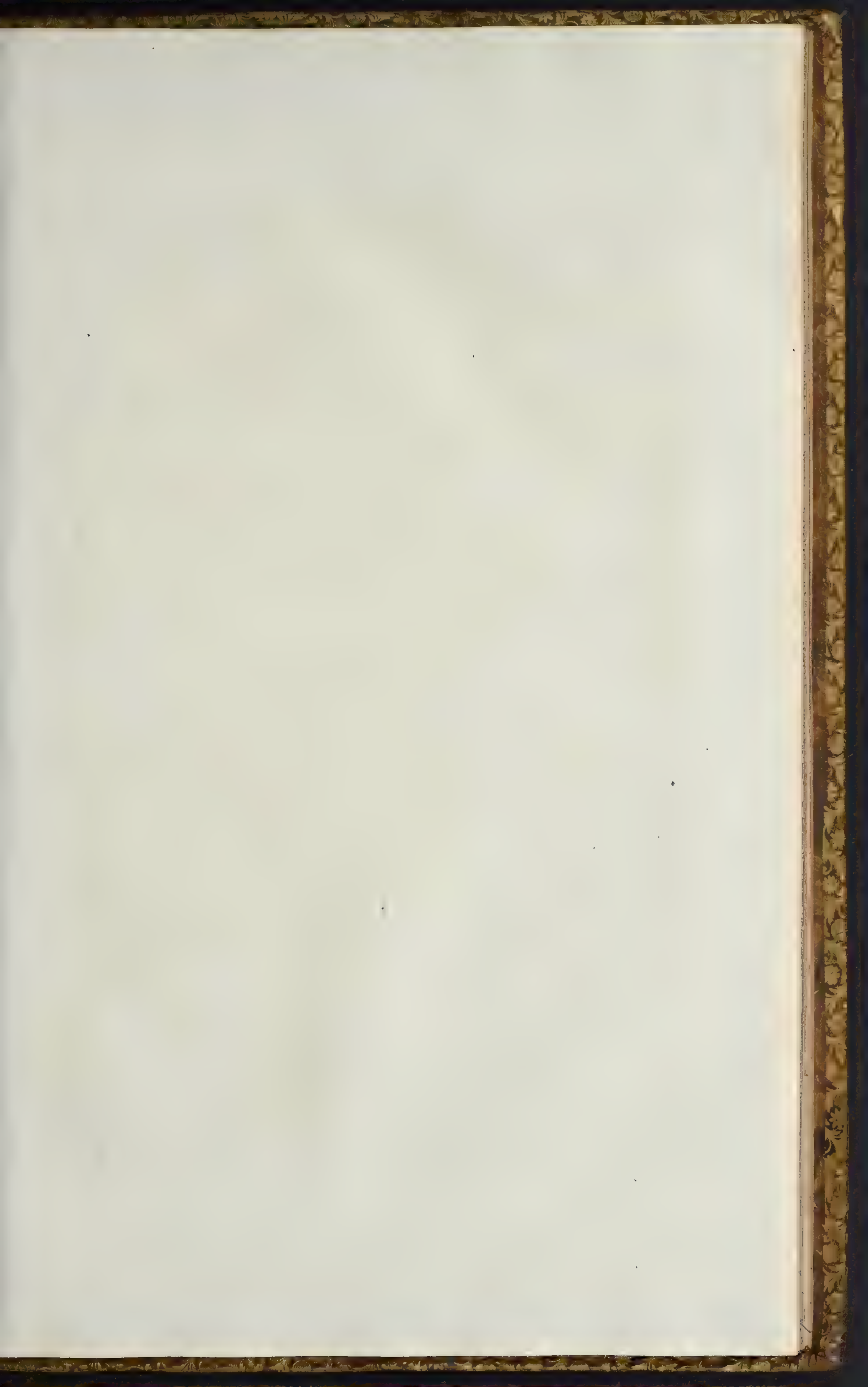
Près du lieu où font ces tombeaux, il y a une fource qui donne environ un pouce d'eau, de la meilleure qualité & de la plus belle efpèce : cette eau en coulant fe partage, & on la diftribuoit avec art dans les différens endroits de cette montagne où il y avoit des habitations.

Je fuis parvenu jufques fur la cime la plus élevée, j'y ai trouvé une petite plaine, & quelques foibles reftes de murs de pierres de tailles, mais d'une médiocre conftruction.

La pierre dont on a fait les tombeaux dont je viens de parler, eft d'une efpèce tellement tendre, que fi les édifices de cette ville ont été bâtis avec cette même pierre, ils ont dû périr en peu de temps; ils fe feront diffous à l'air libre.

Cette montagne abonde en jafpe jaune, veiné de blanc, en jafpe fleuri, en jafpe fanguin : elle fournit auffi une pierre d'un beau noir très-curieufe, & qui fait feu avec le briquet.

Ce village, ce bourg de Prizzi eft moderne, & ne m'a rien offert de remarquable, fi ce n'eft les femmes : elles m'ont paru avoir pour la plupart de la beauté, & même de la grace.



Pl. CLXI



et gravé par J. Houel

*Costume des femmes Albanaises de qualité,*

*à Palazzo Adriano*

## CHAPITRE VINGT-[illegible]

*[illegible]*

[illegible]

*[illegible]*

[illegible]

# CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

## *Costume des femmes de qualité à Palazzoadriano. Départ de ce Village. Voyage à Bivona, à Santo Stephano, à la Cuisquina, à Castronovo, à Alimena, Castrogiovanni, Piazza, Aidone, Mazzarino, Barrafranca, Pietraperzia, Caltagirone, Mineo, Grandmichel, le Lac & la Ville de Palica, le Fief de Saint-Basile, Militello & le Fief Sto. Lio.*

## PLANCHE CENT SOIXANTE-NEUVIEME.

### *Costume des femmes Albanoises de qualité à Pallazzoadriano.*

CES Albanoises s'habillent avec magnificence dans les jours de fêtes. Ce qui les caractérise le plus, c'est cette kesua ou kaiola dans laquelle elles cachent leurs longs cheveux, & que j'ai déja décrite en parlant des femmes du peuple; car cet ornement est commun aux femmes de tous les rangs: il ne diffère que dans la qualité de l'étoffe. Les Dames ajoutent à leur coiffure un voile de gaze ou de crêpe de trois aunes trois quarts de long, c'est-à-dire, de plus de quatorze pieds.

Il s'attache par un bout sur la tête, il en fait le tour en passant sous le menton, puis il descend une seconde fois jusque sur la poitrine, & ensuite il passe par derrière, & va s'attacher à six pouces près de l'extrémité de la hanche gauche. L'autre bout, orné aussi d'une frange d'or, revient par dessus le bras, la frange en dehors, & pendant de six à huit pouces.

L'habit de dessous est un jupon très-ample, d'étoffe magnifique, & un corps de baleine très-juste à la taille, & lacé par derrière: mais il n'y a que la moitié des manches qui soient de la même étoffe que la jupe. Cette moitié tient par des rubans, qui serrent en dessous à quatre endroits la manche de la chemise, & qui la font gonfler dans les intervalles. Les épaules sont couvertes d'un collet très-large & très-orné de broderies, & d'une superbe dentelle qui en fait le tour, & qui descend jusques sur la poitrine, où elle est cachée par le voile. Ces femmes portent des éventails.

Les jeunes filles n'ont point de voile, mais elles portent une ceinture d'argent & une kesua.

Le premier groupe de cette estampe représente des femmes dans le grand habit de cérémonie. Plus loin, sur la gauche, j'ai représenté des femmes qui n'ont pas le voile passé sous le menton, comme les autres: c'est une variété dans cette sorte d'ajustement. J'ai représenté aussi une femme vue par derrière, pour montrer l'effet du voile de ce côté.

Le groupe qui est à droite, fait voir, par opposition, l'élite des femmes qui suivent le rit latin: elles sont Siciliennes: leur habillement diffère de celui des autres Siciliennes, que j'ai déja représenté dans

le Chapitre premier. C'eſt un large morceau de taffetas noir, dont elles s'enveloppent la tête & les bras. Il eſt plus pittoreſque que ceux que j'ai décrits, en ce qu'il n'eſt pas attaché au corps, ce qui le rend plus ſuſceptible d'être plié avec grace. J'ai repréſenté ces femmes par derrière & pardevant, afin que l'on pût juger de tout l'effet de cet ajuſtement. La jupe de ces femmes eſt auſſi d'une étoffe noire, ce qui ne les empêche pas de porter des ſouliers brochés & de toutes ſortes de couleurs.

La petite fille que j'ai placée ici eſt enveloppée d'une manteline d'étoffe de laine fort blanche. Les enfans ne ſont pas autrement habillés.

En ſortant de Pallazzoadriano, je fis le tour de la montagne des Roſes, montagne que l'abondance de ces fleurs & celle des aromates qu'elle produit ont rendu célèbre dans toute la Sicile.

## *Bivone.*

Je me rendis d'abord à Bivone, pays encore très-abondant en Egliſes, & ſur-tout en Couvents. Il n'y a d'antique que les productions de la nature.

Je m'informai s'il y en avoit quelques-unes de curieuſes; on me parla d'une fontaine de pétrole, à trois milles de ce lieu, au couchant. Je fus la voir : je trouvai une ſource d'eau contenue dans un petit quarré de pierres. J'y ai vu aſſez de pétrole pour qu'on en pût recueillir. J'en emportai dans une bouteille : cette fontaine, dit-on, eſt un bienfait de la Vierge; auſſi lui a-t-on conſacré tout auprès une Chapelle, & l'a-t-on dédiée ſous le nom de *Notre-Dame de l'huile.* On m'aſſura auſſi que cette huile ne coule en abondance que les jours conſacrés à la Vierge, c'eſt-à-dire, le mercredi & le ſamedi. J'y fus le mardi après midi, l'huile couloit abondamment : on m'aſſura qu'à cette heure les premières Vêpres de l'Office du jour ſuivant étoient commencées; que delà provenoit l'écoulement de l'huile. Je répondis que cela étoit admirable, & qu'on devoit bien bénir la Providence de ſe conformer ainſi aux uſages de ce Diocèſe. Ce bitume ſurnage bien liquide ſur l'eau, & ſe peut facilement recueillir avec une cuiller. J'en pris à-peu-près un quarteron.

A quelque diſtance de ce lieu, dans un fief appellé la Saline, on voit deſcendre d'un côteau de petits ruiſſeaux de trois, de quatre, de ſix pouces d'eau, d'une qualité très-belle, & qui cependant dépoſe ſur ſes rivages, ſur les plantes & les cailloux qu'elle arroſe, des croutes de ſel. Sans doute cette eau paſſe au travers de quelques mines de ſel avant de ſortir de la terre; elle s'en impregne, & elle s'en ſépare en s'évaporant quand elle eſt à l'air libre.

Il y a dans ce même canton des veines d'un plâtre parfaitement ſemblable à du lait caillé : il eſt d'une blancheur admirable.

Je trouvai à Bivone tous les habitans perſuadés de ce qu'on m'avoit dit dans les autres villes de la Sicile : tous m'aſſurèrent que leur pays étoit le berceau de Sainte Roſalie : tous me dirent qu'elle étoit la fille d'un très-noble Baron appellé Sinibaldi, homme de mœurs très-irrégulières. Sa fille, dès l'âge de douze ans, étoit ſi pénétrée de l'amour de Dieu, qu'elle quitta furtivement la maiſon paternelle. Un ange lui ſervoit de guide, & la conduiſit dans le trou d'un rocher, à mi-côte de cette montagne, trou dans lequel elle voulut ſe cacher & paſſer toute ſa vie, tant l'amour de Dieu lui faiſoit dédaigner le monde. Cette montagne, couverte encore de forêts, en étoit alors bien plus enveloppée qu'aujourd'hui. La Sainte, fidèle à ſa réſolution, ſe logea dans ce trou, & y paſſa une partie de ſa vie. Voilà ce qu'on m'a appris à Bivone de l'hiſtoire de Sainte Roſalie.

Je fus voir cette demeure : je me rendis d'abord de Bivone à Santo Stephano, à ſix ou ſept milles de Bivone, & de là j'allai à la Cuiſquina, diſtante de ſept à huit milles de Santo Stephano. J'arrivai à un fameux hermitage, ſitué ſur le penchant d'une montagne très-élevée. Cette montagne eſt

presque toute entourée de forêts. Cet hermitage, fort accrédité en Sicile, est aujourd'hui très-riche. Pour attirer les pélerins, & leur faciliter l'accès de leur demeure, les hermites ont fait construire un beau chemin, qui serpente sur le penchant de la montagne, afin d'être plus doux à monter: il est bien ferré & très-commode. Les hermites ne sont pas solitaires en Sicile: leur habitation ressemble plus à un couvent qu'à un hermitage.

En arrivant, on me conduisit à la Foresteria; c'est un lieu hors de l'hermitage, & consacré au logement des étrangers.

Les pélerins y sont très-nombreux; on y vient de toutes les parties de la Sicile, pour voir la grotte où l'on croit que Sainte Rosalie a vécu.

Pour persuader au peuple que cette Sainte a passé sa vie dans ce trou, il a fallu y pratiquer une entrée: car il n'eût pas été croyable qu'une femme eût pu s'y loger.

Ce trou, cette grotte n'est que l'écartement d'une portion considérable de la roche, qui, après s'être détachée de la masse totale de la montagne a glissé à quelques toises plus bas. Les inégalités de la rupture l'ont forcé de s'écarter en descendant, & de laisser un petit intervalle: cet intervalle même a été caché long-temps par les écroulemens des terres & par des arbres qui bientôt ont poussé dessus. Il ne présentoit d'abord qu'un trou semblable au terrier d'un renard; il aboutissoit à un enfoncement de trois pieds de large., qui en avoit sept à huit de profondeur perpendiculaire: il avoit fallu un Ange & un miracle pour faire entrer la Sainte par ce trou dans cette cavité; & il en avoit fallu un autre pour que l'humidité du lieu & l'eau de la pluie qui s'y rassembloit, ne la fissent pas mourir en peu de jours.

Les hermites ont fait ouvrir une porte au dessous de l'endroit par où l'on suppose que Sainte Rosalie passa. Cette porte conduit de plein pied au fond de cette grotte. On sent dès qu'on y est entré que Sainte Rosalie n'a pu y vivre si long-temps que par une faveur toute particulière de la grace.

A trois toises environ de l'ouverture de cette grotte, on lit sur un rocher une inscription qu'on dit avoir été gravée par la main & le ciseau même de Rosalie. La voici.

EGO ROSALIA SINIBALDI QUIS QUINÆ ET ROSARUM DOMINI FILIA AMORE DNI. MEI JESU CRISTI IN HOC ANTRO HABITARE DECREVI.

Le Prince de Belmonte a fait mettre devant cette inscription une belle grille de cuivre, de crainte que quelqu'un des nombreux dévots qui s'empressent à la lire, n'y portât une main indiscrette.

A douze ou quinze pieds de cette inscription, en avançant vers le fond de la grotte, & en descendant un peu, on trouve une espèce de petit autel, formé de petites pierres, surmontées d'une pierre plus grande, sur laquelle on a tracé une croix assez mal faite. Cette croix peut avoir neuf à dix pouces.

Delà, en tournant à gauche, on entre dans un passage bas & si étroit, qu'il faut se coucher & se traîner sur le ventre pour y passer. Il peut avoir six pieds de long. Le peuple croit que ce passage miraculeux est également étroit pour toute personne, quelle que soit sa taille; qu'il s'étrécit pour les gens maigres, & s'élargit pour les gros ventres: ce miracle lui plaît beaucoup. Ce lieu passé, on se trouve dans une cavité de neuf à dix pieds de longueur, & de trois ou quatre de largeur. Cette cavité passe pour avoir été la chambre de Sainte Rosalie, le cabinet où elle méditoit les divines pensées qui l'ont rendue si chère à Dieu, & si respectable aux hommes. Ce lieu si remarquable pour les pélerins n'offre rien à l'artiste; c'est la roche toute nue.

En revenant de ce lieu, on me fit remarquer le prétendu lit de Sainte Rosalie. C'est un morceau mince de la roche, détaché de la masse totale : ce morceau a six à sept pieds de long : on assure qu'il servoit de lit à cette Sainte : on me dit qu'il n'étoit jamais mouillé, quoique l'eau de la pluie se rassemble quelquefois abondamment dans ce trou. Ce miracle perpétuel n'est peut-être pas aussi certain qu'on le pense; mais comme cette pierre est inclinée dans sa longueur de plus de six pouces, elle ne peut être long-temps mouillée.

Ce lieu ne reçoit le soleil, à l'extérieur seulement, que quelques mois de l'année : il est tourné vers le nord : l'hiver y est très-rigide : la neige ne le quitte qu'en avril : le bois y abonde & il est très-utile aux hermites pour corriger les rigueurs de ce climat glacial. La dévotion qu'on a pour cette Sainte dans toute la Sicile leur vaut beaucoup d'aumônes.

Leur Eglise est très-jolie; elle est ornée avec goût. Les marbres, les jaspes, les agathes en décorent avec magnificence les chapelles. Ces bons hermites me firent beaucoup d'accueil: après leur avoir fait mes remercîmens & mes adieux, je me rendis à Castronovo.

## *Castronovo.*

C'est un pays habité depuis peu : il n'y existe plus que les murs d'une ville très-antique, & qui a été détruite vraisemblablement par les Sarrasins. J'ai distingué dans ces antiques murailles deux sortes de constructions. L'une est formée de pierres posées debout, avec des intervalles de cinq à six pieds, remplis de plusieurs assises de pareilles pierres posées horizontalement.

J'ai déja eu occasion de parler de cette construction très-singulière & si antique, qu'elle est celle qu'employoient les peuples qui ont précédé l'arrivée des Grecs en Sicile, & que les Grecs ont quelquefois imitée.

L'autre genre de construction que j'ai vu étoit en petites pierres, ce qui caractérise un siècle très-postérieur

Quoique ces murs soient presque détruits, on voit qu'ils avoient huit à neuf pieds d'épaisseur: on remarque même que d'espace en espace ils étoient flanqués de tours quarrées.

On peut remarquer encore que les malheureux habitans de cette ville détruite se réfugièrent dans leur fuite sur une portion isolée de cette même montagne, où ils se bâtirent des asyles dans les endroits escarpés & faciles à défendre. On voit que d'autres siècles leur ont amené d'autres ennemis, qui ont occasionné une nouvelle guerre & une nouvelle mutation; ou du moins que forcés par la rigueur du froid sur cette cime élevée, ils furent contraints de descendre, & de s'établir dans un séjour plus bas & plus tempéré : ils choisirent un lieu exposé au midi, sur une portion bien plane de cette montagne. Les peuples y jouissent aujourd'hui d'un gouvernement sage & d'une situation agréable. Il n'y a rien d'antique à cette hauteur.

On voit au bas de la montagne beaucoup de grottes remplies de tombeaux, ce qui prouve qu'il y a eu dans ce lieu une ville, quoiqu'il n'y ait pas aujourd'hui la moindre trace d'habitations. Ce lieu s'appelle la Montagne d'Annibal.

C'est de Castro Novo qu'on a tiré les beaux marbres dont on a fait les colonnes qui décorent la chapelle du château de Caserte, près de Naples.

On m'assura que Castro Novo a eu l'honneur, en 1533, de voir jeter dans ses murs les fondemens du premier couvent que les Capucins aient eu en Sicile. Palerme n'eut que le second l'année suivante.

## *Camarata.*

Les singularités qu'on me raconta de la ville de Camarata, m'engagèrent à y aller. Ce voyage n'est pas long, mais il est difficile. Je fus très-étonné en voyant la bizarre situation de cette ville. La surface



Costume et usage domestique en Sicile



Dessiné et gravé par J. Houel

Bouffonnerie populaire de Castronovo



face de la montagne, ou plutôt le sol sur lequel elle a été bâtie, est incliné d'environ quarante-cinq degrés : il est difficile de se tenir soi-même debout sur un sol d'une telle inclinaison : il étoit impossible d'y poser une pierre. On imagina pour y établir des maisons de creuser la roche de quelques pieds, d'y faire des tranchées pour servir de fondemens aux édifices, & sur-tout pour empêcher qu'ils ne glissassent dans la ravine qui est à demi-lieue de là, au pied de la montagne. On fut même obligé de mettre à plusieurs maisons des piliers buttans pour les mieux affermir. Cette ville contient sept à huit mille ames.

A une portée de fusil, mais de l'autre côté du vallon, il y a une petite ville sur une plaine riante. Cette petite ville, ou ce gros village, est appelé Saint-Jean; c'est un établissement moderne. Comment les habitans de Camarata n'ont-ils pas préféré ce sol pour bâtir, puisqu'ils sont plus anciens que les habitans de ce lieu, & qu'il paroît qu'alors ils avoient le choix du terrain ? Les rues de Camarata sont de véritables escaliers ; car elles ont des marches, & même assez peu commodes.

La montagne de Camarata est une masse énorme de marbre ; elle passe pour être la plus haute montagne de la Sicile, après l'Etna.

Delà je revins à Castronovo, bien étonné & bien fatigué de ce que j'avois vu. J'étois logé chez D. Antonio Peppi, homme lettré, dont la bibliothèque est composée en grande partie des meilleurs auteurs François, qu'il traduit ou qu'il commente. Il est si éloigné des préjugés trop communs dans sa nation, qu'à peine eut-il vu, à l'ouverture d'une lettre de recommandation que je lui remis, que j'étois François, qu'il me fit entrer chez lui, & me présenta à sa femme, quoiqu'elle fût retenue au lit par une légère incommodité. Cette femme, très-jeune & très-jolie, me reçut avec une politesse aussi franche & aussi sincère que celle de son mari. Ils me firent arranger un appartement dans leur maison, qu'ils me prièrent de regarder comme la mienne. Ils me prodiguèrent mille honnêtetés, qui me furent d'autant plus agréables, que j'en avois perdu la douce habitude, & que je n'espérois pas trouver un traitement aussi civil au centre de la Sicile, sur une des plus hautes montagnes de cette isle.

Je fus témoin d'une scène qui se passa au pied de cette montagne, & qui peint le caractère de ce peuple. Le Cardinal-Evêque de Girgenti alloit à Palerme : cet Evêque est de la famille de Bracciforte, l'une des plus illustres de la Sicile. Le peuple voulut lui faire accueil ; les Siciliens sont naturellement courtois auprès des Grands, & par-tout le peuple dans ses mœurs peint mieux le caractère du pays, que les gens des classes supérieures, parce qu'il est moins altéré par l'éducation, & par le mélange des étrangers & de leurs coutumes. Les influences du climat agissent plus immédiatement sur lui. C'est pour le faire connoître que je donne la planche suivante.

## PLANCHE CENT SOIXANTE-DIXIEME.

### *Bouffonneries populaires. Costume & usages domestiques de la Sicile.*

Pour faire honneur à ce Cardinal, les habitans de ce village se réunirent, hommes, femmes & enfans. Ils se rendirent sur le passage de Monseigneur; élurent le plus facétieux du pays, & le placèrent sur un âne : l'âne & l'homme étoient bien chamarrés de fleurs & de branches d'arbres, & précédés de tambours, de flûtes & de musettes : ils attendirent Monseigneur, & ils marchèrent en ordre devant & à côté de la voiture, en dansant & en chantant des couplets que la joie, & l'esprit naturel à ce peuple, lui inspiroient en impromptu ; & ils s'interrompoient en criant : *Vivat Monsignore!* C'est ainsi qu'ils le conduisirent pendant quelque temps : puis ils revinrent toujours dansant. C'est la plus parfaite image d'une bacchanale ou d'une orgie, telles qu'on nous décrit celles des anciens.

## *Autres Usages.*

J'ai vu dévider par des femmes, des fils de coton sur des canettes d'une manière ingénieuse & facile, que je ne connois pas en France. Les femmes qui font ce métier ont une verge de fer d'environ deux pieds de long : l'extrémité supérieure de cette verge est vissée au milieu d'une roue de cinq à six pouces de diamètre, dont les rayons sont très-minces, & dont le cercle a un peu plus de force: l'autre extrémité est posée dans le creux d'un petit billot de bois qu'elles ont sur les genoux.

En tournant cette verge entre leurs doigts, le cercle qui est à l'extrémité supérieure se mettant en jeu, en augmente infiniment le mouvement de rotation : de sorte que la canette est bientôt chargée de tous les fils qu'elle peut attirer du devidoir.

J'ai représenté de petits garçons que des mères viennent de revêtir pour la première fois d'une culotte, habit très-incommode par-tout à l'enfance, excepté en Sicile, où elles sont faites assez artistement, pour ne pas gêner l'enfant dans ses fonctions naturelles : au moment où le besoin le presse, en se mettant dans l'attitude que l'instinct lui indique, ce vêtement s'ouvre, parce que les deux côtés ne tiennent ensemble que par la ceinture qui l'assujettit par devant & par derrière; & lorsque l'enfant se relève, se referme sans qu'il ait besoin de se servir de ses mains; ce qui épargne bien des peines aux enfans, & bien de petits débats entre eux & leurs mères. Le seul inconvénient de cette culotte, & qui n'en paroît point un en Sicile, est de laisser échapper la chemise, comme on le voit dans l'estampe : il seroit facile de la tenir renfermée; mais les femmes y font peu d'attention.

Lorsque les femmes, qui sont ici nourrices pour la plupart, sont dans le cas de donner à teter, elles ont des chemises fendues depuis le collet jusqu'à la ceinture, à-peu-près comme les chemises d'hommes le sont parmi nous. Ce jabot se ferme avec des boutons, qu'elles défont quand elles veulent donner le teton à leur enfant; mais malgré ces boutons, le sein sort très-souvent, & se montre sans scrupule, & sans causer de scandale : de très-jeunes personnes même ne soupçonnent pas qu'elles puissent manquer à la décence en laissant voir ainsi ce qui peut inspirer tant d'amour.

J'ai gravé ici, fig. 2, une femme environnée d'enfans, c'est une nourrice que j'ai dessinée d'après nature, aussi bien que les petits garçons qui l'entourent.

De Castronovo je fus coucher à Calatauturo : rien ne m'arrêta dans ce lieu, qui d'ailleurs est moderne.

Je passai à Alimena, pays bien ouvert, dont les habitations sont placées sur le penchant d'un rocher, dont l'inclinaison est modérée : ses environs offrent mille beautés aux yeux du Naturaliste, sur-tout en minéralogie, en pierres calcaires, gypses, argiles, grès, &c.

J'y ai observé entres autres chose une monticule de sel qui s'élevoit hors de terre sous la forme d'un rocher à face verticale & irrégulière. Cette roche est d'un sel fort dur, très-compacte, veiné horizontalement, comme si ces veines, de différentes couleurs, étoient l'effet d'un dépôt formé par couches. Derrière cette roche, & au dessus d'elle, sont de grandes portions de pierres calcaires, de diverses espèces; la plupart sont mêlées & confondues avec une grande quantité de parties gypseuses, qui par leur abondance & leur singulier mélange donnent à ces pierres, dans leur destruction ou dans leur fractures, un air de gypse très-curieux.

Il y dans les environs de cette mine de sel des fontaines d'eau douce. Tout ce canton offre mille curiosités naturelles, à l'œil d'un Naturaliste éclairé.

Cette mine est exploitée journellement. On en distribue du sel dans tous les pays des environs. Il ne vaut que quatre ou cinq sous le boisseau : pour l'avoir on le brise, on le réduit en poudre, dans la carrière même, & on l'emporte dans des sacs.

Je me rendis de là à Calascibetta, autre pays de montagne, mais bien habité : j'y ai remarqué une quantité innombrable de grottes, toutes dans le plus grand état de destruction, parce qu'elles sont abandonnées depuis long-temps.



*Vue de l'extremité orientale de la Montagne de Castrogiovanni*



Je vins enfuite à Caftro - Gioanni, ville remarquable par fa fituation fur une haute montagne, que l'on confidère comme le centre de la Sicile. Cicéron l'appelle l'*Umbilicus* de cette ifle. Elle eft ifolée & très-élevée. Les vallons qui la circonfcrivent ont environ un mille de profondeur.

Sur le fommet de cette montagne, il y a une petite plaine d'environ un mille d'étendue; & d'à-peu-près 300 toifes de largeur; c'étoit là le lieu de l'antique ville d'Enna, fi célèbre autrefois par le temple de Cérès & celui de Proferpine, dont aujourd'hui il ne refte plus rien (1). Comme l'eau abonde fur ce fommet élevé, qu'il étoit facile à défendre, & qu'éloigné de la mer il n'étoit pas expofé aux pirates, ou aux étrangers qui vouloient s'établir dans la Sicile, il a dû être un des lieux le plus anciennement habités de cette ifle, & il a dû éprouver moins de révolutions que plufieurs autres.

# PLANCHE CENT SOIXANTE-ONZIEME.

## *Vue de l'extrémité orientale de la Montagne de Caftrogioanni.*

Cette planche repréfente la place où étoient le temple de Cérés A, & celui de Proferpine B. Il ne refte d'ancienne conftruction grecque à l'endroit A, que quelques pierres d'un mur qui fervoit à rendre le terrain égal du côté du nord, & à former un parapet au bord du précipice qui termine cette montagne très-élevée.

La roche dans ce lieu eft encore taillée régulièrement dans bien des endroits; mais ces formes n'indiquent rien de particulier qui foit digne d'être cité. Il y a au milieu une élévation quarrée, comme une table; mais qui fait fi elle eft antique, & fi même cette maffe de pierre avoit cette forme dans fon origine? On la montre cependant aux curieux comme un autel antique.

Les beaux édifices d'Enna ont été détruits dans les temps de la barbarie, pour conftruire des églifes & des palais, ce qui difpenfoit de monter à grand frais des matériaux qu'on trouvoit tout taillés à cette hauteur.

---

(1) Etienne de Byfance nous dit, qu'Enna fut bâtie par les Syracufins, ayant à leur tête un général nommé Ennus, qui donna fon nom à cette ville. Selon le même Auteur elle fut fondée LXX ans après Syracufe, c'eft-à-dire, la dernière année de la vingt-neuvième olympiade, ce qui fait IↃCLXV ans avant J. C.

Diodore, liv. II, dit que le temple d'Enna dédié à Cérès, avoit été bâti par Gelon, tyran de Syracufe; qu'il y avoit dans ce temple deux ftatues magnifiques repréfentant la Déeffe, l'une en marbre, l'autre en bronze : cette dernière paffoit pour être ce qu'il y avoit de plus ancien dans ce temple. Au veftibule de ce temple il y avoit auffi deux autres ftatues; l'une repréfentoit Cérès, tenant dans fa main droite une Victoire, d'une bien belle exécution; l'autre ftatue repréfentoit celle de Triptolème.

On ne doit pas être furpris de tant de ftatues de Cérès; cette Déeffe jouiffoit d'une fi grande vénération en Sicile, que la ville d'Enna étoit même confidérée comme fon temple. Les nations étrangères avoient tant de refpect pour elle, que fous le Confulat de P. Publius & P. Rupilius les Barbares qui s'emparèrent d'Enna, & qui pillèrent tout ce qui appartenoit aux citoyens, n'osèrent pas toucher aux richeffes de ce temple, qu'ils refpectoient trop la Déeffe pour en concevoir le deffein.

Le temple de Proferpine n'étoit pas fi vafte que celui de Cérès; mais il avoit auffi beaucoup de célébrité.

La mort de Gelon empêcha ce vainqueur de bâtir dans Enna un temple à Bellonne. Diod. liv. 6.

Après la mort de Tiberius Graccus, la ville de Rome étant épouvantée par les prodiges qui s'opéroient fous le Confulat de P. Mutius & de C. Calphurnius, le Sénat fit confulter les livres Sibillins, & l'on y trouva, dit-on, qu'il falloit appaifer la plus ancienne Déeffe, Cérès : alors les Prêtres Romains fe tranfportèrent à Enna, quoiqu'il y eût alors à Rome un temple très-ancien confacré à cette Déeffe.

Frédéric II, Roi de Sicile, fixa fa demeure dans cette ville, felon Fazello, & en fit bâtir la citadelle, qui avoit 18 tours; c'eft la même repréfentée dans la planche ci-deffus. Le Roi Martin habita auffi cette ville.

La roche C, C, élevée d'environ trente pieds, eſt ſurmontée de murs tout autour : ce ſont les reſtes d'un château fort ancien, bâti par Frédéric II. Ils renferment dans leur enceinte pluſieurs puits quarrés. Mais ce qui m'a paru digne d'attention, comme Naturaliſte, c'eſt qu'à la hauteur où l'on peut faire le tour de cette roche, la maſſe de la montagne n'a pas deux cents toiſes de diamètre, & qu'à cette circonférence de la roche, il y a quatre ou cinq fontaines : elles donnent peu d'eau, il eſt vrai ; mais dans l'été le plus ſec, elles en donnent toujours la même quantité.

Cette roche eſt élevée à une très-grande hauteur dans une atmoſphère dévorante, expoſée à l'ardeur d'un ſoleil dont les rayons pénétrans deſſèchent tout : comment cette montagne eſt-elle aſſez humectée pour fournir de l'eau à cinq fontaines perpétuelles ? Qu'on ne penſe pas que cette eau lui arrive par des conduits ſouterrains de quelque montagne plus élevée : il n'y en a pas. La montagne de Calaſcibetta, qui n'eſt pas éloignée de celle-ci, & dont le ſommet n'eſt qu'à un mille de diſtance du ſommet de celle de Caſtrogioanni, n'eſt pas plus élevée, & offre le même phénomène, ce qui prouve que l'une ne fournit pas de l'eau aux ſources de l'autre. Leurs formes ſont pareilles, & la pierre de la roche qui les compoſe eſt de la même qualité. Ce qui m'a fait croire que la diſpoſition des pores de ces roches eſt telle, qu'elles pompent la nuit les vapeurs de l'atmoſphère, comme feroit une éponge, & qu'elles les laiſſent épancher, quand elle s'en ſont chargées, précisément encore comme fait une éponge trop remplie. Car, je le répète, il n'y a pas de montagne plus élevée dans tous les lieux circonvoiſins. Celles qui ont plus de hauteur en ſont ſi éloignées, qu'on ne peut croire qu'elles lui envoient cette abondance : car, outre ces cinq fontaines, cette montagne iſolée répand à l'orient, au midi, au couchant, une ſi prodigieuſe quantité d'eau, que tous ces ruiſſeaux réunis dans le vallon y forment une petite rivière.

Nous citerons quelques autres exemples de ſommets iſolés qui ont des ſources, dont l'eau ne leur peut arriver par d'autres voies.

Je fus voir le lac fameux par la fable du rapt de Proſerpine : il eſt à cinq milles de Caſtrogioanni, vers le midi, dans une campagne déſerte. Il a 2672 toiſes de circonférence : ſa forme eſt oblongue, & s'étend du levant au couchant. On voit dans le lointain la cime du mont de Caſtrogioanni On prétend dans ce pays que Proſerpine fut réellement enlevée dans les campagnes qui bordent ce lac, non par le Dieu des enfers, mais par le Roi ou le Tyran d'une contrée voiſine, appelé Pluton. On dit qu'il l'emmena dans les grottes de la montagne d'Enna, où il conſomma ſon mariage. Cette grotte, ajoute-t-on, fut détruite en 1693 par un tremblement de terre qui renverſa pluſieurs villes, & qui emporta pluſieurs portions de cette montagne. On prétend même que la ville d'Enna fut bâtie en mémoire de ce mémorable enlèvement.

Une autre tradition, peut-être auſſi fabuleuſe, eſt celle qui perſuade aux habitans de ce pays, qu'autrefois il y avoit des mines de différens métaux, & même d'or, dans les environs de Caſtrogioanni : ils penſent qu'elles furent d'abord négligées dans les temps de troubles, & qu'enfin on les oublia. Ils regardent comme une preuve de leur exiſtence ces paillettes d'or que l'on trouve dans les profondes ravines qui ſont au pied de ces énormes montagnes. Cependant les mines de ſoufre n'ont point été abandonnées ; on les exploite encore. Ces dernières fourniſſent des eaux ſulfureuſes qui coulent au bas de la montagne : ces eaux ont une odeur de ſoufre très-forte. La mine de ſel, de laquelle j'ai déja parlé, n'eſt qu'à huit milles au nord de Caſtrogioanni.

## *Pont de Capitarſo.*

Près de Caſtrogioanni, du côté du couchant, on trouve à Capitarſo un pont qu'on appelle la troiſième Merveille de la Sicile ; car les doctes me diſoient toujours : nous avons trois merveilles dans

dans cette isle : *un Monte, un Fonte, un Ponte.* Ce mont, c'est l'Etna; cette fontaine, c'est Aréthuse: & ce sont en effet des objets étonnants ; mais pour ce pont de Capitarso, il ne me paroît nullement merveilleux. C'est un pont d'une seule arche, il est vrai, auquel un rocher de chaque côté de la rivière sert de culée. Cette arche n'est ouverte que de quatre-vingt pieds, & cette ouverture dut paroître pendant long-temps une merveille. Les Architectes qui le construisirent, n'osèrent pas entreprendre de faire de cette grande arche un arc surbaissé, tel qu'on le feroit aujourd'hui. Ils lui donnèrent soixante pieds de hauteur ; ce qui fait que du rivage, pour gagner le milieu du pont, il faut que le voyageur monte péniblement une espèce de montagne.

Les armes de Charles-Quint sont sculptées en marbre sur l'une des faces de ce pont, avec sa devise : *Nec plus ultra.* Une inscription latine apprend que Charles-Quint étant Empereur, Jean de Vega, Vice-Roi, fit bâtir ce pont pour la commodité du voyageur ; qu'il fut construit par deux Architectes Vénitiens en 1553, & qu'il a coûté deux mille onces d'or, environ deux mille cinq cents livres tournois, qui furent levées sur toute la Sicile. Sa largeur est de quatre-vingt pieds.

## *De Piazza.*

Après avoir bien vu Castrogioanni, je me suis rendu à Piazza, dont les environs m'ont charmé par la quantité d'arbres qu'on y cultive, & qui ornent les plus beaux sites.

Cette ville est une de celles que je préférerois d'habiter, à cause des charmes de ses environs, & de la quantité d'eau qu'on y voit circuler de toutes parts. Piazza n'est qu'une ville moderne : elle doit son origine à la destruction d'une bourgade ou village, qui s'étoit formé des débris de l'antique ville de Gelentium. Lorsque cette ville fut détruite, ses habitans se réfugièrent au sommet d'une montagne, à un mille de distance, où est aujourd'hui un hermitage. Là ils fondèrent une habitation appelée Pluzia : elle fut détruite par les Sarrasins ; & la ville de Piazza s'éleva de ses débris au pied de la montagne. De Pluzia, par corruption, le temps a fait Piazza.

L'antique Gelentium étoit traversée par le fleuve Giaccio, à quatre milles au dessous de sa source, & à trois milles au dessous de l'endroit où est aujourd'hui Piazza. Elle étoit située près d'une montagne peu élevée, qu'on appelle Philosophiana (1). J'ai vu encore dans ce lieu des amas considérables de ruines, mais enveloppées, & même cachées sous des noisetiers, que l'on cultive en grande quantité dans ce pays. Sous ces arbres & sous des broussailles, j'ai vu beaucoup de portions de murs, les uns rectilignes, & formant des angles de différens degrés ; d'autres formant des lignes circulaires : j'y ai remarqué des murs de sept à huit pieds d'épaisseur, & de huit toises de longueur, où l'on voyoit encore des arcades & des niches placées alternativement, & disposées en ligne droite. Les pierres de cette construction étoient taillées très-exactement, & de la grandeur des briques grecques que j'ai déja décrites. Ce morceau me parut d'une très-belle exécution. Je vis aussi un réservoir, qu'on prend dans ce pays pour un bain, mais c'est une erreur : il a quarante-deux pieds de long sur quatre pieds six pouces de large.

J'ai vu dans les débris un morceau de vase en marbre, dont la forme paroît avoir été celle d'une jatte. Les propriétaires, en creusant pour planter des arbres, ont trouvé des fragmens de statues, des bases, des architraves, & des tronçons de colonnes de marbre, & d'autres débris.

Dans une de ces promenades, que j'entreprenois si souvent pour faire des observations, je rencontrai la Princesse de Val Guarnera, qui alloit de Piazza à Palerme. Elle étoit dans une belle litière, suivie de trois autres, où étoient les gens de sa suite. Chaque litière étoit portée par deux mulets. Cette voiture, où l'on peut tenir aisément deux personnes, est celle dont se servent les Grands de cette isle. Celle de la Princesse étoit précédée par douze campieri en uniforme, portant ses armes

(1) Quelques auteurs prétendent que Gelentium s'appela aussi Philosophiana, nom qui est resté à la montagne.

ſur leurs bonnets. Douze autres campieri, en habits ordinaires, ſuivoient la litière. Des bordonnaro conduiſoient les mulets qui portoient les bagages. Il y avoit auſſi beaucoup de domeſtiques à cheval. Tel eſt le faſte que les Princes déploient en Sicile dans leurs voyages.

De Piazza je paſſai à Mazarino; c'eſt un beau pays, mais il n'offroit rien qui pût ſatisfaire ma curioſité. Je fus de là à Barafranca. Je logeai dans le couvent des Récolets. C'eſt le plus beau que j'aie vu de ma vie, ſur-tout pour la grandeur & l'ordonnance. J'allai à Pietra Perzia, appartenant au Prince de ce nom.

Près de là étoit jadis la ville de Caulonia, ſelon le Géographe Aidone. On peut juger par l'état de deſtruction où ſont les grottes qu'on avoit taillées dans la roche, que ce ſont des travaux de la plus haute antiquité. Il n'y a plus aucune trace de conſtruction.

Je repaſſai par Piazza pour me rendre à Aidone, à dix milles du côté du levant. C'eſt là où j'ai vu une grande quantité de pierres de lave à forme conique, qui ſervoient aux anciens à broyer du blé, à-peu-près comme nous nous ſervons de petits moulins pour réduire le café en poudre. Chaque maiſon avoit le ſien, ou les ſiens. On en trouve beaucoup dans les débris de pluſieurs villes antiques. La partie concave de ces moulins étant la plus fragile, elle ſe trouve rarement entière. La partie convexe étant maſſive réſiſte mieux, & ſe rencontre plus ſouvent en bon état. Je donnerai dans l'une des eſtampes ſuivantes quelques détails ſur ces moulins.

Au bas de la montagne j'ai vu les reſtes d'une ville, c'eſt-à-dire, des portions aſſez longues de murs, bâtis avec d'aſſez belles pierres de taille. Un perron de pluſieurs marches & de quatre-vingt pieds de long: des portions de chambres où l'on diſtingue encore de belles moſaïques: des fragmens de ſtatues, des tuiles, des canaux. Il n'y a pas de doute que ce ne ſoient les reſtes d'Aidonum. Fazello, Decade 1, liv. X, fait mention d'une ville antique, qu'il appelle Aidonum: c'eſt elle ſans doute dont les ruines ſe trouvent près d'Aidone.

Il y a près de là, vers le nord, ſur une montage, une vieille tour bâtie avec des débris antiques. Fazello & Aidone citent, l'un un lieu appellé la Citadela, l'autre une ville antique appelée Magella; & je ne doute pas que ces reſtes ne ſoient la Magella du Géographe Aidone.

## *Caltagirone.*

Caltagirone, autrefois Calata Hierone: elle prit ce nom d'un château qu'Hiéron, tyran de Syracuſe, avoit fait bâtir ſur cette montagne. J'y reſtai quelques jours, je n'y trouvai rien d'antique. Tout ce qu'elle eut de remarquable du temps de ſa ſplendeur & de celle de Syracuſe, a été abſolument ou détruit, ou emporté. On me montra la place où, quelques jours avant mon arrivée, on avoit enlevé quelques aſſiſes de pierres qui, dit-on, étoient antiques. On ne put me dire à quelle eſpèce d'édifices elles avoient appartenu.

La ville de Caltagirone eſt la plus riche de toute la Sicile. Elle a des biens conſidérables, qu'elle a acquis lorſque les Normands chaſsèrent les Sarraſins de cette iſle. Les Sarraſins qui ſe refugièrent près de Centorbi, au lieu qu'on appelle aujourd'hui le Paradis de Judica, (lieu que j'ai déja décrit dans le XXVII^e. Chap.) ſe défendirent ſi bien, que les Normands ne pouvant les chaſſer, appelèrent les habitans de la ville de Caltagirone, & leur promirent de leur donner tout le territoire qui appartenoit à ces infidèles, s'ils parvenoient à les chaſſer: ils y parvinrent, & les poſſeſſions qui leur avoient été promiſes leur furent en effet données.

A l'extrémité du fauxbourg de Caltagirone, j'ai vu dans l'égliſe des Récolets une ſtatue de la Vierge, ſculptée en marbre blanc: elle eſt imitée de celle de Trapani dont j'ai parlé, mais elle eſt le chef-d'œuvre de Guagini. Elle eſt très-agréable, & les draperies en ſont d'une très-grande vérité.

## *Grand-Michel.*

Grand-Michel, premier lieu que l'on trouve en ſortant de Caltagirone, eſt un village moderne, formé des débris de l'antique ville d'Ochiola, dont les ruines mêmes ſont totalement effacées. On me conduiſit ſur la place même où l'on prétend que s'élevoit autrefois cette ville : je n'y vis plus que quelques murs enterrés, des tombeaux, ou plutôt des ſarcophages en pierres de différentes qualités. Ils avoient été nouvellement déterrés : on y avoit trouvé des oſſemens aſſez bien conſervés, & très-durs. J'y rencontrai auſſi des fragmens de ces grands vaſes de terre cuite appelés *giarres*, & des débris de citernes : ces citernes ſont très-communes ſur ces montagnes, & très-néceſſaires dans ce climat, à cette élévation, pour recueillir les eaux pluviales.

La ville d'Ochiola occupoit cinq collines : les vallons qui s'étendoient entre ces collines, étoient remplis d'un ſable mouvant dans lequel on trouve des débris.

Cette ville, ou plutôt celle que les Chrétiens avoient bâtie ſur les ruines de l'ancienne que les Sarraſins avoient détruite, fut renverſée de fond en comble en 1693 par un tremblement de terre. Le Seigneur de ce pays défendit de la rebâtir dans le même lieu : il fit placer la nouvelle ville dans une belle plaine au midi, qui n'en eſt éloignée que d'un mille, & qui eſt ornée de belles fontaines. On lui a donné le nom de Grand-Michel.

Les curieux de ce pays m'ont fait voir de très-beaux vaſes de toute grandeur, dans le genre de ceux qu'on appelle étruſques : ils étoient ornés de très-belles figures. J'en vis auſſi beaucoup de terre cuite. On me montra beaucoup de médailles d'or, d'argent & de bronze. Beaucoup de perſonnes en ont, mais elles en ſont fort jalouſes.

On eſt très-laborieux dans ce pays : hommes, femmes & filles, tous travaillent à la campagne; auſſi rencontre-t-on peu de mendians.

## *Mineo.*

Mineo, autrefois Mina, ville très-conſidérable, eſt ſituée aujourd'hui à ſix ou ſept milles de là, ſur une très-haute montagne. Son origine ſe perd dans la nuit des ſiècles les plus reculés. Elle paſſe pour avoir été le lieu de la naiſſance de Ducetius, célèbre Roi des Sicules, ſelon Cluvier; & pour avoir été fondée quatre cents vingt-neuf ans avant Rome. Elle ſe glorifie d'avoir détruit les villes de Morgantium, Caſtrogiovani & Mozia, & d'avoir vaincu les habitans de Catane. Cependant elle ne conſerve rien que quelques aſſiſes de pierres, des antiques monumens qu'elle a eus autrefois. On n'y voit que des médailles & quelques vaſes de différentes eſpèces, ſemblables à ceux que j'ai décrits ci-deſſus.

Je deſcendis des hauteurs de Mineo pour voir le lieu où fut jadis l'ancienne ville de Palica, à trois milles au deſſous dans la plaine.

## *De Palica.*

Palica étoit ſitué ſur une colline de pozzolane, ſolidifiée par le temps, qu'on appelle aujourd'hui la Roca : mais ce qui prouve ſon antiquité comme production volcanique, c'eſt qu'elle a près de ſon ſommet une fontaine de très-bonne eau : deux autres, dont la première eſt à mi-côte, & dont la ſeconde eſt près d'une grotte, coulent au midi & au pied de cette colline.

J'ai monté ſur cette colline pour voir le lieu de l'antique ville de Palica. J'y ai vu tous les attributs d'une ville que le temps conduit à ſon anéantiſſement total. Des fragmens de toutes eſpèces, des tuiles énormes, des vaſes grands & petits, des canaux en terre cuite, & beaucoup de pierres de taille çà & là. Au milieu de ces débris on voit dix à douze toiſes de fondemens de murs

dans un lieu, & autant dans un autre, ſitués de manière qu'il ſeroit aiſé, en creuſant, d'en découvrir davantage; peut-être trouveroit-on des objets plus curieux : mais ce qui eſt plus intéreſſant, & ce qui eſt plus rare dans les débris des villes antiques, c'eſt qu'au ſud-eſt de la colline on voit encore un eſcalier taillé dans la roche. On y compte plus de cent marches très-bien faites, mais plus ou moins dégradées par le temps : il y a des lacunes; mais on trouve des portions de quinze, de vingt, de vingt-quatre marches de ſuite. Cet eſcalier conduiſoit à des grottes, dont vraiſemblablement les Nymphes avoient un culte du temps des Palicéens, ainſi que le Dieu du lac voiſin avoit un temple.

Diodore de Sicile nous apprend, dans l'onzième livre de ſa grande Hiſtoire, que l'antique ville de Palica fut fondée par Deucetius, chef des Sicules, homme vigilant, qui, réunit en une ſeule ville tous les habitans des petites villes de ces peuples, qui ſéparés ainſi, ne pouvoient réſiſter à leurs ennemis. Il fit abandonner à un petit nombre de ſes concitoyens les hauteurs incommodes de Mineo ſa patrie; & il les engagea à deſcendre dans la plaine, où il fonda une ville ſous le nom de Palica, afin de procurer des aſyles commodes aux pélerins du temple des Dieux Palicès.

Leur temple eſt antique, dit Diodore, il eſt merveilleux; il y a en terre deux coupes, deux eſpèces de vaſes, qui ne ſont pas très-larges, mais dont on voit jaillir des étincelles qui paroiſſent venir d'une grande profondeur. L'eau qui bouillonne dans ces vaſes, comme dans un chaudron qui ſeroit ſur un grand feu, paroît elle-même enflammée. On n'oſe en approcher pour en chercher la cauſe : la terreur qu'inſpire cet objet, lui imprime un caractère ſurnaturel & divin. Cette eau répand au loin une forte odeur de ſoufre, & un bruit ſouterrain qui effraye. Cette eau qui jamais ne s'élève ni ne s'abaiſſe, eſt toujours dans la plus grande agitation. Là, les eſclaves trouvent un aſyle inviolable : là, nul n'oſe faire un faux ſerment; le menſonge y eſt puni ſur le champ : on a vu des parjures en ſortir aveugles.

Voilà ce que dit Diodore : il eſt impoſſible de ne pas reconnoître dans les vaſes de ce temple les deux lacs dont nous parlerons bientôt; mais il paroît par ſa deſcription, que ces eaux volcaniques étoient alors plus actives; & comme il ne dit rien des autres, il paroît qu'ils n'exiſtoient point alors.

Il ne dit pas ce qu'étoient ces dieux Palicès. Selon la fable, ils étoient deux jumeaux nés de Jupiter & d'une Nymphe appelée Talie. Quand elle s'apperçut de ſa groſſeſſe, elle pria la Terre de l'engloutir pour la dérober aux fureurs de la jalouſe Junon. La Terre lui rendit ce ſervice : elle n'en accoucha pas moins; & ſes deux fils ſortirent de terre comme par une ſorte de ſecond accouchement; ce qu'on exprime en grec par ces mots Ἀπὸ τοῦ παλινικεθα, c'eſt-à-dire, naître une ſeconde fois. Le lieu où ces lacs bouillonnent, eſt préciſément celui que la fable indique comme le lieu de ce double accouchement. On y bâtit le temple dont parle Diodore de Sicile, qui ne dit pas ce que la fable ajoute encore, que les gens qui venoient y jurer, écrivoient leur ſerment ſur une tablette, & qu'ils la jetoient dans l'eau; que cette tablette ſurnageoit, ſi celui qui la jetoit étoit un homme véridique, & qu'elle s'engloutiſſoit ſi c'étoit un parjure.

La ville de Palica, fondée la quatrième année de la 81^e^. Olympiade, fut très-fleuriſſante; mais ſa ſplendeur fut de courte durée. On ne ſait pas par qui, ni quand elle fut détruite; mais l'on ſait que ce fut S. Marcien qui eut l'honneur de démolir le temple des dieux Palicès.

A l'occident de la Roca, on voit ſur le chemin une ſource d'eau ſur laquelle ſurnage une ſorte de graiſſe, d'huile ou de bitume. Un peu plus au nord-oueſt, on voit jaillir, dans le lit même d'un torrent, trois ou quatre ſources d'eau ſalée : dans les temps de ſéchereſſe, tous leurs bords ſont blancs par le ſel qui s'y dépoſe. Ces contrées méritent que les naturaliſtes viennent les voir.

La montagne, ou plutôt la colline Palica, eſt une production volcanique, dont l'ancienneté eſt bien atteſtée, non-ſeulement par les fontaines dont j'ai parlé, mais ſur-tout par les fentes tranſverſales qu'on y voit de tous côtés. Ces fentes ſont remplies d'une matière blanche & calcaire, dont je donnerai l'explication ci-après en parlant du fief de S. Baſyle.

Le





Dessiné et gravé par J. Houel

*Vue du Lac Naphtia*

Et de la Colline ou étoit l'antique Ville de Polica





Pl. CLXXIII



Dessiné et gravé par J. Houel

Seconde Vue du Lac Naphtia.

Et Vue de la Montagne où est située la Ville de Mineo



Le lac Palica, aujourd'hui appelé Naphtia, s'étend au pied de la montagne de Mineo, du côté du nord, à l'extrémité de la vallée de Calta-Girone.

# PLANCHE CENT SOIXANTE-DOUZIEME.

## *Vue du Lac Naphtia, & de la Colline où étoit l'antique Ville de Palica.*

Ce lac, ou plutôt ce baſſin, n'a que vingt toiſes de diamètre : il eſt à-peu-près rond, & dans ſon centre il a ſix ou huit pieds de profondeur; encore n'a-t-il cette étendue qu'en hiver lorſque les eaux ſont dans leur plus grande abondance. En été les eaux baiſſent; & ce prétendu lac ſe trouve diviſé en ſix petits baſſins, ſitués à-peu-près au milieu du baſſin général. C'eſt-à-dire que le lit de ce lac étant à ſec, l'eau ne ſe montre plus que dans ſix trous un peu profonds. Alors ces baſſins contiennent une eau qui exhale une très-forte odeur de bitume.

Les fables populaires aſſurent qu'autrefois cette odeur étoit mortelle pour le bétail qui paiſſoit dans les environs; que les peuples prièrent un jour un Saint Evêque, qui paſſoit par ce pays, d'en chaſſer les diables qui empoiſonnoient l'atmoſphère; que cet Evêque les chaſſa, & que depuis ce temps-là les bergers y conduiſent leurs troupeaux ſans crainte & ſans danger.

Le fait eſt que ces vapeurs ſont encore très-malfaiſantes : qu'en deſſinant ce lac j'en reſpirai beaucoup que le vent m'apportoit; qu'elles me causèrent une migraine très-forte : que retiré loin de là, près de la grotte de Palica, les gens du pays, a qui je me plaignis de mon indiſpoſition, m'apprirent que lorſque les bergers n'avoient pas le ſoin de prendre le deſſus du vent en approchant de ce lac, tout mouton qui s'endormoit ſur ſes bords, ne ſe réveilloit jamais.

Les eaux de ce lac ſont toujours agitées par un vent ſouterrain. Elles paroiſſent toujours bouillonner. Voyez A, le lac B & le troiſième C. Mais les endroits les plus merveilleux, ſont les eaux de ce lac A, B, près duquel j'ai placé des figures en admiration.

# PLANCHE CENT SOIXANTE-TREIZIEME.

## *Seconde vue du Lac Naphtia, & vue de la Montagne où eſt ſituée la ville de Mineo.*

Le lointain de ce payſage repréſente la montagne où eſt la ville de Mineo. Cette montagne eſt très-conſidérable. La monticule, à la gauche de ce tableau, eſt une production volcanique.

Le devant de ce tableau repréſente le lit, l'intérieur du lac Naphtia. Le phénomène de cette eau qui bouillonne, ou qui jaillit dans les petits lacs, eſt plus remarquable dans ceux que j'ai placé ſur le devant, que dans ceux qui ſont plus éloignés, & que j'ai repréſentés dans l'eſtampe précédente.

Le premier lac B a environ vingt-cinq pieds de large, & eſt à-peu-près circulaire. L'eau en eſt agitée comme ſeroit celle d'une ſource très-abondante. Je l'ai repréſentée ici très-exactement, telle qu'elle eſt dans la nature. Il ſemble qu'elle ſorte en abondance, & cependant ce n'eſt que l'effet d'un courant d'air qui ſort au travers de cette eau, car elle ne s'accroît pas. Ce courant d'air emporte, en paſſant ſous la terre, des particules de bitume qu'elle exhale en s'évaporant, & il les répand dans l'air qui l'environne.

Cette eau eſt verdâtre & boueuſe : le courant d'air eſt ſi fort, qu'on n'a jamais, dit-on, pu boucher le trou par lequel il ſort ; mais l'a-t-on tenté ? mais ne ſort-il que par un trou ?

Le lac C préſente l'eau jailliſſante d'une autre manière, & à une plus grande élévation. La forme de ce jet eſt celle d'une gerbe, telle que celles que les arts élèvent dans les jardins des Princes. Cette gerbe a trois pieds de hauteur, & quelquefois davantage.

Lorſqu'on enfonce une canne dans le trou par où elle s'échappe, quelque longue qu'elle ſoit, on ne trouve pas le fond ; & quand on le trouveroit, on n'en ſeroit pas plus avancé ; car le canal ſouterrain qui l'amène en ce lieu, ne doit pas être droit, & perpendiculaire comme un puits ; il doit d'ailleurs venir de très-loin.

Les eaux de ce baſſin ſont beaucoup plus jaunes que celles de l'autre. Mais ce qui me perſuade que ces phénomènes ſont dûs à un vent ſouterrain, c'eſt que dans le baſſin général, lorſque les eaux ſont baſſes, on voit des cavités qui demeurent à ſec, & qui ont des trous d'où il s'échappe perpétuellement du vent. Lorſqu'on en approche l'oreille, on entend le bruit qu'il fait en ſe dégageant de ces paſſages tortueux, & obſtrués en partie.

Ces eaux, qui contiennent beaucoup de bitume, exhalent ſans ceſſe dans l'atmoſphère des vapeurs qui, en ſe mêlant aux nuages, produiſent un phénomène ſemblable à celui dont j'ai parlé à l'article Meſſine, & qu'on y appelle Fata Morgana. Il porte ici le même nom.

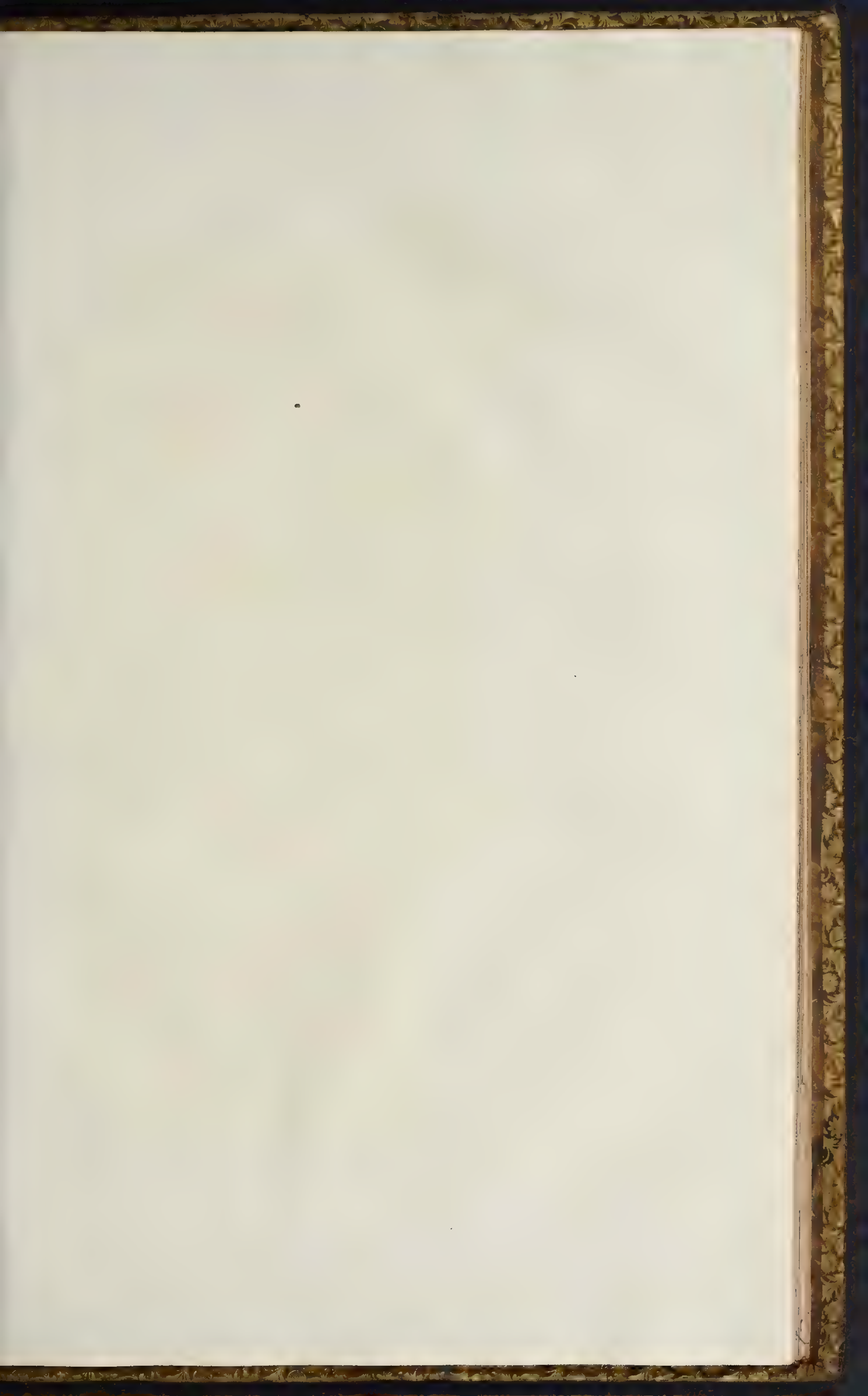
Tout le terrain du fond de ce grand baſſin eſt très-mou, & cependant il eſt élaſtique. Je l'ai repréſenté tel qu'il paroît quand il n'y a pas d'eau. Lorſqu'il en eſt plein, l'ébullition des petits baſſins ſe fait toujours appercevoir, quoiqu'ils ne forment plus qu'un lac avec lui : les jets de leurs ſources ſont non-ſeulement viſibles ; mais on dit qu'ils s'élèvent autant au deſſus de la ſurface générale du lac, qu'ils s'élèvent de terre quand le lit de ce lac eſt à ſec, tel que je l'ai repréſenté.

Des bords de ce lac je paſſai à l'hermitage de ſainte Frebonia : ſainte Grecque très-vénérée, & très-digne de l'être. Elle fut plus cruellement martyriſée qu'aucune autre : que dis-je ! elle réunit à elle ſeule tous les genres de martyre que les autres ont éprouvés à elles toutes. Elle eut les yeux crevés, comme ſainte Lucie ; les dents arrachées, comme ſainte Apolline ; les tetons coupés, comme ſainte Agathe ; déchirée ſous une roue garnie de lames tranchantes, comme ſainte Catherine ; lapidée, comme ſaint Etienne ; crucifiée, comme ſaint André ; bouillie ou rôtie, comme les ſept Frères ; & brûlée enfin, comme tant d'autres Saints ou Saintes. Je ne conteſtai rien aux gens de l'hermitage qui me contoient ſes ſouffrances en pleurant. J'allai voir les grottes voiſines, qui ſont taillées dans la roche en forme de chambres : elles ſont ornées d'inſcriptions grecques, dont la plupart ſont effacées. La montagne, un peu au deſſus de ces grottes, offre une belle plaine, où il y eut jadis des habitations, dont il ne reſte plus de traces. Au deſſous de cette grotte, il y a une ſource qui fourniſſoit une eau très-bonne, & très-utile aux habitans qui étoient en ce lieu.

Je me rendis de là au fief de S. Baſyle, à quelques milles vers l'orient. Il y a dans ce fief une montagne volcanique & iſolée. Sur la cime, qui n'a pas beaucoup d'étendue, on rencontre de place en place quelques aſſiſes de pierres, qui annoncent qu'autrefois il y eut de très-belles habitations. Ce qui prouve qu'elles étoient belles & importantes, ce ſont quatre ou cinq citernes ou réſervoirs dignes d'être cités par leur grandeur & leur profondeur. Celle que je préſente ici convaincra, par la beauté de ſa conſtruction, que l'édifice pour lequel elle a été faite, avec tant de ſoins & de dépenſes, ne pouvoit être qu'un bâtiment conſidérable ; ce qui eſt encore atteſté par des grottes, taillées dans une roche calcaire produite par les dépôts de la mer. Ces grottes avoient été faites pour y placer des tombeaux, qui ſubſiſtent encore en partie.

A l'endroit par où l'on arrive en ce lieu, il y avoit encore de belles aſſiſes de pierres dans le temps que j'y ai été.

Quel étoit ce lieu ? comment s'appeloit-il ? par qui a-t-il été habité d'abord ? dans quel temps



Pl. CLXXII



Dessiné et gravé par J. Houel

*Coupe d'un très beau Reservoir d'Eau.*



a-t-il brillé? sa splendeur a-t-elle été de longue durée? Toutes questions insolubles. Il est certain qu'il a été habité postérieurement par des Chrétiens; & que S. Basyle y a été révéré. Sur l'un des côtés de cette citerne, dans une espèce de réduit, (voyez E dans le petit plan au bas de l'estampe suivante) il y a un autel où l'on a célébré la Messe : on y voit encore des restes de figures de Saints, qu'on y a peintes à la manière des premiers siècles de l'Eglise, & qui sont à moitié effacées. Il paroît qu'il y a eu un couvent, ou un hermitage, jadis fréquenté, & aujourd'hui tellement oublié, qu'il ne reste pas de vestiges ni du monastère, ni de l'hermitage.

## PLANCHE CENT SOIXANTE-QUATORZE.

### *Coupe d'un très-beau Réservoir.*

C'est le reste le plus complet d'un très-bel édifice, dont tout nous est inconnu jusques au nom. Cet édifice, & ceux qui l'environnoient, n'ont pu être que l'habitation des favoris de la grandeur & de la fortune.

Je n'ai pu représenter ce lieu souterrain, cette espèce de cave, qu'en le montrant tel que s'il avoit été coupé. Son plan est quarré. Voyez A au bas de l'estampe.

On y descendoit par un escalier B, qu'on apperçoit dans l'angle à droite, à travers les piliers qui portent des corbelets, lesquels soutiennent de grandes pierres, qui, à l'instar des poutres, portent des pierres minces qui traversent les intervalles d'une de ces poutres à l'autre. Il manque beaucoup de ces pierres, dans l'état de destruction où le temps a mis ce bâtiment : je l'ai représenté tel que je l'ai vu. C, est une grande porte, un réduit, un enfoncement où l'on voit encore des peintures : on y disoit la Messe du temps que les adorateurs de S. Basyle occupoient ce lieu.

J'ai mis dans cette estampe le plan de cet édifice, afin de donner une idée exacte de sa forme & de ses détails : D, est l'endroit où l'on disoit la Messe. On y voit un sarcophage aussi-bien que dans l'endroit marqué E, dont l'entrée est cintrée. Je crois cependant que ces sarcophages pratiqués dans la pierre, sont postérieurs au temps où cet édifice étoit un réservoir; qu'ils n'y ont été creusés que depuis qu'on s'est avisé de le changer en église, & d'y célébrer la Messe.

Je suis persuadé que cet édifice n'étoit originairement qu'une citerne très-magnifique; mais cela ne doit pas étonner : les Anciens aimoient à donner à tout ce qu'ils faisoient un beau caractère; ce qui n'est, dans le fait, que joindre la solidité au bon goût & à l'économie en fait de construction.

Au bas de cette montagne on voit encore de vastes grottes, dont une partie avoit été consacrée à servir de tombeaux. Ce qui prouve qu'en ce lieu il y eut une ville, dont les habitations, qui étoient sur le sommet que je viens de décrire, faisoient une partie principale.

Et combien dans cette isle célèbre n'y a-t-il pas eu de villes qui ont péri entièrement, & dont le nom même s'est perdu avant la destruction totale de leurs débris?

Je quittai le fief de S. Basyle pour aller à Palagonia, petite ville qui n'en est éloignée que de quelques milles, & qui se trouve à-peu-près sur la route de Lintini à Caltagirone. Je passai par le fief des Trois Fontaines, où je vis des débris antiques assez beaux, des murs d'une très-belle construction, des pavages en marbre, & des mosaïques, qui prouvent qu'en ce lieu il y avoit eu un édifice important. On en a fait l'écurie du Fondaco, ou auberge de ce lieu. Les chevaux foulent au pied chaque jour ces beaux restes de l'antiquité, & il y séjourne des eaux qui les dégradent.

Arrivé à Palagonia, je vis pour toute curiosité une petite église abandonnée, dont la construction & la grandeur fixèrent mon attention, parce que j'y reconnus le même plan & les mêmes

dimensions que j'avois observés dans celles que j'avois vues, & dont j'ai parlé dans l'article de S. Philippo d'Argiro & d'Azaro, & qui étoient dédiées à S. Pierre. Ces trois églises sont sûrement du même architecte : elles sont du même goût dans leurs principes. C'est la même composition, à quelques variations près, & elles sont toutes trois de la même grandeur. Qu'on se figure une petite nef formée de trois arcades, & de chaque côté une nef latérale : une grande niche est au fond de celle du milieu ; & cette nef centrale n'est éclairée que par trois petites fenêtres, qui sont percées au dessus des trois arcades. La porte est dans le goût gothique : ses profils sont des plus barbares.

Ne trouvant rien de plus à Palagonia, je revins à Mineo, où j'avois laissé mon bagage, & je partis pour Militello. On me conduisit par des endroits où l'on voit encore des traces d'habitations bien antiques, telles que des grottes taillées dans la roche. J'en ai remarqué une où il y a encore un escalier taillé en dehors, pour monter au premier étage, où l'on trouve une espèce d'antichambre, avec des croisées & des cheminées ; plus loin une cuisine. Cela est curieux à voir, mais rien n'indique quelle nation habita dans ce lieu.

En continuant ma route, toujours sur le penchant des montagnes, on me fit voir d'autres grottes du même genre, qui toutes avoient été des habitations : on m'assura qu'on y avoit trouvé beaucoup de vases & d'instrumens de bronze, tous d'un bon goût. Aujourd'hui ces grottes sont l'habitation de pauvres paysans, qui vivent comme aux premiers jours du monde. Autour de ces grottes on rencontre perpétuellement ou des ruisseaux, ou des fontaines ; ce qui me confirme toujours dans l'opinion qu'elles ont été habitées autrefois par un peuple industrieux.

## *Militello.*

En circulant entre ces montagnes nous arrivâmes à Militello, gros village moderne, construit sur l'emplacement d'une des plus antiques villes de la Sicile. On y voit une très-grande quantité de très-vieilles grottes, bien délabrées, de toutes formes & de toutes grandeurs. La roche dans laquelle elles ont été creusées est aussi fort rongée par la lime sourde du temps. Les débris mêmes de la ville n'existent plus, ou sont employés dans des constructions modernes ; de sorte que ceux qui ne sont pas anéantis sont méconnoissables.

Je ne doute pas que ce lieu ne soit la place de la très-antique ville d'Erice, située au pied du mont Catalfano, ou Catalfaro ; ainsi que la ville d'Hydria a été jadis dans le lieu qu'on appelle aujourd'hui Francofonte ; ainsi que celle de Xutia a été jadis à Pantalica, près de Sortino. Tous ces pays de roches abondent en grottes, habitations antiques, plus curieuses à voir qu'à décrire, & où il ne reste plus rien qui soit intéressant

Sur la route de Militello à Vizzini, où je me rendis ensuite, j'ai vu dans le fief de Santo Lio les restes d'une ville antique bien caractérisée, & l'on ignore le nom même de cette ville. Je ne crois pourtant pas qu'elle soit d'une haute antiquité. On voit dans ce lieu beaucoup de pierres éparses de tous côtés, des murs fondés sur la roche même, qui laisse là sa face à découvert. Au milieu de ces débris s'élève un édifice de peu d'étendue, construit de pierres mal taillées & mal posées, mais très-grandes : je ne sais quel il est, mais je le crois un ouvrage des Sarrasins (1). Cette ville a vraisemblablement été détruite par les Normands, ou par les Sarrasins. Cette plaine est d'un bel aspect ; elle est environnée d'une superbe vallée, où coule une belle rivière. Dans des endroits escarpés, voisins de cette plaine, il y a des grottes qui contiennent les tombeaux où l'on enterroit les morts de cette ville.

(1) Je n'en donnerai pas le plan ; mais pour en faire connoître le caractère, je dirai seulement, qu'après avoir passé une chambre quarrée, on en trouve une autre de même forme, à chaque coin de laquelle est une colonne telle, qu'elle semble d'abord quarrée, & qu'on en ait arrondi les arêtes. Son chapiteau consiste en une plinthe & deux petits filets aigus, pratiqués au dessous. Ce lieu a été voûté en coupole, comme on en voit des exemples chez les Anciens. Les assises des claveaux sont toujours horizontales, & jamais inclinées au centre. Ce lieu n'a pas dix pieds en quarré.

# CHAPITRE TRENTIEME.

## *Vizzini, Licodia, Lintini, Carlintini, Monument triomphal sur la route d'Agosta. Canal de la Brucca & ses environs. Agosta, Mégare. Monument triomphal près de Syracuse. Arrivée à Syracuse. Plan de cette Ville telle qu'elle étoit autrefois. Pressoir & Moulins antiques. Tombeaux antiques taillés dans la roche. Vue de la Latomie, appelée Paradis.*

### *De Vizzini & de Licodia.*

En approchant de Vizzini, j'ai rencontré des portions de lave & de basalte, des pozzolanes solidifiées sous des roches calcaires sur lesquelles j'ai passé. Partout, depuis mon départ de Mineo, je voyois cette espèce de roche recéler des montagnes volcaniques qu'elle laissoit appercevoir de place en place. Je ne vis rien d'antique à Vizzini; c'est un pays moderne : j'en partis pour aller à Licodia, terre habitée par cinq à six mille ames; je n'y trouvai rien qui appartînt à l'antiquité, ni rien d'intéressant dans aucun genre. C'est, selon Aidone, le lieu de l'antique ville d'Eubea, dont il ne reste aucune trace.

### *Lintini, autrefois Leontium.*

Lintini ne conserve plus rien des monumens Grecs & Romains qu'elle avoit. Ils ont tous été détruits pour édifier des palais & des églises, dans le temps qu'elle a été rebâtie, après la conquête que les Normands en firent sur les Sarrasins. Je n'y ai vu que des grottes de toutes grandeurs, qu'on a employées à toutes sortes d'usages : les moins vastes étoient sépulcrales.

La ville de Leontium fut fondée par une colonie de Calcidiens, qui vint en Sicile sous la conduite de Théoclès, à-peu-près dans le même temps que Catane fut bâtie.

Leontium devint célèbre : son territoire, selon Pline, s'appeloit *Campi Lestrigoni*, le Champ des Lestrigons, peuple fort antérieur à l'arrivée de Théoclès. La fertilité de ce territoire fit donner à cette ville le surnom de féconde.

S'il a mérité ce nom, c'est que tout l'espace contenu entre la mer de Catane, le cap Santa Croce, Lintini, Francafonte, le fief S. Basyle, le lac Naphtia, la vallée de Caltagirone, & le fleuve Simette, ne renferme que des campagnes dont le terrain n'est par-tout composé que de productions volcaniques, du genre qui approche le plus de la pozzolane. Toutes ces campagnes sont des bas-

fonds qui ont été comblés pendant une longue multitude de fiècles de dépôts marins, qui, par leur peu de folidité, n'ont pu réfifter à l'action des eaux pluviales & à celles des vents. On en voit par-tout encore des veftiges, fur-tout dans les endroits élevés, où la nature n'a pu les placer fans que tout l'intervalle ait été rempli. Ces obfervations font une fuite & une confirmation de ce que j'ai dit dans la théorie de l'Etna. C'eft ici que commence l'une des montagnes calcaires qui occupent le val de Noto, qui, comme je l'ai dit, a pour bafe une fouche volcanique; fouche qui difparoît à la droite de Lintini, vers Agofta, jufqu'à Syracufe, & qui reparoît à différens endroits au fond des grandes vallées creufées par les eaux & par les temps.

Ce pays fournit deux preuves bien frappantes de l'exiftence des volcans, brûlans fous les eaux de la mer à une profondeur immenfe. J'ai obfervé que le fief de S. Bafyle eft une croûte calcaire formée par les dépôts marins fur une montagne volcanique, ainfi que plufieurs autres montagnes des environs. J'ai remarqué dans les grottes fépulcrales, dont j'ai donné la defcription à la fin du Chapitre XXVIII, que ces grottes ont été creufées dans la couche calcaire. Or, j'ai vu dans cette belle matière, blanche, fine & compacte, diverfes productions marines, telles que des lithophytes, des madrépores en réfeaux, qu'on appelle Manchettes de Neptune, des coreaux blancs articulés, & des coquilles : voilà bien la preuve que la mer a féjourné à cette hauteur. Mais ce qu'il y a de plus curieux encore, c'eft que la mer dépofoit ces productions fur cette montagne, dans le temps même que le volcan y vomiffoit des matières enflammées; car on voit très-diftinctement que cette matière blanche & calcaire pénètre la maffe de la matière volcanique, jufque dans fes plus petites porofités, & qu'elle eft elle-même pénétrée à différentes hauteurs par des matières émanées du volcan, & qui y nagent ifolées, telles que des fcories & des pierres de lave qu'on y trouve à toutes fortes de hauteurs, ce qui prouve que cette maffe calcaire étoit molle, lorfqu'elle a reçu ces pierres lancées par la bouche du volcan; bouche bien profondement enfoncée fous les flots, puifque la mer pouvoit alors y faire des dépôts : car la mer ne dépofe qu'à une profondeur confidérable.

La feconde preuve que ce pays me fournit, c'eft la Cavée Deluderi, vis-à-vis la Timpa, à douze ou quinze milles du fief S. Bafyle, fur la route de Carlintini à Agofta. La montagne y eft taillée à pic, jufqu'au tiers de fon élévation totale. C'eft un amas de lave & de cendres entaffées prefque horizontalement dans un efpace très-étendu. Au deffus de cette couche de lave & de cendres eft un beau & grand lit de plus de vingt pieds d'épaiffeur, compofé d'une belle matière calcaire blanche. Sur ce lit on en voit un troifième plus épais encore, formé d'un mélange de pozzolane & de matière calcaire confondues enfemble. On y remarque auffi une couche de fcories & de lave, pofée horizontalement. D'autres pierres plongées à différentes hauteurs dans la matière calcaire qui la furmonte, font voir auffi qu'elle étoit molle quand elle a reçu ces fcories & ces laves. Au deffus de ce lit, jufqu'au fommet de la montagne, on ne rencontre plus que cette pure maffe de pierre calcaire, où il n'y a aucune trace de productions volcaniques.

On trouveroit vingt exemples de cette efpèce aux environs de Lintini, dans un efpace quarré de vingt à trente milles. La montagne fur laquelle eft Carlintini, eft un mélange de pozzolane & de matière calcaire. De cette ville à celle d'Agofta on voit en vingt endroits les couches de pozzolane & de lave difparoître & fe perdre horizontalement fous d'énormes montagnes calcaires qui s'élèvent verticalement, ou plutôt qui ont été taillées ainfi à pic par le temps & par l'action des eaux.

Ce qui eft bien propre à étonner l'imagination, c'eft de confidérer que de cette effroyable maffe de matière calcaire qui couvroit toute la Sicile, comme je l'ai fuffifamment prouvé dans la théorie de l'Etna, il y en ait eu une fi prodigieufe quantité d'emportée, faute d'avoir pu réfifter à l'action des vents & à celle des eaux; & que cependant il en refte encore des portions fi énormes, difpofées d'efpace en efpace. C'eft dans un de ces grands intervalles qu'on a découvert tout le

terrain volcanique compris entre la mer de Catane & Caltagirone, dont nous avons parlé ci-dessus.

Ce sol volcanique est si favorable à la végétation, que toutes les plantes y semblent croître d'elles-mêmes, & en grande abondance. C'est la fertilité de ce sol inépuisable en sucs nourriciers, qui a fait dire aux Poëtes que Cérès étoit née dans cette contrée, & qu'elle en avoit comblé les habitans de tous ses dons, en leur procurant d'abondantes récoltes, sans exiger d'eux de pénibles labours, ni de rebutans engrais, ni presque d'autre travail que celui de recueillir les moissons.

Cérès, dans les langues de la haute antiquité, ne veut dire que la terre, ou la nature toujours productive, même sans la participation de l'homme. Celle de Sicile porte naturellement une espèce de blé qui vient sans culture. Le froment qu'on y cultive y devient très-beau, & est très-abondant.

On a fait Cérès blonde; l'allusion est frappante, c'est la couleur des épis en pleine maturité: on l'a dite généreuse, & se plaisant à prodiguer ses trésors aux hommes. La reconnoissance l'a fait adorer: elle eut une multitude de temples, & jamais Divinité n'eut plus de droit pour en avoir. Elle est, après le Soleil, la Divinité la plus sensée que le paganisme ait encensée, & que la raison humaine ait inventée.

On lui donna une fille, c'est encore une allusion; cette fille est la Récolte. Elle s'appeloit Proserpine, mot dérivé aussi des langues anciennes, & composé des mots qui désignoient la reproduction de la recolte. On la suppose enlevée par Pluton, symbole du mois brûlant où l'on fait la moisson, où on la ravit à la terre, où on l'emporte, où on l'enferme. Les Poëtes ont ajouté que Cérès va chercher sa fille, c'est-à-dire, que les travaux renaissent; que sa fille passe six mois avec elle, & six avec son époux, n'est-ce pas une juste allégorie des blés six mois sur terre, & six mois ensevelis dans des granges.

Quant à la fable qui fait enlever Proserpine auprès du lac dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, il est possible qu'elle fasse allusion à quelque Roi voisin de cette contrée, qui par des incursions subites enlevoit fréquemment les moissons qui croissoient sur les bords de ce lac, & qui les emportoit dans les grottes du sommet de la montagne, sur laquelle est la ville d'Enna; grottes qui lui servoient de granges & de citadelles, contre les habitans désespérés des campagnes. Ce fait consacré par l'histoire a pu produire la fable.

C'est ainsi que les charmes de la campagne, les crimes des Rois, les grandes actions des Héros, représentés par des emblêmes, embellis ou défigurés par des allégories, ont produit toutes les fables de la Mythologie.

Mais revenons à notre voyage, & reprenons notre route, en remarquant les objets que nous rencontrerons.

A demi mille au nord de Lintini est un lac fameux qui porte le même nom que cette ville. Il est d'une grande étendue, & ne contient que trois sortes de poissons; encore n'y en a-t'il que deux sortes qui s'y multiplient naturellement; ce sont des anguilles & des tanches. Le poisson mulet qu'on y trouve s'y apporte en frai, c'est-à-dire, au sortir des œufs qui le produisent. On pêche ce frai dans les fleuves Giarette & Simette, entre Catane & Lintini, & on le jette dans ce lac. Une grande quantité sert d'aliment aux autres poissons qu'il engraisse, & il en reste encore beaucoup. La vente qu'on en fait est d'un produit considérable.

J'arrivai à Lintini vers le vingt avril; c'est le temps d'une foire abondante en tout genre de gros & menus bétails, bœufs, chevaux, ânes, mulets. On y vend aussi beaucoup de draperie & d'argenterie. Dans les deux premiers jours on examine les marchés qu'on veut faire, le bétail qu'on veut

acheter : le troisième jour on conclud : à midi le payement & la livraison se font. Le reste du temps, la foire ne consiste plus qu'en bagatelles : elles tiennent plus de temps que les marchés principaux. Cette foire est franche de toutes impositions. Elle est de la plus haute antiquité. Les campagnes de Lintini produisent beaucoup d'huile, de ris, de lin, de chanvre & de soude qui s'exportent chez l'étranger. On y cultive aussi de la réglisse : plusieurs manufactures la travaillent. On extrait par l'ébullition le jus de cette plante qui se coagule. Ensuite on en fait des bâtons noirs de cinq à six pouces de long : c'est l'objet d'un grand commerce.

La réglisse est un arbrisseau très-vivace, qui demande un terrain très-aquatique, pour qu'il pousse en peu de temps & qu'il abonde en suc.

### *Carlintini.*

De Lintini je gravis au sommet d'une montagne voisine, au levant de cette ville. Là, je trouvai la ville moderne de Carlintini, située à deux milles de l'autre, & nommée ainsi, parce qu'elle a été fondée par Charle-Quint, environ l'an 1550. Aujourd'hui cette ville tombe en ruines : ses portes, ses murs, quoique très-épais, se détruisent déja. Ses maisons très-basses, qui depuis le fameux tremblement de terre de 1693, n'ont plus que le rez-de-chaussée, se dégradent entièrement, & périssent par la misère des habitans & la dépopulation du lieu. Quand le chef d'une maison meurt sans enfans, ses héritiers emportent le mobilier, & abandonnent la maison, qu'ils ne peuvent louer faute d'habitans, & souvent ils vont ailleurs manger la succession. Il n'y avoit pas douze cents personnes lorsque j'y étois. Lintini dépérit aussi, & n'avoit plus que quatre mille ames. Le mauvais air, le mauvais gouvernement, auquel personne ne remédie, en sont les principales causes : il est toujours plus facile de fuir d'un pays, que d'en purifier l'atmosphère, ou d'en bonifier l'administration.

En partant de Carlintini pour Agosta, je vis sur la route les restes d'un beau monument triomphal ; du moins ce qui en subsiste encore, me le fait regarder comme tel.

## PLANCHE CENT SOIXANTE-QUINZIEME.

### *Monument triomphal entre Carlintini & Agosta, dans son état de destruction*, fig. 1. *Elévation de ce qui reste de ce monument*, fig. 2.

Ce monument est à deux milles & demi de Carlintini, à la gauche du chemin d'Agosta, au bord d'une terre labourée. Ce monument antique & isolé est décoré de colonnes engagées à moitié dans le massif. Elles sont cannelées & de l'ordre dorique, sans piédestal : elles posent sur le socle qui fait le soubassement de cet édifice.

Ce monument a eu quatre faces égales, chacune décorée de quatre colonnes. On ne peut juger de son élévation totale, parce qu'il n'en reste que ce que je représente ici. C'est le côté le moins détruit; les autres sont réduits presque au niveau de la terre. Plusieurs maisons, qui sont de l'autre côté du chemin ont été construites aux dépens de ce bel édifice grec. Les pierres sont parfaitement taillées & posées sans mortier : il est facile de les enlever. Je n'y ai trouvé aucune inscription qui ait pu m'apprendre ni par qui, ni a quelle occasion cet édifice a été élevé. Il est certain qu'il ne l'a été que dans un temps où la Sicile avoit de grands artistes. Son plan général & ses profils sont d'un très-bon goût. On en pourroit juger par les morceaux de détail, à-peu-près géométraux, que je présente au dessous de la vue en perspective que j'en donne, afin d'en faire embrasser d'un coup-d'œil tout l'ensemble.

Pour





*Monument triomphal,*
*dans l'état de destruction*



*Élevation géometrale et en perspective*
*du Monument triomphal cy dessus dans l'état de destruction*

Pour donner une idée de la beauté de ce monument, que j'appelle triomphal, je le représente rétabli seulement jusqu'à la hauteur où je l'ai vu dans sa destruction : je n'ai pas voulu hasarder de l'offrir réparé jusqu'à la corniche, parce que je n'ai trouvé dans ses débris aucun morceau de chapiteau, ni d'architrave, ni de frise, qui pût m'indiquer comment il étoit terminé.

Ce que j'en offre ici, fig. 2, suffira pour en donner une idée assez satisfaisante sans avoir recours à la fiction. Je crois qu'il y avoit une inscription dans l'endroit marqué A, au dessous des bases des colonnes; mais je n'en ai vu aucune trace. La face que j'ai représentée est au midi, & les quatre faces étoient exposées exactement au nord, au sud, à l'orient & à l'occident.

## *Grottes.*

Après avoir fait quelques milles, j'ai vu une de ces merveilles antiques, dont le val de Noto, où je voyageois depuis quelque temps, est rempli, & dont les détails sont aussi curieux que leur origine est peu connue. Celle-ci est dans un endroit qu'on appelle Deluderi, & se nomme la Timpa.

Jusqu'à présent j'ai beaucoup parlé de grottes taillées dans la roche ; grottes qui attestent par les tombeaux dont elles sont remplies, qu'il y eut dans leur voisinage des villes & des bourgs : d'autres ont été habitées par des vivans. Il paroît même qu'on préferoit ces habitations à celles qu'on auroit pu construire : il étoit plus commode de n'avoir qu'à creuser. Celles dont je veux parler maintenant sont d'un autre genre. Elles ont été disposées par étages les unes au dessus des autres. Elles se communiquent par des trappes, des ouvertures faites aux planchers qui sont entre elles, & par des escaliers. On voit avec plaisir que les habitans de ces grottes les avoient pratiquées de manière à jouir des principales commodités de la vie. Plusieurs sont devenues inaccessibles : toujours on trouve près des grottes quelque rivière d'une bonne eau, bien limpide. Celles qui sont en ce lieu sont remarquables par des trous carrés, creusés dans la face verticale de la roche. Ces trous servoient de fenêtres aux différens étages pour éclairer les chambres. On m'assura qu'il y avoit dans celles de la Timpa un puits qui descendoit dans l'intérieur de ces grottes au niveau de la rivière qui coule au pied de la roche : qu'on l'avoit pratiqué pour y puiser de l'eau sans être inquiété par les brigands, maîtres de la plaine. J'ai vu en Sicile plusieurs exemples de ces précautions.

On trouve dans toute cette route, jusqu'à la ville d'Agosta, des traces de monumens antiques, tous de différens caractères, tels que des roches taillées, des grottes, des fossés, des restes d'édifices, &c.

A trois milles d'Agosta, sur la route de Catane, il y a un petit port dans lequel est l'embouchure du canal de la Brucca. Ce canal creusé par la nature dans la roche calcaire, ressemble à une rue, par la hauteur des roches qui le bordent des deux côtés ; elles ont trente à cinquante pieds d'élévation, & elles sont coupées verticalement. Ce canal est excessivement tortueux, & a plus d'un mille de longueur. Sa largeur n'est pas égale. On voit des deux côtés une prodigieuse quantité de grottes diverses de forme & de grandeur, & dont plusieurs sont couvertes par des broussailles qui les rendent très-pittoresques.

La tranquillité, la transparence, & souvent le peu de profondeur des eaux qui coulent dans ce canal, laissent voir la mousse & le sable qui en tapissent le fond. Ce sable est émaillé, & il brille de toutes les couleurs que réfléchissent les menus fragmens des pierres diverses dont il est composé. Dans cette région humide & paisible, on vient par délectation se promener en bateau. On discerne facilement tous les poissons qui jouent dans cette eau limpide : eau si parfaitement transparente, qu'elle échappe à la vue, que le poisson semble voler, plutôt que nager ; & quelquefois on est tenté de croire le bateau suspendu en l'air, & ne touchant à rien. Ces poissons se perdent

de temps en temps à la vue sous des forêts d'une mousse fleurie, & dans des palais de rocailles que la nature leur a construits elle-même. On se plaît à troubler leur repos, en agitant l'eau avec une baguette, & soudain on voit les uns fuir de leurs asyles, & les autres y rentrer, selon que l'effroi les précipite. En poursuivant sa promenade dans cette allée tortueuse, mille échos différens répètent, avec une exactitude parfaite, tous les sons dont l'air est frappé ; & quelquefois il les répercutent de rochers en rochers pendant assez long-temps. Une compagnie choisie, qui, dans une chaloupe, parcourt ce canal solitaire, fait retentir les échos d'une musique enchanteresse, & partage les débris d'un festin champêtre avec les habitans de cette eau si pure & si brillante, jouit d'un plaisir inconnu partout ailleurs, & qu'on ne peut se procurer qu'en ce lieu.

Vers le milieu de ce beau canal, une source très-curieuse s'échappe d'un rocher taillé à pic, & en sort presque à fleur d'eau. L'eau que cette source répand est très-limpide, & cependant elle est chargée de fleur de soufre ; c'est le nom qu'on donne à une matière blanche comme du lait caillé, & si fine, qu'elle en est impalpable. Les mariniers qui me conduisoient sur ce canal en firent élever, en agitant l'eau avec leurs rames, une quantité prodigieuse. Ils m'assurèrent que lorsque le vent souffloit du couchant, il en venoit plus à la surface de l'eau, que quand il souffloit d'ailleurs.

Au sortir de ce canal, on me conduisit dans un endroit appelé Jardin de S. Pierre, pour voir un bain soi-disant antique, & qui n'a aucune espèce de mérite. J'apperçus à la ferme de Marcauto des vestiges d'antiquités. Ce sont deux grandes cavités carrées, creusées dans la roche, autour desquelles il y a des grottes de diverses grandeurs, dont quelques-unes ont servi à la sépulture des morts. Près de ce lieu sont neuf autres cavités creusées aussi dans la roche, assez près les unes des autres ; mais je n'ai pu deviner pour quel usage.

Je fus visiter la fosse du Marcauto, où sont des grottes sépulcrales, & des tombeaux particuliers, qui ressemblent à la bouche d'un four. On appelle cette fosse *Cava diavolo d'opera*, ouvrage du diable. On lui a donné ce nom à cause de la quantité prodigieuse d'habitations qui ont été pratiquées dans cette roche ; & qui actuellement devenues toutes inaccessibles par les ravages du temps, paroissent un ouvrage diabolique à des esprits superstitieux. La roche qui s'écaille en grande partie, hâte la déstruction de ces grottes. Le pied de cette roche est arrosé par de belles eaux, qui entretiennent dans le vallon une végétation très-abondante & très-variée.

Les édifices qui couronnent les bords de cette cavée, offrent un mélange singulier de constructions Grecques & de constructions Siculiennes. On y voit un beau mur de cent vingt-cinq pieds de long, avec un retour en équerre, ayant trois & quelquefois quatre assises de belles pierres, de deux pieds de haut chacune, toutes très-bien taillées & posées à sec. J'y ai vu, chose fort rare, des baies de portes avec des feuillures.

Plus on s'approche de la plaine de S. Calogero, & plus, dans cette plaine même, on voit de semblables restes répandus de tous côtés.

Delà nous allâmes à la Tourette, où l'on voit les débris d'un vieux château. J'ai remarqué que l'architecte dans les angles des voûtes de cloître à plein cintre avoit placé, sans doute afin d'alléger le poids des masses de maçonnerie, de gros vases de terre-cuite de trois pieds de haut & de trente pouces de diamètre. Ils occupoient une grande partie de cette masse : d'ailleurs l'édifice est de mauvaise construction : c'est le seul exemple que j'aie vu en Sicile de ce genre.

En revenant à Agosta, nous passâmes par plusieurs endroits, où l'on a pratiqué dans des roches quelquefois peu élevées des habitations les unes à côté des autres.

Au port appelé la Cantra, autrefois celui de Mégare, un peu avant Agosta, j'observai de belles assises antiques de très-grandes pierres en talus, de la longueur de quatre-vingt pieds, & quelquefois de douze pieds d'épaisseur. Un aqueduc m'a fait juger qu'il y avoit autrefois près de là un réservoir,



*Monument triomphal,*
entre [illegible] et [illegible], dans l'état de destruction



[illegible] par [illegible]

*Élevation, géométrale et en perspective,*
du Monument triomphal cy dessus

où cet aqueduc amenoit l'eau des montagnes voisines. A un demi-mille plus loin il y a une grosse tour antique de pierres. On voit à trois milles au midi un autre aqueduc; il n'est pas à plus d'un mille de la mer. Il étoit très-grand; il apportoit vraisemblablement des eaux à la ville de Mégare.

### *Mégare.*

On voit sur ce rivage des portions des murs du port de l'antique Mégare. Ces restes sont peu de choses : on y voit aussi des mosaïques, mais elles sont de basse antiquité; car si Mégare est une des plus anciennes villes de la Sicile, il faut convenir qu'elle a été renversée & détruite plusieurs fois. Strabon dit qu'elle eut d'abord le nom d'Hybla. C'est elle qu'on désignoit sous le nom d'Hybla minor; car il y avoit en Sicile trois villes de ce nom. On ne sait trop pourquoi par la suite des temps elle prit le nom de Mégare. Gelon, tyran de Syracuse, s'en rendit maître après un siége difficile. Il envoya les plus riches habitans à Syracuse, & leur donna le nom de citoyens, & il fit vendre la populace à l'encan.

Bientôt la fertilité du sol, la commodité de son port, la beauté de son emplacement firent rebâtir cette ville. Elle resta sous la puissance de Hieron, par le traité de paix qu'il fit avec les Romains.

Dans la seconde guerre Punique, elle refusa de se soumettre à Rome, & elle fut démantelée par le Consul Marcus Marcellus. Rebâtie une troisième fois, elle subsista jusques aux guerres civiles. Pompée la détruisit. Octave Cepias, surnommé Auguste, la rétablit, mais plus loin, à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance dans la mer, & servoit autrefois à former son port. Il lui donna le nom d'Augusta, dont on a fait le nom d'Agosta, qu'elle porte aujourd'hui. On dit qu'elle fut encore ruinée du temps de Charlemagne. Le terrible tremblement de terre de 1693 la renversa. Elle a été rebâtie depuis telle qu'on la voit maintenant; mais elle ne conserve rien de ses antiquités.

Près de là est le cap Santa Croce. Les habitans d'Agosta prétendirent me faire voir sur ce cap des tombeaux & des ossemens, dont la grandeur démesurée attestoit qu'elle avoit appartenu à des géans; mais jamais ils ne m'en purent montrer. Si j'avois voulu en croire les discours populaires, on m'auroit fait voir des sarcophages & des os de géans dans cent endroits de la Sicile.

Je passai d'Agosta sur la route de Syracuse, pour voir près du Fondaco della Fico un très-beau reste d'un monument triomphal.

## PLANCHE CENT SOIXANTE-SEIZIEME.

### *Monument triomphal entre Agosta & Syracuse.*

A huit milles environ d'Agosta, sur la route de Syracuse, s'élève ce monument triomphal : sa forme, sa position sur la route de cette capitale, tout démontre qu'il n'est pas un tombeau, comme le prétendent différens Auteurs modernes. Il est massif, construit en belles & grandes pierres : sa base est posée sur une aire de grandes pierres, qui s'étend fort loin autour de lui.

Ce monument étoit une pyramide ronde qui s'élevoit sur un piédestal carré, dont les faces avoient dix-sept pieds de large : la base de ce pied en avoit vingt & quatre pouces, & s'élevoit de seize pieds six pouces depuis le sol jusqu'au dessus du couronnement de ce piédestal. Les pierres en sont parfaitement jointes sans ciment ni mortier; mais n'étant pas d'un grain très-fin, n'étant même

qu'un assemblage de petites pierres agglutinées par un suc calcaire, l'architecte imagina de faire recouvrir en totalité toute la surface de plusieurs couches d'un stuc blanc très-dur, dont l'épaisseur est d'une ligne & demie. On en voit encore subsister des parties en plusieurs endroits.

La face de cet édifice que j'ai représentée, est celle qui regarde le midi ; elle est la mieux conservée, & la plus pittoresque. Ce monument est près de sa ruine totale : le moindre tremblement de terre peut le renverser, & ensevelir les pierres pour jamais.

Au dessous de cette vue j'ai placé le profil géométral de ce monument, afin d'en donner une idée qui achève de le bien faire connoître. Ce monument fut élevé par Marcellus, lorsqu'après avoir pris Syracuse, son armée campoit entre cette ville & le lieu où il fit élever ce monument.

Il y a près de là, dans un hermitage, des ruines qui n'ont point de nom, parce qu'elles n'ont point de caractère particulier. Des unes on a fait une église, des autres des maisons pour des hermites : ces ruines sont de basse antiquité.

A quelques milles de là j'arrivai sur un rocher plane, vaste, & incliné du couchant au levant, il se termine à la mer; il y sert même de rivage jusqu'à Syracuse. La partie septentrionale & la plus élevée de l'antique ville de Syracuse étoit jadis sur ce rocher, qui d'ailleurs est assez inégal. Il ne reste pas un seul des édifices de cette ancienne ville; posés sans fondations à nu sur ce rocher, leur chûte ou leur destruction en a été plus entière. On ne voit plus dans ce lieu que les restes épars des fameuses fortifications que fit faire Denis. Ces débris sont des portions de murs, qui ont encore deux ou trois assises de pierres, ils remplissent un grand espace. Un grand nombre de ces pierres sont encore très-saines & très-entières : elles ont été parfaitement bien taillées. On voit dans le sol des trous carrés; ce sont des chemins couverts qui conduisent encore sous terre à des fossés creusés derrière des espèces de forts élevés sur des collines. Autour de ces collines il y a des enceintes de murs & de fossés remplies de décombres & de belles pierres : ce sont les débris de ces forteresses antiques : elles n'offrent plus que des masses de pierres carrées & posées à sec, mais très-bien appareillées : on ne peut plus connoître ce qui servoit à la défense. La manière de combattre étant différente de la nôtre, les moyens de défense devoient être aussi fort différens.

En s'éloignant de ce lieu, qui porte encore le nom antique d'Epipole, les vestiges deviennent plus rares. On ne voit plus que de grandes portions des murs doubles & flanqués de tours, qui formoient l'enceinte de la ville, & qui embrassoient cette roche plane dont je viens de parler. J'ai tracé, d'après Mirabella, l'étendue de ces murs, pour en faire voir l'antique circonférence.

## PLANCHE CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIEME.

### *Carte de l'emplacement qu'occupoit l'antique ville de Syracuse.*

Cette ville, fondée par les Corinthiens, & si célèbre par sa splendeur, par les siéges qu'elle a soutenus, par les revers qu'elle a essuyés, par la longue suite de siècles qu'elle a subsisté, & par les beaux débris qui en restent, mérite d'être connue : ce plan servira à tracer dans l'esprit du lecteur une idée juste, un tableau vrai de son local, & la place de ses monumens si vantés.

A, A, la roche inclinée du couchant au levant. B, C, D, sont de vastes cavités creusées dans la roche dont nous allons parler : on les appelle Latomies. Cette roche est calcaire & compacte. On en a tiré d'excellentes pierres à bâtir, probablement pour les édifices de l'antique Syracuse.

Ces Latomies offrent dans leurs profondeurs des grottes immenses. En se plaçant à l'endroit E, on voit cette roche s'y terminer, & le sol s'abaisser du côté du midi jusqu'au port, à un mille environ




CARTE
DE
L'EMPLACEMENT
QU'OCCUPOIT
L'ANTIQUE
VILLE
DE SIRACUSE
Camp des Carthaginois
Camp des Atheniens
Camp de Marcellus
Grand Port
Petit Port
Trogile Port
Mer Ionienne
Ortigie
Neapolis
Tyche
Acradine
Epipole
Temple de la Fortune
Palais de Justice
Place Publique
Colline Temenite
Temple d'Hercule

environ de ce lieu. C'eſt dans l'eſpace compris entre cette roche & la mer qu'on trouve encore quelques reſtes de monumens. On n'en doit la précaire exiſtence qu'à ce qu'on les a taillés pour la plupart dans des portions de la roche qui ſe prolonge juſqu'à l'endroit où ils ſont. S'ils avoient été conſtruits, ils ſeroient détruits comme tant d'autres.

Le génie ſublime des architectes de ces temps antiques, prévoyant la barbarie des hommes & les ravages des ſiècles, jaloux de tranſmettre leurs travaux à la poſtérité la plus reculée, ont fait entrer dans leurs monumens les productions les plus indeſtructibles que la nature produiſe, & ils les y ont fait entrer en les altérant le moins poſſible. Ainſi, ſouvent ils n'ont fait que tailler le rocher, ſelon les dimenſions de leur art, relativement à l'édifice qu'ils vouloient conſtruire. Ces ſortes de monumens ſont à-peu-près les ſeuls qui nous reſtent de l'antique Syracuſe.

C'eſt envain que de cette roche élevée on jette un coup d'œil attentif ſur le terrain qu'occupoit cette ville ſi ſuperbe; & qu'on cherche ces palais, ces temples, ces tribunaux, ces panthéons, ces colonnades ſi variées, ſi riches, ſi élégantes; ces places publiques ornées d'obéliſques, de colonnes triomphales & aſtronomiques, de ſtatues de bronze & de marbre, où des autels étoient élevés à l'Amitié & à la Bienfaiſance; ces muſéum, ces lycées où préſidoit Archimède, ces cirques, ces hippodromes, ces naumachies, ces gymnaſes, où les héros ſe formoient au grand art des combats; cette foule de monumens ſomptueux, dont le ſouvenir étonne l'imagination: c'eſt en vain qu'on les cherche, l'œil ne voit plus que des campagnes cultivées, & le rocher ſtérile, dont les cavités atteſtent encore que les édifices de Syracuſe furent puiſés dans ſon ſein.

De tant de merveilles il ne nous reſte plus qu'un amphithéâtre, un vaſte théâtre, des grottes à tombeaux, une priſon, des tombeaux ſculptés dans le roc & décorés d'architecture; d'immenſes catacombes, des forts, quelques murs énormes qui partageoient les différens quartiers de Syracuſe, quelques débris d'édifice d'une conſtruction ſingulière, ceux de trois temples; un eſcalier creuſé dans le roc à une profondeur conſidérable, & au bas duquel on trouve un bain, des chemins, des grottes ſingulières, telles que celle qu'on appelle l'Oreille de Denis.

Voilà tout ce qui nous reſte, & ce que je vais tacher de conſerver au ſouvenir de la poſtérité, tandis que les ravages du temps & des tremblemens de terre achèvent chaque jour de les faire diſparoître de notre vue (1).

---

(1) *Noms des objets remarquables ſur la carte de Syracuſe.*

1 Plemmirio, château bâti par Nicias, où il dépoſa le tréſor de l'armée pendant le temps que les Athéniens firent la guerre à Syracuſe.

2 Fontaine Aréthuſe.

3 Fleuve Alphée, près d'Aréthuſe. C'eſt une ſource qui ſort dans la mer même: on croyoit qu'elle venoit du Péloponèſe; les Poètes dirent que c'étoit le fleuve Alphée, qui traverſoit les mers pour réunir ſes eaux à celles d'Aréthuſe.

4 Temple de Minerve.

5 Temple de Diane.

6 Paleſtre & Jeux de Gladiateurs.

7 Porte par laquelle Denis conduiſit Dion à ſon embarquement. Il avoit appris par une lettre que Dion devoit le trahir. Il feignit, & lui prodigua les expreſſions de la plus tendre amitié. Arrivé au vaiſſeau, il lui montra la lettre, & lui en fit les plus graves reproches. Dion voulut ſe juſtifier; mais Denis faiſant avancer une barque légère, ſans lui donner le temps de répondre, ordonna aux mariniers de le porter en Italie, & de le laiſſer dans un lieu qu'il leur indiqua.

8 Petit port de marbre, ainſi appelé à cauſe de la quantité de figures, d'obéliſques, & autres ornemens en marbre dont il avoit été embelli. Mirabelle, dont j'ai extrait ces faits, dit l'avoir vu pavé au fond dans toute ſon étendue avec de très-grandes pierres. Deux obéliſques, comme on le voit, décoroient ſon entrée.

9 Catacombes.

10 Porte d'Adradine dans Ortygie. Cette porte étoit ornée de ſept ſtatues en marbre: au deſſus de cette porte, il y avoit auſſi une tête d'homme fameuſe par ſa beauté.

11 Statue équeſtre de Verrès, en bronze doré. Il y en avoit pluſieurs de cette eſpèce.

12 Sphère de bronze derrière la ſtatue équeſtre de Verrès, dans la place de la Concorde. Cette ſphère repréſentoit la marche des planettes, leur naiſſance & leur diſparution, les étoiles & d'autres objets de la région céleſte.

13 Piédeſtaux conſervés des ſtatues des Tyrans, qui furent renverſées lorſque les Syracuſains eurent recouvré la liberté par le ſecours de Timoléon & des Corinthiens, qui chaſſèrent Denis le jeune, Magone, Capitaine Carthaginois, & Icete, Prince de Leontium, dont la mémoire étoit en exécration.

Les premiers monumens que l'on voit en arrivant par la route d'Agosta, sont deux tombeaux très-voisins l'un de l'autre, & taillés dans la roche.

# PLANCHE CENT SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

## *Vue de deux Tombeaux.*

Le plan A fait connoître l'intérieur du tombeau caché par l'ombre du rocher dans lequel est sculpté le tombeau B : l'extérieur du premier ne diffère du second en rien qui mérite d'être cité. Je n'ai représenté que ce dernier B, qui fait le sujet principal de cette planche.

---

14 Vaste portique & galerie, où les luteurs s'exerçoient en hiver & pendant les jours de pluie, pour faire spectacle au peuple.

15 Autel de la Concorde : il étoit au milieu de cette place, aux pieds de cette Divinité, sous une coupole carrée, portée sur quatre colonnes.

Cette place de la Concorde, où, selon Cicéron, il y avoit des statues, entre autres celles de Jupiter, de Diane, de Marsyas, de Mercure, &c. qui furent enlevées par Verrès.

Dans cette place on célébroit chaque année une fête en mémoire du jour où Marcellus étoit entré dans Syracuse. La modération avec laquelle il avoit usé de la victoire, lui avoit mérité ces fêtes & ces honneurs, & une foule de statues que lui éleva cette nation reconnoissante.

Verrès se fit attribuer ces fêtes.

Ce fut à cette place que les soldats du vieux Denis mirent le feu, dans l'intention de brûler toute la ville.

Du temps de Denis le jeune cette place devint déserte, au point que les herbes & les arbres y croissoient à telle élévation, qu'on pouvoit s'y mettre à l'ombre, & être très-bien garanti de l'ardeur du soleil.

Dans cette place étoit l'autel où Ducezius, Roi des Sicules, étoit venu sans armes se mettre à la merci des Syracusains, ainsi que ses états.

Cette place étoit tellement révérée, qu'il étoit défendu d'y paroître armé, ou chargé d'armes. Dioclès Législateur y étant entré un jour par inadvertance pendant l'assemblée publique, se souvint des peines qu'il avoit attachées à ce sacrilège; il avoit son épée au côté; il s'en perça le flanc, disant qu'il falloit mourir quand on enfreignoit les lois, plutôt que de leur faire perdre leur force.

16 Statue nue du fils de Verrès, élevée sous un arc, dans une place, par complaisance pour ce Préteur.

17 Gymnase dans lequel les luteurs s'exerçoient à la palestre.

18 Temple de Jupiter Olympien, autour duquel étoient quatre grandes colonnes pyramidales, deux de chaque côté; elles étoient plus hautes que le temple : des trophées étoient attachés à ces colonnes : elles furent élevées par Hiéron : il y suspendit des armes enlevées aux Gaulois & aux Illyriens, armes dont le peuple Romain lui fit présent.

19 Temple de Démétrius, où Agathocle fit serment de favoriser le gouvernement populaire.

20 Temple de Junon, célèbre par la fameuse victoire de Gélon, contre 150,000 Carthaginois, où ce vainqueur fut suspecté de vouloir devenir le Tyran de Syracuse. Gélon, pour faire voir la candeur de son ame & la pureté de ses intentions, fit assembler toutes ses troupes, & parut sans armes au milieu d'elles. Il leur fit le récit de tous les services qu'il avoit rendus à l'Etat, ce qui fut affirmé par un cri d'aplaudissement général, en l'appelant le bienfaiteur & le libérateur de la patrie. Il fut proclamé Roi; & en ce même lieu on lui éleva une statue avec une inscription, qui portoit que Gélon avoit été plus l'ami du peuple que de la tyrannie.

21 Maison d'Archimède, parent de Hiéron, où Platon avoit jadis demeuré. Elle fut souillée du sang d'Archimède par un soldat qui le tua, lorsque Marcellus prit Syracuse.

22 Statue de Jupiter Libérateur. Les Syracusains élevèrent une statue à Jupiter Libérateur, en mémoire du jour où ils chassèrent de la ville & du royaume le Tyran Thrasybule, frère & successeur de Hiéron l'ancien, & où ils le contraignirent à mener une vie privée dans la ville de Locres.

Près de cette statue on célébroit chaque année des jeux en mémoire de la liberté recouvrée.

23 Maison de Simon, Questeur de Denis le tyran : elle étoit d'une surprenante beauté. Un jour Simon faisant voir sa maison à Aristippe le Philosophe, celui-ci cracha au visage de Simon, en lui disant qu'il craignoit de salir le marbre de ses appartemens.

24 Navire brûlé par la concentration des rayons solaires avec le miroir concave d'Archimède.

25 Bouclier de Nicias, que l'on suspendit en trophée à une colonne, après la défaite de ce Général, & celle de Démosthène, tous deux Athéniens.

26. Temple d'Esculape. Il étoit en si grande vénération, & le concours du monde y étoit si considérable, qu'il y avoit des autels jusqu'à cent pas autour du temple, pour satisfaire complètement la piété de la multitude qui y venoit sacrifier.

C'est dans ce temple qu'on voyoit la fameuse statue d'Apollon : il y avoit aussi une statue d'Esculape, à barbe d'or, que Denis lui fit enlever.

27 Temple de Bacchus, où étoit la statue d'Aristée, fils d'Apollon & de Cyrène, qui furent les inventeurs des ruches, de l'art de recueillir le miel, de tirer l'huile des olives, & de faire cailler le lait.

Il y avoit aussi dans ce temple une très-belle statue d'Epicharme, célèbre Syracusain.

28 Piédestaux de beaucoup de statues que Verrès fit élever en son honneur par les habitans de Syracuse, & d'autres villes de la Sicile. Ces statues étoient au devant du temple de Jupiter. La haine contre Verrès étoit si grande de la part de toutes les villes, que quand le temps de sa Préture fut fini, ils envoyèrent à Rome, & l'accusèrent; il n'y eut que Messine qui ne déposa pas contre lui.



Pl. CLXXVIII



Dessiné et gravé par J. Houel

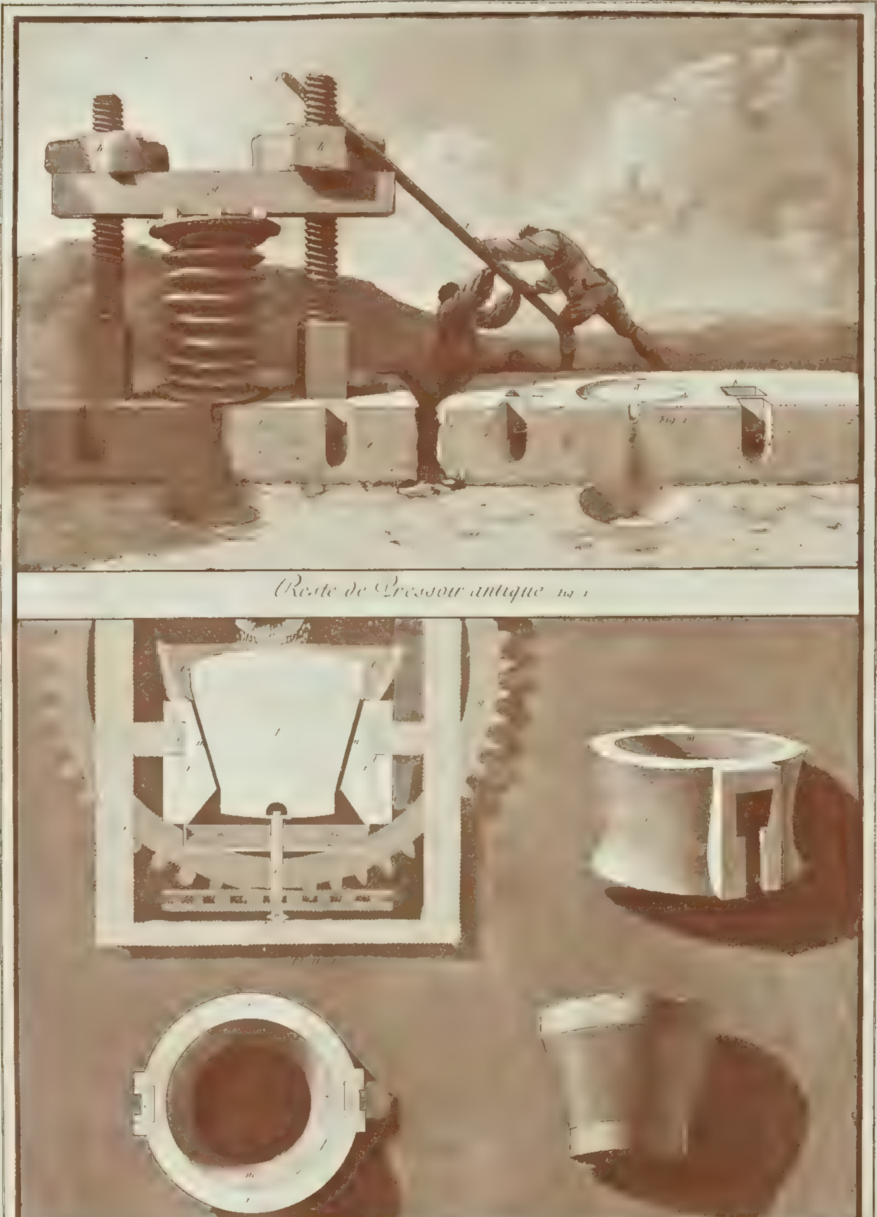
*Vue de deux Tombeaux antiques*
taillés dans la Roch

Pl. CLXXVIII.



Dessiné et gravé par J. Houel

Vue de deux Tombeaux antiques
taillés dans la Roch.




Moulin antique,

consistant en deux morceaux Fig. 3. 1. placé et tournant dans r au moyen d'un mécanisme formoit ce Moulin

L'architecture de ces tombeaux est d'ordre Dorique. J'ai mis le plan sur le devant de cette estampe, afin qu'on voie qu'ils sont remplis de petites niches dans lesquelles on déposoit les urnes cinéraires. Celui marqué A avoit deux étages de petites niches, désignées au plan, & il n'en avoit qu'à la gauche en entrant, & à la moitié du fond aussi du côté gauche.

L'autre tombeau B avoit aussi de petites niches pour des urnes, à gauche & au fond, mais seulement une rangée. A la droite étoit un grand sarcophage C, pratiqué dans le massif même de la roche; ce qui sembleroit nous indiquer que dans le temps où on étoit dans l'usage de brûler les morts, il y en avoit pourtant quelques-uns que l'on inhumoit tout entiers.

La roche dans laquelle on a sculpté ces tombeaux est aride, comme je l'ai déja dit; elle n'a point d'arbres, & fort peu de verdure. La gauche de ce tableau représente la vue du port, & la campagne qui est au delà. On apperçoit au travers des arbres les colonnes D du temple de Jupiter Olympien.

En cherchant très-scrupuleusement dans les aspérités très-étendues de ce rocher, & dans les débris des maisons & des autres édifices, dont il ne reste presque plus rien, j'ai découvert un pressoir taillé dans la roche, & qui est tel que je le représente ici, fig. 1.

# PLANCHE CENT SOIXANTE-DIX-NEUF.

## *Pressoir & Moulin antique*, fig. 1, 2 & 3.

La manière dont cette roche est taillée, m'a fait reconnoître facilement, fig. 1, les caractères d'un pressoir. Cette roche faisoit l'office d'une poutre énorme qui assujettissoit la charpente de ce pressoir, telle que j'en ai vu en vingt endroits de la Sicile, & que je l'ai représentée, fig. 2. Ces poutres servoient à presser le marc du vin ou des olives. Les anciens Syracusains, accoutumés par l'usage à mettre la roche à contribution dans la plupart de leurs constructions, l'ont employée dans celle-ci, & nous ont laissé un monument qui, de toute autre manière, ne nous eût pas été transmis.

Je crois que l'on concevra l'usage de ces entailles A, B, C, D, E, faites dans la pierre, fig. 1, lorsque l'on examinera la fig. 2, & l'on verra qu'elle seroit encore en état de servir à un pressoir, si l'on y ajoutoit les deux vis perpendiculaires F, F, tenues dans leurs mortaises carrées B par une cheville placée en C, si l'on y ajoutoit encore un morceau de bois percé G, & les écroux H, qui étant tournés, comme je les ai vus ailleurs, avec un levier I, font abaisser & presser le morceau de bois G sur les cosins H, qui étant de toile, & remplis de raisins pilés, laissent épancher le jus qu'ils contiennent dans la rigole circulaire A, d'où il coule par le gouleau D dans la cuve E, où on le prend avec des seaux pour le mettre dans des tonneaux.

---

29 Pyramide élevée par Marcellus, après le siége de Syracuse.

30 Temple de Jupiter Olympien.

31 Tombeau de Gélon & de Marate sa femme.

32 Fleuve Anape, improprement appelé Alphée, qui prend sa source près de Palazzolo.

33 Fontaine de Ciane; c'est un vaste & profond bassin d'une très-belle eau, qui étoit aussi dédiée à Proserpine.

34 Temple de Ciane.

35 En parlant de l'Atlante, machine de mécanique qui servoit aux vaisseaux du temps de Hiéron, Mirabelle nous donne l'origine des mesures chez les Grecs: elles tiroient, nous dit-il, leur grandeur du grain d'orge: 4 grains d'orge faisoient la largeur d'un doigt; 4 doigts celle d'une main, que quelques-uns appellent palme; une palme & un tiers font un pied; un pied & demi font une coudée; 5 pieds font un pas; 125 pas font un stade, & 8 stades, un mille.

36 Arsenal fait par Denis, lors de la guerre des Carthaginois.

37 Murs faits par les Syracusains, lorsqu'ils eurent chassé Thrasybule, & dans le temps où les dix mille Mégariens que Gélon avoit fait recevoir au nombre des citoyens de Syracuse se soulevèrent, pour parvenir à participer aux mêmes honneurs dont jouissoient les anciens habitans.

38 Temple de Cérès & de Proserpine, où se célébroient des fêtes au temps de la moisson.

39 Tombeau de Ligdamon Syracusain, qui, selon Pausanias, lib. 5, étoit de grandeur égale à l'Hercule Thébain, grandeur qui répond à l'idée que nous avons d'un colosse. Il fut vaincu dans les jeux du Pancrace, à la 28e Olympiade.

40 Le Théâtre.

41 La Latomie.

42 L'Amphithéâtre.

43 Tombeaux taillés dans la roche.

44 Le Pressoir antique.

45 Edifice d'une singulière construction,

Ces preffoirs ufités en Sicile ne font pas modernes ; ils ont été tranfmis par fucceffion de temps, par l'ufage, par le befoin fans ceffe renaiffant qu'en a eu chaque génération.

C'eft ce befoin qui nous tranfmet depuis près de cent ans nos moulins à café & nos rapes à tabacs.

J'ai déja dit que j'avois trouvé dans un grand nombre de villes Siciliennes des pierres de forme conique tronquée, de différens diamètres, & de diverfes hauteurs L. On en voit beaucoup à Catane : je n'ai appris que dans la ville d'Aidone l'ufage de ces pierres, L, L, fig. 3. Elles faifoient partie d'un moulin, on les plaçoit la pointe en bas, dans une autre pierre de forme concave, telle que M, dans laquelle elles fe mouvoient au moyen d'un axe de fer N, qui tournoit par le moyen d'une roue O, au centre de laquelle paffe cet axe pofé fur un pivot E. La roue Q, mue par une caufe quelconque, faifoit tourner ce moulin, qui fervoit à moudre du blé, ou des légumes. Le morceau concave R étoit auffi de lave ; mais l'une & l'autre d'une lave choifie, toujours du genre de celle qui eft la moins compacte ; de celle dans laquelle on voit une multitude de petits vides, femblables à ceux de la mie de pain ; de celle qui, prife en grands morceaux, reffemble par fa contexture aux fcories du volcan. Cette feconde pierre étoit tenue avec des morceaux de charpente, ajuftés dans des efpèces de mortaifes S, qui les tenoient folidement, & les faifoient réfifter à l'action du mécanifme, qui faifoit tourner dans fa cavité M, le cone renverfé L.

J'ai repréfenté en T le moyen que je fuppofe, qui retenoit le grain au fortir de la trémie, pour qu'il paffât entre les deux pierres L, M, & pour que la farine fût reçue en M, M. Mais je ne prétends pas qu'on doive abfolument faire ufage de cette efpèce de mécanifme : j'ai voulu feulement rendre fenfible la manière dont on avoit pu s'en fervir.

Voilà un preffoir & un moulin antique ; j'ai déja fait voir une écurie : ce font, je crois, trois objets antiques qu'on n'avoit pas encore connus avant mes obfervations en Sicile.

De cet endroit, je paffai à l'entrée d'une Latomie, c'eft une de celles que les Syracufains appelent Paradis. C'eft là qu'ils viennent prendre quelque délaffement dans les jours de fêtes.

## PLANCHE CENT QUATRE-VINGTIEME.

### *Vue de la Latomie, appelée le Paradis.*

Ce lieu eft une vafte profondeur, marquée par l'efcarpement du rocher A taillé à pic entièrement. Cette cavité immenfe a été creufée dans le principe, comme une carrière, par l'enlèvement de plufieurs milliers de pierres, qu'on en a ôtés, pour bâtir les anciens édifices de Syracufe. Mais ces premières cavités n'avoient pas la forme que le temps leur a donnée. On avoit obfervé en tirant des pierres de laiffer de très-gros piliers de diftance en diftance. Ces piliers étoient unis enfemble par des portions de la même roche, qui formoient entre eux des arcades, au deffous du fol fur lequel on habitoit. On defcendoit au fond de ces latomies par des efcaliers, pratiqués très-fouvent dans l'épaiffeur de ces piliers. Ces efcaliers étoient fi bien faits, que je fuis porté à croire que ces lieux fouterrains avoient quelque importance.

Le temps a détruit ces arcades & ces pilliers : les quartiers de roche que l'on voit çà & là, en font les débris. Il n'en eft refté qu'un feul B, au haut duquel il y a encore une petite tour C, abandonnée depuis long-temps, parce que le fommet de ce rocher eft devenu inacceffible.

La cavité D eft l'entrée d'une grotte profonde & vafte, formée auffi par l'abfence des pierres qu'on en a enlevées. L'endroit obfcur E, derrière l'arbre, eft encore une grotte d'une capacité confidérable. La plus fingulière de toutes & la plus remarquable F, eft celle qu'on appelle l'Oreille de Denis. Les rochers C terminent cette Latomie, dont on verra le plan dans le Chapitre fuivant.



Pl. CLXXI



…né et gravé par J. Houel

Vue de la Latomie
appellée le Paradis.




Plan des Latomies ... et ...

du théâtre ... de ses environs et de l'Amphithéâtre ...

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



# CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

*Plan de la Latomie, appelée le Paradis, & de ses environs. Vue extérieure de la Grotte qu'on nomme l'Oreille de Denis, intérieur de cette Grotte. Vue de l'intérieur du souterrain, marqué* E *dans le Plan de la Latomie. Vue extérieure de l'Amphithéâtre & de ses environs du côté du Midi. Plan Géométral de l'Amphithéâtre. Coupe de cet Amphithéâtre & vue du côté du Nord.*

## PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-UNIEME.

### *Plan de la Latomie, connue sous le nom de Paradis.*

TOUS les objets contenus dans ce plan, sont situés dans le quartier de l'antique Syracuse, appelé *Neapolis*, comme on peut le voir dans la carte générale.

J'ai donné dans le Chapitre précédent la vue de cette latomie, prise du côté de l'Orient, au point marqué 2. J'ai cru que, pour la faire connoître mieux encore, elle & tous les objets intéressans qui l'environnent, je devois en offrir un plan où l'on pût voir la quantité, la forme & la profondeur des quatre grottes immenses que l'on a creusées dans la roche qui forme le Nord de cette latomie. Je ne donne point les vues particulières de ces grottes, parce qu'elles n'apprendroient rien dont on pût se ressouvenir, si ce n'est qu'elles sont grandes & pittoresques. C & D, sont les deux principales; mais je ferai connoître ci-après celle qui est marqué B.

E est un souterrain curieux. F est le théâtre, situé dans le quartier de Syracuse, qu'on appeloit Néapolis; & il étoit limitrophe au quartier nommé Tyca. La ligne KK faisoit la séparation de ces deux quartiers. G, grotte attenante à ce théâtre, les canaux H y conduisoient des eaux, qui, après avoir servi à l'usage de ce théâtre, alloient se perdre dans la mer. Depuis, dans des temps bien postérieurs, ces eaux ont été conduites, par des canaux creusés dans la roche, le long de la ligne KK, au-dessus des grottes CD, pour arroser & fertiliser les campagnes. Encore aujourd'hui, une partie de ces eaux tombe dans le réservoir L & va féconder le jardinage des habitans de la latomie.

MM, autre aqueduc qui amène aussi de l'eau de trois ou quatre lieues, mais en plus grande quantité. Ces eaux excellentes se distribuoient autrefois dans l'antique Néapolis : aujourd'hui elles font tourner des Moulins à blé NN.

OO, ce ſont des grottes ſépulcrales, creuſées avec ſoin dans la roche qui domine le théâtre. P, rue auſſi creuſée dans la même roche qui donne entrée dans pluſieurs grottes. Cette rue eſt de plain-pied à la partie ſupérieure du théâtre. Les deux lignes RR, ſont deux marches auſſi taillées dans cette même roche; elles forment un palier qui conduit aux grottes O & G. S, eſt un eſcalier par où l'on deſcendoit du haut du théâtre. T, eſt un autre eſcalier de vingt marches, taillé auſſi dans la roche comme le précédent. Il ſervoit pour venir au théâtre du quartier de Tyca. VV, Maiſons des Meuniers. XX, aqueduc porté ſur des arcades; on le voit dans le lointain, lorſqu'on regarde la rue générale de la latomie. C'eſt par cet aqueduc que paſſent les eaux que les canaux H & M diſtribuent dans diverſes maiſons, dans pluſieurs jardins & dans les campagnes des environs de cette latomie.

Y, c'eſt un maſſif de roche, taillé en carré long, dans une hauteur de cinq à ſix pieds; je crois qu'autrefois il portoit un temple ou quelque autre édifice. Il y a tout autour des rues creuſées dans la roche. Z, eſt l'amphithéâtre. Il eſt éloigné de l'angle (33) de la latomie, de ſoixante-dix toiſes, en ſuivant le ſigne *.

1, C'eſt le commencement d'une autre latomie. 2, c'eſt un puits carré, creuſé dans la roche, pour je ne ſais quel uſage. 3, excavation longue, vaſte, & profonde, où ſont quelques tombeaux. 4, reſte d'un chemin antique, formé d'un ſtuc ou mortier très-dur, dont il reſte encore de très-grandes portions. Cette matière étoit d'une telle ſolidité, qu'elle égaloit la pierre, qu'elle a diſpenſé de paver cette route, & qu'elle a reſiſté au temps. J'ai remarqué qu'on l'a ſouvent employée pour ſuppléer la roche dans ces différens édifices. Ce chemin conduiſoit au théâtre des parties les plus baſſes de Néapolis. 5, 5, eſt la partie plane de la roche où étoit le quartier de Tyca.

J'ai déjà remarqué que le mot latomie vouloit dire *carrière*, & qu'on avoit tiré, de celle-ci, les pierres dont on avoit bâti Syracuſe; j'ai parlé des piliers qu'on trouvoit dans la roche même, & qui en faiſoient partie : on les avoit laiſſé ſubſiſter à des diſtances à peu près égales, ou du moins regulières; j'ai dit que les piliers étoient liés l'un à l'autre par des arcs formés auſſi de la même roche. Ces arcs ſervoient de ponts, pour communiquer d'un diamètre à l'autre de cette latomie, ſoit du nord au midi; ſoit du couchant à l'orient; j'ai cherché à les figurer, ou plutôt à les indiquer par les lignes ponctuées qui partent du lieu où ces piliers devoient être 21.

Le petit édifice qui ſubſiſte au haut de ce pilier 21, eſt une preuve de cette aſſertion. On le voit par la manière dont les fractures des parties ſupérieures de ce pilier ſont faites, & par l'exiſtence de la tour placée ſur le ſommet de ce pilier; tour conſtruite ſans doute dans ce lieu parce que, quand on l'éleva, on y pouvoit parvenir de plain-pied. Une autre preuve que ces piliers étoient liés par des arcs, c'eſt un très-bel eſcalier, d'environ quatre pieds de large, dont on voit trois belles portions dans les débris d'un autre pilier qui eſt renverſé à terre & briſé par morceaux 5 & 6, près du coin de cette latomie où eſt l'oreille de Denis B. Une portion de cet eſcalier, qu'on peut voir planche CLXXXIX, a ſept marches; l'autre en a huit. On les voit ſenſiblement dans l'eſtampe fig. 3, à droite.

Il eſt évident que cet eſcalier, pratiqué dans un pilier, n'étoit pas le ſeul qui ſervoit à deſcendre dans cette latomie, dans cette carrière qui tenoit lieu de priſon. Les grottes qui furent creuſées pendant long-temps, ſans autre motif que celui d'enlever des pierres, ſont à-peu-près de mêmes formes. Mais l'oreille de Denis B eſt faite ſur un plan particulier : & elle a un caractère aſſez ſingulier.

Elle eſt terminée par le haut, à-peu-près en voûte d'ogive, & elle préſente, dans ſon enſemble, l'apparence d'un deſſein prémédité : quoiqu'il y ait d'autres exemples de grottes ainſi taillées à Syracuſe.

Pour ſoutenir les plafonds immenſes des grottes CD, on a laiſſé les piliers 22, 23, 24, 25, 26, 27, & les portions des rochers 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 & 16, ſont des maſſes énormes de pierres tombées des parties ſupérieures aux entrées de ces grottes, dont quelques-unes faiſoient parties des arcs qui joignoient enſemble les piliers de la latomie.



Pl. CLXXXII



D... ... et gravé par J. Houel

Vue exterieure de la Grotte
appellée Oreille de Denis



Ce lieu a souffert bien des révolutions : la partie méridionale 31 a été comblée ; & se trouve de niveau avec la terre extérieure, elle présente un terrein incliné jusqu'aux grottes D,C.

Le réservoir L est moderne Le Baron Reidezel s'est trompé en disant, dans son voyage de la grande Grèce, que ce reservoir étoit un bain fait par un prisonnier, dans le temps que ce lieu renfermoit des malfaiteurs. C'est tout simplement une cuve faite pour recevoir les eaux d'un aqueduc supérieur ; eaux qui se perdoient & que les Habitans de cette latomie recueillent dans cette cuve, afin d'en arroser leur potager.

On voit au-dessus de ce reservoir, une vaste concrétion curieuse par sa forme conique ; elle doit sa formation à la chûte des eaux qui s'échappoient par la rupture de l'aqueduc qui les conduisoit à la ville actuelle de Syracuse. Les eaux tomboient en abondance dans cet endroit, & elles formoient une vaste nappe. Ces eaux, en quittant la roche, y déposoient immédiatement toutes les parties calcaires dont elles étoient chargées, & qu'elles entraînoient, depuis leur source, par des canaux, taillés dans la roche même. La grandeur de cette concrétion constate, par le temps qu'il a fallu pour sa formation, que cette latomie a été un étang profond & caverneux pendant très-long-temps. Ses eaux ne pouvoient s'épancher au-dehors que par l'endroit marqué X. Cette inondation a cessé lorsqu'on a rendu ces eaux à leur ancien cours en reparant le canal.

# PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-DEUX.

## *Vue extérieure de la grotte appelée, Oreille de Denis.*

Dans l'angle de la latomie décrite ci-dessus, il y a une grotte, dont le plan circulaire B forme à-peu-près une S ; sa largeur, à l'entrée, est d'environ vingt pieds ; sa profondeur, à partir de l'angle saillant, à gauche de l'entrée, jusqu'au fond, est d'environ soixante-neuf pieds ; & elle en a trente-deux dans l'endroit où elle est le plus large ( voyez le plan ) ; vers le milieu, à l'endroit où le terrein s'abaisse à partir de son entrée, sa hauteur est d'environ cinquante-cinq pieds, jusques à la partie de la voûte qui fait plafond circulaire, selon les lignes ponctuées qui sont au milieu de ce plan. Les côtés de cette grotte s'approchent en se courbant & se redressant à deux pieds près l'un de l'autre, & présentent des murs latéraux cintrés en S, d'une élévation & d'une forme telles qu'il y en a peu d'exemple ; mais dont l'entrée seule peut fournir une idée exacte. Voyez dans cette planche depuis A jusqu'en B. L'estampe suivante achèvera d'en faire bien connoître la forme. La partie marquée 34, dans le plan, est un enfoncement carré d'environ vingt pieds, il n'offre rien de particulier.

J'ai remarqué au mur qui est à gauche, vers le fond de cette grotte, des trous d'environ deux pouces en carré, & disposés de manière à faire croire qu'autrefois il y auroit eu des barres de fer scellées dans ces trous. Leur distance les uns des autres, en hauteur & en largeur, est telle, qu'en ajoutant des planches horizontales & verticales à ces barres de fer, on en feroit un escalier, & l'on aboutiroit à une espèce de porte à quarante pieds de hauteur, ou à-peu-près. Cette porte répondoit à un corridor, dont je crois que la sortie s'apperçoit encore, en-dehors de cette grotte, à quarante-huit pieds au-dessus du sol, au point marqué C, dans cette planche, à ce point où j'ai représenté un homme que l'on decend dans un panier, pour qu'il aille visiter ce corridor ; car c'est ainsi qu'on s'y rend.

Les figures de ce tableau représentent des hommes à pied & à cheval qui viennent faire retentir l'écho de cette grotte, du son des tambours & des trompettes, & du bruit des fusils.

*Mirabelle*, né à Syracuse & Auteur d'une histoire de cette ville, nous apprend que cette grotte surnommée l'oreille de Denis, & qui n'étoit originairement qu'une carrière, appellée latomie comme

les autres, étoit défignée en particulier, par le nom de Pifcidine. On nous dit qu'on y mettoit, fous le règne de Denis, des prifonniers d'importance, & que le geolier, en fe plaçant à leur infu dans une certaine place du corridor, vers le fond, entendoit leur entretien, quelque bas qu'il parlaffent, par l'effet merveilleux d'un écho produit par la coupe de cette grotte. Inftruit ainfi de leurs fecrets, il les rapportoit à Denis, voilà ce que l'on dit : mais la forme pointue que préfente cette grotte à peut-être fuffi pour lui faire avoir le nom d'Oreille, fur lequel on aura fait la Fable.

A l'entrée extérieur du corridor, il y avoit fans doute un efcalier qui conduifoit au-deffus de la roche, où il y avoit des maifons qui complettoient les logemens de cette prifon, dont cette grotte n'étoit que le cachot.

C'eft dans cette oreille, cette pifcidine que Denis le tyran, envoya le philofophe Philoxène, auquel il avoit témoigné tant d'amitié, amitié qui n'avoit jamais pu engager ce philofophe à le tromper en louant fes vers. Tout le monde fait que Denis, après l'avoir tenu dans cette carrière pour le punir de fa véracité, fe laiffa fléchir, le rappela, l'admit à fa table, lui lut de fes vers, & que Philoxène ne les trouvant pas meilleurs, s'écria : Qu'on me remène aux carrières. Denis ne s'offenfa pas de ce mot, quoiqu'il ne fût pas flatteur ; mais auffi pourquoi confulter des philofophes quand on veut entendre autre chofe que des vérités? Denis avoit affez de courtifans, mais il n'eftimoit pas leurs fuffrages.

Ce fut dans cette grotte, dans les autres latomies & particulièrement dans celle de l'enclos du couvent des Capucins, que les Syracufains enfermèrent les Athéniens qu'ils firent prifonniers à la défaite de Nicias & de Demofthène. Ils y furent nourris avec une très-petite ration d'orge & d'eau, ils y périrent de mifére. Les prifonniers qui n'étoient pas d'Athènes, furent vendus à l'encan & livrés à l'efclavage.

## PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-TROIS.

### *Vue intérieure de la grotte appelée, l'Oreille de Denis.*

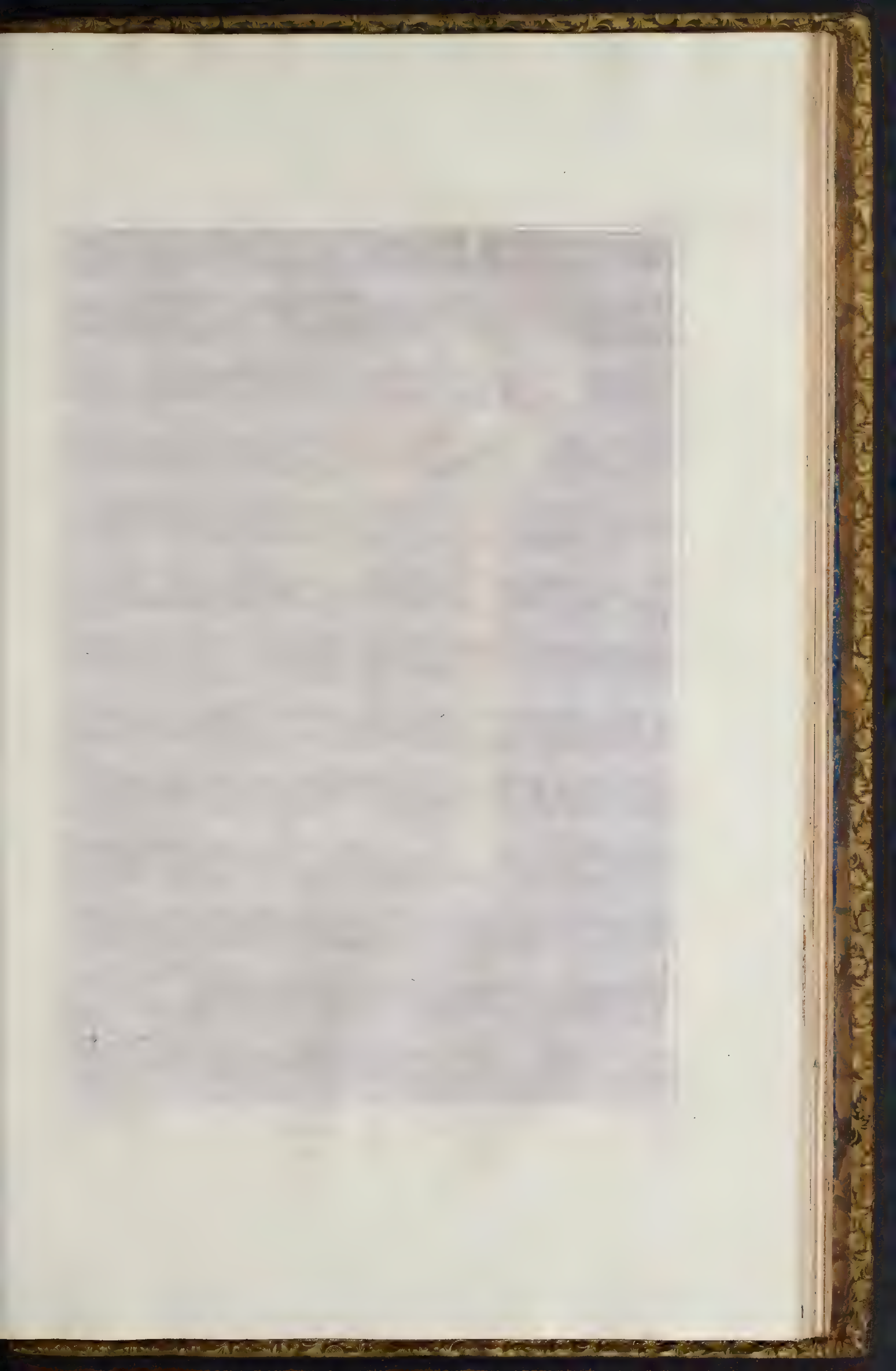
On peut voir, en contemplant la partie fupérieure de cette grotte, fi je me fuis trompé, en difant que fon entrée avoit quelque chofe de fingulier.

Il eft aifé de concevoir que la petite partie du plafond circulaire, peut bien contribuer à l'écho que produit cette grotte ; écho qui feroit bien plus fûr & par conféquent bien plus fort, fi cette grotte n'étoit pas tapiffée dans plufieurs endroits d'herbes & de mouffes qui ont pouffé le long des murs ; & dont la végétation eft entretenue perpétuellement par l'eau d'un canal conftruit fur cette grotte & qui filtre fans ceffe au travers des pores de la pierre. Ces herbes nuifent à la répercuffion des fons.

Cet écho merveilleux a, dans toute la Sicile, une réputation fi grande, que tout Sicilien, ou tout Etranger, qui revient de Syracufe, paffe pour n'avoir rien vu, s'il n'a pas été l'entendre.

Ceux qui vifitent cette grotte, y arrivent tous avec une grande prévention. Les uns y defcendent avec des inftrumens & y jouiffent d'une fingulière cacophonie qui n'eft pourtant pas deftituée d'harmonie. La confufion des fons, offre des réfultats finguliers. Elle enchante les uns, elle déplaît aux autres. Quelques-uns y portent des piftolets ou des fufils, & alors l'effet de l'écho eft fi violent, qu'il peut à peine fe foutenir, & qu'une oreille délicate courroit rifque d'en devenir fourde.

J'ai repréfenté, dans cette eftampe, des chaffeurs faifant cette expérience le jour de la Fête de Saint-Nicolas, Fête qui attire beaucoup de monde dans ce lieu. Dans le temps où l'un tire, un autre





Dessiné et gravé par J. Houel

*Interieur de la Grotte,*

*appellée Oreille de Denis*



Pl. CLXIII



Dessiné et gravé par J. Houel

*Interieur d'une Prison antique,*
*située dans l'angle de la Latomie au point marqué*

souffle dans un cornet à bouquin & prolonge le plus effroyable tapage qu'on puisse entendre.

J'ai beaucoup admiré, en visitant cette grotte, l'art avec lequel elle a été faite. J'ai beaucoup admiré aussi celui avec lequel on a fait celles qui sont à côté, & que j'ai marquées CD, dans le plan de la latomie. On voit aux parois la manière regulière & propre avec laquelle la pierre a été enlevée, en suivant, à des hauteurs égales & toujours de niveau, les lits de pierres. Cette méthode est régulièrement observée par-tout. Ce qui prouve que, chez ce peuple & dans ces siècles des beaux arts, tout se faisoit, même dans les plus petites choses, avec le plus grand soin, & avec l'exactitude la plus sévère.

Les grottes CD, sont actuellement habitées par des gens qui font du salpêtre. Les fourneaux, les feux, la fumée, rendent ces belles grottes assez semblables à l'entrée des Enfers. Ces grottes sont vastes & très-élevées. Leurs plafonds, peu égaux, sont soutenus par des piliers de différente grosseur; piliers qu'on a eu soin de conserver en creusant ces profondes cavernes. Ces piliers rustiques ont des aspérités qui, avec les inégalités du terrain, soit à l'entrée, soit au fond de ces grottes, forment les effets les plus pittoresques. Ces effets augmentent à chaque pas, par l'aspect des portions énormes de cette roche que le temps à détachées & détache toujours, ou du plafond, ou des flancs de ces grottes; ces portions, renversées en tous sens, présentent des faces & des angles, qui, sous quelques rapport qu'on les considére, ont des jours & des ombres si heureusement en opposition les uns avec les autres, que je ne pouvois cesser de les admirer, & que je conservois l'impression que ce tableau m'avoit faite, long-tems après m'être arraché de ces lieux.

Si le soleil, avant & après midi, pénètre dans ces antres, il y produit un foyer brûlant, où ses rayons concentrés étincellent de toutes parts en pénétrant dans tous les intervalles, & répandent une clarté extrême jusques au fond de ces grottes.

La lumière, ainsi que le bruit, se répercute dans ces cavités irrégulières & profondes, en frappant les roches qui la renvoyent: & elle produit, sur les yeux, un effet semblable à celui que produisent, dans les oreilles, les sons modulés des échos, lorsqu'ils se perdent dans l'éloignement.

Qu'on se figure, s'il se peut, ces jeux de la lumière, & toutes les variétés des couleurs que la marche du soleil fait naître successivement sur toutes les inégalités que présentent les fractures de la roche: on sentira qu'elles ne peuvent manquer d'offrir, à l'œil d'un Peintre sensible, un spectacle d'un intérêt très-vif & très-attachant.

# PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-QUATRE.

## *Intérieur d'un Réservoir ou d'une Prison antique, située dans cette Latomie, à l'angle opposé à celui où est l'Oreille de Denis. Elle est marquée* E, *dans le plan.*

Les latomies, ou carrières, & les grottes qui sont autour, ayant servi de prisons pendant si long-temps, comme nous l'apprend l'histoire, j'ai pensé que le lieu que je présente ici avoit servi au même usage, quoique l'histoire ne l'indique pas: mais il n'est que trop à présumer qu'il y avoit des cachots secrets pour enfermer des criminels qu'on vouloit séparer des autres, ou qu'on vouloit traiter plus ou moins sévèrement.

Ce lieu pourroit avoir été un réservoir, cependant je ne lui en ai pas trouvé les caractères. Ce n'est pas une simple grotte formée comme les autres par l'extraction des pierres. On y a creusé un grand espace de seize à dix-huit pieds de profondeur, sur soixante de long & vingt-quatre de large ou environ, dans

lequel on a formé trois nefs en élevant deux rangs, chacun de sept piliers ; chaque pilier a dix ou onze pieds de hauteur & ils sont éloignés l'un de l'autre de six pieds. Chacun est surmonté d'une grande pierre qui lui sert de chapiteau. Chaque extrémité de cette pierre est taillée de manière à porter, avec celle qui lui est opposée, cinq clavaux, qui forment ensemble une plate-bande sur toute la longueur de cet édifice, au-dessus des deux rangs de piliers, comme on le voit dans cette estampe.

Sur cette plate-bande entre chaque pilier, s'éleve une voûte qui les unit ensemble ; & de l'autre côté, une autre qui lie ces piliers aux murs latéraux, & qui forme les trois nefs. Cet édifice n'est point du tout de mauvais goût. Il est très-susceptible d'imitation pour faire de fort belles caves à très-peu de frais.

Je ne crois point, malgré sa beauté, lui faire tort', en le considérant comme une prison. J'y ai observé des réduits, c'est-à-dire, des vides carrés, creusés dans les murs latéraux. Celui qui est derrière le premier pilier à droite, est de huit pieds huit pouces de profondeur, & de huit pieds trois pouces de large. On en trouve un autre derrière un morceau de la voûte A ; morceau qui est tombé & qu'on peut voir dans cette estampe : il est à quatre pieds de l'angle ; il est cintré ; il a six pieds de largeur & quatre de profondeur. Une citerne auroit-elle eu besoin de ces divisions ?

Une particularité, dont j'ai déja parlé & que j'aurai plus d'une occasion de rappeler à mes Lecteurs, en parcourant le Val de Noto, où nous sommes & dont nous ne sortirons que pour quitter la Sicile, une particularité qui désigne certainement quelque usage appartenant exclusivement à la nation Grecque & inconnu aux autres, c'est de longs parallélogrammes creusés, soit en hauteur, soit en largeur, depuis six pouces de longueur, jusqu'à plusieurs pieds, & n'ayant communément que deux pouces de profondeur, quelquefois un peu plus : ils sont faits avec régularité.

Ils sont très-multipliés dans certains endroits ; ils ne sont arrangés ni avec ordre, ni avec symétrie. Ils sont creusés indifféremment, ou dans la pierre, ou dans les endroits de mortier, ou de stuc. Ces cavités semblent avoir été faites pour contenir une inscription : mais je n'ai jamais vu même la trace d'une pierre ou d'un marbre qui ait rempli cette cavité ; j'ai vu de ces vides faits dans du mortier, où je reconnoissois les traces de l'outil dont on s'étoit servi pour les former ; & je n'ai jamais apperçu le moindre vestige d'un corps qui les ait remplis & qui en ait été enlevé. Je n'y ai vu aucune fracture, & j'ai toujours vu la vive arête de ces cavités, très-bien marquée. Voyez à la droite de cette estampe, les petits carrés B, C, & demandez-vous à quoi ils ont pu servir.

On en voit d'autres, un peu plus loin, sur ce même mur. Quel étoit leur usage ? J'ai soigneusement observé, si au lieu d'y incruster des inscriptions, on n'en auroit pas gravé au fond de ces cavités si peu profondes ; je n'y ai jamais découvert aucune apparence de caractère.

Au mur opposé à celui-ci, à la gauche de cette estampe, j'ai trouvé deux grandes cavités carrées, longues de huit à dix pieds & n'ayant que quatre à cinq pouces de profondeur. Elles ont un caractère remarquable, mais à quoi servoient-elles ?

J'ai deviné plusieurs choses, concernant les anciens usages, telles que les écuries, les pressoirs, les moulins, que j'ai reconnus dans leurs débris : mais je n'ai pu deviner à quoi pouvoient servir ces cavités carrées.

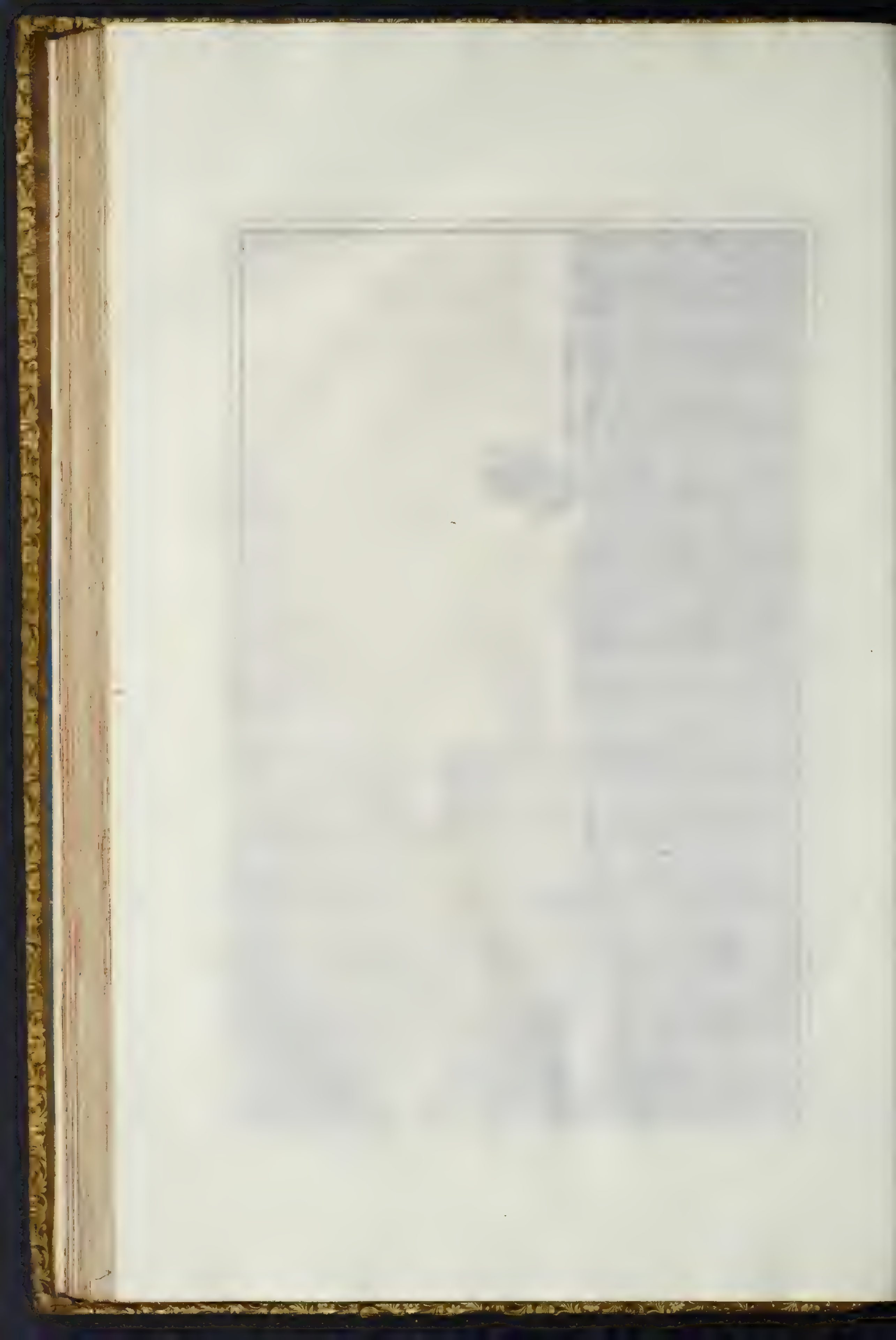
J'ai pénétré dans ce lieu souterrain par une brèche : l'ancienne porte qui est à droite en face de la nef latérale, est murée depuis long-temps : & ce lieu est absolument abandonné. J'y ai trouvé, avec une surprise mêlée d'horreur, d'énormes monceaux d'ossemens humains, & sur-tout de têtes. On m'a dit que, dans une épidémie qui désoloit Syracuse, on jetoit, dans ce lieu éloigné de la ville, les cadavres de ceux qui mouroient, sans prendre aucun soin pour les ensevelir. On a bâti, précisément au-dessus de ce souterrain, une Eglise consacrée à St. Nicolas, qui semble le Patron de cette latomie, par la quantité de gens que sa fête y attire.



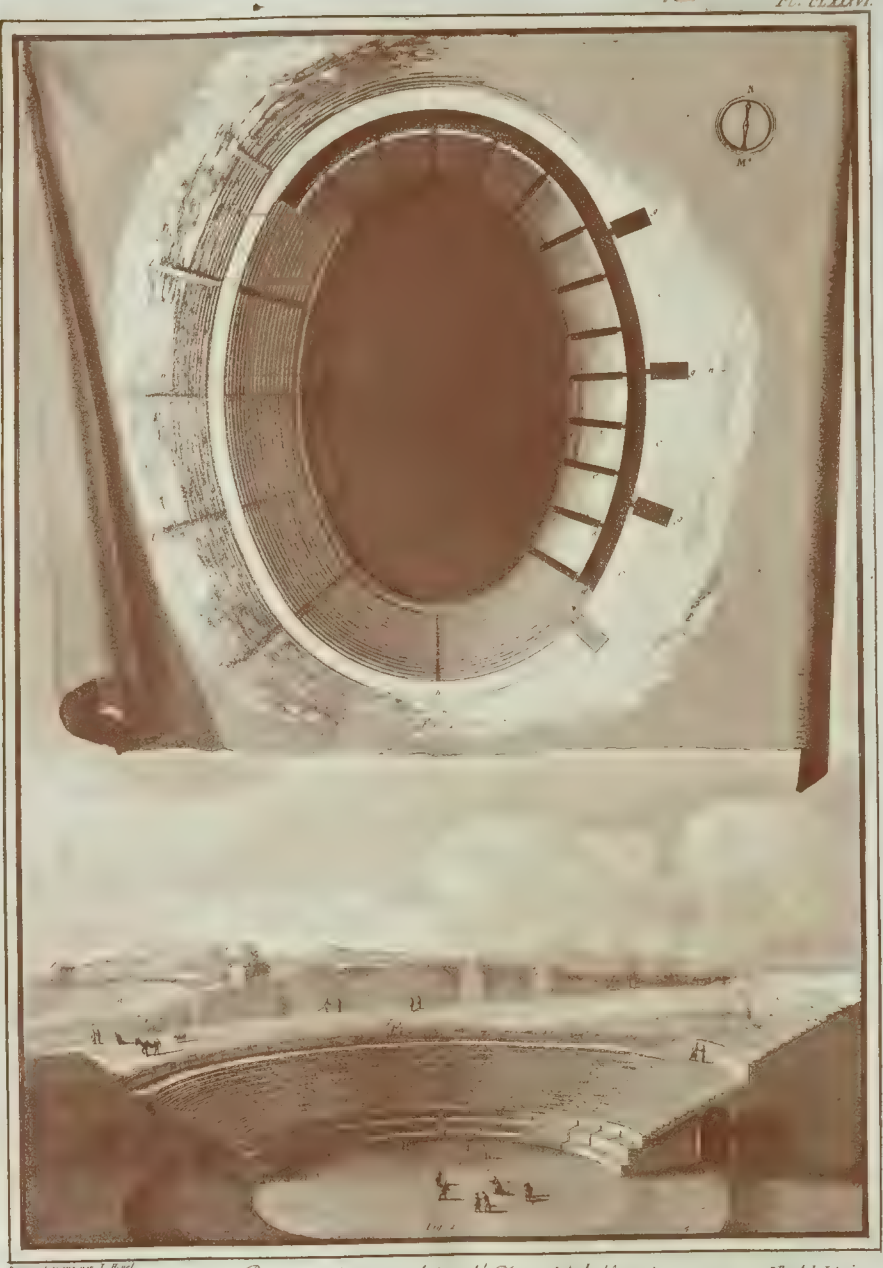


*Vue générale de l'Amphithéâtre*

[illegible] la Ville [illegible] et le Port de [illegible]








Dessiné et gravé par J. Houel

m Lathomie
n Théatre
o Oreille de Denis

Plan géométral de l'Amphithéâtre Fig. 1.,
et Coupe prise transversalement sur la ligne m. n. regardant le Nord, ou l'on voit la Latomie et ses Environs, dans le Lointain.

p Pillier de la Latomie
q Arbres du Théâtre
r Acqueduc

[illegible]

## [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

## [illegible]

[illegible]

[illegible]

# PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-CINQ.

## *Vue générale d'un amphithéâtre, marqué Z dans le plan de la Latomie.*

A ſoixante-dix toiſes, au midi de cette latomie, on voit les reſtes d'un amphithéâtre preſque entièrement ruiné, mais où l'on diſcerne encore pluſieurs choſes aſſez bien conſervées pour qu'on les reconnoiſſe. Je l'ai repréſenté exactement tel qu'il s'offroit à ma vue, du point où je m'étois placé pour le deſſiner; plus loin on n'en diſtinguoit pas aſſez les gradins. Ce lieu étoit cultivé & couvert de laitues, lorſque je l'ai vu pour la première fois.

Cet édifice eſt encore une preuve du ſoin que prenoient les Syracuſains d'employer, autant qu'ils le pouvoient, la roche même dans la conſtruction de leurs monumens. Celui-ci a été taillé à moitié dans la roche; c'eſt-à-dire, que toute la partie inférieure a été creuſée, & que toute la partie ſupérieure a été conſtruite en pierre & en moellon Cette dernière, ſur laquelle les hommes & les ſiècles ont exercé leur tyrannie, a été détruite & a long-temps couvert de ſes décombres la partie taillée dans la roche, & en quelque ſorte indeſtructible. Les vents entaſſèrent, parmi ces débris, de la pouſſière & des terres qui achevèrent de les dérober entièrement à la vue.

Des curieux y ont fait fouiller, il y a quelques années, & ils trouvèrent des gradins taillés dans la roche même; leur forme ovale étoit très-régulière. Continuant toujours d'enlever les terres, ils rencontrèrent une galerie. Elle ſuivoit la direction des gradins, elle étoit conſtruite en moellons & mortier. Elle ſoutenoit les eſcaliers de cet amphithéâtre; eſcaliers qui traverſoient les différens étages des gradins & qui paſſoient au-deſſus d'elle ainſi qu'on le voit en A & en B. Cette voûte étoit appuyée par la roche C, qui dominoit tout l'édifice & qui en faiſoit preſque le tour à la même élévation.

Je n'ai pu ni découvrir, ni conjecturer, comment cet amphithéâtre étoit terminé à ſa partie ſupérieure. Je n'ai pu connoître qu'une grande partie de la galerie; la profondeur, la longueur & la largeur de l'arêne, & les voies qui conduiſoient de cette arêne à la galerie: je les ai connues par les fouilles que j'ai fait faire pour les découvrir.

Au-delà de cet amphithéâtre on voit, en raccourci, une campagne qui étoit jadis occupée par le quartier de Syracuſe, qu'on appelloit Néapolis; quartier qui s'étendoit juſqu'au port qu'on voit auſſi au-delà en raccourci. On apperçoit, dans la partie occidentale de ce port, les deux ſeules colonnes qui ſubſiſtent encore du fameux temple de *Jupiter* Olympien, élevé jadis ſur le bord du fleuve Anape. Dans la partie orientale de ce port, on apperçoit la ville moderne de Syracuſe; ville qui dans l'antiquité s'appelloit Ortygie.

# PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-SIX.

## *Plan géométral de l'Amphithéâtre de Syracuſe.* fig. 1 & 2. *Coupes géométrales repréſentées en perſpectives.*

L'amphithéâtre dont je préſente ici le plan, eſt comparable pour ſa grandeur à tous les Amphithéâtres connus en Italie & en France, dont j'ai donné les meſures dans le Chapitre vingt-troiſième. Celui de Catane eſt celui dont il ſe rapproche le plus pour la grandeur.

Le grand diamètre de ſon arêne a deux cents vingt-deux pieds, & le petit, cent trente-huit. Cette

mesure a été prise avec exactitude. J'ai fait faire toutes les fouilles nécessaires pour l'avoir sans erreur, au lieu que je n'ai pu prendre celle de Catane que par approximation. Je vois en confrontant les deux plans, que celui de Catane est plutôt plus grand que plus petit; parce que ne pouvant le connoître dans son état de destruction & d'encombrement, ne pouvant faire enlever les jardins & les maisons qui le couvrent, & craignant de diminuer quelque chose de sa grandeur, j'ai déterminé l'étendue de son arène sans en voir exactement les limites; mais j'ai pris pour leur terme l'endroit où m'ont paru se terminer les murs des vomitoires du rez-de-chaussée qui conduisoient à cette même arène. Ainsi dans le cas où je l'aurois fait trop long de quelques pieds, il ne seroit pas plus grand que celui de Syracuse. Ce dernier a dû être assez élevé pour supporter plusieurs étages de gradins, & pour contenir autant de monde que celui de Catane.

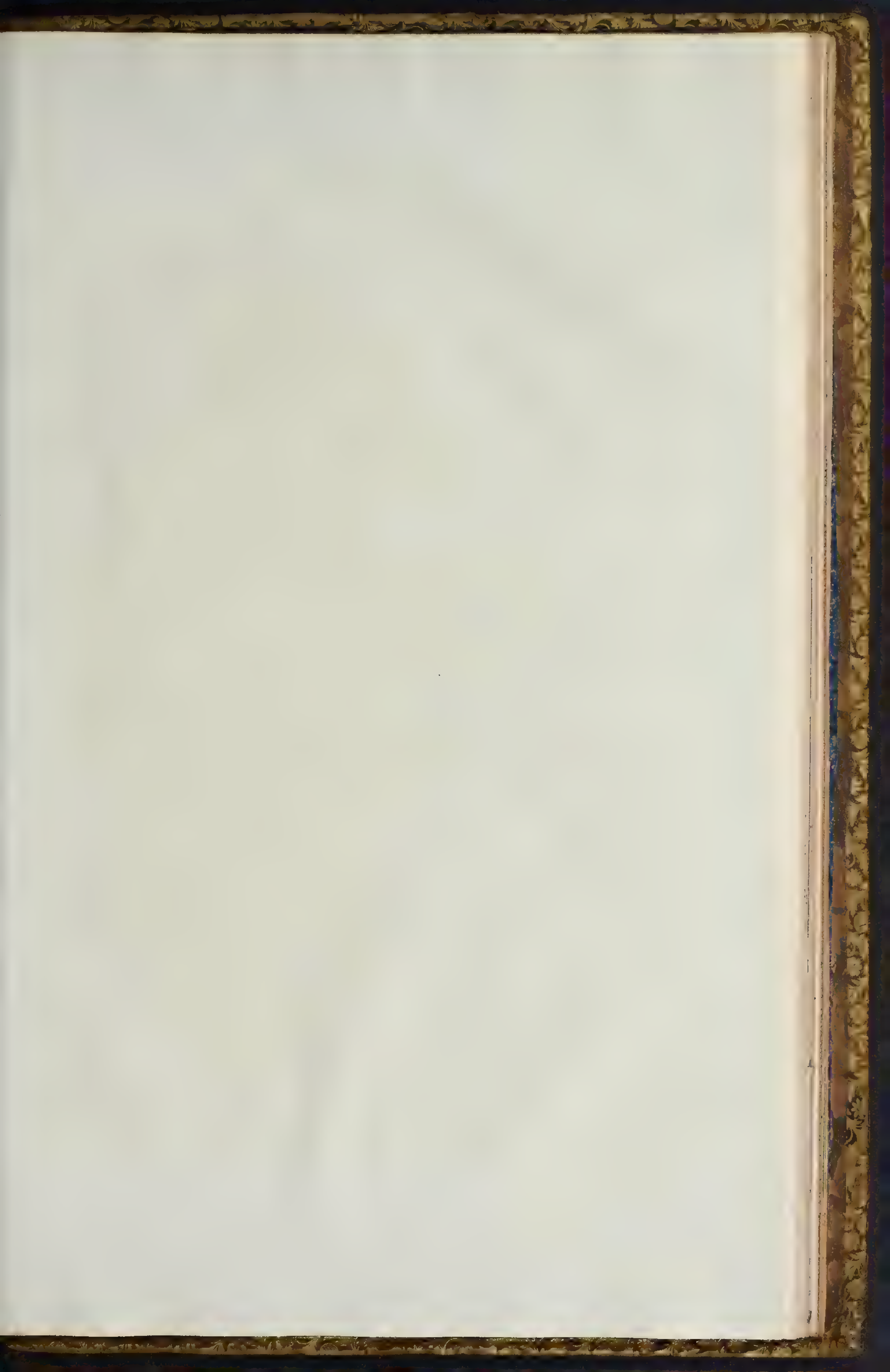
En le considérant dans son état actuel, on croiroit qu'il n'a été qu'un petit édifice. J'y ai été pris à la première vue; je le croyois une espèce d'Odeo, parfaitement circulaire, comparable dans son genre au petit théâtre de Catane: mais en examinant attentivement les lieux, j'ai vu, par la hauteur de la roche C, qui tourne parallèlement à la galerie & aux gradins, & dont la partie supérieure est inclinée, comme par continuité, j'ai vu, dis-je & me suis convaincu, que les étages des gradins se prolongoient & que l'édifice s'élevoit fort au-dessus. Si les parties détruites de ce bel édifice pouvoient être ajoutées à celles qui subsistent encore, je ne doute pas qu'il n'égalât en beauté celui de Catane. Quand on pense que ce que je représente ici n'est que la partie inférieure, & que dans ce genre d'édifice, cette partie est toujours la plus étroite, on sentira facilement à quelle étendue & à quelle hauteur il devoit atteindre en supposant, ce qui est très-vraisemblable, qu'il avoit deux ou trois étages de gradins de plus que ce qu'on voit; on sentira quelle majesté il devoit avoir, & combien il devoit être imposant. Comme dans ce pays, & dans ce siècle des beaux arts, l'Architecture étoit toujours noble, & avoit toujours un grand caractère, on ne peut guere se tromper en regardant cet édifice comme un des plus magnifiques qui ait jamais été élevé.

Pour achever d'en persuader le Lecteur, je l'invite à comparer la portée de ce plan depuis A, jusqu'en B, avec le premier étage des gradins du théâtre dans le Chapitre suivant; il verra combien ce théâtre s'agrandira à l'œil par l'addition de deux étages supérieurs de gradins, &, d'après cette comparaison, il pourra présumer la grandeur & la beauté de cet amphithéâtre.

La galerie D, en faisoit tout le tour & présentoit dans les passages ou vomitoires EE, des communications pour aller de cette galerie dans l'arêne. Elle se fermoit aux endroits marqués FF.

Il y avoit autour de cet édifice, des chambres G, dans lesquelles on entroit par cette galerie circulaire. Ces chambres servoient de magasins pour les objets nécessaires aux représentations de quelque genre qu'elles fussent. Je ne doute pas, qu'indépendamment de tous les jeux représentés dans tous les amphithéâtres, il n'y eût encore dans celui-ci des jeux nautiques, des combats sur l'eau, comme on le pratiquoit à Rome. Celui-ci étant creusé dans la roche, il étoit facile de le remplir d'eau & de le métamorphoser facilement en lac. L'eau portée par des aqueducs arrivoit dans les parties supérieures du théâtre (ces aqueducs sont indiqués par la lettre S, dans le lointain de la coupe en perspective, fig. 2.), & elle étoit certainement conduite ensuite du théâtre à l'amphithéâtre qui n'en étoit pas éloigné.

Je n'ai pu découvrir le lieu par où l'on arrivoit de l'extérieur de cet édifice à cette galerie circulaire: mais je suis convaincu qu'elle devoit avoir au moins deux entrées; l'une au midi H, & l'autre au couchant I, fig. 1., parce qu'à peu de distance de l'arène vers le midi le terrain s'abaisse. Des cavités que j'ai remarquées m'ont fait voir suffisamment le lieu où en faisant des fouilles, on trouveroit l'entrée souterraine de cette galerie. Il paroît indispensable qu'il y ait eu deux entrées souterraines. Je n'ai représenté, sur le plan, que ce que j'en ai pu découvrir: le reste étoit caché par les décombres de la voûte circulaire.





Vue générale du Théâtre de Syracuse



# CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

*Vue générale du Théâtre de Syracuſe. Vue particulière de ce même Théâtre. Elévation & profil des Gradins & des Eſcaliers de ce même Théâtre. Partie de la Latomie qui en eſt voiſine. Portion d'une Maiſon antique, appelée des Soixante-Lits. Plan de cette portion de Maiſon. Plan des Catacombes, avec quelques détails de Chambres ſépulcrales, & Tombeaux. Plan & coupe d'un Puits qui ſe voit dans l'Egliſe de S. Philippe. Reſtes du Temple de Jupiter Olympien dans l'état où il étoit en 1770.*

## PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-SEPT.

*Vue générale du Théâtre de Syracuſe.*

Après avoir examiné & deſſiné l'amphithéâtre, après m'être bien rendu compte de tout ce qui le concerne, je ſuis deſcendu au bas de la petite colline ſur laquelle il a été conſtruit. J'ai dirigé enſuite mes pas vers le couchant, afin de voir le théâtre qui n'en eſt pas éloigné.

Je me ſuis arrêté dans un lieu qui m'offroit un point de vue tel, que d'un coup d'œil j'embraſſois à-la-fois tout ce beau monument, et qu'en le deſſinant comme je le voyois, je pouvois en donner une idée juſte, une idée complète & grande ; de ſorte qu'en regardant mon deſſin, on fût en même temps pénétré & charmé, ainſi que je l'étois moi-même, & de la beauté & de la grandeur de ſon enſemble : je deſirois que mon ouvrage pût ſatisfaire également l'homme ſenſible & l'homme inſtruit.

Pour exécuter ce projet, je commençai par ſupprimer en idée tous les obſtacles que m'apportoient les arbres & les autres végétaux que le temps a fait croître dans le lieu A A, qui fut autrefois l'arêne de ce théâtre. Toute cette décoration touffue, en offuſquant les regards de tous côtés, ne ſervoit qu'à nuire au tableau : j'en ai laiſſé ſubſiſter quelques brouſſailles d'un effet pittoreſque.

Ce monument, tout détruit qu'il eſt par le laps du temps, & par la barbarie des hommes, offre encore des beautés touchantes. Si on examine ſa forme génerale B B juſques dans les détails, ſi l'on contemple les belles maſſes de ſes débris, où l'on peut voir juſqu'à ſes profils, tout intéreſſe,

tout parle aux yeux & à l'imagination le langage le plus éloquent, tout annonce également la beauté du génie de l'Architecte. Il eut assez de hardiesse pour oser tenter de se passer de l'art de la construction, art dont les monumens, quelque solides qu'ils soient, sont pourtant trop faciles à détruire. Cet Architecte conçut qu'il seroit plus simple, plus prompt, plus sûr, pour transmettre immanquablement un monument à des siècles sans nombre; de le tailler dans la roche même: & il se le représenta tout formé dans le sein de cette roche, comme le sculpteur voit la statue dans le bloc de marbre d'où il sait la tirer.

Il ne lui fallut donc, pour exécuter sa grande idée, qu'enlever les portions de cette roche qui recéloient ce théâtre: il les enleva comme des superfluités, afin d'aider, pour ainsi dire, la nature au moment où elle vouloit enfanter ce miracle de l'art. Il sembloit en effet l'avoir trouvé tout formé dans son sein, tout prêt à être exposé à l'admiration des hommes; il sembloit que, confident de son secret, il n'eût fait que lui prêter sa main pour la délivrer. C'est à-peu-près tout ce que peuvent les hommes dans leurs plus grands projets; ils ne font que modifier les œuvres de la nature; & c'est toujours en lui laissant la plus grande part dans leurs opérations, que leurs productions sont & les plus belles & les plus durables.

Cette manière de produire des monumens est celle des premiers temps, où les hommes habitoient les grottes & les cavernes, & les accommodoient à leurs usages. Cette manière est celle de la nature favorable aux beaux arts; celle qu'elle a suggérée aux hommes dociles à ses inspirations. Elle est le plus à leur portée, elle supplée à leur foiblesse; il ne faut pour elle que peu de moyens mécaniques. Mais hacher un rocher avec assez d'exactitude pour n'enlever que l'excédant de la matière dans laquelle on veut faire paroître quelque édifice, n'est pas une opération facile: il n'y a rien à changer, rien à corriger, rien sur-tout à ajouter; il faut que l'édifice ait été conçu dans toute sa perfection avant de donner un coup de ciseau, & qu'il sorte tout entier du rocher, comme d'un moule. Cette difficulté surmontée, on peut produire dans ce genre des merveilles aussi surprenantes par leur grandeur, que par leur ordonnance & la belle exécution de leurs différentes parties.

Un rocher peut être transformé en colosse, dans quelque genre que ce soit. Souvent ce rocher, par sa forme bizarre, contrarie le génie de l'artiste, & la difficulté tourne fréquemment à l'avantage du chef-d'œuvre qu'il veut produire: les efforts qu'il fait pour vaincre les obstacles, lui font naître des idées sublimes. Il semble qu'il y ait toujours un dieu caché dans ces masses informes de matière, & que ce dieu parle à l'intelligence; mais l'imagination seule d'un grand artiste peut entendre la voix de ce dieu.

Une prodigieuse économie résulte de cette manière d'édifier. Point de transport, point d'acquisition de matériaux, point de construction, & une stabilité à toute épreuve ajoute encore à ces avantages. Les tremblemens de terre sont les seules puissances qui pourroient ébranler de pareils monumens sans les détruire, & ils anéantiroient infailliblement tous les autres.

J'ai vu mille fois des édifices renversés dans la poussière & dans la fange, que leurs propres débris avoient formées autour d'eux. Ces débris tombés de leurs parties supérieures, & dans lesquels on distinguoit à peine des frontons, des corniches, des chapiteaux confondus avec des tronçons de colonnes, enveloppoient la base de ces édifices; & recouverts avec les parties rompues & réduites en poudre, ils ne présentoient plus qu'une masse informe qui, au premier coup-d'œil, n'offroit que l'apparence d'une colline ou d'une monticule, dont la végétation s'étoit déja emparée.

J'ai vu souvent, même dans les Marais-Pontins, sur la voie Appienne, creuser ces collines de nouvelle formation, pour en retirer les restes languissans des chefs-d'œuvre de l'antiquité; mais le travail, dirigé par les mains avides de l'intérêt, hâtoit la destruction des monumens, en en désunissant les pierres pour les employer à des constructions modernes.

Artistes, profitez donc de la roche quand elle est compacte, de couleur égale, & que la nature

l'a placée avantageusement : revivifiez cet usage antique, qui peut être si utile pour conserver vos ouvrages & votre gloire. Vous ne craindrez point que la cupidité anticipe sur les ravages du temps: ne trouvant point dans les pierres informes qui résulteroient de leur destruction, de quoi élever sans frais de nouveaux édifices, l'avarice ne s'empressera point à les abattre, & n'aura pas la honte de détruire les prodiges de l'art.

Le théâtre de Syracuse avoit, selon l'usage, une forme demi-circulaire. L'arène étoit la partie la plus enfoncée de cet édifice, & le lieu où se faisoient les danses, les combats, les cérémonies religieuses ou civiles. Cette arène avoit cent vingt pieds de diamètre. Dans la partie circulaire, plusieurs étages de gradins s'élevoient en raison de leur éloignement du centre. Ces gradins avoient à leur plus grande élévation environ quatre-vingt-dix toises de circonférence sur soixante toises de diamètre. Près de dix mille personnes pouvoient s'y asseoir à leur aise, en y comprenant toutefois la galerie, formée d'une colonnade qui faisoit le tour du gradin supérieur.

Le peuple ainsi placé jouissoit du spectacle, que l'on donnoit tantôt au centre de ces gradins dans l'arène, & tantôt en face, dans le lieu appelé la scène, à l'extrémité des gradins, dans l'endroit où la salle cessoit d'être circulaire.

Dans cet endroit, coupé comme nos théâtres, s'élevoit une façade d'une architecture noble & magnifique; ce lieu de la scène étoit élevé de quelques pieds au dessus du sol : c'est-là où les acteurs représentoient des tragédies ou des comédies, ou d'autres pièces, telles que des pantomimes ou des danses.

Les places les plus proches de l'arène étoient celles où l'on voyoit le mieux ; aussi les regardoit-on comme les plus distinguées : il y avoit deux grands paliers qui séparoient les gradins en trois étages : ces étages servoient à distinguer les différens ordres de l'état, qui n'assistoient pas confondus ensemble au spectacle. On communiquoit d'un de ces étages à l'autre par de petits escaliers qui traversoient les gradins.

En quelque endroit qu'on fût placé, les spectateurs jouissoient des jeux du théâtre ou de l'arène, & se servoient de spectacle les uns aux autres.

On ne représentoit pas de simples jeux sur ce théâtre : on y célébroit aussi des cérémonies religieuses, on y faisoit des sacrifices, on y chantoit des cantiques ; c'étoit tour-à-tour un temple, un théâtre, un palais sénatorial où les citoyens s'assembloient : dans certaines circonstances on y livroit des criminels aux supplices ; & après ces grands & saints exercices, ces conférences politiques, ou ces tristes exemples d'une justice rigoureuse, ces lieux étoient consacrés à l'amusement public. On y introduisoit des danseurs de corde, des lutteurs : on y donnoit des combats d'animaux, des danses où l'agilité, la souplesse, les graces du corps se déployoient en mille manières, & unissoient leurs charmes à l'harmonie des voix & à celle des instrumens. Une musique délicieuse y ravissoit l'ame, & produisoit dans ces lieux sonores les effets les plus flatteurs pour les spectateurs, qui n'en sortoient qu'avec regret, & qu'avec un goût plus vif pour le spectacle.

Ce théâtre subsista pendant plusieurs siècles ; mais il n'a pu résister à la prodigieuse quantité de vicissitudes qu'a éprouvées la ville de Syracuse.

Il a perdu, dans ces siècles de désordre & de confusion qui ont succédé aux siècles des beaux arts, il a perdu tout ce qui a été construit en pierres, & adapté à la roche primitive : tout a été enlevé pour construire de misérables bâtimens sans importance, sans goût, sans solidité. Depuis ce temps de barbarie, ce noble édifice n'a plus été qu'un lieu abandonné ; & la nature, toujours active, a repris ses droits sur ce chef-d'œuvre, en effaçant peu-à-peu ce que l'art qui le forma avoit usurpé sur elle. Leurs caractères confondus ont concouru à former un nouvel être ; un mélange de roches brutes & de roches taillées, où l'on remarque une enceinte de gradins & une vaste profondeur ; des arbres, des herbes, des mousses ; des sièges, les uns détruits, les autres bien

conſervés; des cavités entre eux par intervalles; de la terre dans ces cavités, & la végétation faiſant croître des fleurs ſur les ſièges des Sénateurs & des Citoyens. Plus loin, des eaux abondantes, amenées de loin à grands frais par de magnifiques aqueducs pour l'uſage de ce théâtre, y entretiennent aujourd'hui la fraîcheur & la verdure, & s'égareroient dans ces beaux lieux, ſi l'intérêt ne les avoit raſſemblées & dirigées pour faire tourner les roues de pluſieurs moulins à blé, dont les maiſons & les cabanes voiſines s'uniſſent à l'œil avec les arbres, les reſtes d'architecture, les ronces rampantes ſur le rocher, & les grappes abondantes d'une vigne négligée, qui forme des berceaux naturels. Tout cet enſemble, éclairé des traits d'un ſoleil éclatant, dont les rayons ſe réfléchiſſent ſous toutes ſortes d'aſpects, forment un mélange heureux de lumière & de reflets, ſouvent très-pittoreſque.

Le lieu le plus élevé du théâtre eſt ſurmonté par une longue roche E, qui s'étend horizontalement, & qui contient des grottes ſépulcrales, dont la forme, la grandeur & les diverſes ruptures ajoutent une obſcurité utile à la partie éclairée du tableau que préſente l'aſpect de ce théâtre.

Là, l'œil preſſé de jouir, en parcourant avec rapidité la richeſſe des détails, eſt attiré tour-à-tour par l'éclat brillant de la campagne, par celui de la roche ſauvage, par les groupes de verdures différentes que forment les grands arbres & les arbuſtes, & qui ſont des contraſtes raviſſans avec les rivages ſablonneux du grand port de Syracuſe. Les eaux tranquilles de ce port, en répétant la forme & les accidens des nuages, tantôt éclairées, & tantôt obſcures, ajoutent encore à la beauté générale de ce tableau.

A la gauche de ce baſſin immenſe, on voit la ville moderne de Syracuſe. Ses murailles s'étendent au loin, & s'uniſſent à des campagnes, où des colonnes s'élèvent à droite au milieu des arbres. Au delà de cette ville, on apperçoit d'agréables lointains qui ſe deſſinent ſur une vaſte mer, tantôt d'un bleu, tantôt d'un vert foncés, ſelon qu'elle eſt éclairée par un ciel plus ou moins chargé de vapeurs, ce qui produit mille fois le jour des variétés charmantes & tout-à-fait curieuſes. Les divers accidens de lumière que les nuages, les vagues & l'apparition des vaiſſeaux procurent ſur le fond mobile de ce ſuperbe tableau, en ſont en effet le plus vivant & le plus raviſſant de tous les ſpectacles.

## PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-HUIT.

### *Vue particulière du Théatre de Syracuſe.*

On n'auroit pas eu ſans doute une idée complète du théâtre de Syracuſe, ſi je n'en avois pas préſenté une vue générale, qui fît connoître d'un coup d'œil ſon étendue & ſon élévation, ſur-tout lorſqu'on en a étudié la maſſe & les détails ſur le plan géométral qui l'a précédée. Perſonne peut-être ne me l'eût demandé : peu de voyageurs ſauroient trouver le lieu où il faut ſe placer pour avoir cette vue générale ; car ce lieu, embarraſſé aujourd'hui d'arbres, d'arbuſtes, de roſeaux, & enclos de murs, empêche la plupart des curieux d'y pénétrer, & de s'élever aſſez haut pour parvenir à voir cet édifice tout entier. On ſe contente ordinairement de le voir de chaque côté.

J'offre dans cette eſtampe l'aſpect d'où on l'apperçoit d'abord en arrivant. Toutes les perſonnes qui l'ont vu doivent le reconnoître. Cette vue eſt très-fidelle; elle eſt ſans omiſſion ni ſuppreſſion d'aucun acceſſoire. J'ai obſervé d'y placer & les murs modernes, & les maiſons des meuniers, & la chapelle G, élevée ſur un tombeau antique. Ce tombeau eſt un de ceux marqués O dans la rue P ſur le plan.

A, c'eſt la grande précention, marquée 5 dans le plan. On arrivoit à cette précention par un long chemin. L'élévation actuelle de la roche K, & ſa forme, la ſont aſſez connoître; &, comme



Pl. CLXXVII



...ine et gravé par J. Houel

Vue particuliere du Théâtre de Syracuse
prise de l'entrée de la grande

Élevation géométrale du Théâtre de Siracuse Fig. 1

*Profil des Gradins, des Precintions ou Paliers et des Escaliers du Théâtre Fig. … une partie de la Latomie Fig. 3*

Echelle de Toises Fig. 2

je l'ai dit, il subsiste encore quelques portions de la voie antique qui y conduisoit. On voit qu'elle étoit formée avec un stuc très-dur, qui suppléoit à la roche quand cette roche ne pouvoit pas convenir au dessein de l'architecte. Ce stuc avoit la couleur & la dureté de la roche même, & il faisoit illusion quand on l'avoit lié avec elle.

C'est sur cette précension, à la partie verticale E, E, sur un beau plinthe, d'un profil simple, mais de bon goût & d'une fine exécution, que j'ai vu une inscription grecque, à l'endroit D. Je l'ai copiée, & je me suis figuré que cette inscription ne devoit pas être seule, & qu'il devoit y en avoir une autre de l'autre côté, à pareille place. Encouragé par l'opinion du Chevalier D. Saverio Lendolina, nous avons fait creuser, fouiller & déblayer les terres qui couvroient la plus grande partie des gradins, & nous avons trouvé l'autre inscription ; mais ni l'une ni l'autre de ces inscription n'est entière : on ne trouve sur l'une que ces mots en caractères grecs : *de la Reine Philistis*, Reine dont il reste quelques médailles bien conservées ; & cependant ni ces médailles, ni aucun autre monument ne nous dit quelle étoit cette Reine. Sur l'autre inscription on trouve la moitié du mot *Heracleos*, & un autre mot qui ne forme aucun sens. Chacune de ces inscriptions est gravée sur un plinthe en une seule ligne, exactement telle que je l'ai représentée : j'en avertis, parce que les dessinateurs du Voyage pittoresque de la Sicile, dans leur Chapitre XIII, Pl. CXXI, ont représenté cette même inscription en trois lignes, dans une espèce d'enfoncement ou de cavité ; & que ceux qui ont cet Ouvrage pourroient croire que j'ai été inexact. J'avertis, par la même raison, qu'il n'y a point de chute d'eau dans ce théâtre ; qu'on n'y voit qu'un simple canal H, qui conduit de l'eau à un petit moulin I ; & que j'ai été en tout d'une exactitude scrupuleuse dans les accessoires comme dans le principal.

Les ouvertures E, E sont les entrées des petits escaliers qui conduisent de cette précension sur l'étage des gradins supérieurs F, F.

La roche K est absolument brute : elle présente les aspérités les plus rudes qu'une roche puisse offrir dans son état naturel. Elle a perdu tout ce que vraisemblablement l'on y avoit ajouté, afin d'unir cette partie du théâtre à l'avant-scène, qui étoit au lieu où j'ai placé les premières figures.

La partie C C est un mur moderne qui existe, & que j'ai conservé, pour rendre cette vue plus reconnoissable aux personnes qui auront vu ce théâtre. H est une espèce d'aqueduc moderne, qui conduit les eaux au moulin I. Les maisons L, L appartiennent à un autre moulin que l'on ne voit pas.

## PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-NEUF.

### *Elévation géométrale du Théatre,* fig. 1. *Profil des gradins des paliers ou précensions, & des escaliers de ce Théatre,* fig. 2 ; *des cavités carrées,* fig. 3, *& des parties de la Latomie,* fig. 4.

Cette estampe représente géométralement le théâtre dans presque toute son étendue, de manière qu'on peut en mesurer toutes les parties à l'aide d'une échelle de toises & de pieds qu'on trouvera au bas de ce dessin, sur la marge de l'estampe, pour la figure 1.

J'ai supprimé de cette vue tous les accessoires modernes qui se voient dans toutes les autres, parce qu'ici, cet édifice est supposé dans son état entier, dans son état de pureté primitive ; état bien éloigné de celui où l'ont mis alternativement toutes les révolutions que le cours des temps lui a fait éprouver depuis sa formation, & de celui où il se trouve aujourd'hui.

On voit encore distinctement des massifs A, A de la roche qu'on a conservée : j'ignore l'usage qu'en vouloit faire l'architecte qui les inventa, & qui les fit entrer dans la composition de ce théâtre : je suis tenté de croire que ces massifs servoient de base ou de socle à un groupe de colonnes,

qui, de chaque côté, devoient terminer l'efpace de la fcène ; je crois qu'à ces colonnes s'attachoit la toile qui fe baiffoit au commencement, & qui fe levoit à la fin du fpectacle.

Cette idée devient frappante & prefque évidente, lorfque l'on confidère ce deffin; on voit qu'en deçà de ces maffifs il dut y avoir un corps de bâtiment confidérable & magnifique pour l'avant-fcène, tel qu'on fait qu'il y en avoit à tous les théâtres antiques, & tel que celui que j'ai repréfenté au théâtre de Taormine.

A chaque côté de ces maffifs, il y a un efcalier B, taillé comme eux dans la roche. Ces efcaliers conduifent dans l'arène par derrière ces maffifs. Voyez le plan. L'efcalier à droite conduit auffi dans la grotte C, grotte pratiquée fous le théâtre, & marquée 40 au plan.

La précenfion S étoit la plus vafte, parce qu'elle étoit la plus fréquentée, & qu'elle donnoit entrée dans les plus grands étages de ce théâtre, qui contenoit une multitude prodigieufe de monde. Pour fixer l'œil de mon lecteur, j'y ai placé de petites figures qui font fuppofées entrer à ce théâtre, ou en fortir.

La ligne ponctuée T marque la hauteur de la grotte pratiquée fous le théâtre, & fon iffue dans l'arêne; l'arc S en eft l'entrée.

La partie fupérieure L a fouffert bien des changemens depuis que ce théâtre a été abandonné. On a haché la roche, on y a fait un canal où paffe une quantité d'eau; de forte que dans l'état actuel, il y a peu d'efpace dans cet endroit; mais je fuis perfuadé, d'après les entailles L, qu'il y en a eu autrefois davantage : je penfe qu'une colonnade faifoit le tour du haut de ce théâtre. Je fuis fondé à le croire d'après les indices que j'ai vus à cette partie de la roche K, où j'ai trouvé un grand nombre de triglyphes fculptés dans la roche même, à la hauteur où je les ai repréfentés. On voit encore dans cette roche les trous dans lefquels on avoit fcellé les pierres en faillie qui formoient la corniche qui furmontoit ces triglyphes P. Cette corniche étoit furmontée d'un corps liffe jufqu'à la partie de cette roche qui s'élevoit au deffus. Il devoit y avoir auffi des pilaftres, mais la roche eft fi fort dégradée, que je n'ai pu en reconnoître aucun veftige. Ils pouvoient avoir été ajoutés en ftuc fur cette roche. Cet ordre de pilaftres devoit s'unir à la colonnade que je fuppofe qui faifoit le tour du haut de ce théâtre, & qui fe joignoit au corps du bâtiment qui formoit la maffe de l'avant-fcène, ainfi qu'on le voit ordinairement aux théâtres antiques. Voyez, Ch. XVIII, la coupe du théâtre de Taormine.

Il y avoit au haut de ce théâtre un efcalier T, qui, comme je l'ai déja dit en parlant du plan, où il eft marqué de la même lettre, fervoit à conduire du haut de ce théâtre au quartier d'Acratine, fitué au deffus de ce rocher. Cet efcalier a quarante marches; elles font taillées dans la roche.

Cette partie fupérieure de la roche formoit une efpèce de muraille, au milieu de laquelle étoient & font encore des grottes fépulcrales en grand nombre : elles font marquées O dans le plan. Au milieu de ces grottes, il y en a une V, taillée en voûte plein ceintre. Elle a au fond une grande niche, où aboutiffent deux aqueducs qui apportent de très-loin dans cette grotte des eaux qui fe diftribuent au théâtre. Voyez le plan.

On voit au dehors de cette grotte de petites niches de chaque côté. Je n'ai pu deviner à quel ufage on les avoit employées.

A l'endroit R commence la rue marquée P au plan. On trouve encore dans cette rue beaucoup de grottes ou de chambres fépulcrales. Les cavités qui font au commencement de cette rue font ce que j'ai vu de plus remarquable dans le genre des cavités carrées & creufées dans la roche. De ces cavités marquées R au plan, il y en a trois principales; les autres plus petites font en grand nombre; elles font à droite & à gauche de cette rue : j'ai tracé en grand les trois principales avec les détails de ce théâtre, fig. 3.

Ces cavités principales Y ont une particularité fingulière, c'eft d'avoir fix pouces de profondeur en

bas, & de n'en avoir pas plus de deux en haut. Quel pouvoit être leur usage ? Pourquoi différoient-elles autant de toutes les autres que j'ai vues ? On voit dans le profil S de ces cavités, que le fond en est incliné en avant, & même qu'il est courbe. La quantité de petits carrés enfoncés, qui ont toutes sortes de proportions & de grandeurs, & qui sont à toutes sortes de distances les uns des autres en hauteur & en largeur, voyez X, est l'image fidelle de la position & de la disposition de ces sortes d'enfoncemens dans tous les endroits où il y en a, & par-tout où j'en ai vu. Personne n'a pu m'en dire ni l'origine, ni l'usage.

Je présente ici en grand plusieurs étages de gradins de ce théâtre. Je les offre en perspective, afin qu'ils se développent davantage aux yeux, & qu'on connoisse aisément les détails de ce théâtre. A, marque la grande précension. B est la plinthe sur laquelle est tracée en une seule ligne l'inscription grecque dont j'ai parlé. Cette inscription est entre le second & le troisième escalier vers C. On trouve à quelques distances de l'entrée de cette précension E un des petits escaliers qui traversoient les étages des gradins dont j'ai tracé le profil en F.

Je ne dois pas négliger de faire remarquer à mes lecteurs, que dans le voisinage de ces précensions chaque gradin étoit entaillé de la moitié de son épaisseur, & formoit deux marches, ce qui faisoit un petit escalier particulier, qui alloit se rejoindre à l'escalier général, après quelques degrés, comme on peut le voir aux lettres G, G.

J'ai eu soin de représenter aussi l'enfoncement qu'il y avoit à chaque gradin pour placer les pieds des spectateurs assis sur le gradin supérieur, de manière à ne point incommoder celui qui étoit placé au dessous. Cette recherche se voit à quelques théâtres antiques, mais non pas à tous. Cet excès d'attention ne permet pas de douter qu'il n'y eût sur ces gradins ou des planches, ou des nattes, pour que le froid naturel à la pierre n'incommodât pas ceux qui s'y asseyoient.

J'ai observé aussi un petit escalier de dégagement par la petite précension K, tel que je l'ai vu ; il se trouvoit dans le passage qui conduisoit à l'arène L. L'endroit M est l'entrée de la grotte pratiquée dans la roche sous ce théâtre.

J'ai représenté à côté de ce théâtre une partie de la latomie fig. 4, dont j'ai parlé ci-dessus : elle est immédiatement à côté de ce théâtre : mais du point où il faut être placé pour voir ce monument tel que je l'offre dans cette estampe, elle se trouve cachée en partie derrière. Voulant cependant faire voir cette oreille de Denis, je l'ai placée dans cette estampe, comme si elle étoit éloignée du théâtre de tout l'espace contenu entre le chiffre 4 & la lettre M. Si ce théâtre & cette latomie étoient ici rapprochés, comme ils le sont en effet, le théâtre cacheroit l'oreille de Denis N, & une partie de la roche O, & les portions de roches P. Voyez le plan, qui justifiera cette observation.

En faisant ainsi ce dessin, j'ai eu le projet de faire connoître le rapport que ces deux objets ont entre eux, par leur distance & leur hauteur respective : j'ai voulu démontrer que l'oreille de Denis étant située beaucoup plus bas que le théâtre, elle n'a pu par son écho, ainsi que le prétendent quelques auteurs modernes, ajouter à l'écho que ce théâtre devoit avoir lorsqu'il étoit entier, & entouré par d'autres édifices.

On voit par ce dessin que cette latomie est beaucoup plus basse que le théâtre ne l'est dans son état naturel ; & l'on peut juger qu'elle l'étoit davantage lorsqu'elle n'étoit pas en partie comblée, comme elle l'est aujourd'hui par les débris des piliers des arcades qui la décoroient quand elle étoit occupée par des prisonniers.

J'ai promis de faire connoître les portions de ces piliers qui sont renversés à terre : ils m'ont fait connoître à moi-même qu'on avoit pratiqué des escaliers dans plusieurs de ces piliers, afin de communiquer de l'intérieur à l'extérieur de cette latomie. J'en ai tracé ici quelques débris P fig. 4 ; c'est la partie supérieure de l'un de ces escaliers : elle en présente les sept dernières marches ; Q en offre huit ; V, qui se voit en raccourci, en contient douze. Les autres sont ou enfouis, ou détruits ;

mais ces trois morceaux font très-curieux, & ont jeté beaucoup de clarté fur l'ancienne conftruction de cette latomie. On voit auffi de ces efcaliers dans la latomie des Capucins.

# PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-DIX.

## *Portion d'une Maifon antique, appelée la Maifon des Soixante-Lits.*

Les ruines qu'on trouve près de l'Eglife de S. Jean, fous laquelle il y a des catacombes, font les reftes d'un ancien édifice; ils ont peu d'apparence, & s'élèvent fort peu au deffus de terre. Pour en avoir les détails, qui font curieux, il faut defcendre dans des trous qui y donnent entrée, & qu'on difcerne à peine au travers des décombres, des pierres & des brouffailles qui font dans ce lieu abandonné, & dont j'offrirai le plan dans l'eftampe fuivante.

Cet édifice fut bâti par Agathocle, Tyran de Syracufe, lorfqu'il eut fait la paix avec Démocrate, & obtenu par là que beaucoup d'autres villes de la Sicile fuffent foumifes à Syracufe. Il le bâtit avant de paffer en Italie & de fubjuguer la Calabre. C'étoit un palais d'une grandeur confidérable : il effaçoit les plus beaux édifices de ce genre qu'il y avoit en Sicile. Diodore en parle dans fon feizième Livre.

De tout ce palais fi vafte, il ne fubfifte plus que trois chambres & un corridor. La conftruction fingulière de ces chambres ne reffemble point aux autres conftructions antiques. Les murs & les voûtes de ces chambres font remplies de tuyaux en terre-cuite, carrés & ronds, pofés à bain de mortier les uns contre les autres.

Deux de ces chambres fe reffemblent; mais la troifième mérite, par la manière originale dont la voûte qui la forme eft conftruite, de perpétuer la réputation de cet édifice & de le faire admirer long-temps même après fon entière deftruction.

J'ai repréfenté cette voûte vue en face, afin de la bien faire connoître. D'abord cette voûte a été faite en pierres, grandes, bien taillées, & pofées avec précifion. Mais ce qui eft un fujet d'étonnement & d'admiration, c'eft que par deffus les pierres A, A de la voûte, l'on a pofé à bain de mortier trois couches de grands carreaux de terre-cuite d'un pied en carré & de deux pouces d'épaiffeur, de très-bonne qualité. Voyez B, C, D.

Par-deffus ces carreaux on a mis une couche de tuyaux, ou plutôt de bouteilles de terre-cuite; elles font placées de manière que le col ou goulot de l'une eft inféré dans le fond de l'autre, & font un canal continu qui fuit la courbure de la voûte. Pour comble de fingularité ces bouteilles font remplies du même mortier, dans lequel elles font plongées par deffus ces grands carreaux. Elles font recouvertes enfuite d'un enduit de mortier K : tout eft très-régulièrement pofé, & fait avec le plus grand foin. Voyez l'eftampe. E, E, ce font les goulots entrant dans l'extrémité oppofée des bouteilles. F, ce font les bouteilles faifant canal continu, & plongées dans le mortier. G, bouteilles enlevées. H, bouteilles caffées qu'on n'a pu enlever. I, bouteilles encore pleines de mortier. Ces bouteilles de terre-cuite ont fept pouces de long, & un col de deux pouces. Elles ont deux pouces & demi de diamètre en dehors & trois lignes d'épaiffeur.

A quoi bon une telle conftruction ? Quel en a été le motif? Ces trois couches de carreaux par deffus les pierres de la voûte & ces bouteilles, le tout uni enfemble par un très-bon mortier, qui ne laiffe pas le moindre intervalle ni le moindre vide; à quoi tout cela pouvoit-il fervir?

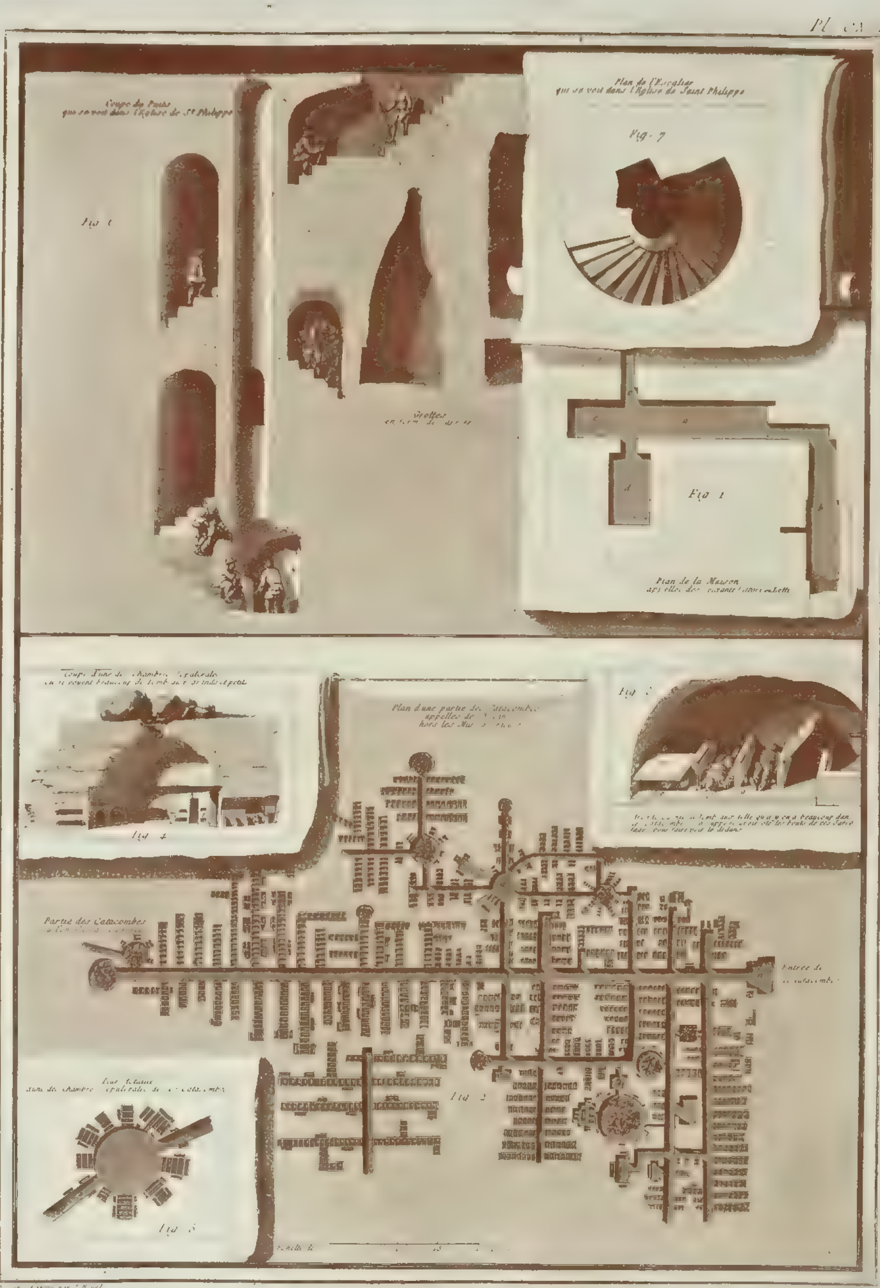
J'ai placé fur le devant du tableau des figures qui confidèrent quelques-unes de ces bouteilles, que je fuppofe qu'on a arrachées du mur. Elles tiennent fi bien dans ce mur, qu'il eft très-rare qu'on en obtienne d'entières, quelque ménagement qu'on emploie.

PLANCHE



Portion d'une Maison antique,

appellée des Soixantes Littori ou Letti




*Plan de la Maison de Soixante Lits, Fig. 1*

Catacombes Fig. 2 des Sarcotages en grand Fig. [illegible] ambres Sepulcrale Fig. 2 et 5 et du Puits de St. [illegible]

# PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-ONZE.

## *Plan & coupe de la Maiſon des Soixante-Lits. Plan des ſouterrains appelés Catacombes. Plan & coupe du Puits antique de l'Egliſe de S. Philippe.*

Le plan de cette maiſon qu'on appelle des Soixante-Lits, fig. 1, n'offre qu'une très-petite portion de l'édifice, dont tout le reſte eſt détruit ou caché ſous la terre. A & B, ce ſont les reſtes de cette maiſon ſingulière. C, c'eſt le paſſage qu'on voit au fond du tableau, où il y a des figures. D, chambre aux murs de laquelle ſont appliqués des canaux carrés de terre-cuite, ſemblables à ceux que j'ai repréſentés en parlant des étuves. J'obſerverai que ces chambres & ces corridors ſont très-petits, ce qui ne rend pas cette ſingulière conſtruction plus facile à expliquer. E eſt la chambre où ſont les canaux ou les bouteilles que j'ai repréſentées Planche précédente.

### *Catacombes.*

Les ſouterrains appellés Catacombes à Syracuſe, ſont des lieux profondément creuſés dans la roche horizontale qui formoit le ſol des antiques quartiers appelés Acratine & Tica. Ces Catacombes ont été creuſées de manière qu'elles ont des rues, dont quelques-unes ſont droites & parallèles entre elles. Il y en a quelques-unes qui décrivent des diagonales & des courbes. Ces rues ont des plafonds cintrés ; d'autres ſont droits en tous ſens.

Ces rues ne ſont pas toutes antiques : elles ne communiquent pas toutes les unes aux autres ; il y en a qui ne ſont que des impaſſes ou culs-de-ſac. Les unes n'offrent à leur extrémité qu'un ſimple ſarcophage ; beaucoup d'autres préſentent des ſalles ſépulcrales rondes, telles que A, A, & dont preſque toujours les plafonds ſont voûtés en coupole ou en cintre ſurbaiſſé. D'autres rues conduiſent à des eſpèces de carrefours, du centre deſquels partent comme des rayons, ou des rues, ou des ſuites de tombeaux.

Il y a quelques-unes de ces rotondes qui n'ont ni rues ni tombeaux : il y a d'autres ſalles qui ſont quadrangulaires. La plupart de ces rues ſouterraines reçoivent du jour & de l'air par des ſoupiraux ronds & profonds comme des puits.

On a pratiqué dans ces rues, à certaines places, des ſarcophages iſolés. On plaçoit dans le ſol ſur lequel on marche, & dans les parois de ces rues, à différentes hauteurs, de petits ſarcophages pour des enfans.

Dans ces carrefours on trouve des entrées pour deſcendre à des étages inférieurs, c'eſt-à-dire, à des ſouterrains plus profonds, où l'on voit encore des rues, & des files de tombeaux ſemblables à ceux que je viens de décrire. Si l'on pouvoit voir tous les différens étages & toutes les rues, on auroit l'idée d'une ville ſouterraine. Le plan que je donne ici ne préſente pas, à beaucoup près, la totalité d'une de ces catacombes ; car ce plan n'a guère que quatre-vingt-dix toiſes de longueur. Je n'ai pu aller plus loin, la plupart des rues étant bouchées par des pierres & des terres que l'on a jetées au travers des trous deſtinés à en renouveler l'air, & à donner du jour à ces ſombres demeures. D'autres rues ont été obſtruées par la chute des plafonds. La roche s'eſt écaillée, & a tombé en totalité à certains endroits.

Il y avoit des portions de rues & de carrefours qui appartenoient à certaines familles, & où elles seules avoient leurs tombeaux.

J'ai tracé un peu plus en grand une de ces chambres sépulcrales dans la fig. 5, afin de faire voir un peu en détail l'arrangement de ces tombeaux. Voyez fig. 3 & fig. 4; c'est l'élévation en perspective de l'état où sont actuellement ces antiques travaux.

Cette figure 3 rend sensible la manière dont on procédoit à l'inhumation des morts. E présente les sarcophages en perspective, & dans un ordre successif. F G, les présente en raccourci: on ne les verroit pas autrement si l'on étoit dans le lieu même. On voit dans les intervalles I, fig. 4, les endroits où l'on plaçoit les enfans. H est une rue qui conduit dans une chambre sépulcrale. Ces chambres particulières appartenoient à des familles qui ne vouloient pas être confondues avec la multitude; car s'il y a eu de tout temps des hommes qui ont desiré d'être distingués jusque dans les horreurs de la mort, ce goût étoit bien plus commun chez les anciens, où l'on avoit pour les morts un saint respect que nous n'avons point.

Cette figure 3 représente en grand les sarcophages, & montre qu'ils étoient à feuillures de deux espèces, pour recevoir le couvercle. L'un K s'élevoit & retomboit dans les feuillures; l'autre M se glissoit: le mort étoit là dedans bien clos & bien couvert; on plaçoit auprès de lui de petites fioles odoriférantes, des parfums, & des objets qui caractérisoient sa manière de vivre.

Pour creuser ces catacombes il a fallu des travaux immenses: c'est l'ouvrage d'une multitude de siècles. Ils ont été quittés & repris à différentes époques. On y remarque des caractères de vétusté plus ou moins sensibles. On en remarque qui désignent certains temps, & on en voit qui attestent la manière de différentes nations.

L'entrée N, fig. 2, est ce qu'il y a de moins antique. Je ne doute pas qu'elle n'ait été arrangée ainsi dans les premiers siècles de l'Eglise. L'architecture porte l'empreinte de la barbarie de ces temps d'ignorance où les beaux modèles étoient méconnus.

Les traditions particulières disent que S. Marcien, premier Evêque de Syracuse, y rassembloit les fidelles de son temps. Il y a en effet quelques tombeaux chrétiens, qu'on reconnoît à des signes religieux qu'on a pris soin d'y tracer.

Il y a dans Syracuse plusieurs catacombes différentes: on a donné aux principales le nom de S. Diego & de S. Jean: on les compare à des villes souterraines; telle est celle que j'ai représentée ci-dessus, & dont j'ai pris les dessins dans l'ouvrage de Mirabella, parce que j'ai perdu ceux que j'en ai faits moi-même. Ceux de Mirabella que je donne ici, quoique assez exacts, mériteroient cependant quelques petits reproches; mais une exactitude scrupuleuse n'est ni très-nécessaire, ni très-importante dans ces sortes d'imitations: il ne s'agit ici que de donner une idée des catacombes & de la manière dont les morts y étoient placés. Ces dessins sont aussi satisfaisans qu'on puisse ou le demander, ou même l'obtenir d'un lieu aussi obscur, aussi difficile à parcourir & à mesurer.

On trouve encore des catacombes proche du tombeau de Sainte Lucie, derrière l'Eglise de S. George, & près du petit port: elles sont creusées dans la roche.

Il y a à Syracuse beaucoup d'ouvrages semblables: ils ne sont pas tous de même grandeur, à beaucoup près; & peut-être tout ce que l'on considère comme autant de catacombes différentes, ne sont que des suites d'une seule, dont l'étendue totale est inconnue.

Ce travail immense confirme ce que j'ai dit, qu'il auroit été possible qu'on eût taillé dans la roche les anciens quartiers de Syracuse, appelés Acratine & Tica.

On trouve un ouvrage de ce genre sous l'Eglise de S. Philippe, dans l'endroit où étoit l'antique Ortygie, & où se trouve aujourd'hui Syracuse. Cet ouvrage est un puits creusé dans la roche; un escalier tourne autour de ce puits. Voyez la coupe, fig. 6, & le plan, fig. 7.

Il y a huit fenêtres dans la hauteur de cet escalier; elles servent essentiellement à donner de

Pl. CLXXXXII



*État des restes du Temple de Jupiter Olimpien*

*en [illegible] dont il ne reste plus en [illegible] que ces 2 Colonnes sur pied*

l'air à ce puits. Un petit réservoir est au bas de cet escalier. Si ce puits n'avoit pas d'autre destination que celle de fournir de l'eau comme les autres, on peut demander à quoi servoit cet escalier ?

A la moitié de cet escalier on rencontre encore des grottes assez vastes ; cependant ce ne sont que des carrières. On n'en pouvoit tirer que des petites pierres ; car il ne paroît pas qu'on pût y venir par un autre chemin que par cet escalier, qui ne pouvoit pas donner passage à de grosses masses. Une de ces grottes est taillée précisément comme l'Oreille de Denis. Les murs latéraux s'élèvent en se courbant dans un sens contraire, & ont la figure de la lettre S à la distance de deux ou trois pieds, où ils joignent le plafond. Il semble que dans ce temps-là cette coupe étoit un systême suivi pour la formation des grottes.

# PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-DOUZE.

## *Restes du Temple de Jupiter Olympien, tel que je l'ai vu en 1770.*

J'ai dit dans la préface de cet Ouvrage, qu'en 1770 je fis un voyage en Sicile. A cette époque, étant à Syracuse, je peignis à l'huile, d'après nature, les ruines du temple de Jupiter Olympien. Il est situé à-peu-près au couchant de la nouvelle Syracuse. Voyez la carte dans la 3e planche du Chapitre précédent.

Il y avoit alors plusieurs colonnes renversées par terre, avec les chapiteaux : deux seules colonnes étoient encore debout ; mais elles n'avoient plus de chapiteaux. Je peignis ces précieux restes sous l'aspect le plus favorable. J'ai représenté aussi un amandier qui se groupoit avec eux d'une manière très-pittoresque. Je fis mon tableau de telle sorte, que sans rien changer à la position naturelle des objets, je n'en dérobois aucun à la vue de mon spectateur : le mont Etna qu'on voyoit bien à découvert, quoique éloigné de plus de soixante milles, terminoit avantageusement le lointain de ce tableau.

Depuis 1770, plusieurs changemens sont arrivés dans ce lieu. Les propriétaires du champ où sont les ruines du temple de Jupiter, ont détruit entièrement & les colonnes & les chapiteaux qui gissoient renversés sur la terre : ils les ont brisés & emportés pour bâtir des cabanes, & pour labourer plus facilement le champ où ils reposoient. Le petit bénéfice de quelques épis leur a paru préférable à la conservation de ces ruines antiques, pour lesquelles ils n'ont point ce respect qui saisit le connoisseur.

Dans mon dernier voyage, en 1778, il ne restoit plus que les deux colonnes que l'on voit dans cette estampe au delà des arbres. J'apprends par des voyageurs qui ont parcouru ces contrées depuis mon retour, que ces arbres mêmes ont été abattus ; ainsi ce lieu n'est plus tel aujourd'hui que je l'ai représenté : chaque jour anéantit ces antiques débris, ces magnifiques témoignages de la véracité des historiens, qui nous ont peint avec tant de grandeur la majesté des villes de l'ancienne Sicile.

Je n'ai pu placer dans ce tableau, que je voulois représenter fidellement, la ville nouvelle de Syracuse ; ce qui auroit montré qu'elle n'est éloignée de ce temple que du diamètre du port : mais cela se voit assez bien sur la carte.

Ce temple du premier des dieux du paganisme, étoit aussi l'un des plus révérés dans le temps de la splendeur de Syracuse. Le respect pour le dieu avoit engagé l'architecte à en faire l'édifice le plus magnifique de tous ceux que la piété a consacrés. S'il faut croire ce qu'on en dit, son culte devoit être pompeux, & la décoration intérieure très-riche, puisqu'on y déposoit souvent ses

trésors, & qu'on aimoit à lui faire des présens. Il paroît que ce temple, comme beaucoup d'autres temples antiques, étoit une espèce de citadelle, où l'on pouvoit se retirer & se défendre encore quand la ville étoit prise. Le respect religieux que ces lieux inspiroient, relevoit un peu le courage des vaincus, & engageoit quelquefois les vainqueurs à traiter avec eux, & à leur accorder des conditions moins dures. Delà proviennent toutes les déclamations & les exagérations qu'on nous débite sur ces demeures sacrées.

Les Anciens nous ont transmis fort peu de détails sur l'intérieur de leurs temples. Cicéron qui a visité avec soin toute la Sicile, dans le temps où elle étoit florissante, ne nous a pas parlé des objets déposés dans ce lieu, & Mirabella, qui a fait tant de recherches, se contente de nous dire que ce lieu renfermoit de grandes richesses.

L'objet le plus précieux contenu dans ce temple étoit la statue du dieu, de Jupiter Olympien. Non-seulement elle étoit un chef-d'œuvre de sculpture, mais encore elle étoit couverte d'un manteau d'or massif, qui devoit être un chef-d'œuvre de fonte.

Hiéron lui avoit fait don de ce manteau : Denis le Tyran, qui avoit de l'esprit, quoiqu'il fit mal des vers, le lui enleva, en disant que dans cette saison, il ne lui en falloit pas. Je crois qu'en effet un manteau d'or à une statue de marbre est très-inutile & qu'il choque le bon goût. Cet or étoit plus utile dans le commerce que dans le temple ; c'est ce que Denis comprenoit très-bien.

On conservoit dans ce temple la liste des citoyens en âge de porter les armes. Les dépouilles des ennemis y étoient quelquefois portées après les victoires mémorables. Le bouclier de Nicias, l'un des deux Généraux Athéniens qui assiégèrent cette ville, y fut appendu, quand les Syracusains les eurent vaincus.

La délivrance de Syracuse, que ces Généraux avoient mise dans un si grand danger, fut célébrée par des fêtes proportionnées à la grandeur du péril que cette ville avoit couru, & à l'importance que ce peuple attachoit à la liberté. Jamais les Syracusains n'ont perdu l'entier souvenir de ce grand évènement ; jamais ils n'ont cessé d'en conserver quelque signe mémoratif. Le Christianisme a fait abolir tout ce qui pouvoit avoir du rapport avec le culte des dieux : la fête a perdu de sa grandeur, la solennité de sa pompe ; mais il en reste encore quelque vestige. Le jour anniversaire de cette grande victoire, on plante devant le palais sénatorial un grand arbre avec tout son feuillage, & l'on délivre les prisonniers qui étoient enfermés pour dettes. On paie, avec l'argent qui provient d'une quête publique, ce qu'on peut de leurs dettes, & on leur accorde un temps déterminé pour arranger leur affaire en toute liberté. Ceux qui sont assez malheureux pour ne pouvoir trouver ni ressources près de leurs amis, ni grace devant leurs créanciers, rentrent au bout du terme dans la prison d'où ils étoient sortis, en attendant qu'une autre année, une autre quête achève de liquider ce que la première n'a pu acquitter : ainsi, le souvenir de cette victoire sert encore, après plus de deux mille deux cents ans, à briser les fers de quelques malheureux. On ne pouvoit faire une plus belle institution en mémoire de la délivrance de tout un peuple, ni trouver un emblême plus juste.

# CHAPITRE TRENTE-TROISIEME.

## *Description de la Fontaine de Cyane, & de celle d'Aréthuse. Reste du Temple de Minerve. Vue de la Cathédrale & de la Place qui la précède, où sont les chars des deux Confréries du S. Esprit & de S. Philippe. Description des Fêtes de ces Confréries pendant l'octave de la Fête-Dieu. Départ de Syracuse. Voyage & Antiquités de Palazzolo.*

### *Fontaine de Cyane.*

A QUATRE milles de Syracuse, on trouve la fontaine de Cyane : elle est voisine du temple de Jupiter Olympien. Les eaux de cette fontaine sont si abondantes, qu'elles forment une petite rivière qui se perd dans le fleuve Anape. Elle est située au milieu d'une prairie vaste & marécageuse. Ses eaux s'élèvent d'une grande profondeur, & forment en naissant un bassin dont la largeur est de plus de trente pieds. Elles sont de la plus parfaite transparence. Elles contiennent & elles laissent voir une multitude innombrable de poissons, sur-tout de l'espèce qu'on appelle mulet, poisson très-subtil, très-ombrageux, qui ne se laisse point approcher, & qu'il est très-difficile de prendre.

En bateau sur cette eau tranquille, & si transparente qu'elle échappe à la vue, on est tenté de se croire soutenu en l'air par enchantement, & l'on jouit du spectacle de toutes ces familles aquatiques qui jouent, qui se promènent ou qui s'attaquent au fond des eaux. On les voit se cacher sous des plantes qui semblent être composées d'un tissu de soie de la plus grande délicatesse : les poissons se croient bien cachés derrière ce réseau, & l'éclat de leurs écailles d'or ou d'argent les trahit au travers des brillantes fleurs de ce transparent.

Quelques-uns de ces poissons s'égarent dans le courant du fleuve, & alors on les prend plus facilement, en traversant d'un filet le fleuve qu'ils parcourent.

Les bords de ce bassin sont environnés d'arbustes & de roseaux de différentes espèces. Le papyrus sur-tout croît abondamment dans ce bassin, & le long des bords de la petite rivière qui en sort. Cette plante parvient à douze pieds de hauteur : sa tige est parfaitement lisse dans toute sa longueur : sa forme est triangulaire & s'arrondit vers sa sommité : son intérieur est d'un tissu cellulaire, fort aqueux. Cette tige a peu de solidité : elle n'a guère que deux pouces de diamètre en bas, & quatre à cinq lignes à son extrémité supérieure, qui se termine par une belle houppe parfaitement sphérique, formée de filamens qui partent d'un même centre, où ils sont implantés dans une petite boule qui termine la tige. Cette houppe a jusqu'à dix-huit pouces de diamètre en tous sens, quand elle est dans toute sa beauté.

J'ai remarqué que cette plante croît absolument dans l'eau, & qu'elle n'adhère nullement à la terre. Ses racines sont formées de mamelons réunis, & ont peu de parties déliées : elles s'attachent volontiers aux autres plantes, arbustes ou roseaux, près desquels elles ont pris naissance.

Les Syracusains divinisèrent autrefois la fontaine de Cyane. Ils lui élevèrent un temple, & ils la personnifièrent sous la figure d'une femme. *Mirabella* n'a pas manqué de nous transmettre la fable qu'ils inventèrent. Un Syracusain appelé Cyanippo, avoit sacrifié à tous les Dieux, excepté à Bacchus. Ce Dieu, pour le punir, l'enivra, & l'égara tellement, que Cyanippo rencontrant sa propre fille dans la nuit, ne la reconnut pas, & la contraignit, malgré sa résistance, à lui livrer la seule chose qu'une fille doive refuser à son père. La fille ne s'oublia pas tout-à-fait dans cet instant ; elle lui arracha l'anneau qu'il portoit à son doigt, & elle le donna à sa nourrice, pour que son père reconnût ou apprît quelle étoit la femme qui le lui avoit enlevé.

La peste survint, & elle étendit ses ravages sur la ville de Syracuse : l'oracle consulté répondit, que pour appaiser les Dieux, il falloit sacrifier l'homme le plus impie qui fût parmi eux, & qu'aussitôt la peste s'arrêteroit.

Cyane ne pouvant méconnoître que cet impie étoit son père, & que les Dieux le désignoient, n'hésita pas sur ce qu'elle devoit faire. Elle saisit ce vieillard par les cheveux, le renverse à ses pieds, le poignarde, & se tue sur son corps. Ce sacrifice se fit près de cette fontaine. Les poètes qui chantèrent cette histoire, prétendirent que les larmes de cette jeune incestueuse attendrirent Proserpine ; qu'elle rassembla ces larmes, & qu'elle en forma cette fontaine, dans l'endroit même par où son ame s'étoit rendue aux enfers : aussi cette fontaine étoit-elle dédiée à Proserpine.

J'ai dit que les eaux de cette fontaine formoient une petite rivière : elle a environ un mille depuis sa source jusqu'à l'endroit où elle se perd dans le fleuve Anape, qui vient de Palazzolo, & qui va terminer son cours dans le grand port de Syracuse.

De cette embouchure du fleuve Anape, nous nous rendîmes à la ville, en suivant à-peu-près le contour du rivage du port, afin d'appercevoir au travers de la transparence de l'eau des restes de construction en très-grandes pierres, que l'on voit encore de côté & d'autre. Ce sont les débris des murs des grands chantiers où l'on construisoit autrefois les galères & les vaisseaux.

De retour à Syracuse, je fus dessiner une autre fontaine ; c'est celle d'Aréthuse : elle est dans les murs de cette ville, mais tout au bord de la mer.

# PLANCHE CENT QUATRE-VINGT-TREIZE.

## *Fontaine d'Aréthuse.*

Cette fontaine est une source très-considérable qui sort d'un rocher, à l'occident de la ville actuelle de Syracuse, à peu de distance de la Cathédrale. Voyez la carte générale de cette ville.

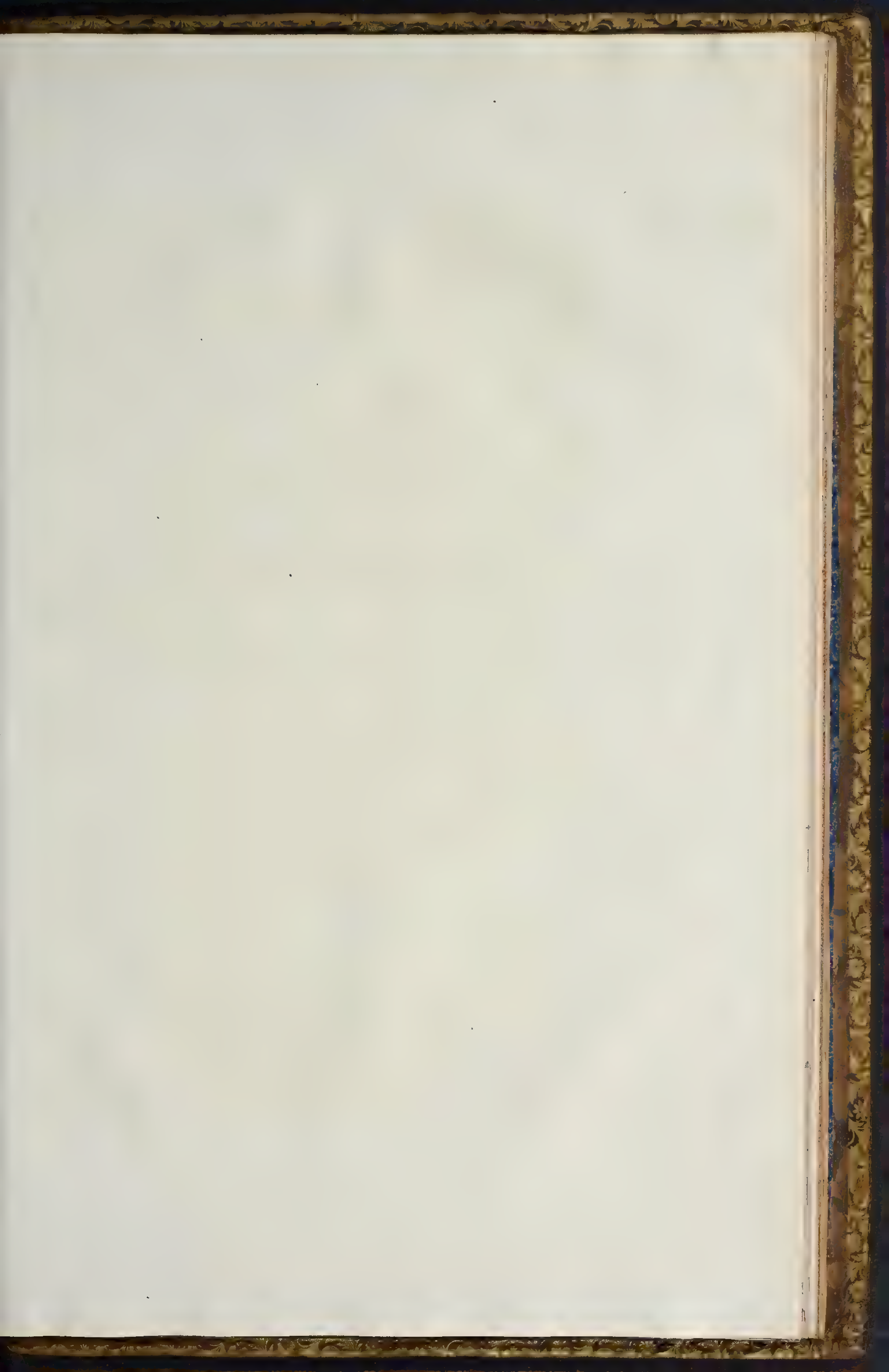
L'orifice A, d'où l'on voit aujourd'hui jaillir l'eau, n'est pas celui par lequel elle s'échappoit autrefois. Mirabelle nous dit qu'elle sortoit à droite de cette roche à l'endroit marqué B, où l'on voit aujourd'hui une grande cavité.

La fable s'est exercée sur cette belle source, comme sur celle de Cyane ; mais elle a imaginé une histoire plus ingénieuse & moins sinistre. Elle suppose qu'Alphée, fleuve du Péloponèse, amoureux d'Aréthuse, Nymphe de Sicile, la poursuivoit avec ardeur, & que la Nymphe, épuisée de fatigue, près de tomber, implora Diane, qui, pour la sauver des transports d'un amant vainqueur, la métamorphosa en fontaine. Alphée voulut au moins mêler ses ondes avec les siennes, & les conduisant du sein de la Grèce par un canal souterrain au dessous des flots de la mer, ne leur permit de sortir qu'aux rives de la Sicile, & si près du bord où



Dessiné et gravé par J. Houel

Fontaine d'Æretuse.





Temple de Minerve

dont on a fait la Cathedrale, à Syracuse



s'épanchent celles d'Aréthuſe, qu'on a dit qu'elles ſe mêloient enſemble. Voilà la fable. La vérité phyſique eſt que non loin du rocher d'où s'écoulent les eaux de cette fontaine, on trouve au fond de la mer une ſource d'eau douce. Les naturaliſtes ſoupçonnent que ces deux ſources, qu'on appelle effectivement Aréthuſe & Alphée, ont une origine commune : qu'il y en a peut-être pluſieurs autres, mais qu'il n'y a que les plus fortes qui puiſſent ſe rendre ſenſibles & paroître à la ſurface des eaux de la mer lorſqu'elle eſt tranquille.

Une tradition populaire & même hiſtorique, dit qu'on a vu ſortir de ces deux ſources des feuilles d'arbres, & d'autres corps légers que ces eaux amenoient ſans doute de très-loin ; ce qui ſuppoſeroit que ces eaux coulent à découvert avant de s'enſevelir ſous la terre pour reſſortir entre les fentes de ce rocher.

Les eaux de l'Aréthuſe ne ſont pas bonnes à boire. Elles ont une ſaveur déſagréable. On l'attribue au dérangement cauſé dans le ſein de la terre, ou de la roche, par quelques-uns de ces tremblemens de terre dont l'hiſtoire de l'Etna fait mention : & je penſe en effet que ces eaux viennent, ſinon de l'Etna, au moins des maſſes de montagnes énormes qui ſont dans les environs de Syracuſe. Du temps des Romains, ces eaux étoient bonnes, & cette fontaine étoit très-poiſſonneuſe.

# PLANCHE CXCIV.

## *Du Temple de Minerve à Syracuſe.*

Le temple de Minerve eſt un des plus anciens temples de cette ville, & cependant il eſt le moins détruit de tous ceux dont il nous reſte quelques foibles débris. Il y avoit ſix colonnes de face, & quatorze de chaque côté, en comptant celles des angles. Derrière toutes ces colonnes régnoit un intervalle ; il étoit formé par les murs du ſanctuaire du temple. Aux extrémités extérieures de ce ſanctuaire il y avoit deux colonnes plus groſſes que celles du pourtour de ce temple. Entre ces deux colonnes étoit la porte par où l'on entroit dans la première pièce ; car le ſanctuaire de ce temple étoit compoſé de trois parties ; c'eſt-à-dire, qu'à chaque extrémité intérieure il y avoit une petite antichambre par laquelle il falloit paſſer pour entrer dans le véritable ſanctuaire où étoient l'autel & la divinité. On entroit de l'extérieur du temple dans ces antichambres, par trois intervalles ou entrecolonnes ; & de ces chambres dans le ſanctuaire, par une ſeule porte fermante.

Les murs de ce ſanctuaire étoient décorés en dedans de niches pratiquées de chaque côté. Ces murs étoient ſurmontés d'une voûte, ſelon ce que dit Mirabelle.

L'ordre de ce temple étoit Dorique ; on le voit encore aux colonnes d'un des côtés de cet édifice : ce côté s'eſt conſervé ; je l'ai repréſenté en A, dans cette planche.

Mirabelle dit que la longueur totale de ce temple étoit d'environ vingt-ſept toiſes, & que ſa largeur étoit de dix & demie. Les bâtimens modernes qui enveloppent de toutes parts cet édifice, ne m'ont pas permis d'en prendre la meſure bien exactement ; & ce que j'en dis ſuffira ſans doute pour en donner une idée générale. Mirabelle nous dit encore qu'une tour carrée s'élevoit au deſſus de ce temple, & qu'au ſommet de cette tour on avoit appendu l'égide de Minerve, vaſte bouclier de cuivre doré. Les rayons du ſoleil, qu'il réfléchiſſoit avec force, le faiſoient appercevoir de fort loin en mer. Les navigateurs qui partoient du grand port, après avoir adreſſé des vœux à Jupiter Olympien, ſur l'autel qu'on avoit érigé à ce Dieu ſur le rivage même, auprès de ſon temple, s'embarquoient, & emportoient avec eux des vaſes, des gâteaux, du miel, de l'encens, des fleurs & des aromates ; ils quittoient la rive avec ces proviſions, & au moment où ils perdoient de vue l'égide de Minerve, ils les jetoient à la mer, comme une offrande à Neptune & à Minerve, & ils prioient ces Divinités de leur accorder une heureuſe navigation.

L'intérieur du ſanctuaire du temple de Minerve étoit orné de ſuperbes peintures, dans le temps que les Romains firent la conquête de la Sicile. On cite entre autres le tableau de Mentor délivrant un lion d'une épine qui lui étoit entrée dans le pied, & celui qui repréſentoit le fameux combat d'Agathocle à cheval; ce tableau couvroit un des murs de ce ſanctuaire dans toute ſon étendue: rien n'étoit tant eſtimé à Syracuſe que ce dernier ouvrage.

Il y avoit en outre vingt-ſept tableaux ou portraits des Rois & des Tyrans de la Sicile, ouvrages excellens, que Cicéron vante beaucoup.

Mirabelle nous dit que ce temple étoit exactement ſitué du couchant au levant, de manière qu'au jour de l'équinoxe, le ſoleil en ſe couchant ſe trouvoit parfaitement en face de ſa porte principale, & que ſes rayons pénétroient le temple d'un bout à l'autre; ce qui marquoit l'heure & le moment juſte de l'équinoxe.

La voûte de ce temple s'écroula dans un tremblement de terre, en 1100, le jour de Pâque même, pendant la meſſe, & elle écraſa tous ceux qui étoient venus y faire leurs dévotions; car dès long-temps les Chrétiens avoient fait de ce temple une égliſe. On dit qu'il n'y eut de préſervé que les prêtres célébrans la meſſe, parce qu'au deſſus de l'autel il y avoit une longue tribune toute neuve.

Ce temple avoit été changé en égliſe ſous l'épiſcopat de Deuſio, dixième Evêque de Syracuſe. On l'arrangea alors à-peu-près tel qu'il eſt aujourd'hui, à l'exception du portail, qui eſt très-moderne.

On dit que ces anciens travaux furent faits aux dépens d'un Béliſaire, Capitaine de l'Empereur Conſtantin: cette égliſe fut dès ce temps-là dédiée à la Vierge.

L'an 1542, un tremblement de terre abattit le clocher de cette égliſe: ce clocher étoit vraiſemblablement l'antique tour où l'on avoit jadis attaché le bouclier de Minerve.

On voit dans la cour du palais ſénatorial de Syracuſe quelques foibles reſtes d'antiquité, comme des baſes de colonnes & des chapiteaux en marbre, tous fort mutilés, & ſurmontés d'une giare antique, groupée avec un aſſez beau ſarcophage bien entier & bien conſervé.

## *Temple de Diane.*

Ce temple eſt le plus ancien de ceux qu'on a élevés à Syracuſe: il n'en reſte plus que deux ou trois colonnes. Elles ſont aujourd'hui enclavées dans des maiſons particulières auxquelles elles ſervent d'appui. Elles ſont dans la rue qu'on appelle Reſaliba. Elles ſont du même ordre d'architecture que celles du temple de Minerve, que nous avons repréſenté planche CXCIV, & que les colonnes de celui de Jupiter Olympien: elles ont à-peu-près le même diamètre que ces dernières.

On les voit aſſez bien dans la maiſon d'un notaire, & dans celle qui lui eſt adjacente. Une partie des chapiteaux & des fûts de ces colonnes eſt engagée dans les murs qu'elles ſoutiennent, & qui les ont conſervées; car il eſt très-vraiſemblable que ces reſtes précieux d'un grand édifice ſeroient anéantis dès long-temps, s'ils n'étoient ainſi enveloppés de nouvelles conſtructions.

L'uſage de démolir les anciens monumens ſe conſerve encore en Sicile, puiſque j'ai vu détruire les gradins du théâtre de Syracuſe, & en enlever des pierres pour racommoder des moulins que l'on a conſtruits ſur ce même théâtre. On a fait des maiſons avec les colonnes du temple de Jupiter Olympien. On les a détruites pour labourer le peu d'eſpace qu'elles occupoient encore au milieu du champ où ce temple étoit autrefois élevé.

On dit que Diane eſt la première Divinité qui ait été adorée par les Syracuſains. L'iſle où ils commencèrent leur établiſſement lui fut particulièrement conſacrée. Ils l'appelèrent Ortygie, parce que l'iſle de Delos, où la fable plaçoit la naiſſance de Diane, avoit auſſi ce nom.

Les fêtes que les Syracuſains célébraient dans ſon temple en ſon honneur duroient trois jours entiers.

On dit que ce fut dans ce temple qu'on chanta pour la première fois des vers bucoliques.

Ce



Pl. CXI

Dessiné et gravé par J. Houel

A Reste du Temple antique
B [illegible]
C [illegible]
D [illegible]

# Chars des Confreries du S.t Esprit et de S.t Philippe

passant devant la Cathedrale de Syracuse pendant les Fêtes que ces confreries ont données dans l'Octave de la Fête Dieu en 1777

E Rue qui conduit a la fontaine d'Arethuse
F Decoration de la Confrerie de S.t Philippe
G Decoration de la Confrerie du S.t Esprit
H Place de la cathedrale





Ce fut à l'occasion des fêtes de Diane, que Marcellus, comme je l'ai dit chap. XXX, imagina une ruse qui le rendit maître de Syracuse ; ce qui prouve combien Diane favorisoit les habitans de cette ville.

# PLANCHE CXCV.

## *Cérémonies observées à Syracuse par les deux Confréries du Saint-Esprit & de Saint Philippe, à l'occasion de la Fête-Dieu.*

J'arrivai à Syracuse à la fin du mois de mai ; c'est le temps où commencent les préparatifs de la Fête-Dieu. Cette solennité est importante non-seulement par les processions du S. Sacrement, qui s'y font dans l'octave ; mais sur-tout par les fêtes bruyantes qu'y célèbrent deux Confréries, qui sont, l'une, sous la protection du S. Esprit, & l'autre, sous celle de S. Philippe.

Il n'y a dans Syracuse aucun habitant qui ne soit d'une de ces Confréries. Il n'y a aucun sexe, aucun état qui en puisse dispenser. Les étrangers mêmes, s'ils se fixent dans cette ville, sont obligés de se faire adopter par l'une des deux ; on a seulement la liberté du choix : celui qui auroit l'audace de marcher seul entre elles, les auroit bientôt toutes deux contre lui, & seroit forcé d'abandonner Syracuse ; peut-être courroit-il même le risque de perdre la vie.

Je n'avois pas la moindre notion de ces Confréries, lorsqu'un matin je fus très-étonné de rencontrer en pleine rue des magistrats, des officiers, des gens de ma connoissance, marchant en ligne, une corde au cou, une couronne d'épines sur la tête, un cierge à la main, faisant de temps en temps des grimaces & des contorsions. Je m'approchai ; je reconnus parmi eux un François chez lequel je devois dîner. Il me jeta un coup-d'œil, détourna la tête, & fit une mine si pitoyable, qu'il me prit envie de rire ; je me contins ; je ne savois trop ce que tout cela signifioit.

Je me rendis chez lui à l'heure du dîner : des actrices, des femmes de plaisir s'y trouvoient dans un salon décoré des objets du luxe le plus profane : je rappelai la scène du matin ; il se mit à rire, & me dit : » Il le faut ; vous-même, si vous vouliez résider ici, vous seriez » obligé d'entrer dans une de ces deux Confréries. « Il m'apprit tout ce que je viens d'en dire, & il m'ajouta : » Cela n'empêche pas de se divertir : voyez ces Dames, & dînons ; nous ne sommes » pas moins bons compagnons que bons confrères. «

Ces Confréries se disputent de zèle dans tous les temps : souvent les confrères les moins dévots, sont ceux qui affectent le plus d'ardeur, & qui font les plus étranges simagrées ; mais ces Confréries redoublent d'activité pour célébrer l'octave de la Fête-Dieu : elles font alors alternativement, à l'envi l'une de l'autre, des marches triomphales, & des feux d'artifice très-éclatans.

Pour plus de solennité, on élève sur la place de la Cathédrale une décoration qui représente un grand édifice ; c'est le chef-lieu où se rendent, & d'où partent tous les personnages qui doivent agir dans ces fêtes, & qui doivent offrir les différentes scènes qui se succèdent pendant plusieurs jours. Les Confréries agissent principalement dans ces jeux suivant leurs conventions respectives. Ces scènes graduées d'instant en instant finissent par un coup d'éclat, qui termine les fêtes. Toutes celles que j'ai vues dans les diverses villes de la Sicile, m'ont prouvé que ces peuples aiment excessivement le spectacle : cet amour explique pourquoi, dans le siècle des beaux arts, leurs ancêtres avoient construit des théâtres, des cirques, des amphithéâtres, des naumachies, des hippodromes si beaux, si réguliers, si vastes, & en si grand nombre.

Presque tous les confrères travaillent aux préparatifs de la fête avec un courage, une attention & un zèle qui étonnent : toute leur capacité, toute leur intelligence y est employée;

& malgré tout le fracas que produit la multitude, malgré l'apparence de confusion qui frappe à la première vue, on est étonné de la quantité prodigieuse de travail qui est faite en peu de temps. Cette activité, née de la dévotion, est le fruit de l'enthousiasme, & montre ce qu'on pourroit faire de ce peuple en dirigeant bien ses passions. Cet excès de travail employé en vaines décorations, est perdu chaque année, & se renouvelle chaque année pour se perdre encore.

Le zèle ardent qui anime les confrères du S. Esprit & de S. Philippe, est encore augmenté par l'émulation qui les excite à se surpasser. L'esprit de parti accroît les forces naturelles que la dévotion avoit déja exaltées : chacun se persuade qu'il n'y a rien d'impossible : ce qu'ils font surpasse en effet la croyance ; & la gloire de tant de succès, tourne à la gloire du Saint sous l'étendard duquel on marche.

On voit de toutes parts, dans ces momens, le transport des matériaux, des machines, des affûts, des canons, des fusils, des armes de toute espèce. On porte, on pousse, on traîne, on passe de main en main des poutres, des planches, des cordages, &c. &c. La multitude se prête à tout, agit avec ordre, & par le nombre de ses bras supplée à tout, & surmonte les plus étonnantes difficultés : jour & nuit, aucun moment n'est perdu dans les vingt-quatre heures : on se succède, le travail ne discontinue ni ne languit : c'est toujours la même foule & la même ardeur : personne ne se permet d'autre jouissance que celle d'exécuter les projets arrêtés par sa Confrérie, tous les autres plaisirs cèdent à celui-là : des milliers de flambeaux s'allument quand le soleil s'éteint : ils sont portés par les mains trop foibles pour s'occuper aux travaux. Le génie compose & ordonne ; les vieillards inspectent ; des hommes intelligens commandent, & conduisent chacun un certain nombre d'hommes, dont l'adresse & la force savent exécuter les plus grands travaux. Les riches payent, & ne demeurent pas sans rien faire ; ils s'occupent comme les autres. Ce qu'il y a peut-être de plus admirable, c'est que chacun se met à sa place, sans contestation, sans fausse prétention, & que tout le monde travaille avec gaieté, au bruit des *Vivat Santo Spirito, vivat Santo Philippo ;* le tout accompagné de salves de canons, de fusils ou de pistolets : ce bruit d'artillerie anime les travailleurs pendant la nuit, soutient leurs forces, égaie leur esprit, & dissipe la léthargie qu'inspire l'obscurité.

Je me transportai à l'endroit où travailloient les confrères du S. Esprit, pour voir les travaux qui s'y faisoient : le détail de ce spectacle ne peut ni s'écrire, ni se croire. La différence qu'il y avoit des mêmes hommes, en les comparant à ce qu'ils étoient hors de là, surpasse toute idée. Les moines, les abbés, les prêtres en soutane retroussée, en cheveux mal peignés, en habits poudreux, confondus avec toute sorte de gens, de tout état, de tout âge, scioient les bois, clouoient, colloient, peignoient les décorations, travailloient au bruit des cris de joie qui s'élevoient comme par accès; d'autres religieux, d'autres abbés, avec des séculiers de tous les ordres, soldats, ouvriers, marchands, traînoient des poutres, portoient des fardeaux, le jour comme la nuit, & marchoient dans un ordre régulier : ils étoient précédés par un étendard aux armes de leur Confrérie : on l'agitoit en l'air au son des tambours, & tous les petits garçons de la ville les escortoient, en criant, en sifflant dans leurs doigts, en applaudissant aux travailleurs, parmi lesquels ils se flattoient d'être admis aussitôt qu'ils seroient grands. Ils font leur noviciat en portant des flambeaux devant les travailleurs, pour éclairer leurs marches glorieuses & laborieuses. Les femmes de toutes les conditions se mêlent, comme spectatrices, parmi ces travailleurs, & finissent par se livrer au même enthousiasme. J'ai vu à l'heure de midi, au moment où l'on se séparoit pour aller dîner, j'ai vu des femmes de la première qualité sortir tout échauffées de ces ateliers, & courir dans les rues, au milieu de la foule, comme des Bacchantes, en agitant un drapeau, & en criant de toutes leurs forces : *Vivat Santo Philippo.*

La veille des fêtes, une heure après le coucher du soleil, les deux principales rues furent illuminées

de la manière la plus agréable : c'étoit des pyramides en planches, ornées de peintures & de dorures, soutenues par des ordres d'architecture, enrichies de sujets d'histoire & de bouquets de fleurs, recouverts par une multitude innombrable de lampions.

Au bout de chacune de ces rues, de grandes masses de lumière formoient un foyer qui attiroit l'œil : tant d'illuminations éclatantes de toutes parts, produisoient une clarté, qui faisoit de ces rues des promenades charmantes, où tout le monde affluoit avec délectation : les femmes s'y trouvoient en bien plus grand nombre que les hommes : les nobles s'y faisoient remarquer par leurs nombreuses suites, munies de torches & de flambeaux portés par leurs domestiques.

Les fenêtres des autres rues étoient garnies de lampions, en raison de l'opulence & de la dévotion des particuliers. Les boutiques dans les places étoient ornées de guirlandes en petites lanternes de diverses couleurs; sur ces lanternes, on avoit peint les caractères de la Confrérie à laquelle étoit attaché le propriétaire de la maison.

Pendant toute la nuit, les concerts ambulans des musiciens militaires donnoient à la ville un air de fête, une gaieté, une vie qui charmoit tout le monde. La douceur de la saison & du climat s'accordoit parfaitement bien avec cette activité; & Syracuse comparée dans ces instans avec ce qu'elle est dans les jours de repos, eût été entièrement méconnoissable.

Dans la place ou parvis de la Cathédrale, on tenoit une foire dans de grandes & belles boutiques, où l'on étaloit de brillantes & superbes marchandises en quincaillerie de tout genre, en orfévrerie, en bijouterie, en étoffes magnifiques & du plus grand prix : ces boutiques ambulantes ne sont que de très-jolies tentes arrangées avec goût.

En face de la Cathédrale, dont j'ai représenté dans cette estampe le portail, ainsi que le palais de l'Evêque, pour faire connoître le goût de l'architecture actuellement regnante dans ce pays; en face de la Cathédrale, les deux Confréries avoient élevé chacune leur décoration. Celle de S. Philippe avoit fait cette année un choix assez étrange; elle avoit représenté en carton, en toile & en charpente, la ville de Troye & le cheval de bois. Celle du S. Esprit avoit représenté, avec de semblables matériaux, un fort ayant des ponts levis & des portes très-fortes : il étoit défendu par des batteries de canon à deux étages.

Chaque Confrérie avoit en outre un grand & un petit char, tels que je les ai représentés dans cette estampe; celui de la Confrérie du S. Esprit portoit deux figures, qui formoient un étrange assemblage. Voyez à la droite du tableau. L'une étoit Josué monté sur un cheval, & dans l'attitude d'un homme qui arrête le soleil. Cette attitude n'étoit pas facile à rendre. Il falloit avoir le soleil : pour le figurer, on avoit pris un Apollon; c'étoit un homme qui représentoit ce Dieu : il étoit vêtu d'un habit couleur de chair, bien collé sur la peau, prenant bien toutes les formes du corps, & avoit véritablement l'air d'être tout nu, tel que les peintres & les sculpteurs le représentent : un grand soleil à rayons de fer blanc, étoit placé derrière sa tête. Josué arrêtant Apollon étoit une idée assez singulière; mais dont peu de gens en Sicile étoient capables de soupçonner l'incohérence, le génie des Siciliens les portant à concevoir de grandes choses, à chercher sur-tout ce qui est éclatant, sans beaucoup s'inquiéter des convenances; ce qui provient, je pense, de leur peu d'instruction.

Sous le cheval de Josué étoit le cocher du char, cocher qui conduisoit les véritables chevaux qui traînoient & celui-là, & le Capitaine juif, & le Dieu de la lumière : chacun des chevaux étoit conduit par un écuyer qui le tenoit par la bride.

Le char de S. Philippe (voyez à la gauche de cette estampe) représentoit la Religion triomphante, & toute entourée de rayons; un ange étoit à ses pieds; au dessous on avoit mis le buste d'un Pape, & l'on avoit placé dans différens endroits de ce char les quatre Evangelistes, tenant chacun un livre dans leurs mains; on avoit groupé leurs attributs au dessous de chacun d'eux.

Dans les marches triomphales de chaque Confrérie, les chars ne paroissent qu'à la fin, pour

en terminer dignement la pompe. Outre ces marches des confrères, le Clergé de chaque églife n'en fait pas moins fa proceffion, comme fi les réjouiffances publiques n'avoient pas lieu. Le jour de la Fête-Dieu, les paroiffes firent leurs proceffions. La première eft celle de la Cathédrale : elle eft compofée d'un Clergé nombreux, magnifiquement habillé de fuperbes tuniques ; des perfonnes de la plus grande diftinction portoient le dais : un grand nombre de muficiens, jouant de toutes fortes d'inftrumens, précédoit cette proceffion : aucun chant ne fe mêloit à ce concert : il n'y avoit qu'un ou deux encenfoirs, tout au plus. La marche s'arrêtoit devant chaque maifon religieufe qu'elle trouvoit fur fa route : les nefs de ces églifes étoient ornées de branches d'arbres, de décorations en forme de couliffes, comme aux théâtres, repréfentant des payfages, des palais, des ruines, des rochers, & d'autres objets de ce genre. Toutes ces décorations avoient des figures ou mannequins, habillés felon le coftume de la fcène qu'on vouloit offrir aux fpectateurs. Une de ces églifes repréfentoit Moyfe fauvé des eaux par les filles de Pharaon. Au milieu de cet affemblage de figures mal groupées, on avoit placé un tonneau déguifé par une draperie, & fur cette draperie on avoit placé l'oftenfoir pour donner la bénédiction au peuple.

Le lendemain, la principale paroiffe fit la proceffion, qui ne m'offrit rien de remarquable.

## MARCHES DES CONFRÉRIES.

### *Première marche de la Confrérie du Saint Efprit, le 28 mai 1777.*

Le lendemain de la Fête-Dieu, les fêtes populaires commencèrent à deux heures après midi. Je vis arriver fur la place de la Cathédrale une troupe de gens qui ouvroient la foule des curieux: après eux venoit un corps de foldats, marchant fur trois de front, le fabre nu fur l'épaule ; un corps de jeunes gens les fuivoit, & témoignoit fa joie par toutes fortes de démonftrations : derrière eux on rouloit un petit char, qui portoit quatre efclaves nègres enchaînés, paraiffant gémir de leur fervitude. Après celui-ci on traînoit un autre char à moitié couvert, rempli de trophées remportés fur des Rois qu'on fuppofoit vaincus ; enfuite s'avançoient deux drapeaux de la Confrérie ; puis fept files de houfards fur trois de front ; puis trois efclaves turcs ; puis des muficiens, qui jouoient des airs fur toutes fortes d'inftrumens ; puis un corps de livrée richement habillé. On vit paroître enfuite un corps de chevaliers revêtus de cuiraffes & de cafques à la romaine, tous l'épée nue à la main, marchant fur quatre de front ; après eux des efclaves ; fix guerriers à cheval, vêtus auffi à la romaine, coiffés de cafques, leurs chevaux harnachés avec goût, & un écuyer à pied de chaque côté, pour tenir leurs chevaux par la bride. Le premier de ces guerriers étoit précédé par deux jeunes gens richement vêtus, mais comme des coureurs : de nombreux fatellites à pied venoient derrière, & fermoient la marche, en faifant mille folies.

Une falve de boîtes & de mortiers avoit annoncé l'approche de cette marche : dès qu'elle avança vers le fort qu'on avoit bâti dans cette place, une décharge de canons fit un fracas terrible, & fut inceffamment fuivie d'une feconde. Lorfque le char parut, il fe fit un tapage fi prodigieux de coups de canons, de l'éclat des boîtes, du bruit des mortiers, des fifflemens, des cris, des acclamations de la populace, que l'effet en étoit infupportable pour toute oreille qui n'y étoit pas accoutumée. Ce bruit affreux fe foutint long-temps, & ne s'appaifa un peu que pour recommencer : il fe renouvela pendant tout le refte de la journée, & même encore plus d'une demi-heure après que le foleil fut couché : alors chacun très-fatisfait s'en retourna, & trouva les rues éclairées de toutes parts comme la veille. Les feux d'artifice & les danfes au fon des tambours de bafque fuccédèrent à ce fracas terrible. Toutes les places, embellies par des illuminations régulières, répondoient parfaitement

à

à l'éclat dont brilloit la place de la Cathédrale par ses feux, & ses illuminations. Là un concert mélodieux, des rafraîchissemens abondans, & une nombreuse noblesse, rassemblée sous des berceaux de verdure, offroient le coup-d'œil le plus agréable.

En quittant cette brillante place, la noblesse & l'immense foule d'étrangers que ces fêtes attirent à Syracuse, se répandirent par compagnies dans les différentes rues de la ville. Chaque compagnie de nobles étoit environnée & précédée de coureurs & de valets-de-pied, armés de torches de cire blanche, plutôt pour se faire remarquer du peuple, que pour jouir du spectacle, puisque l'éclat des illuminations effaçoit celui des flambeaux.

Telle fut l'alégresse des premiers jours de fête : cette ville avoit bien des charmes sous ce nouveau point de vue : cet excès de délire dura jusqu'à minuit, & même plus tard ; le peuple ne fit cesser ses transports de joie qu'à l'arrivée du jour.

## *Première marche de la Confrérie de Saint Philippe.*

Le troisième jour de la fête, la marche de la Confrérie de S. Philippe s'ouvrit par une compagnie de grenadiers du Régiment Royal Farnèze : après celle-ci en venoit une autre en uniforme de soie vert, parement rouge ; chacune avoit ses drapeaux déployés : à leur suite, on voyoit les quatre parties du monde, figurées par des personnes de distinction ; chacune des quatre avoit un brillant cortége, habillé selon le costume de la partie du monde à laquelle il appartenoit. La richesse & la variété des habits, où la soie, l'or & l'argent brilloient de toutes parts, rendoient cette représentation bien agréable à la vue. A leur suite paroissoit le char de la Religion. Le Chevalier Milliaccio lui servoit de cocher : le Duc de Floridia & le Baron de S. Marc en étoient les postillons. Le peuple qui environnoit & suivoit ce char, mêloit ses acclamations au bruit éclatant de l'artillerie, qui faisoit retentir l'air, & annonçoit aux villes voisines la joie & les plaisirs bruyans que goûtoient les habitans de Syracuse.

## *Seconde marche de la Confrérie du Saint Esprit.*

Le quatrième jour, premier juin, la seconde marche de la Confrérie du S. Esprit commença par la même compagnie de soldats, à la tête desquels étoit le Chevalier de Landolina, précédé de trompettes & de drapeaux, accompagné de ses pages & de sa livrée ; après eux venoit une compagnie de fantassins, portant des chapeaux à plumets ; la compagnie des guerriers vêtus à la Romaine, tous casqués, cuirassés & la lance à la main : ils étoient suivis d'un corps de livrée magnifiquement habillé. La marche étoit terminée par un corps d'esclaves richement vêtus.

Toutes ces troupes arrivées sur la place, commencèrent à assiéger le fort : les grenadiers étant montés à l'assaut, ils donnèrent un combat simulé ; les assiégés les repoussèrent ; pendant ce temps-là, le fort faisoit des décharges d'artillerie considérables. Après un combat opiniâtre, les guerriers se retirèrent avec les prisonniers qu'ils avoient faits, leurs drapeaux flottans dans les airs : les vainqueurs firent une évolution sur la place, suivis des vaincus, & de la populace qui applaudissoit par des acclamations & des cris inexprimables.

Les vainqueurs, suivis de leurs prisonniers & d'une tour ambulante, ou plutôt roulante, image des machines de guerre antiques, firent le tour de la place, & s'étant rapprochés du fort, ils jetèrent de leur tour un pont levis sur la muraille, & attaquèrent la tour avancée ; la garnison la défendit, mais les assaillans plus déterminés les repoussèrent de la tour, & s'en rendirent les maîtres;

puis ils les chafsèrent du fort : dans le même temps l'artillerie faifoit un vacarme horrible : les éclats lumineux des feux d'artifice, perçoient à travers les nuages d'une fumée épaiffe qui s'élevoit dans les airs. Les explofions des bombes, des bouches à feu fans nombre qui partoient à-la-fois, produifoient un bruit qui imprimoit la terreur, & dont l'illufion étoit même pénible. Les cris perçans de la populace donnoient encore à ce tapage un afpect plus finiftre ; on ne favoit fi c'étoient les cris de la joie, ou ceux des mourans foudroyés par l'artillerie : les fifflemens déchiroient les oreilles, & achevoient de rendre ce fracas plus inquiétant.

Enfin on arbora par-tout l'étendard de la victoire : le S. Efprit fut déclaré vainqueur, & les héros triomphans fe remirent en marche, précédés d'un char rempli d'efclaves nègres, & de nouveaux trophées enlevés dans cette conquête. La tour roulante les fuivoit au milieu des applaudiffemens & du bruit de la moufqueterie.

Après cette retraite triomphale, la Confrérie continua fa marche dans le même ordre par toute la ville, afin de procurer aux maifons religieufes le plaifir de jouir de la beauté de ce fpectacle. Alors la place de la Cathédrale reprit une forte de tranquillité, qu'on n'éprouvoit point par-tout ailleurs : la nuit étendit en vain fes fombres voiles ; des illuminations auffi brillantes que celles des jours précédens, chafsèrent encore l'obfcurité de toutes les rues.

Après avoir fait fa tournée, le char reparut fur la place, environné de tous les poliffons de la ville, portant des torches de cire ou de rofeaux, criant & fifflant à fendre la tête : dès qu'ils furent dans la place, ils redoublèrent encore leurs cris, & ne cefsèrent leur tapage que quand ils ne purent plus en faire.

A ce bruit fuccéda un concert d'inftrumens & de voix, qui fe firent entendre du milieu du fort ; il étoit bien illuminé & rempli de monde : on y exécuta de fort beaux morceaux de mufique.

Pendant ce temps-là, on tiroit dans différens endroits des fufées volantes qui faifoient un bel effet, & dédommageoient ceux qui, placés trop près ou trop loin de ce nombreux orcheftre, n'entendoient pas bien la mufique.

Enfin quatre cents hommes, armés de lances à feu d'une main, & tenant dans l'autre des fufées & des pétards de différentes efpèces, fe raffemblèrent autour du char ; ils allumèrent leurs lances, & mirent le feu à l'artifice : alors on fit marcher ce char : la cohorte qui l'accompagnoit mettoit le feu aux fufées qu'elle tenoit, & aux autres artifices dont elle étoit munie. Auffitôt les canons, les boîtes, les mortiers, les fufils, les pétards firent un feu, une fumée & un bruit effroyables : les cris fe renouvelèrent avec tant de violence, que l'alégreffe publique reffembloit aux accès d'une frénéfie générale.

Le char fut arrêté dans fa marche par deux mortiers qui jetoient deux torrens de feu avec une violence & une rapidité étonnante ; puis un coup de canon terrible donna une explofion de feu d'artifice dont l'éclat & l'effet furent admirables.

Tandis que les fufées s'élevant dans les airs, y formoient un fecond firmament, une prodigieufe quantité de ferpenteaux couroit de toutes parts fe cacher dans la foule, au rifque de bleffer un grand nombre de perfonnes. La foule agitée fuyoit ces feux légers : les hommes les évitoient facilement ; mais les femmes, plus embarraffées par leurs longs vêtemens, ne s'y déroboient pas affez vîte ; le feu qui voloit par tourbillons, prenoit de tous côtés ; alors mille mains avides s'empreffoient de donner des fecours fufpects. Les cris, les ris, les fifflets, les alarmes des femmes, la gaieté des hommes produifoient une confufion fingulière, & un fpectacle varié, très-agréable pour ceux qui étoient à l'abri de ces petits accidens ; accidens qui n'étoient que des épifodes dans la joie publique. Enfin le char fit le tour de la place fept à huit fois dans une demi-heure, toujours efcorté par la troupe lumineufe, bruyante & folle, qui ne l'abandonna que lorfqu'elle eut épuifé tout ce qui lui fervoit à remplir l'air de bruit, de feu & de fumée.

Le char ayant disparu, le plus grand calme succéda dans la place à tout ce tintamarre : j'avoue avec sincérité que la grandeur du mouvement général, l'excès du bruit, la multitude des feux, les cris, le désordre & l'irrégularité qui régnoient dans cette fête, y répandoient une beauté surprenante : tant de milliers de personnes livrées à la joie la plus folle, entraînoient l'ame, lui imprimoient la plus forte émotion, & lui causoient le plus grand plaisir.

## *Seconde marche de la Confrérie de Saint Philippe.*

Le lundi, 2 juin, la marche fut ouverte par les mêmes corps de troupes, & par l'emblême des quatre parties du monde, toujours au bruit des tambours, des instrumens de musique & des acclamations du peuple. A l'aspect du char, traîné par des chevaux, rempli de musiciens, l'artillerie du fort fit un feu infernal, qui dura jusqu'à ce que le char eût fait le tour de la place, & se fût arrêté au même endroit où il avoit commencé sa marche circulaire : le même délire du peuple rendit cette scène aussi intéressante que celle des jours précédens ; mais la surprise & la joie redoublerent, à la vue d'une tente superbe de damas cramoisi, qui parut tout-à-coup en face de la ville de Troye, & de deux autres non moins belles, mais plus petites, qui s'élevèrent des deux côtés de cette ville. Plus de trois cents hommes sortirent de ces tentes comme des furies ; ils portoient des torches & de longues cannes de roseaux, où étoient attachées en paquets des fusées à plusieurs étages : ces hommes se rangèrent autour du char, & le traînèrent vis-à-vis le palais sénatorial : toutes les fenêtres de la superbe façade de ce palais étoient ornées de grands & beaux tapis de damas cramoisi galonnés d'or.

Au milieu & au dessus d'un grand balcon, orné aussi de tapis galonnés, étoit un dais de la plus grande beauté, sous lequel étoient placés les portraits du Roi & de la Reine de Naples. Les Sénateurs & la Noblesse, placés dans ce balcon à côté d'un orchestre considérable, embellissoient ce spectacle. Les musiciens y exécutèrent un très-beau concert.

Le char fut reconduit ensuite, comme la veille, hors de la place avec le même tapage. Cette journée fut terminée par un très-beau feu d'artifice, construit avec art, & placé sur les murs de la prétendue ville de Troye.

## *Troisième marche de la Confrérie du saint Esprit.*

Le 3 juin, la fête commença comme les jours précédens ; on avoit planté des arbres autour du fort, & au milieu on avoit pratiqué un chemin sablé en pente douce qui conduisoit au fort, où l'on entroit par une porte formidable : une nombreuse garnison en défendoit les approches : les troupes destinées à en faire le siége, se rangèrent en ordre de bataille devant ses murailles : tout étant disposé, le général ordonna l'assaut ; le combat fut opiniâtre & bruyant : les assaillans furent d'abord repoussés ; mais bientôt ils se rallièrent, & recommençant l'attaque, un corps de réserve sortit en ce moment de derrière le fort, prit en flanc les assiégeans, & les fit reculer une seconde fois ; ils se remirent de nouveau en ordre, & recommencèrent une troisième attaque si vigoureuse & si violente, qu'on ne voyoit plus qu'un épais nuage de fumée : les assaillans furent vainqueurs & s'emparèrent du fort ; ils en firent sortir les vaincus, & les emmenèrent comme des captifs : les vainqueurs marchoient dans un ordre triomphal, leur général à leur tête. Cette pompe étoit terminée par un char rempli de nègres, & de trophées composés des armes enlevées à leur ennemis. Ils parvinrent dans cet ordre, au son des instrumens, devant le palais de l'Archevêque, où l'on avoit placé les portraits du Roi & de la Reine, ainsi qu'il est d'usage dans les jours de réjouissance.

Là le char s'arrêta ; & pour ſignaler la généroſité qu'inſpire la victoire, on laiſſa s'échapper de leur cage une quantité prodigieuſe de pigeons & de tourterelles, emblême de la liberté qu'on venoit de donner à une nation opprimée : en même temps une grêle de bombons & de dragées de toute eſpèce fut jetée du haut du char ſur la populace, qui s'empreſſa de les recueillir, tandis que le char faiſoit le tour de la place. Il fut conduit enſuite près du fort ; des milliers de bras, animés par le bruit des tambours, le ſon des inſtrumens & la joie publique, le pouſsèrent à reculons ſur le glacis du fort, & le placèrent dans l'endroit le plus propre à le mettre en évidence à tous les yeux. Dès qu'il y fut, on lâcha encore des colombes, & l'on fit pleuvoir un nouveau déluge de bombons : le déſordre que cette pluie occaſionna étant ſans humeur & ſans accident, augmenta encore l'alégreſſe & les plaiſirs du public. Les acclamations que les ſcènes bruyantes de cette fête multiplioient ſans ceſſe, étoient répétées par tous les échos des lieux circonvoiſins.

Qu'on ſe rappelle tout ce que j'ai dit de l'enthouſiaſme & des tranſports de joie auxquels ſe livre ce peuple, & l'on aura à peine une idée de la joie effrénée, & même incroyable, qui tranſporta les confrères du S. Eſprit, lorſque leur char fut placé ſur ce glacis. Il commandoit à tout ce qui l'environnoit : il ſe groupoit à merveille avec les objets voiſins ; les fanfares & les ſalves d'artillerie célébroient ſa gloire ; la populace redoubloit ſes cris, ſes acclamations, ſes ſauts, ſes contorſions. Les cris de *Vivat Santo Spirito*, s'élevoient de temps en temps par-deſſus tous les autres : les forces humaines ne peuvent porter plus loin les démonſtrations de la joie publique.

La nobleſſe raſſemblée ſous la tente ſuperbe qui lui étoit deſtinée, y trouvoit tous les rafraîchiſſemens que peut deſirer la ſenſualité la plus délicate. Les fêtes de cette Confrérie finirent avec le jour ; mais tous les plaiſirs n'étoient pas terminés.

Déja le ſoleil avoit diſparu ; déja on ne voyoit plus ſur l'émiſphère que les légères traces de ſon paſſage : la nuit commençoit à couvrir de ſes ſombres voiles tous les objets auxquels il avoit prêté la vie & les couleurs ; la riche broderie d'étoiles qui ornent la voûte azurée, étoit le ſeul éclat dont l'œil fût frappé : tout-à-coup des milliers de groupes reſplendiſſans de lumière jetèrent de tous côtés un éclat éblouiſſant, & rendirent à la nature le coloris qu'elle avoit perdu par la retraite de l'aſtre du jour.

Le char radieux de la Confrérie offrit aux yeux une clarté ſi vive, qu'ils ne pouvoient la ſoutenir : ils cherchoient autour de lui & de toutes les merveilles que l'illumination deſſinoit, des objets dont la ſplendeur moins vive les attirât ſans les offenſer. Dans cette vaſte place, des milliers d'objets ou lumineux, ou éclairés, charmoient, inſtruiſoient même le ſpectateur avide de les voir & d'en jouir. A ce plaiſir ſe joignoit le tumulte charmant du peuple, livré à une joie ſans bornes, mais douce, qui, ſe développant ſans fureur, avoit quelque choſe de ſemblable à celle d'un ballet nombreux, dont le mouvement rapide ne cauſe que du plaiſir, & jamais d'alarmes.

Au milieu de la place parut un obéliſque ; au ſommet étoit une eſpèce de cage toute en feu, environnée d'artifice encore ſans action. Des corps lumineux ornoient cet obéliſque dans toute ſa hauteur. Quatre cents hommes, vêtus comme des diables tenant le ſabbat, ſe raſſemblèrent autour de lui, allumèrent leurs torches, & ſemblables, par leurs geſtes & leurs contorſions, à des ſorciers ou à une cohorte de démoniaques, ſe livrèrent à des extravagances dont on n'a point d'idée.

L'obéliſque fut mis en mouvement, & ſoudain des milliers de fuſées volantes aſſiégèrent de toutes parts les étoiles de la voûte céleſte : le bruit de cent foudres d'airain faiſoit retentir au loin les échos, & des tourbillons innombrables de feu couroient ſe perdre dans la foule du peuple. Bientôt après, un feu d'artifice admirable, préparé dans le fort, ſe fit entendre, & attira tous les yeux, qu'il charma par la variété des couleurs, par l'éclat & la vivacité des exploſions, qui ne laiſſoient rien à deſirer. Le feu d'artifice de la pyramide ſuccéda à celui du fort ; ſon ſuccès fut plus brillant

brillant encore, & fit oublier le premier. Cette glorieuſe ſoirée fut terminée par un coup d'éclat plus ſurprenant que tout ce qui s'étoit fait juſques là ; ce fut l'exploſion terrible du plus gros canon qu'il y ait à Syracuſe ; il étoit rempli de poudre & d'artifice, & placé perpendiculairement au milieu du parvis où étoit l'obéliſque : la charge de ce canon, & l'artifice qu'il contenoit, pouvoit être d'environ cinquante livres de poudre : dès qu'on en eut allumé la mèche, il en ſortit une gerbe de feu changeante & d'une groſſeur énorme, dont l'exploſion épouvantable fit trembler tout le ſol & tous les édifices de la place : au même inſtant parut un nouveau ciel tout enflammé, un nouveau firmament tout étincelant d'aſtres de feu : ce grand coup termina la troiſième & dernière fête du S. Eſprit.

## *Troiſième marche de la Confrérie de Saint Philippe.*

Le quatrième juin, dans le cours de la journée, le corps de troupes en uniforme jaune fit pluſieurs marches réglées dans la ville, précédé d'inſtrumens & de tambours, ſes drapeaux déployés, & environné du peuple faiſant de grandes acclamations.

L'après midi ſur les ſix heures, tous les différens corps de troupes de cette ſociété ſe rendirent dans le plus bel ordre, ſur la place de la Cathédrale, ſuivis de leurs chars.

On vit enſuite arriver le fameux cheval de bois, coloſſe de carton qui s'avança gravement juſqu'au centre de la place, & en fit le tour. Enſuite il ſe préſenta devant les murs de Troye : les troupes ſe mirent en bataille, & environnèrent cette ville de toutes parts. Les grenadiers commencèrent l'attaque des portes & des murailles, qui croulèrent bientôt avec un grand fracas. Leur chute, outre le bruit, produiſit une pouſſière exceſſive, dont les maſſes énormes & mouvantes formèrent des nuages, qui, s'uniſſant à la fumée de l'artillerie, occaſionnèrent par leur mélange & leurs teintes, des effets variés & ſingulièrement agréables. Le ſoleil couchant, en les éclairant, augmentoit encore la vivacité de leur couleur. Ces vapeurs mobiles, agitées par les vents, prenoient ſans ceſſe des nuances & des formes différentes ; tantôt en s'écartant elles laiſſoient appercevoir la ville de Troye & ſes environs ; tantôt en ſe raſſemblant elles la déroboient à la vue : ce tableau changeant, & le plus piquant que l'on puiſſe voir, tiroit une nouvelle beauté du foyer de l'embraſement de Troye, qu'on appercevoit à travers ces nuages enflammés, dont l'inégale tranſparence modifioit & multiplioit l'incendie. On entendoit le bruit progreſſif de l'artillerie, dont les gradations variées d'une manière régulière, formoient une ſorte d'harmonie pyrrhique qui étonnoit & charmoit l'oreille. Ce fracas produiſoit une ſcène qui étoit l'oppoſé d'une pantomime où l'on ne voit que l'action, ſans entendre le bruit qui y correſpond. Ici au contraire, l'action demeuroit cachée derrière ce rideau de vapeurs, qui, ſe repliant quelquefois, ou ſe déchirant comme une gaze, laiſſoit échapper de longs éclats de lumière, très-multipliés & très-éblouiſſans. On ne voyoit preſque rien autour de ſoi : on jugeoit de l'action occulte des ſoldats & des progrès du ſiége, par le bruit qu'on entendoit : ce bruit s'étoit emparé de l'imagination ; il la promenoit & l'égaroit ; elle ſuivoit encore le cheval de bois, quoique enfoncé & perdu dans la flamme & la fumée, au travers de laquelle il avançoit toujours dans la ville au bruit des tambours, des timbales, des trompettes & des inſtrumens militaires, bruit qui diminuoit à meſure que cette maſſe énorme s'éloignoit & ſe déroboit à la vue : on entendoit confuſément les cris des ſoldats, mêlés au cliquetis des armes : enfin après une exploſion violente qui mit l'air tout en feu, on les vit revenir ſur leurs pas, annonçant avec tranſport au peuple impatient de ſavoir le ſuccès, la victoire la plus complète. Auſſi ce même peuple prit-il part à la fête : une partie s'étant réunie, marchoit en formant de longues files comme les ſoldats, & couroit dans la place, fendant la preſſe ſans ſavoir pourquoi, & ſans autre impulſion que l'excès de la joie la plus folle. Ces files tournoyantes dans la place, formoient des tourbillons compoſés

de gens de tous les états, de tout âge & de tout ſexe : les nobles, les moines, les prêtres, les abbés, étoient confondus avec des matelots, des laquais, des payſans, des porte-faix : la dame de haut parage avec la griſette, la matrône avec la courtiſane : les Saturnales ne rapprochoient pas plus les hommes, & ne rappeloient pas plus l'égalité primitive.

Dans ces momens de délire, le char de la Confrérie reparut ſur la place, traîné par une cohorte de démoniaques; ils le placèrent au centre. Une belle grotte de verdure bien fraîche ſuccéda au ſpectacle de feu qu'on venoit de voir. Dans le fond de cette vaſte grotte étoit un faune qui faiſoit jaillir du vin d'une conque marine; le peuple accouroit en foule recevoir cette roſée, & en faiſoit des libations intérieures qui lui donnoient de nouvelles forces, pour ſoutenir les tranſports effrénés par leſquels il s'efforçoit de ſurpaſſer la joie immodérée des confrères du S. Eſprit.

Le ſoir venu, le char reſplendiſſant de lumière, fit le tour de la place auſſi bien illuminée que la veille : le même bruit d'artillerie, les mêmes cris du peuple ſe firent entendre durant ſa marche; il s'arrêta devant le palais ſénatorial : on promena un obéliſque chargé de lumières & d'artifice : une énorme aigrette de fuſées ſortit de ſon ſommet. La ville de Troye étoit auſſi illuminée, & chargée d'artifice. On mit le feu à une vaſte enceinte de tonneaux goudronnés, qui formoient devant cette ville une demi-lune de feu. Le cheval de Troye ſortit de cette enceinte, & fut traîné ſur la place; il étoit tout chamarré d'artifice, repréſentant le harnois d'un cheval bien caparaçonné. Dès qu'il fut au milieu de la place, on y mit le feu; il ſe communiqua dans un clin-d'œil à toutes ſes parties, qui ſe trouvèrent deſſinées par la différence des feux : bientôt le feu jaillit par ſes oreilles, par ſes yeux, par ſa bouche & par ſa queue en ſi grande abondance, & avec tant de vélocité, que de toutes parts on ne voyoit que feu. Tout ce qui peut faire du bruit & répandre de la lumière fut employé pendant ce temps-là : le ciel étoit rempli de fuſées, la terre de ſerpenteaux : on voyoit en l'air des feux qui formoient des ſoleils; enfin on en lança un dont l'éclat fut ſi vif & l'exploſion ſi forte, que tout accoutumé qu'on étoit au tapage, chacun jeta un cri d'effroi, comme s'il eût entendu l'exploſion d'un volcan prêt à tout abymer.

Cette dernière ſcène dura trois quarts-d'heure, & termina les fêtes des confrères de S. Philippe d'une manière auſſi vive, auſſi belle, auſſi édifiante, que l'avoit été celle des confrères du S. Eſprit.

Tout homme qui réfléchit, & qui voit de quel enthouſiaſme, de quels travaux, de quel zèle ce peuple eſt capable, ſent qu'il ne faut que le diriger vers des objets utiles pour en faire encore ce qu'ont été les anciens Grecs. Il conçoit comment les anciens ont pu, en un très-petit nombre de ſiècles, élever de ſi belles villes, conſtruire de ſi beaux monumens dans tous les genres, & faire tant d'actions mémorables. L'émulation qui règne aujourd'hui entre deux Confréries pendant huit jours, régnoit alors entre toutes les villes pendant toute l'année. Ce peuple eſt un grand inſtrument, qui n'attend que la main d'un grand homme.

Il ſeroit d'autant plus néceſſaire de diriger cette émulation & cette ardeur vers des objets d'utilité, qu'on ne peut diſſimuler que ces fêtes donnent lieu aſſez ſouvent à des accidens graves qu'on ne peut trop déplorer. Dans celle que j'ai vu, une pièce d'artifice de la Confrérie de S. Philippe ayant manqué ſon effet, un poliſſon de la Confrérie du S. Eſprit, pour ſe moquer de l'autre Confrérie, ſonna une cloche à la manière funéraire, ce qui eſt l'inſulte la plus grave qu'on puiſſe faire dans ce pays-là : les chefs de la Confrérie du S. Eſprit coururent à cette cloche pour faire taire & réprimander eux-mêmes celui qui oſoit inſulter ainſi l'autre Confrérie : au même inſtant les chefs de celle de S. Philippe accourent indignés, pour ſavoir quel inſolent oſoit leur faire un tel affront; en voyant les frères du S. Eſprit, ils ne doutèrent point qu'ils ne fuſſent les auteurs de cette inſulte; ils s'élancèrent ſur eux : le combat fut ſi vif, qu'il y eut un coup de piſtolet tiré : un des confrères du S. Eſprit fut tué. Ce meurtre ſuſpendit le combat & augmenta

la fureur. Le Chevalier de *** fut ſoupçonné d'avoir commis ce meurtre : on voulut l'arrêter ; il prit la fuite & ſe cacha. Les confrères du S. Eſprit s'emparèrent à l'inſtant de toutes les iſſues de la ville, pour qu'il n'en pût ſortir. On ſoupçonna qu'il étoit réfugié dans le Couvent de S. François : on força ce Couvent, ſans reſpect pour le lieu, ſans égard pour les moines ; on le viſita partout avec tant de ſoin, qu'on découvrit le Chevalier dans une chambre reculée : on enfonça la porte ; on le trouva avec deux épées nues ſur une table : la foule rendit bientôt ſes armes inutiles : on le traîna, en lui faiſant toute ſorte d'affronts, chez un jûge qui eut bien de la peine à l'arracher des mains des confrères ; il fallut le tenir priſonnier dans un château, & informer contre lui avec toutes les formes d'une procédure extraordinaire.

Souvent il arrive d'autres accidens : quelquefois le feu prend à quelques édifices, avec danger d'incendier la ville. L'émulation dégénère en haine : les deux Confréries ſe mépriſent & s'injurient. On a vu des maris & des femmes ſe brouiller enſemble, en venir à ſe ſéparer, parce que l'un étoit d'une Confrérie & l'autre de l'autre ; ainſi ce grand zèle, qui pourroit produire tant de choſes avantageuſes à l'état & à la ſociété, ſe perd en un vain bruit, s'exhale en fumée, & ne produit que des haines & des injures : il conviendroit donc de lui donner un autre objet.

## *Départ de Syracuſe.*

Après avoir examiné Syracuſe dans tous ſes détails, je pris la route de Palazzolo, qui n'en eſt éloigné que de vingt-quatre milles : je paſſai pour m'y rendre par Floridia, beau pays, à ſept ou huit milles de Syracuſe : on à peine à ſe croire en Sicile, par la quantité d'arbres, par les avenues, par les nombreuſes fermes qu'on y voit, enfin par la culture qui eſt en vigueur.

Delà on paſſe par S. Jean de Bidini, vallée habitée dès les temps les plus anciens. La quantité de grottes taillées dans la roche, les unes pour l'uſage des vivans, les autres pour celui des morts, fait ſuffiſamment reconnoître ce lieu pour celui de l'antique ville de Bidis. C'eſt dans cette vallée que coule le fleuve Anape. Un peu plus loin on trouve une forêt abandonnée à la nature, qui la détruit comme elle l'avoit formée, & l'on retrouve la campagne auſſi négligée qu'elle l'eſt en général dans la Sicile.

En ſortant de cette vallée, on paſſe par bien des endroits où l'on peut remarquer que la roche a été taillée & habitée ; mais on ne ſait pas quels peuples ont vécu dans ces contrées. Enfin on arrive à Palazzolo ; c'eſt là qu'on rencontre à chaque pas des traces plus ou moins marquées d'anciennes habitations. On trouve même des reſtes d'édifices tels, qu'on ne ſait quels noms leur donner, & notamment ſur la montagne voiſine, qu'on appelle Acrimonte.

C'eſt là qu'étoit l'antique Herbeſſa, la première colonie que les Syracuſains envoyèrent dans ce lieu : cette ville fut bâtie environ ſoixante ans après qu'Archias eut accru celle de Syracuſe : trente ans après ils fondèrent Caſmena : vingt ans après ils élevèrent Nova Caſmena ſur le rivage, & enfin la célèbre Enna dont nous avons parlé.

Le Second Hiéron, tyran de Syracuſe, avoit un château ſur le mont Acra, pour y venir reſpirer la qualité d'un air très-pur, ce qui peupla beaucoup ce lieu. A mi-côte on avoit conſtruit des forts pour défendre ce palais ; mais ces forts engagèrent à fonder des habitations autour d'eux ; on leur donna le nom de Palazzolo. De belles eaux de ſources qui s'y trouvent y fixèrent la population ; on abandonna le ſommet de la montagne pour s'y établir : depuis ce temps le haut de cette roche eſt reſté déſert. Les derniers habitans de ce lieu élevé, furent des Récolets ; mais enfin ils en ſont partis, & en s'en allant, ils ont emporté la dernière pierre du palais ſur laquelle étoit écrit le nom d'Hiéron.

De tous les travaux d'Hiéron, il ne reſte qu'un puits très-curieux, dans lequel je n'ai pu deſcendre faute de moyens, mais dont quelques perſonnes très-inſtruites m'ont donné les détails ſuivans.

Ce puits eſt carré : ſa largeur eſt telle, qu'un homme y peut deſcendre en plaçant ſes pieds dans des trous qui ſont de chaque côté ; mais ſans doute il eſt bon qu'il ſoit aidé par une corde. L'eau eſt environ à dix-huit toiſes : ce puits a cent vingt pieds de profondeur. On trouve à différentes hauteurs, en deſcendant dans ce puits, des ruelles horizontales : la première eſt à huit toiſes & demie du côté du ſud : elle a trois pieds & demi de hauteur, & vingt-trois pouces de largeur : elle peut avoir cinquante pas de profondeur. En deſcendant cinq toiſes plus bas, on en trouve une ſeconde du côté de l'orient, large comme la précédente de vingt-trois pouces ; elle a dix toiſes de longueur ou de profondeur.

Deux toiſes plus bas eſt une grotte creuſée en vouſſure de four : elle eſt ſituée en face du couchant. Il y a trois de ces longues ruelles qui s'y rendent : on y voit des rigoles dans la pierre qui conduiſent au puits ; l'eau qui diſtille de toutes parts, y arrive par ces trois ruelles, dont l'une a dix toiſes de profondeur, & l'autre cinquante. Là il y a un ſoupirail, & cette ruele change de direction : au bout de dix toiſes on trouve un autre ſoupirail. Là on trouve un canal d'eau courante d'environ dix pouces de profondeur & de trois toiſes de long : l'eau ſuit cette ruelle, & coule dans le puits. Toutes ces ruelles n'ont été taillées que pour aller chercher ces eaux, & les raſſembler dans le puits. Une toiſe & demie plus bas, on en trouve une autre dont l'entrée a vingt-ſept pouces. Sur la porte qui la ferme on a ſculpté un couronne. Des terres tombées & amoncelées empêchent le paſſage, mais on entend le bruit que fait la chute des eaux.

On pourroit faire de ſemblables travaux pour avoir de bons puits dans bien des pays qui en manquent.

Aux environs de Palazzolo on compte plus de cent grottes à tombeaux. Au bas de cette montagne, du côté du midi, près d'une fontaine appelée *Aqua-Santa*, Eau-Sainte, on compte huit ou neuf niches avec des bas-reliefs repréſentant des hommes, des femmes, des enfans & des animaux grands comme nature, & ſouvent d'une plus grande proportion.

# PLANCHE CXCVI.

## *Bas-reliefs ſculptés ſur la roche.*

Dans un eſpace de dix à douze toiſes, on voit une très-grande quantité de bas-reliefs ; la plupart ſont fort mutilés, & même tous le ſont plus ou moins. Quelques-uns ſont effacés plutôt par la main des hommes que par celle du temps. Les bergers des environs prennent quelquefois des pierres, & par déſœuvrement, ſans mauvaiſe intention, vont en frapper les mains & les têtes de ces figures, & les abattent, ſans pouvoir rendre eux-mêmes aucune raiſon de ce qu'ils ſont. Ils détruiſent pour détruire, comme des enfans briſent les joujoux qu'on leur donne, & qu'ils regrettent quand ils ne les ont plus.

Ces bas-reliefs ſont curieux par eux-mêmes, & ſur-tout comme ſculpture ſur la roche, ce qui eſt une circonſtance très-rare. Elle me frappa ſi fort, que je crus que je devois recueillir quelques-uns de ces bas-reliefs, & les placer ſous les yeux de mes lecteurs.

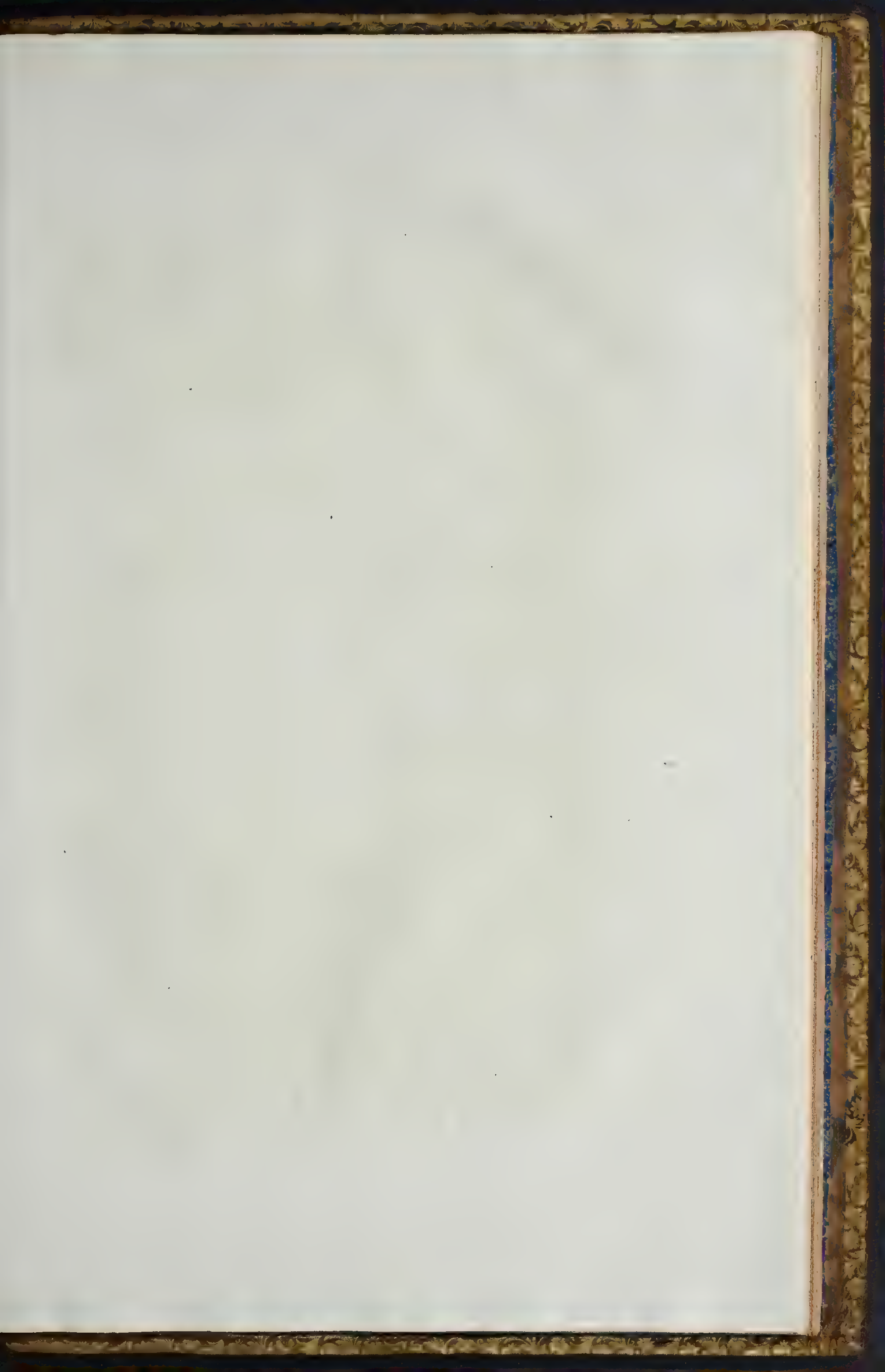
Ainſi, dans neuf niches de différentes grandeurs, j'ai choiſi celles qui étoient non-ſeulement les mieux conſervées, mais encore celles qui m'offroient le plus d'intérêt & le plus de variété, par la richeſſe des groupes ; celles ſur-tout qui, dans le deſſin, me préſentoient le moins de répétition : car il y en a pluſieurs qui, ſans être exactement les mêmes, ſe reſſemblent beaucoup. J'ai eu ſoin de mettre dans les trois tableaux que je donne dans ce Chapitre, tout ce qu'on peut attendre d'intéreſſant dans des productions de ce genre.

Pl. CXCVI



Bas-relief antique,

Sculpté sur la Roche





Dessiné et gravé par J. Houel

*Second Bas-relief antique*

Sculpté sur la Roche







3.me Bas-relief antique,

[illegible] la Roche



# PLANCHE CXCVII.

## *Seconde planche des Bas-reliefs de Palazzolo.*

Cette feconde planche eft beaucoup plus riche que la première, & par le nombre des figures, & par la différence de leur grandeur. Quelques-unes font fi difproportionnées au lieu qui les contient, que leurs niches font trop petites pour elles. Il eft impoffible de faire aucune conjecture raifonnable, & fur l'inégalité de ces figures, & fur la place qu'elles occupent, place où elles font entaffées fans ordre & fans fymétrie. J'ai long-temps cherché quelle convenance il pouvoit y avoir entre la figure A & les niches B, C, D; & la figure coloffale de la femme E, & celle F, dont un éclat de la roche a emporté un morceau confidérable. Cette figure paroît avoir été debout, & fituée plus bas que les précédentes. Au deffus d'elle on en voit une autre G, d'une proportion plus petite.

Si ces figures étoient toutes dans l'attitude de celles qui font marquées D, E. On pourroit hafarder quelques conjectures, & même avoir une fuite d'idées; mais ces idées font détruites en naiffant, quand on confidère les figures de toutes grandeurs qui font entre elles, & dans lefquelles font mêlées les niches I I.

On ne peut donc rien dire fur ces figures de haut relief, fur leurs pofitions refpectives, fur les rapports qui doivent fe trouver entre la figure C & la figure L, dont on ne voit que le bas. Que dire de la figure E & de toutes les petites qui font au deffus de fes épaules? figures affez femblables à celles qui font dans la planche précédente, où il y en a de toutes grandeurs. J'avouerai même qu'il m'a paru au travers des afpérités de la pierre, que je difcernois au fond de ces niches d'autres figures encore plus petites, & qui alloient toujours diminuant de grandeur jufqu'à l'infini: mais je n'ai deffiné que celles qui étoient réellement fenfibles.

Que ceux de mes lecteurs qui font les plus familiarifés avec ces fortes d'antiquités, m'expliquent, s'ils le peuvent, à quel ufage on a pu appliquer de pareilles figures, & ce qu'elles peuvent fignifier: c'eft à eux que je les préfente.

# PLANCHE CXCVIII.

## *Troifième planche des Bas-reliefs de Palazzolo.*

Cette planche eft la plus importante des trois par la beauté de fon fujet: cet affemblage occupe le fond & les côtés d'une efpèce d'alcove qui a été autrefois fous un abri; mais le temps a détruit la couverture. Le fol qui le contient étoit cultivé & couvert de blé. Je l'ai acheté lui & fa moiffon, afin de le faire creufer, & de m'affurer s'il n'y avoit pas en ce lieu quelque cavité profonde, qui pût m'apprendre fi ces figures n'étoient pas le refte de quelque monument fépulcral; car ce foupçon eft le premier qui me vint à la penfée: le rapport des habitans du pays fortifioit encore ce foupçon: ils me difoient que de temps en temps on trouvoit aux environs, dans la terre, des vafes de différentes efpèces, tels qu'on en voit dans les tombeaux: mais en fouillant le terrain, je n'ai trouvé qu'une roche plane & continue, fans aucune particularité, & je n'ai pu découvrir ni auprès de cette niche, ni auprès de celles qui font aux environs, aucune trace de conftruction dans aucun genre.

Si ces ſculptures ont été faites du temps d'Hiéron II, lorſque ſon palais occupoit le ſommet de la colline dont elles ornent le pied, elles pourroient avoir appartenu à un temple des Dieux infernaux, ou à quelques monumens de mort. Les grottes à tombeaux qui ſont dans le voiſinage, prouvent que ce lieu a été très-peuplé. Ce ſeroit le ſeul exemple de tombeaux décorés dans leur intérieur par des figures de cette importance.

Il ſemble que la première & la ſeconde planches offrent des mères de famille, environnées de leurs enfans de différens ſexes, & qui, placés par étages autour d'elles, indiquent différentes générations : mais en cela il n'y a rien de funéraire.

Je n'y trouve rien non plus de militaire ou d'agricole. Je crois bien que ces figures ſont des allégories, mais je ne me charge pas de les expliquer.

Après avoir deſſiné les bas-reliefs qui ſont au pied de la montagne d'Acra, j'ai viſité les lieux des environs.

Je fus à Buſcema, je n'y trouvai que des grottes taillées dans la roche ; mais il n'y a pas de conſtructions antiques, tout a été détruit.

Ce pays, comme preſque tous ceux qui ſont en Sicile ſitués ſur de hautes montagnes, n'a pas l'air de l'opulence. En cherchant quelque choſe de notable, j'entrai dans l'égliſe des Carmes; c'eſt la plus chétive que j'aie vue en Sicile, tout peint l'image de la misère qui règne dans le pays. Il y a ſur le maître-autel un tableau copié de je ne ſais quel maître : il n'eſt pas mauvais, mais le ſujet n'en eſt ni noble, ni gracieux : c'eſt Sainte Anne peignant la Vierge encore enfant. Cette circonſtance de la vie de la mère de Dieu n'eſt pas poétique aſſurément. Le peintre a mis dans la main de Sainte Anne un peigne double, c'eſt-à-dire, qui a des dents des deux côtés. Ce peigne eſt à moitié enfoncé dans les cheveux, que Sainte Anne éparpille avec les doigts de l'autre main. Il ne manque que de faire pleurer la Vierge, comme font ordinairement les enfans quand on les peigne : mais le peintre a cru que la Vierge, à cet âge, étoit déja trop vertueuſe, pour qu'on pût lui donner ce caractère d'impatience.

De retour à Palazzo, j'ai été viſiter les égliſes : j'ai vu dans celle de S. Sebaſtien un tableau de Sainte Marguerite, il eſt de Vito d'Anna, peintre de Palerme : c'eſt un des bons ouvrages de cet habile maître. La compoſition en eſt ſimple & vraie, d'une grande fineſſe de couleur, & d'un ſtyle large.

Au maître-autel de l'égliſe des Capucins, chez leſquels je logeois, il y auſſi un tableau d'un grand mérite : il repréſente S. François recevant les ſtigmates de la main de Dieu. Il eſt d'une belle expreſſion. Je crois qu'il a été peint par Morealaiſe.



# CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

*Suite des antiquités de Palazzolo & de ses environs. Hermitage de Sainte Lucie & ses Antiquités. Voyage à Noto, à Avola, à la Cava grande. Corderie d'Avola. Vue générale du rivage depuis Syracuse jusqu'à Pachino. Antiquités de l'Isle de Vindicari & de la Falconara. Monument triomphal de l'antique Elorine. Voyage à Spaccaforno par Pachino. Grotte de Stafenda. Plan & coupe du château d'Ispica.*

APRÈS avoir dessiné les bas-reliefs qui sont au pied de la montagne d'Acra, j'ai visité les lieux les plus remarquables des environs.

A deux milles de Palazzolo est la cavée de Spinpinatus, une des cavées dont l'espèce est fréquente dans le val ou province de Noto : vaste cavée, creusée dans la roche par l'action des eaux pluviales, depuis que la mer, en s'abaissant, a découvert la Sicile, & l'a livrée aux révolutions de l'atmosphère.

Cette cavée tortueuse offre de chaque côté, à une certaine élévation, des rochers taillés à-peu-près verticalement, & des habitations creusées dans cette roche. Ces demeures humaines furent faites à des époques très-voisines de celles où la Sicile a eu ses premiers habitans : les hommes ignorant toute espèce de luxe, n'avoient encore que des usages tels qu'on ne les peut comparer à aucun de ceux qu'ont eus les Siciliens dans les temps dont nous avons les traditions. J'ai remarqué cependant au milieu de ces demeures rustiques & grossières, des traits d'industrie, des idées de bien-être qui décèlent des hommes intelligens, quoique de mœurs infiniment simples.

Ces habitations sont creusées dans des rochers taillés à pic par la nature, au dessus du terrain incliné, au fond duquel roulent les ruisseaux ou les torrens qui ont creusé cette vaste profondeur.

Celle des habitations qui m'a paru la plus digne d'être observée, consiste d'abord dans une grande salle au rez-de-chaussée, & dans une arrière-salle de murs cintrés, qui feroient croire qu'autrefois elle a été decorée. A l'entrée de la première pièce est un escalier, dont la première marche est à quatre pieds & demi au dessus du sol. Cet escalier tournant a dix marches, & conduit à un petit pallier étroit & carré. On monte ensuite perpendiculairement, en mettant les pieds & les mains dans des trous carrés, pratiqués les uns au dessus des autres dans le roc, & passant au travers d'une espèce de petit puits qui perce l'épaisseur du plancher, l'on arrive à l'étage supérieur, où l'on trouve un appartement de douze pièces de plain-pied.

On communique à la plupart de ces chambres par une galerie extérieure. Cette galerie est

formée par une partie avancée du rocher, & elle offre un point de vue agréable, d'où l'on peut voir ce qui se passe dans le vallon, du moins à une grande distance.

A l'extrémité ultérieure de cette galerie est un petit cabinet de latrines, aussi creusé dans cette partie avancée du rocher. On y descend par sept à huit marches: on y voit le siége, la lunette, une petite fenêtre, de petites niches destinées, comme des tablettes, à recevoir tout ce qui pouvoit être nécessaire à la propreté. Ce cabinet pouvoit être fermé par une trappe, & être ainsi absolument soustrait à la vue.

J'ai dit que l'escalier du rez-de-chaussée avoit sa dernière marche à quatre pieds & demi au dessus du sol; ce n'étoit pas sans dessein : une échelle ou quelques marches de bois s'y ajoutoient & s'enlevoient facilement, en cas que l'on fût attaqué. Un ou deux hommes alors, placés au bas de cet escalier, empêchoient facilement une multitude d'hommes d'y monter; & s'ils étoient tués ou forcés, les assiégeans ne pouvoient pas pénétrer dans la première chambre en passant par ce puits, où on les eût aisément assommés les uns après les autres, tant qu'il s'en seroit présenté. Supposé que l'ennemi forçât ce passage, les assiégés pouvoient se retirer dans un second étage, où l'on n'arrivoit que par un puits semblable au premier, mais d'un abord plus difficile.

On n'auroit pu rien imaginer de plus propre à se défendre dans le siècle le plus éclairé : ces précautions rendoient ces roches imprenables avant l'invention de la poudre à canon.

J'ai par-tout dans ces demeures, observé des distributions commodes, telles que des armoires, des caves, des alcoves, des corridors, des fenêtres qui n'étoient pas mal faites : bien des maisons de nos jours ne sont pas mieux distribuées.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on agrandissoit son logement à mesure que la petite famille s'augmentoit. On creusoit alors dans le rocher, au fond de la dernière chambre, une porte, puis une autre chambre de la grandeur qu'on vouloit; ou bien on creusoit le plafond, & l'on se pratiquoit un appartement au dessus du sien.

Des habitans de Palazzoulo m'ont dit que cette cavée ayant été abandonnée pendant bien des siècles, étoit devenue une forêt; que le feu en ayant consumé les arbres par un accident inconnu, on laboura la terre, & l'on y trouva une multitude de lances, de flèches & d'autres instrumens de guerre, tous en bronze.

On me conduisit dans le Val de la Guerre, nom qu'il tient, dit-on, d'un bas-relief sculpté sur le roc, & représentant une bataille; mais nous n'avons pu le trouver, quoique nous ayons parcouru ce vallon en tous sens, & pendant tout le jour.

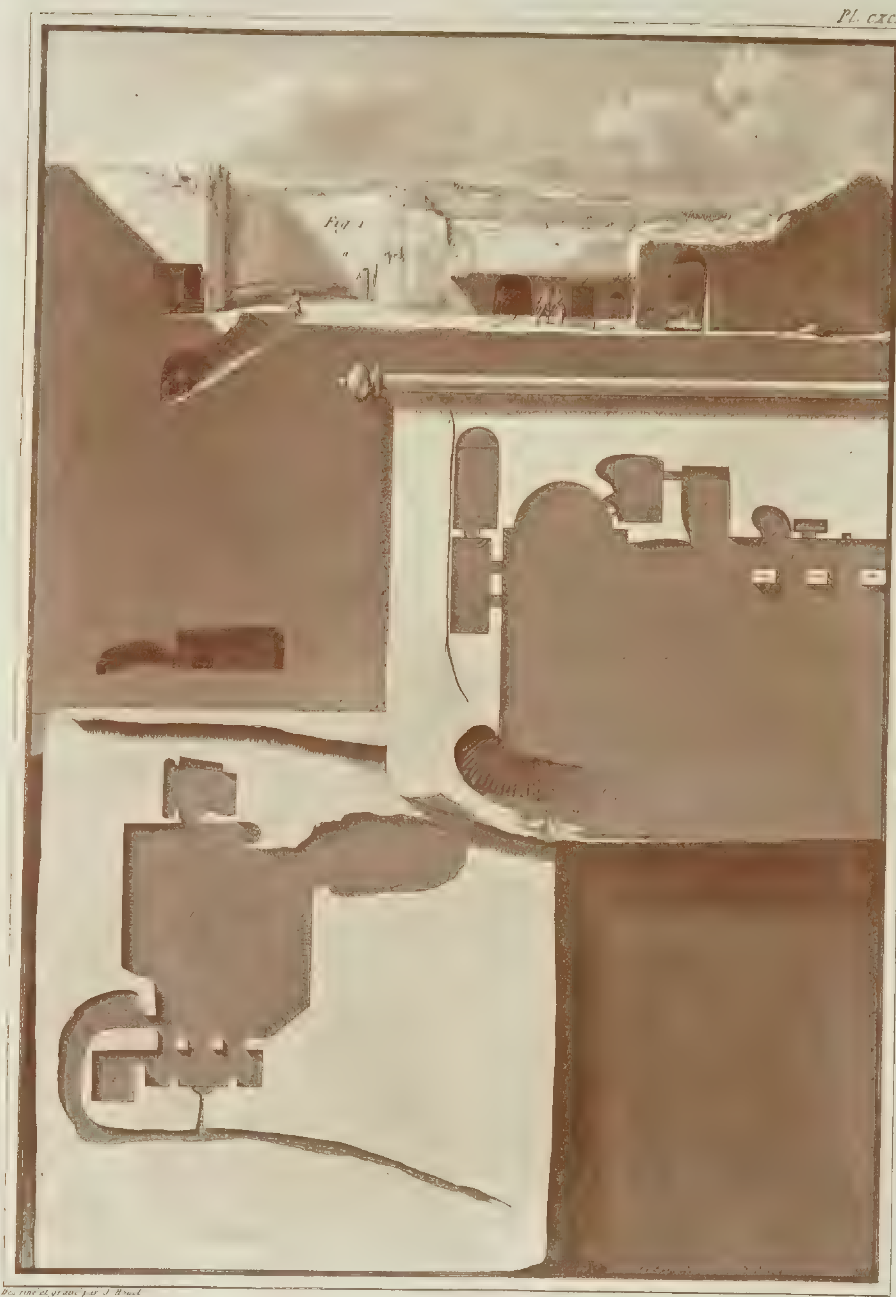
J'arrivai à Santo-Mercurio, nom qui m'étonna un peu. J'y apperçus plusieurs chambres taillées dans la roche, mais à une telle élévation, que je ne pus jamais y parvenir. Il y a dans ce lieu une petite chapelle dédiée à Santo Mercurio; elle me rappela la chapelle de Santa Venere, que j'avois vue dans la ville d'Iaci.

De là je fus à Boursone, où j'ai vu des masses énormes de ruines & de grandes pierres de taille, qui ont appartenu à des édifices que des tremblemens de terre ont renversés. Cependant la manière dont elles sont arrangées aujourd'hui, prouve qu'elles ont été dérangées depuis pour faire des recherches dans ces débris.

Nous fûmes le lendemain au fief de la Guglia, ainsi nommé d'une aiguille qui, dit-on, y fut placée du temps de Ducésius : on voit encore quelques assises de pierres de la base de ce monument que quelque tremblement de terre a renversé, comme plusieurs autres de ces contrées, où l'on ne fait pas trois milles sans rencontrer des restes d'habitations humaines.

A Mezzo Gregorio j'ai trouvé dans une petite plaine, au pied d'une colline, un vaste monceau de débris d'édifices, que des tremblemens ont aussi renversés. On y voit l'apparence d'un grand château entouré de murs solides & de tant de ruines, qu'il semble avoir été au milieu






Dessiné et gravé par J. Houel

*Roche taillée en Tour creuse, Chambres et Galeries qui l'environnent Fig. 1.*

*Plan de ces objets, Fig. 2 et d'un Bain taillé dans cette meme Roche, Fig. 3.*





d'une petite ville; ce que confirme la quantité de bouches à four, de tombeaux & de grottes qu'on trouve dans le voisinage. J'ai remarqué que l'entrée d'une de ces grottes étoit décorée de triglyphes, qui, comme des impostes, recevoient l'archivolte.

J'y ai vu de très-grandes pierres taillées & négligemment posées à la manière des anciens Sicaniens, dont j'ai déja parlé, & dont je reparlerai encore. Parmi ces pierres, j'ai vu deux chapiteaux du plus mauvais goût. Ils étoient une mauvaise imitation des chapiteaux grecs de pilastres de l'ordre Dorique. J'en ai vu un autre, dont les feuilles d'un côté n'étoient pas égales à celles de l'autre. C'est certainement un ouvrage postérieur. On n'avoit en ce lieu ni ruisseaux, ni rivières, mais des puits de neuf à dix pieds de profondeur.

En revenant à Palazzolo, j'ai observé une masse de rocher de sept à huit toises carrées, toute couverte d'arbres aujourd'hui : on y voit encore beaucoup de chambres sépulcrales. De Palazzolo je fus à Sainte Lucie.

### *De Sainte Lucie.*

C'est un hermitage à trois milles de Palazzolo. On y voit un phénomène très-curieux, & des restes de débris antiques, non moins curieux par leurs formes & leur situation. Il y a eu jadis dans ce lieu une ville ou un bourg, comme on peut le conjecturer par les beaux restes des travaux faits dans la roche; travaux dont nous allons parler.

## PLANCHE CXCIX.

*Roche taillée en forme de tour creuse. Chambres & galeries qui l'environnent*, fig. 1. *Plan de ces objets*, fig. 2, *& d'un bain taillé dans cette même roche*, fig. 3.

Cette tour est une cavité demi-circulaire, taillée verticalement dans toute la hauteur du rocher, comme on peut le voir dans cette estampe, & au plan, fig. 1 & 2.

Le sol de cette tour creuse est de neuf pieds plus bas que le sol des environs. Il offre à sa droite, au rez-de-chaussée, des chambres B, D, qui se communiquent entre elles. Elles sont précédées d'un corridor ou d'une galerie C C, dont on ne peut appercevoir la fin, parce que les terres éboulées empêchent d'aller plus loin. On voit dans cette galerie une niche L d'une forme très-singulière. Il y a deux piliers M M en face de cette niche, ce qui démontre qu'il y avoit là d'autres appartemens, en partie creusés dans la roche, & en partie formés avec des murs. Les terres dont ils sont remplis, empêchent d'en voir la hauteur & l'étendue.

De l'autre côté, il y a une salle H, une petite galerie G, taillées entièrement dans la roche. Dans cette salle, à la hauteur d'environ six pieds, on a creusé dans le rocher qui sert de mur un petit canal I, dans lequel court encore une eau vive.

Ce qui confirme dans l'idée que ce lieu a dû être d'une grande magnificence, & faisoit partie d'un édifice considérable, c'est que par-tout aux environs on trouve des débris de très-belles mosaïques, & que j'ai observé dans des amas de débris entassés dans les coins du jardin, de beaux morceaux de marbre, de serpentin & de porphyre.

A l'extrémité de cette petite galerie, figure 2, on trouve un escalier N, qui conduit dans un souterrain carré O, à cinquante-huit pieds de profondeur, fig. 3. Le souterrain a d'abord été creusé par la nature, & l'art l'a rendu plus commode : dans l'angle K il y a une porte qui conduit à

un canal S, d'une très-belle eau. Elle passe dans la roche, sans qu'on sache d'où elle vient, ni où elle va. A l'angle opposé au pied de l'escalier est une ouverture perpendiculaire L, de forme ovale, creusée par la nature : c'est par cette ouverture qu'on est descendu, & qu'on a découvert ce souterrain. On a pratiqué à l'extrémité de cette salle, dans le voisinage du canal, une chambre de bain R, dans laquelle on entre par trois portes ou trois ouvertures; une niche est en face de la porte du milieu. Cette niche communique au canal qui passe par derrière. Au bout de cette salle de bain est un petit cabinet T. En face de cette salle de bain, & au fond de la grande salle, est une autre petite chambre P, & de petites cavités X, creusées dans le rocher à hauteur d'appui. Près de la porte de ce même cabinet, à l'angle Y, il y a une niche. Toutes ces choses prouvent que les maîtres de ce palais avoient fait de cette grotte naturelle un appartement de bain, que sa fraîcheur rendoit délicieux dans un climat si chaud.

Cette salle de bain a été long-temps une chapelle. Les hermites que j'ai trouvés dans le voisinage, m'ont donné la vie de Sainte Lucie, & m'ont appris que cette Sainte fuyant les persécutions de Rome, avec son ami S. Germinien, alla prêcher les Syracusains, qui les chassèrent de leur ville : ils passèrent dans celle de Menda, où, pour prix de leur zèle à convertir les payens, on les menaça du fouet. Sainte Lucie pria Dieu de les soustraire à leurs persécuteurs : la terre s'ouvrit doucement sous ses pieds pendant cette prière, à l'endroit marqué L, fig. 3, & elle se trouva cachée avec son ami dans une grotte à cinquante pieds de profondeur. Accoutumés à jeûner, la faim ne les prit point, mais la soif les tourmenta beaucoup. Ils prièrent encore, & le canal parut. Ils se désaltérèrent : Sainte Lucie demanda à Dieu de terminer sa vie en ce lieu, & elle mourut. Son ami sortit de cette grotte pour l'enterrer, & à peine l'eût-il mise dans la fosse, qu'il fut pris & martyrisé par leurs persécuteurs. Les Fidèles enterrèrent ce Saint avec Sainte Lucie, & construisirent une chapelle dans la grotte où elle avoit vécu & où elle étoit morte. Depuis ils ont bâti au dessus de leur tombeau une magnifique église, que les Sarrasins ont détruite, & que le Comte Roger, vainqueur des Sarrasins, ne manqua pas de faire rebâtir. Je crois que cette tour creuse dont j'ai parlé, & les débris qu'on voit auprès, sont les restes de cette ville de Menda.

Après avoir examiné tout ce que m'offroit Palazzolo & ses environs, & rendu graces à M. Paul Albergo pour tous les bons offices qu'il m'avoit rendus dans ce pays, je repris ma route & je partis pour Noto, qui n'est éloigné de Palazzolo que de huit milles.

Dans une plaine qui précède le fief de Saint-Marc, on trouve les ruines d'une douzaine d'édifices qui ont été renversés; on trouve aussi çà & là quelques assises de pierres qui ont resisté à la violence du tremblement de terre de 1693. Ils ne m'offrirent rien de curieux; j'observai seulement qu'ils n'étoient pas de construction grecque, mais siculienne ou sicanienne; ce qu'on distingue facilement à l'imperfection de la taille des pierres. Je n'ai vu de particulier dans toute cette plaine qu'un bassin rond, tel que seroit le moule de la moitié d'un globe de quatre pieds de diamètre, avec une feuillure sur la moitié de la circonférence.

Dans tous les environs de ce fief, où circulent des ruisseaux d'une eau très-limpide, on voit de toutes parts la roche taillée de manière à convaincre quelle a servi en partie à des habitations humaines, qu'on avoit élevées au dessus.

Un peu plus loin sur la rive du fleuve Cassibili, j'ai trouvé les ruines d'une petite ville qui fut habitée par les anciens Sicaniens; ce ne sont plus que des monceaux de pierres..

Il y a là une plaine de quatre milles, au bout de laquelle on trouve la grande cavée dans laquelle passe le fleuve de Cassibili. J'aurai occasion d'en parler.

A un mille au-delà, à Testa d'Aqua, dans le fief de Buon Giorno, je rencontrai encore les débris d'une autre ville ou d'un château : un seul fragment d'une colonne cannelée que j'y trouvai, m'a fait conjecturer qu'il y avoit eu jadis un temple dans ce lieu.

Dans

Dans les environs, par-tout où la roche présente un peu d'élévation, il y a des tombeaux : on en voit de toutes les espèces que nous avons décrites ci-dessus. Le géographe Aidone pense que ce sont les restes de la ville d'Acrilla.

De là je me rendis à l'ancienne Noto, ville située de manière à être imprenable ; car elle est sur un rocher isolé, qui n'est accessible que par un seul endroit : là, on ne voit que de tristes amas de débris entassés les uns sur les autres ; tous ces édifices ont été renversés par le tremblement de 1693.

La ville de Noto, toute imprenable qu'elle étoit, a cependant été prise par les Grecs, par les Romains, par les Sarrasins, par les Normands : elle a été détruite & rebâtie plus d'une fois; mais à l'époque du tremblement de 1693, les habitans échappés à la mort quittèrent leur rocher, & s'établirent à quatre milles de la mer, où est aujourd'hui la moderne ville de Noto. Elle est dans une belle situation, bien bâtie, bien peuplée. On sent bien qu'elle ne renferme point d'antiquités; mais vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve, il y a un petit hermitage, dont la cuisine & le chétif réfectoire sont compris dans les murs du sanctuaire d'un temple antique de construction grecque, dont il ne subsiste plus que quatre assises de plus de dix-huit pouces de haut, sur douze pieds de long, sans mortier ni ciment, toutes parfaitement taillées. Ces assises eussent été détruites depuis long-temps sans l'honneur qu'elles ont de faire partie de la cuisine de ces bons religieux. Ce petit hermitage s'appelle la Madonna de la Marina; mais on ne sait rien du temple, ni de son origine.

La ville de Noto jouit de l'avantage d'entretenir autour d'elle six maisons d'hermites, contenant quatre-vingts ou cent hommes voués à ne point travailler ; mais ils servent à consoler dans les temps malheureux. Ils ne préservent point la ville des calamités, me disoit un jour sérieusement, dans un cercle, un habitant de Noto; ils ne préservent point la ville de la grêle, des ouragans, des tremblemens de terre, des hivers trop froids ou trop pluvieux : mais quand nos péchés ont attiré sur nous ces marques de la colère céleste, le Sénat ordonne à ces hermites de jeûner & de se donner la discipline, enfin de faire pénitence pour nous; ils prient avec ferveur, & ils se fouettent jusqu'au sang: le fléau cesse, on leur donne des vivres & de l'argent, & le peuple est satisfait.

On trouve à Noto quelques édifices d'un assez bon style, & il y en auroit bien davantage, si on laissoit agir les architectes de profession; mais les moines & les ecclésiastiques, par leurs intrigues, envahissent tout, construisent sans goût, emportent tous les bénéfices, & découragent les artistes, qui ne trouvent plus ni ouvrage, ni profit, ni gloire.

Le fleuve qui passe près de cette ville a sa source non loin de l'ancienne Noto, au pied d'un rocher : le volume d'eau qui en sort est si considérable, & sa force est si impétueuse, qu'il prend la forme d'un champignon ou d'un parasol de six pieds de diamètre, au milieu du vaste bassin qu'il produit.

## *D'Avola & de la grande Cavée.*

A trois milles de Noto est la ville d'Avola. Dès que j'y fus arrivé, je me rendis à la grande Cavée. C'est une des merveilles de la Sicile. Dans sa partie élevée, sa largeur est égale à sa profondeur. L. fleuve Cassibili qui l'a creusée, coule au fond & la parcourt dans toute sa longueur. Ce spectacle est majestueux & très-imposant, soit que du bord du fleuve on contemple la hauteur des rochers, soit que du sommet des rochers on comtemple l'étendue & la profondeur de cette cavée. Elle est remplie d'habitations antiques, creusées dans la roche, & de grottes sépulcrales; ouvrages faits il y a plus de deux mille cinq cents ans.

La largeur de cette cavée peut être d'environ cent toises, autant que j'ai pu le juger de mes yeux. Elle se trouve dans une chaîne de montagnes qui règnent dans une étendue de dix-huit

milles, depuis Avola jufqu'à Syracufe. Au pied de ces montagnes s'étend un vafte rivage d'une lieue de large dans prefque toute fa longueur. On y voit des grottes taillées de toutes fortes de manières : leur forme attefte qu'il y a eu des bâtimens adhérens à la roche. Il y a des fouterrains de toutes fortes de grandeurs & de formes, qui font très-intéreffans par leurs détails, par de jolis petits efcaliers tournés en limaçons, & qui conduifent à des caveaux dont fouvent l'exécution eft recherchée. Il y a des falles fépulcrales décorées d'arcades, de colonnes, de piliers carrés & ifolés, le tout taillé dans la roche. On trouve auffi dans ces fouterrains beaucoup d'objets qui ne font point funèbres, & qui prouvent que plufieurs n'étoient que des magafins furmontés d'habitations : car ce délicieux rivage a été habité de tous temps de préférence aux autres cantons de la Sicile. A l'abri des vents du nord, à peine y connoît-on l'hiver ; le climat toujours temperé permet à peine que l'eau y gèle dans le temps le plus rigoureux : il eft vrai que pendant l'été les chaleurs y font très-fortes.

Le fleuve Caffibili fortant de la cavée traverfe ce rivage ; il coule à découvert, & non pas fous la terre, comme quelques auteurs l'ont dit. Il eft vrai qu'en été, étant prefque à fec, il fe perd en quelque forte entre des fables & des cailloux avant de fe rendre à la mer.

Trois fources d'une eau douce par elle-même, mais un peu falée parce qu'elle fe mêle avec l'eau de mer, fortent du fond des flots & jailliffent à leur furface : ces trois fources font à cent toifes du rivage, près de l'embouchure du fleuve Caffibili. La plus voifine, à vingt-cinq toifes de l'embouchure de ce fleuve, forme une convexité de plus de fix toifes de diamètre au deffus de la furface de la mer quand elle eft tranquille : j'ai paffé en bateau, mais avec peine, fur cette convexité ; on ne peut y refter, le mouvement de l'eau vous écartant fans ceffe : j'en ai bu ; elle eft un peu falée, par le mélange de l'eau de la mer ; mais elle fort douce du fond, & il faut qu'elle parcoure environ vingt-quatre pieds en hauteur au travers des eaux de la mer pour s'élever à la furface : qu'on juge de la force du jet, & de la grandeur du réfervoir d'où elle s'échappe.

Tout le rivage eft plein de fources de toutes groffeurs, depuis Pachino jufqu'à Syracufe, foit fous l'eau, foit hors de l'eau : elles nous font connoître la véritable origine de celles d'Aréthufe, d'Alphée & de Cyane. Les cavernes qui font dans les chaînes de montagnes qui s'étendent entre Avola, Syracufe, Agofta, Mellili, Sortino, Bouchema, Palazzolo & Noto, contiennent fans doute les vaftes réfervoirs qui entretiennent ces fontaines & ces fleuves toujours abondans

Au-delà du fleuve Caffibili, on a découvert de très-beaux reftes d'étuves, où étoient des vafes, des gaines : on conjecture par la beauté des mofaïques & des lambris, par les débris d'aqueducs, que ces lieux n'avoient pas manqué de magnificence. Aidone prétend que ce font les ruines de l'antique Polizelo, maifon de campagne, fondée, dit-on, par Polizelo, frère d'Hiéron, Tyran de Syracufe. Ce château n'étoit qu'à environ fix milles de Syracufe, & c'eft en ce lieu que Nicias & Démofthène furent faits prifonniers.

Je fus voir l'antique Hybla, fituée fur le haut des derniers rochers de cette chaîne de montagnes, à environ une lieu d'Avola : je n'y ai vu d'antique que les foibles reftes du chemin qui conduifoit à cette ville élevée. Autour du rocher on trouve auffi des grottes & des chambres fépulcrales, & de petites cavités, communément de quatre pieds de profondeur & de trois d'élévation, avec une entrée de dix-huit pouces de large & de deux pieds de haut, creufées exprès pour fervir de ruches. Cette montagne étoit fameufe chez les anciens, par l'abondance & la bonté de fon miel On difpute pour favoir fi c'eft cette ville que les anciens appeloient Hybla majeure, ou Hybla mineure. Elle s'eft rétablie plufieurs fois après avoir été détruite par la guerre. Le tremblement de terre de 1693 l'ayant totalement renverfée, l'a fait abandonner : depuis ce jour, fes ruines font reftées fans qu'on en faffe aucun ufage : rien n'eft plus trifte que le fpectacle d'une ville dans cet état.



*Vue en racourci du Rivage*

*depuis Syracuse jusqu'à Vindicari et de là à Capo passero dans une étendue d'environ trente milles.*



Les habitans se sont transportés dans une plaine au pied de cette montagne, à un mille de la mer, où ils ont un climat beaucoup plus tempéré, & une ville bien située, & bâtie très-régulièrement.

Au bas de la montagne d'Hybla, il y a une manufacture de sucre, la seule que j'aie vue en Sicile : elle appartient au Prince de Monte-Leone, qui la conserve par luxe ; elle lui coûte plus qu'elle ne lui rapporte, & je ne sais pourquoi ; car on cultive des cannes à sucre dans les environs : leur proximité & celle des consommateurs devroient procurer un gros commerce à cette manufacture, pour peu qu'elle fût bien administrée.

# PLANCHE CC.

## *Vue en raccourci du rivage depuis Syracuse jusqu'à Vindicari, & de là jusqu'au Cap Passero, dans une étendue de plus de trente milles.*

J'allai visiter la tour de Vindicari ; c'est un petit port de mer, où il n'y a d'autre habitation qu'une tour & quelques baraques. Il n'y a plus rien d'antique. Je fus à un mille plus loin, & là, sur une hauteur entre la tour de Vindicari & la Falconara, je dessinai le point de vue que j'offre dans cette estampe.

A, c'est le fief de la Falconara. B, c'est le lieu où je m'étois placé pour faire ce dessin : il est en face de l'isle de Vindicari C.

L'isle de Vindicari n'est qu'un rocher désert, absolument abandonné aux vents & aux flots qui en dévorent la surface. Il est peu élevé au dessus des eaux. A l'extrémité C on voit encore des restes d'anciens édifices, d'antiques constructions en pierres de taille, arrangées de manière qu'il y a alternativement une pierre debout, de la hauteur de deux assises, & une couchée, surmontée d'une seconde posée de même, pour égaler celle qui est debout. Non loin de là on voit une espèce de bain avec des canaux de terre cuite incrustés dans des murs construits de moellons.

Le lointain D, à l'horizon, est le territoire de Syracuse; E, à l'opposite, est la tour du fort de Cappo Passero; F, est la ville de Pachino; G, c'est le fief de Saint-Laurent; H, Marsamemi; I, la place de l'antique Elorine; K, la saline de la Falconara, où Aidone dit que fut l'antique ville d'Elato, dont je parlerai dans la suite.

Toute la campagne que l'on apperçoit sur la droite est remplie de monceaux de débris plus ou moins considérables depuis G jusqu'en A, & fort au-delà des limites de cette estampe. L, lieu devenu sauvage, où la nature a repris ses droits. Il a été peuplé, puisque la monticule A, presqu'isle de plus d'un mille de long, offre les restes d'une ville que les modernes appellent Macara, & dont il ne reste rien d'entier que l'édifice A, masse carrée qu'on nomme la citadelle; M, est l'endroit où l'on empêche les eaux de sortir de cette espèce de lac, en leur fermant le passage. Dans l'été elles s'évaporent, & forment une saline semblable à celle de l'isle de Saint-Pantaleo, entre Trapani & Lilybée; saline dont j'ai déja parlé. Il se fait sur cet étang d'abondantes chasses d'oies, de canards sauvages & autres oiseaux de passage.

# PLANCHE CCI.

*Antiquités de l'isle de Vindicari. Manière de faire de la corde à Avola, avec des feuilles de jommares & d'autres herbes qui croissent en Sicile.*

J'ai vu faire de la corde dans la petite ville d'Avola, d'une manière si ingénieuse & si simple, qui m'a paru si facile à mettre en exécution, & si peu dispendieuse, que j'ai cru devoir en instruire mes lecteurs.

J'ai déja parlé, dans le huitième Chapitre, des petites cordes qu'on fait à Termini avec des feuilles de jommares & avec d'autres herbes; on en fait de semblables à Avola. On charge de ces mêmes cordes tordues avec les doigts, de petits bâtons terminés par un crochet, tel que celui que j'ai placé dans les mains des hommes que j'ai gravés dans cette estampe.

Deux hommes prennent trois petits bâtons ainsi chargés, & attachent ces cordes à une ficelle retenue par une branche d'arbre, ou par quelque autre chose plus élevée qu'ils ne sont; & alors ces hommes passant de main en main ces bâtons ou pelotons de petites cordes, les croisent, & les tordant ensemble, en font une beaucoup plus forte. Une autre personne, femme ou enfant, retire la corde à mesure qu'elle se fait, & l'assemble en cercle, ce qui ne demande pas un grand terrain.

En se servant de cette dernière corde, & en en réunissant trois ensemble, on en fait une corde trois fois plus grosse : on peut la tripler encore, & finir par la centupler. J'en ai vu d'un pouce & demi de diamètre; elles étoient destinées pour faire des tonnares, & d'autres filets propres à certaines pêches.

# PLANCHE CCII.

*Vue de l'édifice appelé la Citadelle, dans le Fief de la Falconara*, fig. 1, *reste d'un édifice appelé en sicilien la Pittoruta, c'est-à-dire, la Maison-peinte.*

A trois milles environ de Noto, dans une presqu'isle, au bord de la mer, dans le fief de la Falconara, on trouve un édifice qui s'est assez bien conservé, qu'on nomme la Citadelle : il est carré, & voûté en coupole; chaque face est éclairée par une petite ouverture à-peu-près carrée : au dessus de chaque ouverture il y en a une petite dans la coupole : toutes ces espèces de fenêtres laissent entrer peu de jour. L'intérieur de cet édifice n'a guère que vingt-six pieds en carré.

Trois côtés de cet édifice ont intérieurement de grandes niches, qui forment au dehors des masses rondes semblables à l'extérieur de la voûte d'un four.

Il a trois portes; la principale est tournée à l'orient, dans le côté où il n'y a point de niche; les deux autres sont aux angles de ce même côté, telles que je les ai représentées. J'ai indiqué dans cette estampe la principale porte par un groupe de figures, qui sont supposées y entrer ou en sortir.

Cet édifice est du Bas-Empire; j'ignore à quoi il fut d'abord destiné; mais il est sûr que pendant





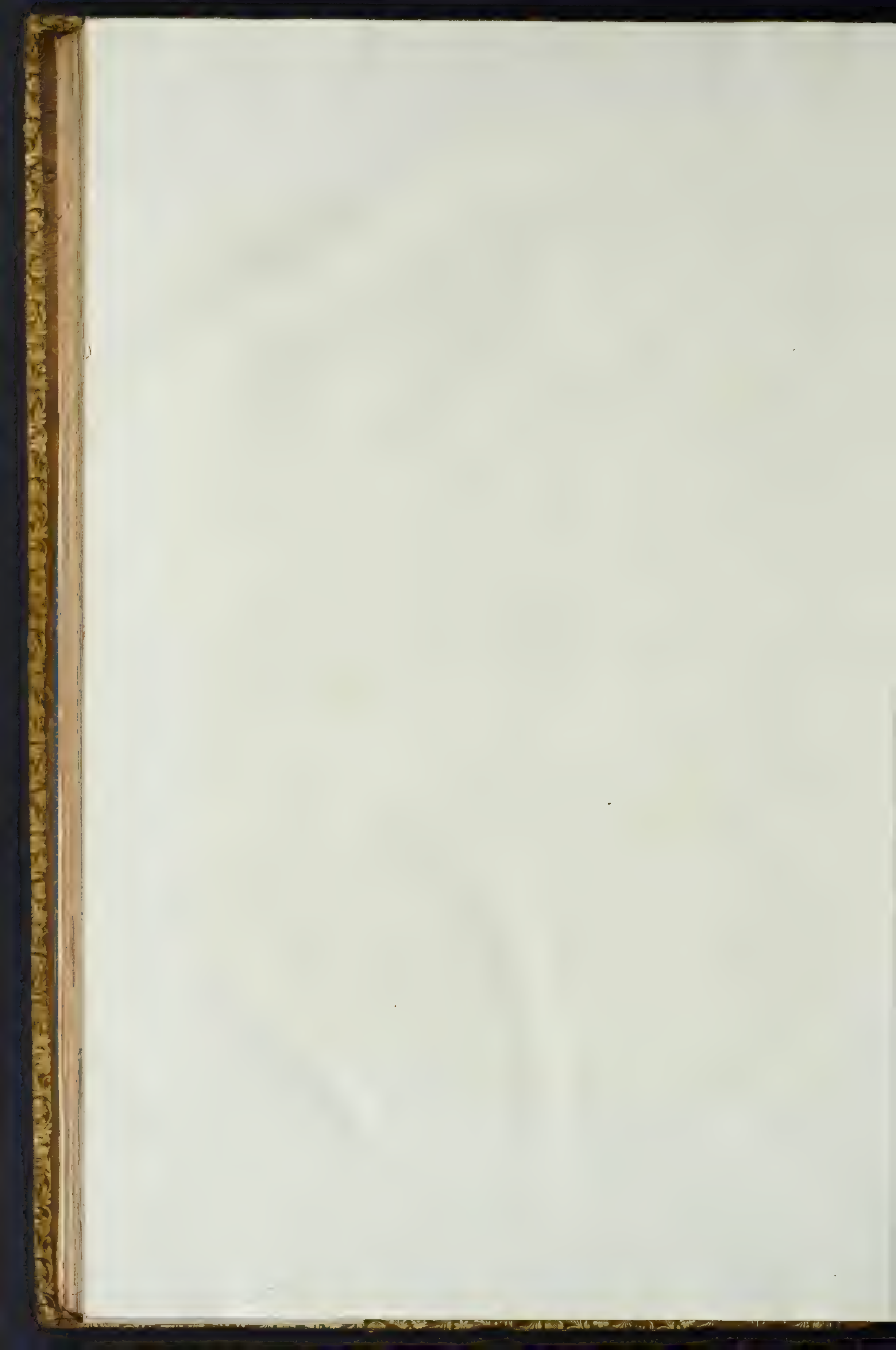
Antiquités de l'Isle de Vindicari

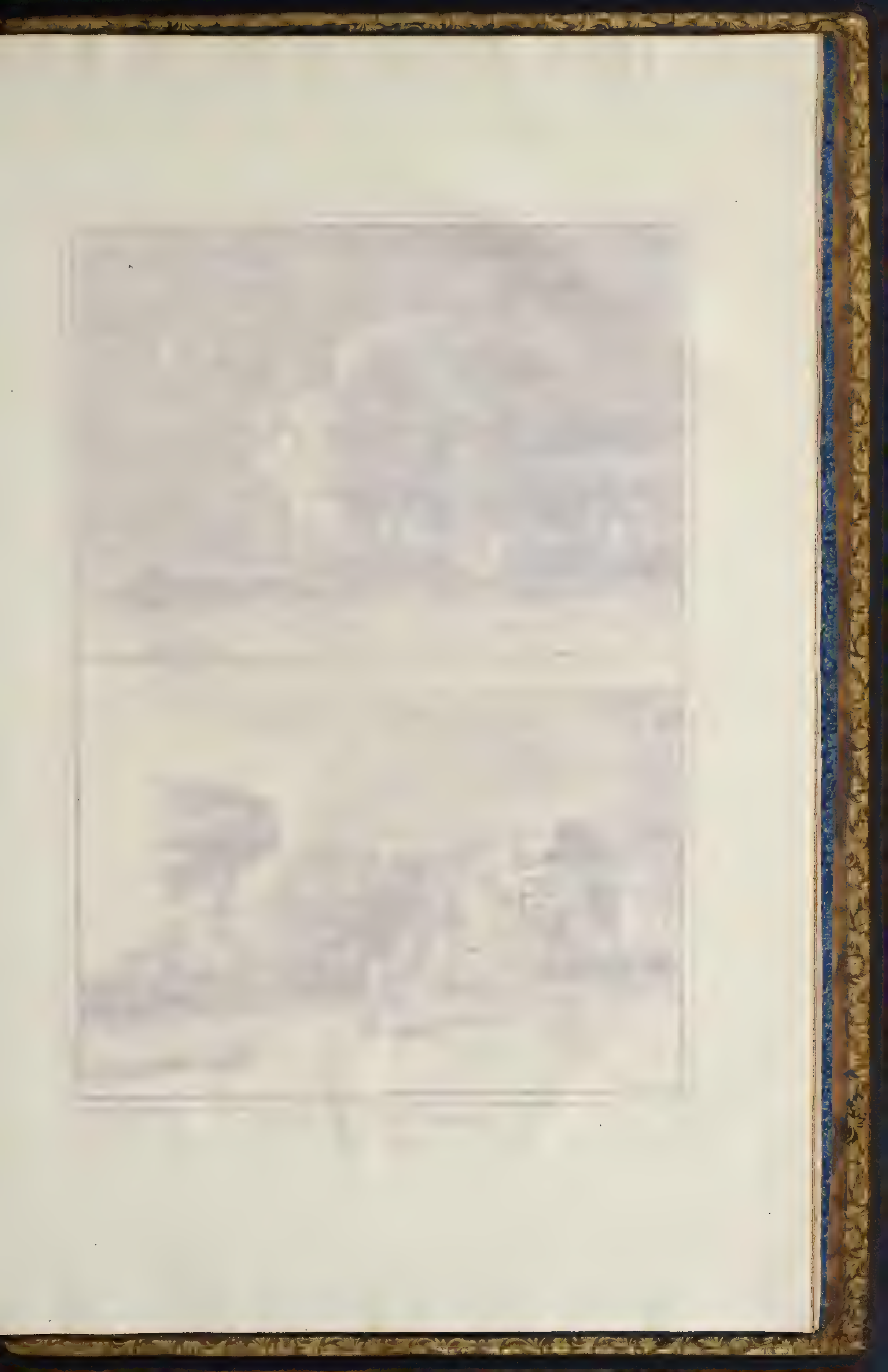


Dessiné et gravé par J. Houel

Maniere de faire de la Corde à Avola

avec des Jommares et autres herbes qui croissent en Sicile









Edifice nommé la Citadella dans le Fief de la Falconara.

D... iné et gravé par J. Houël

Reste d'un Edifice antique

appelle la Pilloruta,

... et Vindicari

quelque temps on y a célébré les saints myftères : les murailles ont encore des peintures qui repréfentent des Saints & des Anges ; elles font fort effacées.

On a reparé plufieurs fois ce bâtiment. Un mur & une cave voûtée, qui en font très-près, paroiffent en avoir dépendu autrefois.

Les pierres de la coupole ne font pas des claveaux, qui, par leur coupe, tendent tous vers le centre de cette coupole. Elles font toutes pofées en faillie, comme celles de l'édifice de la figure 2.

Il y a beaucoup de débris dans les environs : des reftes de murs dirigés en tout fens, y forment des angles de toutes fortes d'ouvertures. La tradition & les favans difent que fe font les ruines de l'ancienne ville de Macara, qu'Aidone appelle Élato. Ce qu'il y a de fûr, c'eft qu'elles portent le caractère d'une très-grande antiquité.

Ces ruines font environnées de grottes fépulcrales, arrangées en forme de longues rues qui n'ont que cinq pieds de large. Dans une rue il y a fept arcs, dans une autre huit, & cinq dans une troifième, qui coupe celle-ci ; fous ces arcs font des tombeaux : tout cela eft fort vieux & fort dégradé.

On trouve dans l'extérieur, des foffes creufées dans la roche : prefque toutes font rondes. Elles fervoient chez les anciens à conferver des denrées.

Les murs font du genre de ceux que je crois avoir été conftruits par les Sicules, c'eft-à-dire, par les peuples qui ont précédé l'établiffement des Grecs dans la Sicile. Les pierres font pofées de champ : deux minces l'une contre l'autre, forment l'épaiffeur du mur ; puis une debout qui furmonte celles-ci, & eft auffi épaiffe que les deux autres enfemble, & ainfi alternativement deux minces & une debout. Ces pierres font, ou toutes brutes, ou peu taillées : elles font de hauteur inégale, & dans aucun endroit il n'y a la moindre apparence de mortier.

De grandes enceintes, formées par ces fortes de murs, ont des divifions qui reffemblent à de petites maifons placées dans de grandes cours. Ces murs font parfaitement droits, & les angles font bien l'équerre.

J'ai parlé plufieurs fois de ces fortes de murs, & j'en parlerai encore. C'eft la grande quantité qu'on en trouve en différens endroits, qui leur donne un caractère, & qui les fait confidérer comme un genre de conftruction particulier à un peuple.

A un mille de ces ruines, dans l'intérieur des terres, il y a un étang, environné de murs bien délabrés. Le caractère de vétufté qu'ils ont, fait juger qu'ils font détruits depuis bien des fiècles. Cet étang eft vraifemblablement celui de Lorine, dont Pline parle dans fes ouvrages.

La feconde figure de cette eftampe offre un édifice qui eft à-peu-près du même genre que la citadelle, auffi bien que du même fiècle, & qui vraifemblablement fervoit aux mêmes ufages. Les peintures chrétiennes dont ces murs étoient ornés, & qu'on voyoit encore affez bien au commencement de ce fiècle, lui ont fait donner le nom de Maifon-peinte. Elles font prefque toutes effacées maintenant.

Cet édifice eft pittorefque, & j'ai cru devoir le graver, quoiqu'il ne nous apprenne rien : cette maifon peinte, & celle qui porte le nom de citadelle, font prefque les feuls qui nous reftent des monumens que renfermoient, & les grandes villes, & les bourgs, & les campagnes de ce beau rivage, fitué à l'orient de la Sicile.

Près de là, vers la tour de Vindicari, on voit des cuves taillées dans la roche ; ce font des foffes de tanneries, qu'on avoit placées dans cet endroit à caufe d'un ruiffeau d'eau douce qui paffoit par-là. On a cru long-temps que ces caves étoient antiques.

Pourfuivant ma route & mes obfervations, je trouvai à deux milles & demi de la Falconara, & à quatre de Noto, du côté de la mer, un beau monument triomphal.

# PLANCHE CCIII.

## *Monument triomphal appellé l'Aiguille.*

Ce monument eſt une eſpèce de colonne toute en pierre, d'une très-belle exécution, ſitué près du fleuve Elorus & d'Aſineio. Il eſt fondé ſur une roche qu'on a applanie de niveau dans une étendue de trente-ſix pieds en carré, afin de la rendre propre à le recevoir : ſur cette roche on a placé quatre gradins, & on a élevé au deſſus la colonne triomphale.

Cette colonne eſt ronde : ſon diamètre eſt d'onze pieds ſix pouces. Les aſſiſes dont elle eſt formée ont dix-huit pouces de haut, & ſont au nombre de vingt-trois ; ce qui lui donne une hauteur de trente-quatre pieds ſix pouces.

La ſommité n'en eſt pas entière, & eſt toute dégradée : elle a été dans ſa totalité fortement ébranlée par le terrible tremblement de terre de 1693, qui l'a fendue du haut en bas. Je n'ai vu dans les environs aucuns débris qui aient pu m'indiquer de quelle manière elle étoit terminée. Cette colonne fut élevée par Hippocrate, roi de Gala, en mémoire d'une victoire qu'il avoit remportée en ce lieu ſur les Syracuſains, l'an 461 avant Jeſus-Chriſt.

L'antique Elorine étoit en ce lieu ; il n'en reſte rien de remarquable : on ne trouve que des foſſes où l'on conſervoit des denrées, des tombeaux creuſés dans la roche, quelques portions de murailles en belles pierres, bien grandes & très-défigurées par le temps, & quelques foibles portions de la voie Elorine qui conduiſoit à Syracuſe.

Je paſſai de là dans le fief de Saint-Laurent, où je vis un petit édifice de baſſe antiquité, du même genre que celui de la Falconara, mais moins entier. Il étoit aſſez pittoreſque pour qu'on pût en faire un tableau ; mais il n'auroit rien appris : il pourroit avoir été un bain, comme celui de la Falconara. Il y a auſſi dans les environs des tombeaux & des foſſes.

## *De Pachino.*

Je paſſai à Marſamemi, où eſt la plus forte tonnarre de toute la Sicile. Je fus à Pachino, vie moderne, fondée par le Prince Giardinelli, Comte de Pachino. Elle avoit, en 1762, ſix cents habitations, & le nombre en augmente tous les ans. Le Prince qui l'a fondée en eſt le Vice-Roi, pour ainſi dire ; mais le Gouverneur en titre eſt un Notaire appelé Don Gaetano Bouza. Il eſt aſſez d'uſage que les Notaires aient cet emploi dans les petites villes de la Sicile. Dans celle-ci, un Capitaine de juſtice, quatre Jurés & un Syndic qui juge les affaires du commerce, forment, avec ce Notaire, la municipalité ou le gouvernement : tous ſont ſubordonnés au Prince. Cette ville n'eſt éloignée de la mer que d'un mille & demi. Tout autour, dans une étendue de pluſieurs milles, les champs ne ſont remplis que de productions volcaniques, tels que la pozzolane & les laves.

Le promontoire de Pachino, ſi nous en croyons Fazello, tire son nom du grec παχυς, *pachus*, c'eſt-à-dire épais ; parce que l'atmoſphère de ce promontoire étoit ſouvent chargée d'un air peſant, d'un brouillard qu'on ne rencontre pas dans le reſte de la Sicile.

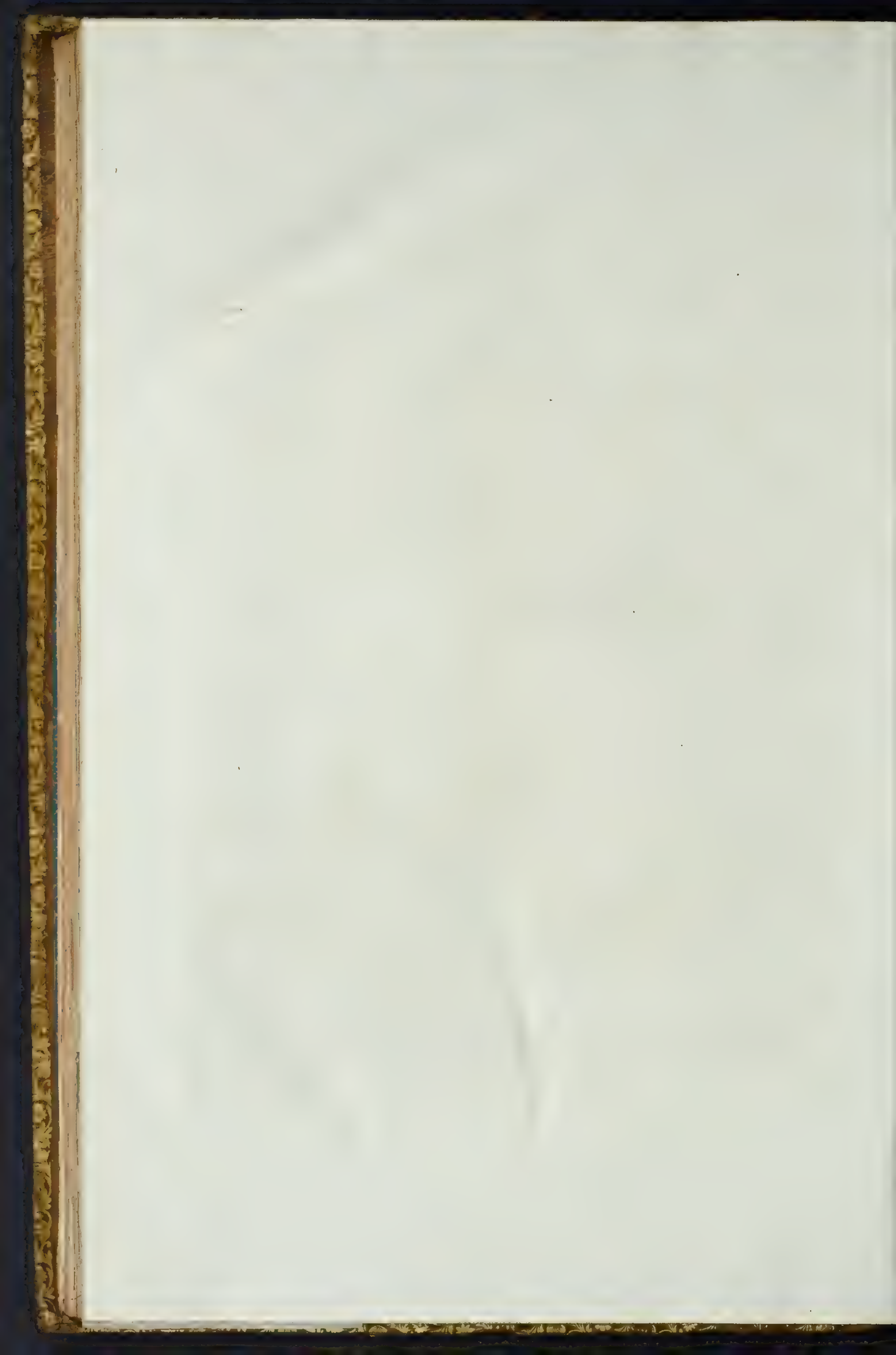
Fazello nous dit encore qu'Apollon avoit un temple ſur le rivage : il acquit le ſurnom de Libytien ; voici à quelle occaſion. Une armée ſortie de la Libye pour ſoumettre la Sicile, débarqua au promontoire de Pachino dans les environs de ce temple : les payſans invoquèrent leur dieu tutélaire ; bientôt la peſte ſe répandit dans l'armée ennemie, & ces barbares périrent preſque tous.





Dessiné et gravé par J. Houel

*Monument Triomphal*
appellé la Guglia



Les Siciliens attribuèrent cette épidemie aux flèches du dieu, & le surnommèrent le vainqueur des Libytiens, l'Apollon Libytien. On peut croire cependant que cette peste eut une origine plus naturelle, & que les brouillards qui s'élèvent des lacs & des marais qui sont aux environs dans des terrains volcaniques, suffirent pour causer à ces étrangers une maladie contagieuse, & pour tenir lieu des flèches d'Apollon.

Je ne sais si les restes d'un temple que j'ai vu auprès du rivage, au petit port de Saint-Pierre, sont les débris de celui d'Apollon : il est un peu loin de Pachino. Cependant comme personne n'a parlé de ce dernier temple, il me semble qu'on peut le regarder comme celui qu'on avoit dédié au vainqueur des armées de la Libye.

Suivant les rives de la mer, je passai à Castellazzo, à la Marza, appellé aussi port d'Ulysse, où l'on voit encore les ruines d'une ville antique dont tout est perdu, jusqu'au nom, qu'on ignore, & jusqu'aux débris qui n'offrent plus rien à la curiosité. Le fief de Saint-Basile, appartenant au Baron Alstéri de Spaccaforno, m'offrit un aspect charmant. On y voit des débris antiques, de belles mosaïques, des carrelages d'un fini curieux, qui font présumer que ce lieu fut autrefois recommandable. Dans les tombeaux voisins on a trouvé des vases & des monnoies précieuses par le métal & par l'exécution ; des jarres de quatre pieds de haut, d'une terre fine & d'un beau travail.

Au lieu appelé il Pozzello, étoit l'antique ville de Puzzellus, dont il ne reste que de foibles débris. Le port de la Marza, le petit port de Sainte-Marie in Focallo, où l'on charge toutes les denrées, qui proviennent des campagnes voisines, offrent plusieurs sources d'eau douce qui jaillissent du fond de la mer : ce que j'attribue à des lits de lave sur lesquels repose la grande couche calcaire qui forme les montagnes de cette côte, & qui servant de canal à ces eaux, les conduit à la mer.

A un quart de mille dans les terres, j'ai vu auprès d'une tour carrée à moitié détruite, de gros murs de trois pieds d'épaisseur, composés de grandes pierres non taillées ; c'est une mauvaise construction, mais imposante, parce qu'elle est continue, & par la grosseur des matériaux. Ces murs ont cinquante toises en longueur, & autant en retour d'équerre. Je n'ai pu concevoir à quel usage ils servoient Ces constructions sont encore, selon moi, des ouvrages des Sicules.

De là j'allai me fixer pour quelque temps à Spaccaforno, dont je visitai les environs. Je fus voir le fief de Stafenda, dont le Baron d'Astuto est propriétaire. C'est un lieu remarquable par sa singularité : il est sur une roche plane, élevée de trente à quarante pieds au dessus de la plaine qui l'entoure, & baignée en partie par une petite rivière. Cette situation est charmante. Les anciens avoient posé sur cette roche une ville dont il ne reste dans quelques endroits qu'une assise de pierres. On voit encore la place des rues, plus basse que celle où étoient les maisons, parce que le frottement des pieds & des voitures les a creusées dans la roche : on voit encore des monceaux de pierres, des murs circulaires, & de très-grandes places vides.

La quantité de gros murs, faits de grosses pierres posées par assises peu régulières, qu'on voit à la Marza, au fief de la Falconara, a l'isle de Vindicari, au fief de Saint-Marc, & dans les environs de Palazzolo, fait connoître qu'il y a eu un siècle où cette manière de bâtir étoit générale en Sicile. J'en citerai encore d'autres exemples bien plus importans que tous ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent. Ils prouveront que cette manière de bâtir est antérieure à l'arrivée des Grecs en Sicile, & marque deux époques bien différentes pour l'architecture.

Du coté du nord de la roche où est le fief de Stafenda, il y a des tombeaux taillés dans cette roche : il y a aussi des grottes, & entre autres une que je n'ai pu me dispenser de représenter.

# PLANCHE CCIV.

*Plan & coupe d'une grotte sépulcrale de la ville d'Iccana dans le fief de Stafenda*, fig. 1 & 2. *Plan & coupe du chateau d'Ispica*, fig. 3 & 4.

En rapprochant ce qu'ont dit les auteurs anciens qui ont parlé de la ville d'Iccana, je me suis persuadé que les débris qu'on trouve aujourd'hui dans le fief de Stafenda sont ceux de cette ville. On l'appelle Iccana ou Ichana, & quelquefois par abréviation Icca.

Elle s'est distinguée dans des temps plus modernes par la vigoureuse résistance qu'elle opposa aux Sarrasins, qui la prirent cependant, & la raserent pour se venger.

Au dessus du sol sur lequel étoit cette ville, on voit une grotte remarquable par sa grandeur, par sa régularité & par deux beaux tombeaux quelle renferme A B : ils sont creusés dans la roche qu'on a taillée avec adresse, pour former ces deux monumens, qui dans leur simplicité ont de la grace, & dont l'architecture est régulière. On présume que ces tombeaux sont ceux des souverains ou des chefs de cette ville. On peut voir au plan A B, figure 2, que ces tombeaux étoient doubles, comme si on les avoit faits exprès pour recevoir le mari & la femme.

Ils sont dans une vaste salle, à laquelle deux soupiraux C D donnent de l'air & de la clarté. Ces deux soupiraux perçoient la roche qui fait le plafond de cette salle.

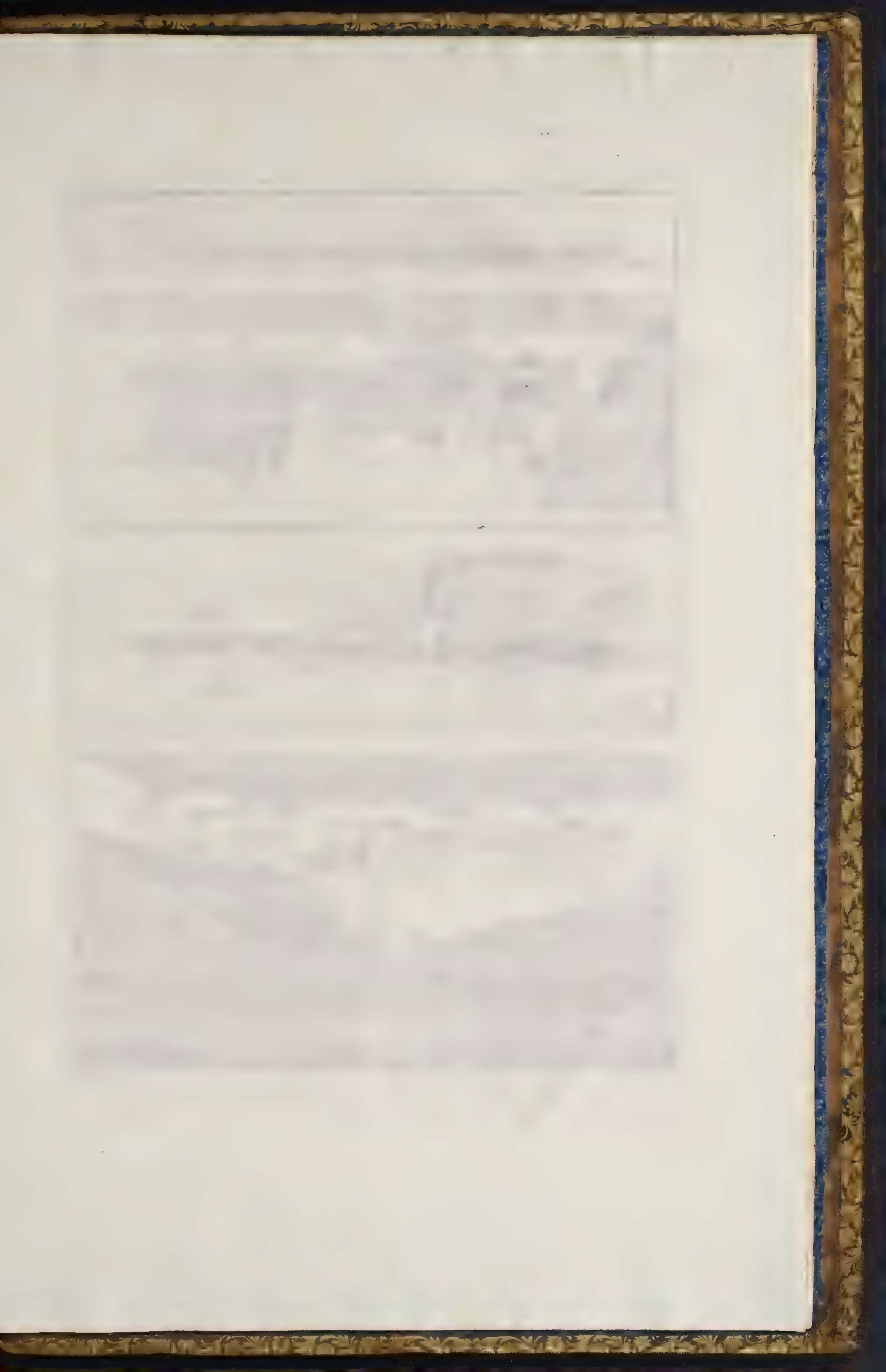
Les tombeaux des autres personnes qualifiées étoient placés sous des arcades E; la chambre F, G étoit aussi remplie de tombeaux, & avoit aussi au plafond un soupirail, qui traversoit la roche, fig. 2.

Revenu de ce lieu à Spaccaforno, je fus voir la merveille du pays; car chaque pays a la sienne. C'étoit la fameuse cavée d'Ispica. Elle ressemble à celle de Spinpinatus & à celle de la Cava Grande: c'est un vaste abyme creusé par les eaux dans le sein de la roche, jusqu'à une profondeur considérable. Un large ruisseau d'une belle eau circule dans le fond en tous sens, forme des cascades en tombant entre des pierres, & offre de place en place de petits lacs très-limpides, qui, vus de près, représentent sur la terre l'image du ciel; on y voit des nuages se promener : des oiseaux ne le traversent pas; ce sont de petits poissons qui semblent se mêler aux nuages, & qu'on seroit tenté de prendre pour des poissons volans.

Les figures 3 & 4 de cette planche représentent la coupe & le plan du château d'Ispica, où rien n'avoit été construit de main d'homme : tout y avoit été creusé dans la roche même, en la hachant de toute manière pour y loger commodément: il y avoit quatre étages; les planchers en sont presque tous détruits. Voyez, fig. 3, le premier étage A A, le second B B, le troisième C C, le quatrième D D, & un cinquième en contre-bas E, où l'on descendoit par le puits F.

On parvenoit au premier étage par un escalier extérieur G, taillé dans la roche, & l'on arrivoit aux étages supérieurs par des puits au travers des planchers, tels que H, ainsi que je l'ai déja dit. J'ai remarqué plusieurs endroits creusés dans les planchers, & qui ne m'ont paru propres qu'à receler les choses précieuses dont on vouloit dérober la connoissance. Il y avoit aussi des espèces d'armoires pratiquées dans l'épaisseur des murs latéraux.

Le plan de ce château, fig. 20, indique la profondeur de ses appartemens, & ses arrière-cabinets ronds ou carrés, selon le goût des architectes. G est le perron ou escalier qui sert à arriver au premier étage.






*Coupe et Plan d'une Grotte [illegible]pulcrale de l'antique Ville d'Icana* Fig. 1 et 2

*[illegible] et Plan du chateau [illegible] dans la Cavée de ce nom* Fig. 3 et 4









